



Antonia

George Sand

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Antonia

A vous qui adoptez les orphelins, et qui faites le bien tout simplement, à deux mains et à livre ouvert, comme vous lisez Mozart et Beethoven.

gkoi;«jK sand.

C'était au mois (l'avnLUI d'ii «t c'était à Paris, où, cette année-là, le printemps était un vrai printemps. Le jardin était en fête, les gazons s'émaillaient de marguerites, les oiseaux chantaient, et les lias poussaient si dru et si près de la fenêtre de Julien, que leurs Ihyses fleuris entraient jusqu'à chez lui et semaient de leurs petites croix violettes \o pavag»' à grands carreaux blancs de son alélie'.

Julien Thierry était peintre de Heurs, comme son père André Thierry, très-r<Mionnnt" m)us Louis \\ dans l'art de décorer les dessus de porle, les panneaux de la salle à manger et les plafonds de boudoir. Ces ornements galants constituaient, sous ses mains habiles, de véritables objets d';uM sérieux, si bien que

l'artisan t'Iail «Icvciiii ai-ti>t(\ loii jumm'- dos gens dr p:«)ùt , ^'rassomciil |»a\«" et tort (y)nsi(l(;ré dans le niontlc. JuLi»'M. son t'Ii've, avait rosireint son {j'enro à la peinture sur toile. Le mode de son temps excluait les folles et charmantes décorations du style l'ompadour. Le style Louis \VI, plus sévère, ne semait plus les Heurs sur les plafonds et les murailles, il les encadrait. Julien faisait donc des cadres de fleurs et de fruits dans le i^enre de Mignon, des coquilles de nacre, des i)apillons diaprés, des lé-

zards verts et des ^outtes de rosée. Il avait beaucoup de talent, il était beau, il avait vingt-quatre ans, et son père ne lui avait laissé que des dettes.

La veuve d'André Thierry était là, dans cet atelier où Julien travaillait et où K's grappes de lilas s'éteuillaient sous les caresses d'une brise tiède. C'était une femme de soixante ans, bien conservée, les yeux encore beaux, les cheveux noirs, les mains éfilées. Petite, mince, blanche, pauvrement mise, mais avec une propreté recherchée, madame Thierry tricotait des mitaines, et de temps en temps levait les yeux pour contempler son fils, absorbé dans l'étude d'une rose .

— Julien, lui dit-elle, pourquoi donc est-ce que tu ne chantes plus en travaillant ? lui déciderais peut-être le rossignol à nous faire entendre sa voix.

— Lécoute, mère, le voilà (lui s'y met, répondit Julien. Il n'a besoin de personne pour lui donner le ton.

A N R(N I A.

En effet, le rossignol faisait entendre pour la première fois de l'année ses belles notes pures et retentissantes.

— Ah ! le voilà donc arrivé ! reprit madame Thierry. Voilà un an de passé!... Kst-ce que tu le vois, Julien? ajouta-t-elle pendant que le jeune homme, interrompant son travail, interrogeait de l'œil les bosquets massés devant la fenêtre.

— J'ai cru le voir, répondit-il en soupirant, mais je m'en suis trompé.

Et il revint à son chevalet. Sa mère le regardait plus attentive-
ment, mais elle n'osa l'interroger.

— C'est égal, reprit-elle au bout de quelques instants, tu as la
voix belle aussi, toi, et j'aimais à t'entendre rappeler les jolies
chansons (|ue ton pauvre l)(re disait si bien... rann«"e dernière
encore, à pa- HMIe épof|ue !

— Oui, r»'pon(lit Julien, lu veux (juc je I(»s chante, i't puis tu
pleures! Non, je ne veux plus chanter!

— Je ne pleurerai j)as, je te le pronids ! Dis-m'en une gaie;, je
i-ii-ai... comme s'il ('-ait là !

— Non! ne me demande pas de ciiaiïter. ('.a me l'ail mal aussi,
à moi! l'ius tard, |>liis tard ! va revien- <li'a tout doucement. \e
forçons pas notre chai;i'inj

— .Uilien. il ne laiil plus parlei* de chai,M'in, dit la mère avec
un accueil de volonté atlt'udi'ie, mais vrainient forte. J'ai vie im
peu faible ;ui commencement; In me le p ii'doiiiies bien? l'ardi'e
en un joui" trente ans de bonheiu' ! Mais i'ani'ais dii me dire cpie
tu per-

V \ ItiN I \.

liais pins (|it' moi. |mis(|ti(' lu nie; restes, tandis que je no
suis lionne ;\ rien (|n'à l'iiiner...

— Kl (jiie me fanl-il de jiliis? dil Jnlien en se motlinit à L:
(non\ devant sa mère. Tu m'aimes comme personne ne m'aime-
ra jamais, je le sais! et ne dis pas (|ue In as rir faible. Tu m'as ca-
ché au moins la moitié de ta |)eine. je l'ai vu, je l'ai compris. .le
t'en ai tenu compte, va, et je t'en remercie, ma pauvre mère ! Tu

m'as soutenu, j'en avais j^rand besoin; car je soulVrais pour toi au moins autant que pour mon pro[]re compte, et, en te voyant pleine de couraj^e, j'ai toujours tenu pour certain (pie Dieu ferait un miracle pour me conserver ta sanlt' et ta vie, en dépit de la plus cruelle des épreuves. Il ncnis devait cela et il l'a fait. A présent, mère, tu ne !<' sens plus faiblir, n'estce pas?

— A présent, je suis bien, mon enfant, en vérité! Tu as raison de croire (jue Dieu soutient ceux qui ne s'abandonnent pas et ((u'il envoie la force à qui la lui demande de tout son co'ur. Ne me crois pas malheureuse; j'ai bien |)leuré; le moyen de faire autrement! il était si aimable, si bon pour nous! et il avait l'air d'être si heureux! 11 pouvait vivre lon^^temps encore... Dieu n'a pas voulu. Moi, j'ai eu nue si belle vie, cjue je n'avais vraiment pas le droit d'en exiger davantage. Kt vois ce (pie la boni»' divine me laisse! le meilleur et le plus adoré des tils ! Kt je me plaindrais? et je demanderais la moi't? Non, non! je le rejoindrai à mon heure, ton bon père, et il me dira alors : ((Tu as bien

fait de durer le plus longtemps que tu as pu là-bas et dane pas quitter trop tôt notre enfant bien-aimé. »

— Tu vois donc bien, dit Julien en embrassant sa mère, que nous ne sommes plus malheureux et que je n'ai pas besoin de chanter pour nous distraire. iNous pouvons penser à lai sans amertume et penser l'un i\ l'autre sans égoïsme.

Ils se tinrent embrassés un instant et reprirent chacun son occupation.

Ceci se passait rue de Babylone, dans un pavillon déjà ancien, car il datait du règne de Louis XIII, et se trouvait isolé au bout de la rue, dont la plus moderne construction — et en même temps la

plus voisine dudit pavillon — était la maison, aujourd'hui démolie, qu'on appelait alors l'hôtel d'Kstrelle.

Pendant que Julien et sa mère causaient de la manière que nous venons de rapporter, deux personnes causaient aussi dans un joli jietit salon dudit hôtpl d'Kstrelle, salon intime; et trais, décoré dans le dernier goût du règne (U; Louis W L un joli grec bâtard, un peu froid de lignes, mais hai"monien\ «'t rehaussé de dorures sur fond blanc <le l'crle. La comtesse d'ïlsli'elle était simplement habillée de latlétas gris de lin demi-deuil, et son amie la bai'oiim' dViicoiirt était en petite toihîtle de visite du matin, c'est-à-dire en grand étalage de mousselifies, de iibans et de denlelh's.

— Mon eo'ur, disail-elle à l.i eoniless»-, je ne nous ('(^mpreiids pas du ton!. \ons ave/, vini^t ans, voijs_ voilà belle ((tntnie le> \nionrs. <l vous vous «ibstine/

N ANICJMA.

ii vivi'<* Cil politc l)()urf,'oois«' daii-^ uno solilndc! \oiis (Ml avo/ tiiii avt'C le dciiiL cl loiil le inonrle sait (j4io vous n'avez point cii lieu (\r rcî^retter votre mari, le. moins rcgreltal)ie (h^s liouinics. Il vous a laissé de la fortune, c'est la seule chose sensée (|iril ait l'aile en sa vie...

— Et voilà, clière baronne, où vous vous trompez complètement. Le comte ne m'a laissé* (ju'une fortune j^revée de dettes; on m'a dit (jue j(îi |)ourrais, avec quelques sacrifices et f|uelques privations, me lihérer en peu d'années. J'ai donc accepté la succession sans y regarder de bien près, et voili\ qu'aujourd'hui, après deux ans d'incertitudes et d'explications auxquelles je ne comprenais absolument rien, mon nouveau procureur, qui est un fort honnête homme, m'assure ([u'on m'a trompée et (jue je suis

plus i)auvre (jue riche. C'est i'i ce point, ma chère, (jue j'étais ce matin en consultation avec lui pour décider si je pouvais garder, oui ou non, l'hôtel d'Rstrelle.

— Kn vérité! vendre votre hôtel? Mais c'est impossible, ma chère! Ce serait une honte pour la mémoire de votre mari. Sa famille n'y consentira jamais.

— Sa famille dit (|u'elle n'y consent pas; mais elle dit aussi (|u'elle ne m'aidera en rien. Que veut-elle et que voulez-vous (jue je fasse?

— C'est une in(lii,Mie famille! s'écria la baronne ; mais rien ne devrait m'élonnci" de la part du vieux marcjuis et de sa bigote de femme!

En ce moinonl, on aiinon(.;i à la comtesse la visite de M. Marcel Thierry.

— Faites entrer, répondit-elle.

Et, s'adressant à la baronne, elle ajouta :

— C'est précisément la personne; dont je vous parlais, c'est mon procureur.

— En ce cas, je vous (juitlc

— Ce n'est pas nécessaire. Il n'a (pi'un mot à me dire, et, puis(jue vous connaissez ma position...

— Et je m'y intc'resse. Je reste.

Le procureur (înira.

C'était un homme de (piaranlcans, plus chauve (jue son âge ne le comportait, mais d'une bonne figure enjouée et sincère, (juoi- que reinaniuablement fine et même railleuse. On voyait «pie rex- périence des hommes aux |)ris('s avec leurs intérêts I avait rendu positif, scepticpie peut être, mais ciu'cllc n'avait pas éteint vu lui un id('al de di'oiture et de candeur (pi'il savait d'autant mieux apprécier et reconnaître.

— l"Ji bien, monsieu- liiiei'ry. lui dil la comtesse (Ml lui mon- trant un siège, y a-l-il du nouveau depuis ce matin, cpu' vous pre- nez la peine de reveniï"?

— Oui, madame, répondit le procureur, il y a du nouveau. M. le mai'cjuis d'KsIrelle m'a envoy»* son homme d'affaires avec une otVre (pie j'ai acceptée poui" \nn^, sauf voli'e aL^i'enieii , «pie je viens prendre. Il s'a^il (le \Uis venir en aide par l'ab iiehtii de (piel- (pies menues pKipriétés dont le cliilli'e total ne eouvi'e certainement pas les dettes (pii vou^ incond)ent, mais ;illt'*;4«' poui' illi iiiiinii'it v^^^ l'iiiiiiiis cl rdardc l;i v«*i)(e (le voir;' hôU'l rn vous iici'ii'n'il.nii d>- doniKM' un à-Co!iip(* ;ui\ (rt'aiicici's.

— In à-coi)\pie ! \oilà tout ? sT'criïi la baronne d'Aiicourt indi^MK'c. \oilà tout ce (|ii(' la famille d'Kstrelle peul laiï'c |)Our la vciïvc d'un prodi^^ue? Mais c'est une intainie, nionsieu' le |)ro(ii!-(iïr!

— ('est. tout au nioius une petitesse, répoFulit Maretd Tliicnv: j'ai perdu mes frais d'élorpience, et les choses «'M sont hV Madame la comtesse, n'ayant pas de f(>rtiii)e (pii lui soit pi'opre, est forcée, pour conserver un douaiic assez médiocre, de subir les conditions d'une famille sans éfrards et sans irénérosité.

— Dites sans cfcuer el sans lioiineur ! rej)rit la baronne en déclamant .

— Ne <lile^ l'icn du tout, reprit entin la comtesse, qui avait tniit ('couth' avec résignation. Cette famille est cerpi'elie e>t : il ne m'appai'tient j)as d(; la juj:er, moi (pii porte sou nom. Je suis à tous autres éj^'ards une éiranj;èr.' pour elle, et j'aurais ici mauvaise j^râce Ti me plaindre, car il n'y a (pie moi de coupable.

— Coupal)le! dit la biroiuiie (mi reculant de surprise avec son fauteuil à roulettes.

— Coupable! répela le piocureur avec un sourire d'incrédulité.

— Oui, rej)ri(madame d'Kstrelh.'. J'ai fait u\n\ fïrande faute dans ma vie. J'ai consenti à ce maria;;e, contre le^jnei mon c(eur et mon instinct se révoltaient. J'ai ••t«" làclie! J'étais une enfant, on me don-

ANTUNIA. 11

nait à choisir entre le couvent et un mari désagréable; j'ai eu peur de la claustration éternelle, et j'ai accepté IVternçlN; humiliation d'un m:iri:if..> m^<| ,->^s^|-|rii^ ""^ fait comme tant d'autres, j'ai cru que la richesse remplaçait le bonheur. Le bonheur! je ne savais pas, je n'ai même jamais su ce (|ue c'était. On m'a dit que c'était. avant tout, de rouler carrosse, de porter des diamants et d'avoir lojje à l'Opéra. On m'a étourdie, irrisée, en-

dormie avec des présents... Il ne faut pas dire qu'on m'a forcé la main, ce ne serait pas vrai. Il y avait bien derrière moi, en cas de refus, des jn'illes, des guichets, des verrous, la prison à perpétuité du cloître; mais il n'y avait ni haChe ni bourreau, et je pouvais dire Jion , si j'^ivais eu du courage. Nous n'en avons pas, ma chère baronne, avouons-le : nous autres femmes, nous ne savons pas donner franchement notre démission et cacher nos printemps sous le voile d'étamine, ce (|ui serait pourtant plus tier, plus franc et Oeut-êlre plus doux (|ue de nous laisser tomber dans les liras du premier étranger qu'on nous présente. \oiIàdt)nc ma h'ichct/' , mon aveuglement, ma sottise, ma vanité, mon oubli de moi-même, ma faute «mi un mot ! J'espère n'en commettre jamais d'autre ; mais je ne peux pas oul»lier (pie je suis punie par où j'ai p«"('h»'. J'ai laissé l'ambition frivole disposer de ma vie, rt, aujourd'hui, je vois qu'on iii'avait trompée, que je hr suis pas liche, que je dois vendre diamants et clievau\, v\ (pn' je lisqu»* même «le n'avoii- bientê>t plus sm* ma têlr Ir toit d'imr maison (pii port»' mes

I« \ N ION I

armoiries, (l'csl \)\vu l'ail, jo h> sens, je le reconnais; Je me repens, mais je ne veux pas (ju'on me plai^Mie, et j'acreplerais sans (liseussion l'annu^ne «pie les parents (le mon mari voudront l)ien me faire pour sauver son hoimeur.

In silence ({'('lonncmeil r(dVunolion succY'da ;\ cette (iéelai- jA|iijii__de_h^^ avait jtarit'

avec un accent de (l)Ouleurinarconteimt', connne une)er-
sonne lasse de discuter des intérêts matériels, (pji ct'^de au
l)esoin (h\ résumer sa vie morale et de trouver la formule pliilo-
sopliique de sa situation. La fière Amélie d'Ancourl fut plus
j^candalisée qu'attendrie d'un aveu qui condamnait ses propres
idées et les habitudes de sa caste ; de plus, elle trouva cet épan-
chement de son amie un peu ris([ué en j^résence d'un petit
robin.

Quant au robin, il fut franchement attendri ; mais il n'en lit
rien paraître, habitué cpi'il était »i voir les explosions du senti-
ment intime dominer les convenances, même chez les j^ens les
plus haut placés.

— C'est une touchante et sincère créature cjue ma belle
cliente, se dit-il en lui-même; elle a raison de s'accuser; il n'y a
pas de loi humaine qui puisse faire sortir un oui de la bouche ré-
solute à dire non. Elle a péché connne les autres, par convoitise
des joujoux qui brillent; mais elle lavoic tristement, et en cela
elle vaut mieux ([ue la plupart de ses pareilles. Ce n'est pas à moi
di; la consoler; je me borntîrai à la sauver, si je peux. — Madame,
dit-il après avoir

loiiiné ces réHexions dans sa [C'U\ vous pouvez aufrurer
nioux, pour vos intérêts, de l'avenir que du passé. f.p-pi:i's<Mit
vous montre que M. le marquis se décidera ditlicilement à vous
libérer, mais qu'il ne se (ÎT^Tulera "pas du tout à veTus aban-
donner. Le mince appoint qu'il vous offre n'est pas le dernier, on
me l'a fait entendre, et j'en suis certain. Laissez passer quel(jues
mois, laissez les créanciers de son fils vous faire des menaces, et
vous le verrez mettre encore la main dans sa poche pour empê-

cher la vente de l'hôtel. Oubliez ces tracasseries, ne songez point à déménager, tiez-vous au temps et aux circonstances.

— Fort bien, monsieur, dit la baronne, à (pii il tardait de donner son avis et de montrer l'orgueH de sa (jualité. Vous donnez là un conseil fort sage ; mais, à la place de madame la comtesse, je ne le suivrais pas. Je refuserais net ces petites charités mes(|uines î... Oui, certes, je rougirais de les accepter! Je m'en irais fièrement vivre dans un couvent, ou, encore mieux, chez une d(î mes amies, che/ la baronne d' Aneourt IKir ex»*mple,et je di-rais au maicpiis et à la marquise : <t Débrouillez-vous, je laisse vendre. Je n'ai pas fait de dettes, moi, et je ne me soucie pas de celles de monsieur votre (ils. P.iyez-les avec les lambeaux de fortune (pi'il m'a laissés, et nous verrons bit*n si vous supporterez en public le spectacle de mon dénùmeil. » Oui, ma chère Julie, voilà ce que je ferais, et je vous réponds (jue le niar(|uis, que son second

inariai^e a Tort (Mii-iclii. rcnilviait devant la vil«»ni(' (i)» cfs pourparlers.

— Madaiih' la comtesse (rKstrello se ran-e-l-elle à cet avis, (KI le procureur, et dois-je casser les vitres?

— Non, répondit la coml('>>e. hites-nioi en deux mots en (|iiioi consiste l;i contribution de idoïï beau pître. «'t, (pini (pie ce soit, j'accepte.

— La cbose consiste, reprit Marcel Thierry, en une petite l'erme (in lUMuvoisjji, d'environ viniît mille livres, (M en un j)avill()n fort ancien, mais non d«'labré, s/5 en votre rue. et for- mant rexlrémit*¹ du jardin (le votre hôtel.

— Ah! ce vieux pavillon du temps de Richelieu? dit la comtesse avec indifférence.

— Il ne s'agit pas de la baronnie. Ici n'est bon qu'à jeter par terre !

— Possible, reprit Marcel; mais le terrain a une valeur, et, connue voici la rue (lorsqu'il se bâtit, on pourrait vous acheter l'emplacement.

— Laissez-moi je laisserais s'élever si près de ma maison, dit Julie, une maison ayant vue sur mon jardin et sur mes appartements.

— Non, vous existeriez, (prenez-vous tournât le dos, et (lorsqu'elle prit ses airs sur la rue ou sur le jardin de mon oncle.

— (Mais, votre oncle? demanda la baronne avec un indéfinissable accent de haine.

— M. Marcel Thierry est, n'est-ce pas, la comtesse, proche parent de son oncle, le riche M. Autier Thierry, dont vous avez certainement entendu parler.

— Ah ! oui, un ancien commerçant.

— Armateur, reprit Marcel. Il a fait sa fortune aux colonies sans jamais mettre le pied sur un navire, et, grâce à ses habiles calculs et à d'heureuses circonstances, il a pu amasser quelques millions comme un homme d'affaires au coin de son feu.

— Je lui en fais mon compliment, répondit la baronne. Il faut donc de ce côté-ci ?

— Son hôtel donne sur le nouveau cours; mais son jardin n'est s<"|)ar«" que |>;ir un mur (!♦• celui de la comtesse d'Kslrelle, et le pavillon se trouve faire un coude entre les deux piopiiétés. Or. mon oncle pourrait bien acheter ledit pavillon, soit pour ié«mla-riser son enclos en le (N'-truisanlj soil en le ivparant pour en f;iiire une serre ou un lo;,'ement de jardinier.

— Alors, dit la haroinie, le riche M. Tliieny convoite ce pavillon, et p('ut-»*tre vous a-t-il <léjà charii»'...

— Il ne m'a cliai-^'^.' de rien. réj)ondit Marcel par une interruption assez, terme. Il i^'iioire comph'tement les alVairs de mes autres clients...

— Alors vous êtes aussi son procureur?

— Naturelh'menl, madame la haronne; «c tpii ne m'i'inpêchera pas de lui faire payer h* plus cher pos- NJhle ce (pi'il plaira à madame la comtesse de lui vendi'e, et il ne iiifii >aura pas mauvais ^ré. Il c»)nnait trop les atl"aiiT> pour ne |>as savoir la valmr d'un immeul)l»* i^ sa ronv» nance.

I« A N T O N I

— Mais je iw. suis pas (li'c'icli't; à vendre celui dont nous parlons, dit la comtesse sorlaiil d'une sorte de vai^ue rêveiie. Il ne intî fîène pas. Il est lial)ité pai" une personne di^ne et Irainpiille. à ee (pi'on m'a dit.

— (Jui, madame, dit Marcel; mais c'est un petit loyer (lui ne va au i^menler votre revcmi que de bien j)eu. l'ourtanl, s'il vous

plait de le conserver, il sera encore utile, en ce sens qu'il représente une valeur rassurante pour les intérêts d'une de vos dettes.

— Nous verrons cela, monsieur Thierry. J'y penserai, et vous me donnerez conseil. Dit(-s-moi le chill're total du don que vous m'apporte/.

— XCente mille livrpg Anviinn,

— Dois-je ri'mercier ?

— A votre place, je n'en ferais rien! s'écria la bai'onne.

— Remerciez t(ouj()ur>. dit à voix basse le procureur. In mol de bonté modeste et résiirnée ne coûte rien à un cœur comme le votre.

La comtesse écrivit deux litrnes et les remit à Marcel.

— Espérons, dit-il en .^e levant, (jue le mar(|uis d'Estrelle sera touché de votre douceur.

— Ce n'est []oint un méchant homme, reprit Julie; niais il est bien vieux, bien ali'aibli, et sa seconde femme le gouverne beaucoup.

— (l'est une véritable peste cjue l'ex-madame d'Orlandes! s'éci'ia la baronne.

— N'en dites []as de mal. madame; la baronne,

ANJONIA. 1"

reprit Marcel ; elle est de ce monde et de cette opinion (lue vous regardez certainement comme la loi et les [»ro[]liMe.s.

— Comment (a, monsieur le procureur?

— Elle déteste les idées nouvelles et regarde les privilèges du sang comme l'arclie sainte des traditions.

— Ne me faites pas l'atlonf do me comparer à cette femme-là, dit la baronne : qu'elle pense bien, c'est possible; mais elle agit mal. Elle est avare, et on prétend que, pour de l'argent, elle trahirait même ses opinions.

— Oh! alors, dit Marcel avec un sourire de doute (jue madame d'Ancourt prit pour un hommage, je comprends qu'elle inspire à madame la baronne une aversion profonde.

Il |)rit congé et se retira.

— Cet homme-ci n'eM pas trop mal élevé! dil la baronne, cjui avait suivi des yeux l'aisance digne et iesp<'Ctueus(^ de sa sortie. Vous l'appellez Thierry?

— Comme son oncle le richanl, et coiiinie son Muire oncle, beaucoup plus avantageusement coinui, Thieiry, le [M'inlre de Heurs.

— Ah! le peinire? Je l'ai prescpie coiiiiin. moi, ce luiiii Thieri'v ! Mon mari le recevait \o matin.

— Toul le monde le recevait à loutes les heures, ma irès-clieïf, du moins les gens de ;;«>ùt et d'esprit: car (•"(lail un vieillard charmant, d'une «'ducation parfaite »l d un enti'ctien des plus agréables.

— Aj)j)aivniiiiitjMelw d'Aiirourt m ajogiio^d 'reprit et (l<j,j^()ùt,_rar il lU' h; voulait pas i\ diner...

— Je no (lis pas f(ue le baron niaaiepie...

— Dites, dites, ça m'est bien ('i2al, j'en sais plus lonji que vous là-dessus!

Kt, sur cette réponse à deux tranchants, la. baronne, fjui dédaignait souverainement riiitclect de son mari, mais (jui lui pardonnait en faveur (!<' ses hautes prétentions cl la qualité, partit d'un i^rand et franc éclat de rire.

— Reprenons notre propos sur ces Thierry, dit-elle. \ous étiez donc liée avec l'artiste ?

— Non, je ne l'ai pas connu. Vous savez (pie le comte d'Ks-trelle est tombé malade aussit(')t a[]rès son mariaj^e, (jue je l'ai accompagné aux eaux, et qu'en fin de compte je n'ai jamais reçu personne, |uiis(ju'il n"a fait que languir jusqu'à sa mort.

— C'est ce (jui fait que vous n'avez jamais vu le monde et (jue vous ne le connaissez pas. Pauvre petite, après vous être sacrifiée pour une vie brillante, vQus n'a\Tz"conuÎML»e^^s devoirs 'S^^dre à un moriboncîTles cré]^ du deuil et les tracasseries d'affaires! Voyons, il faudrait pourtant sorti- de tout cela mach('re Julie; il faudrait vous remai-iri'.

— Ah! Dieu m'en ,:jai'de'. s'écria la comtesse.

— Nous voulez vivre seule et vous enterrer à votre âge? Inqios-sible !

— Je ne peux pas vous dii'e ipie cela soit de UKM) ;iOÛt, je \\V. sais j-ien. J'ai tellement passé à C(*)té de

N ION I

tout ce qui est la vip des jeunes f^Miimes. mariage, fortune et liberté, (jue je ne me connais guère. Je sais que je me suis consiim('e deux ans dans la tristesse et Jf^('nnuis,"el(|irà jji'é-senl, dans ma solitude, sauf 1 es emhaïiras d'argent (ini nie r<'-'pui;nent fort, m a i s que je m'exerce à suj))orl('r sans aigreur, je me trouve dans un état i)lus endurable (jue ceux par oii j'ai passé. Je suis'peut-être un caractère sans ressort comme je suis un esprit sans facettes. Forcée de m'occuper pour tuer le temps, j'ai pris goût aux amusements tranquilles. Je lis beaucoup, je dessine un peu, je fais de la musique, je brorle, j'écris quel- (jues lettres ;\ d'anciennes amies de couvent. Je reçois quatre ou cin(| personnes assez sérieuses, mais bonnes, et toujours les mêmes, ce qui me laisse dans une habitude de calme et de raison. Kniin, je ne soutfre pas et je ne m'enimie pas : c'est beaucoup pour (jui a toujours souHert ou hâillt'. Laisse/.-nioi donc là, mon amie. Venez, me vc^ir Ir plus souvent rpie vous pourrez sans faire d<' lorl à vos plaisirs, el nr vous iinpiiétez pas de mon soil. (|ni n'rsI pas des |>lus mauvais.

— Tout cela <'sl bel d Ixui pour (jUelcpie temps, ma clièrt', et vous agissez connue unr femmi' d'esprit (Il faisant coillrc fortuix' bon eo'ui*: mais elnupie chose a son temps, et il n'en tant pas trop laisser pas>er sur l'â^e de la beaiitt" et des avantages qu'«'lle procure. Nous n'êtes pas, soit dit suis vous blesser, de très-i^rande naissance; mais vous ave/.. ::a:^iu*' à

v'o VNIONIA.

Noli't' (rislft hynicii un Itciiu nom el un lilrc (jiii relovciil votre <'t;il dans le inoiidi'. Vous ét(;s veuve, ce (|iii vous [KTinct de

vous l'aire voir et connaître, et sans entants, ce (jui vous laisse toute la (leur de votre jeunesse. Vous n'avez pas de fortune; mais, comme votre douaire, i^revé de dettes, ne sera j)as une j!::ross(» perte, vous pouvez, tort l)ien en taire; bon marché et y renoncer pour un meilleur parti (jue le premier. Si vous voulez vous lier à moi, j<' me cliari^e de vous taire faire le iieiire de mariage au((uel vous l)ouvez parfaitement prétendre.

— Le genn; de marioffe? Vous m'étonnez; expliquez-vous !

— Je veux dire que vous êtes {vo\} charmante pour ne pas être épousée par amour.

— Fort bien : mais sera-ce quelqu'un que je pourrai aimer, moi?

— Si l'honnne, au lieu d'être un mangeur et un l'on, est vraiment riche, bien né, car il faut cela avant tout, et vous ne pouvez descendre sans blâme, s'il a de l'usage, du savoir-vivre et les instincts d'un homme (le qualitt', entin si c'est un honnête lionnne.... (jue pouvôtz-vous exiger de plus? Il ne faut pas vous attendre à ce (pi'il soit de la j)remière jeunesse et Ion!')»" couîme nn In-ros de l'oman... On ne rencontre guère de ces brillants personnages cpd soient disposés :\ ehoisii- une pei'-sonne de méi'île pour ses beaux yeux; tout le monde est rnin.' l)lus ou moins par le tenqjs (pii court !

— Je vous comprends, répondit niadame d'Estrelle avec un sourire triste, vous voulez me faire épouser (juek[ue digne vieillard de vos amis, car je ne suppose pas (\ue vous me proposiez un monstre. Merci, ma chère baronne, je ne veux l)lus me louer au service d'un malade pour de gros lionoraires; car, pour dire crûment les choses, voilà le bonheur que vous rêvez pour

moi. Kh bien, autant je serais capable de servir et de soigner tendrement un père, si j'en avais un, ou seulement un vieux ami ([ui aurait besoin de moi, autant je suis résolue à ne pas retomber sous le joug d'un étranger infirme et morose. J'ai rempli en conscience ces tristes devoirs auprès de M. d'F^strelle, et tout 1(^ monde m'a rendu justice. Me voilà libre, je veux rester libre. Je n'ai plus de parents, il me reste (pielques amis. Je ne demande rien de plus, et je vous prie très-sérieusement de ne pas chercher à me faîrgun bonheur selon vos idées, (lue je ne partage pas. Vous êtes encore, mon amie, comme j'étais à "seize ans (piand on m'a maiiée. \ons avez gardé les illusions (ju'on m'avait données, vous croyez (pion iir peut se passer de richesse et de représentation, vous êtes donc plus jeune (pie moi. Tant mieux pour vous, piiis(pie le sort vous a liée à un mari (pii ne vous refuse rien, (/est (oui ce (pi'ii \ousfaul, n'est-ce pas? Moi, je serais |>lus exigeante, je voudrais aimer. Vous riez? Ah ! oui, je sais vos théon('s. («Tît-lune de miel est courte, m'avez-vous dit cent foi>; mais la hine-dOi' est la lumière (pu ne s'éteint pa^. n Moi, j'ai la lolit

(le me due (l(ii('. ne IVit-ce (ju'ui) joui', le pnMiiicr jour (U' iiiioii niaiaa^', je veux aimer cl croire! Sans cela, je le sais par c\p("ri(Mice, le maria^'c est une honte et im iiiia'tyrc.

— S'il en est ainsi, dit la i)ai'oiHie en se levant, je vous laisse à vos rêveries, ma chère belle, et vous demande humblement pardon de les avoir interrompues.

Klle pi^rlit blessée, car elle était pénétrante, quoique sottre, et elle sentait bien (jue la douce Julie, en cet éclair de révolte, venait de lui dire son fait; mais elle n'était pas méchante, et, au bout d'une heure, elle ne lui en voulait plus. Même elle se sentait un peu triste et par moments elle était toute prête à se dire :

— Julie a peut-être raison I

Ue son côté, Julie sentit tomber son courat^e dès qu'elle se re-trouva seule, et sa fierté se brisa dans les larmes. Elle n'était forte que par réactions nerveuses, peut-être par un besoin d'aimer plus àj)re (pi'elle ne se l'avouait à elle-même. Par nature, elle était timide et même craintive. Klle connaissait troj) le bon c(eur de la baronne pour croire à une rupture avec elle; mais elle se disait de son coté :

— l'eut-être Amélie a-t-elle rai?ion ! Je demande rimpossible, les convenances de rang et de fortune a\e(: l'amour! Qui rencontre cela? l'ersomu; dans ma situation. Faute du mi^'ux, je vais peut-être tomber daiib le pire, qui est l'isolement et la tristesse.

Klle prit son ombrelle, une de ces ombrelles blan-

ANIOMA. 33

ches» sans couihiire, (lui étaient d'un plus joli etiet (lails les bos(iuets (juo nos modernes champi^Mions, et, pensive, posant doucement sur le gazon le talon de ses petites muh^s, la ju])e retroussée avec grâce sur le jupon plat, elle erra sous les lilas de son jardin, respirant le printemps avec une muette angoisse, tressaillant à la voix du rossignol, ne songeant à personne, et pourtant jetée en dehors d'elle-même par une aspiration innnense.

De lilas en lilas, elle approcha du pavillon ou, une heure auparavant, travaillait Julien Thierry, le tils du peintre, le neveu du richard, le cousin du procureur. Le jardin était grand pour un jardin de huis et trèsbeau d'arrangement et de vég^étation. Ions les jours, madame d'Estrelle en faisait le tour deux, ou trois lois, donnant un coup d'o'il mélancolicjue ou all'ectueux à chacune

des corbeilles de Heurs semées dans les gazons. Lors([u'elle ari'i-
vail en vue des tenêtres du pavillon Louis Mil, elle ne se détour-
nait pas et ne s'incjuétait pas des regards, ce pavillon n'ayant pas
été habité pendant longtemps. Julien el sa mère n'y étaient ins-
tallés (|ue (lej)uis un mois; madame d'Kstrelle s'était plainte à
Marcel Thierry du mainuis son beau-pèi'»', qui. pour ne pa>
lai>>er dtMinir le chélit" rapport d'unt; propriété si nuxUijue. y
a\ail nus des locataires inconnus. Marcel l'avait l'assui'ee en lui
disant (|ue la nouvelle orcupante était la veuve discrète et respec-
table de son oncle l'artiste. Il n'avait pas parlé de Julien. La
((MuI* ^ ^ e ignorait peut-étn'

<|iic Ir pciilrt' (Mil luisst' un tils. Dans tous les cas, clic
n'avait pas soii^^cà s'en cn(|ucrri-. Jamais elle ne l'avait apen/u
aux fenclrcs, d'alHud parce (ju'elle avait la vue fort basse el (jiic
les jeunes femmes de cette épo(|uc ne se servaient pas de lu-
nettes, ensuite; parce (pic Julien, averti du voisinaj^e d'une per-
sonne de mœurs austères, avail eu ^rand soin de ne pas se mon-
trer, Quelquefois, aux croisées du premier étage, madame d'Esl-
relle avait aperçu, coittée d'un bonnet blanc, une tête fine et pâle
(jui la saluait avec une déférence réservée. Klle avait franchement
rendu le salut, et même avec respect, à la paisible veuve; jamais
encore on n'avait échangé un mot.

Ce jour-là, 'lulie, voyant la croisée du rez-de-chaussée entr'ou-
verte, se demanda pour la première fois pour(|U)i elle n'avail
(tabli aucune relation de voisinage avec madame Thierry. Elle
examina la façade du petit édifice, et remanpia (|ue la porle (jui
donnait sur lo lond du jardin ('tait restée fermée en dehors,
comme lorscju'il n'était pas habité. Madame Thierry n'avait (pie
la vue des massifs (jui lui mas(piaient rh(*)tel et une partie de la

pelouse principale. Elle n'avait même pas le droit de s'asseoir au soleil, le long de son mur, au pied de ces arbustes fleuris qui entraient jus[qu]e dans son appartemen[te]l. Elle ([u]elle n'avait j[amais] non plus le droit d'entrer. A plus forte raison lui ('lait-il interd[icte] parler conditions d[un] son bail, de faire (p[ar] p[ar] pas sur le sable de l'allée qui longeait le mur de la maison. \\ 'v\\ la porte était

condamnée, et la locataire n'avait fait adresser aucun[ne] demande importune à ce sujet.

Il est vrai de dire que la comtesse avait attendu cette demande avec la résolution d'y souscrire; mais elle avait à peine remarqué le sentiment de crainte ou de fierté qui avait empêché madame Thierry de la lui l'aire. Elle s'en avisa en ce jour de retour sur elle-même et se reprocha de n'avoir pas prévenu le désir présumable de la pauvre veuve.

— Si c'eût été quelque ^ ^'ande dame ruinée, pensa-t-elle, je n'aurais eu garde d'oublier les égards que 'on doit à l'âge ou au malheur. Voilà encore une preuve de ce (que je disais l'i la baronne' : on nous l'ess[ai]e l'esprit et on nous dessèche le cœur en nous élevant dans les préjugés du sang. Je me sens égoïste 't im)olite envers cette personne qu'on m'a dit être intérieurement respectable et fort gênée, (comment ai-je) ul)li(" ce ([ui ('t. lit un devoir? Mais voici une occasion) Pour tout r(')ar('r et je ne la perdrai pas; car j'ai besoin aujourd'hui de me réconcilier avec moi-même.

La comtesse al)rocha résolument de la croisée et ouvrit deux ou trois fois l'œil pour avertir de sa présence, et, comme personne ne bougeait, elle se lassait à frapper contre la vitre détrempée.

Julien était sorti; mais madame ĩhi«'rry était eiieoi»' à. Surprises elle |)arul,et, en voy.ml cette Indle dame [u elle connaissail bien de \ ne, mais à lacpieile jamai> ncore elle n'axait adi'e^>e l.i p.iiul •, tllc ouvrit >a enêtre toute .:rande.

— l'ai'ciomiez-nioi, ina(lain(\ lui dil la coiitiisse, cette niiaiiicTc (rentre en relation avec vous; mais je suis encore, un jxĳu en diMiil eonnne vous voyez, je ne fais pas encore de visites, et j ai, si vous le permettez, quekiue chose à vous dire. Pouvez-vous, d'où vous êtes, me donner audience un instant?

— Oui certes, m;idame, et avec un tr«.'s-grand plaisir, répondit madame l'iiierry sur un Ion d'aisance (li{^iie et enjouée qui n'avait rien de la petites bourgeoise éblouie d'une avance.

La comtesse fut frappée de sa figure distinguée, du bon goût de sa tenue, de sa voix douce et de je ne sais quel parfum d'élégance répandu dans toute; sa personne.

— Asseyez-vous, je vous pri(% lui dit-elle en voyant le fauteuil placé dans l'intérieur de l'épaisse embrasure, je ne veux pas vous tenir debout.

— Mais vous, madame ? reprit la veuve en souriant. Ah! voici une idée! Si vous le permettez, je vous passerai un siège.

— Non, ne prenez pas cette peine !

— Si fait ! \()ici une chaise de canne fort légère, et, à nous deux...

Toutes deux, en etfet, tirent |)asser la chaise de canne par-dessus l'appui de la croisée, lune la soulevant, l'autre hi recevant, et

souriant toutes deux de cette opération familière qui leur inq)ro-
visait une sorte d'intimité.

— Voici ce que c'est, dit madame d'Kstrelle en

s'asseyanl. Jusqu'à présent, vous demeuriez dans une maison
appartenant au marquis d'Estrelle mon beau-père: mais, d'au-
jourd'hui, vous demeurez chez moi, M. le marquis m'ayant l'ail
don de cette maison. J'ii,'nore encore les conditions de votre bail;
mais je présume qu'il <'n est une que vous consentirez à
modifier.

— Veuillez me dire laquelle, madame la comtesse, répondit la
veuve en s'inclinant légèrement et avec une expression de visage
un |)eu assombrie par la crainte de quehjue vexation.

— (l'est, répondit la comtesse, cette vilaine porte fermée et
verrouillée entre nous qui m'oHusque. Si vous m'y autorisez, je la
fais ouvrir dès demain. Je vous en remets les clefs, et je vous in-
vite à prendre l'exercice et la distmction de la j)rom(Miade dans
mon jardin autant fpi'il vous i)Iaira. Ce sera pour moi un plaisir
de vous y rencontrer. Je vis fort seule, et, si vous voulez bien vous
reposer quelquefois dans la niai>on (pie j'iiahitf. je f.'iai iikui
possible pour (\iw vous ne soyez pas mécontente de miwi
voisinage.

La tigurede madame Thi«'rry s't'tait l'claircie. L'offre (le la
coinlesM' lui taisait un viai plaisir. Noii'à toute lieui"e un ! eau
jardin et n'y pouvoir poser le pied est une sorte de supplice. Kn
outre, elle fut vivement touclK'e de la grâce de riivivitalion. et
comprit tout de suite (pTelle avait affaire à une fennne de cirur
parfaiteuieil aimable. Klle remercia avec une cordiaailli* char-
mante, sans rien peindre de la diiruitt» douce de

ses maiiirirs, cl loiit aussitôt l'entretien s'eiiif-a^'ea eiilre elles
coinine si elles se fussent toujours connues, l;ml leur synipatliie
fui siihile et récipnxiue.

— Vous vive/ seule? disail madame iliici'i'v: mais eVst par si-
tuation niomentanée, et non par i^oût?

— C'est aussi par crainte du monde et méfiance de moi-même.
Kt vous, madame, est-ce que vous l'aimez, le monde?

— Je ne le haïssais pas, dit la veuve. Je l'ai (luilté par amour, je
l'ai oublié, puis je l'ai retrouvé sans eflbrt et sans enivrement. Kn-
fin je l'ai quitté de nouveau par nécessité et sans re^rret. Tout
ceci vous paraît un peu obscur?

— Je sais f|ue M.Thierry avait une faraude aisance, de belles
relations, qu'il allait dans le monde, et qu'il recevait chez lui
l'élite des gens d'esprit.

— Mais vous ne savez pas notre vie d'auparavant? Elle a fait
un peu de bruit dans le temps; mais c'est déjà loin, et vous êtes si
jeune!

— Attendez ! dit la comtesse. Je vous demande |)ardon de
mon oubli. A présent, je me souviens : vous aviez de la naissance?

— Oui. j'("tais mademoiselle de Meuil, d'une boiuie famille de
i^entilshommes lori'ains. J'étais même assez riche, si je consen-
tais à me marier au i,n(" de mes tuteurs. J'ai aime" M. Tliieri y.
qui n'("taif alors (ju'nn petit artisan sans nom et sans avoir. J'ai
tout quitté, j'ai ronq)U avec tout, j'ai tout pei'du pour devenir_s
femme, l'eu à jx'u il est devenu célèbre, et, en même

temps qu'il lui venait des ressources, je recueillais mon héritage. Nous avons donc été récompensés de notre constance, non pas seulement par trente ans d'amour et de bonheur, mais encore par une certaine prospérité dans notre vieillesse.

— Alors, à présent...

— Oh! à présent, c'est autre chose!... Je suis heureuse encore, mais autrement. J'ai perdu mon bien-aimé compagnon, et avec lui toute aisance; mais il me reste des consolations si grandes...

Madame Thierry allait parler de son fils, lorsqu'un valet en livrée vint dire à la comtesse que sa vieille amie, madame Desmorges, l'attendait à l'hôtel.

— Demain, dit Julie à madame Thierry en se levant, nous causerons tout à notre aise, chez vous ou chez moi. Je veux savoir tout ce qui vous concerne, car en vérité je sens (pie je vous aime, l'ardonne/-moi de vous le dire comme cela, mais c'est comme cela! Je vais recevoir une personne âgée (que je n»; puis faire attendre ; mais en même temps je donnerai des ordres pour ipir les ouvriers s«»ient ici demain, et pour qui» voile prison soit ouverte.

Madame Thierry resta étonnée de madame d'Intrelle. Elle se «tait vive »t spoilée . jeune d' (eur toujours, enthousiaste, pour avoir vu dans le foyer d'enthousiasme d'un artiste aimé', et assez, romanes- (pie, comme devait l'être une femme qui avait tout sacrifié à l'amour. Dans le premier mouvement, elle eût raconté avec feu à son amie ce qui venait de se

A N I O N I

l)assri': mais il ii'«"tait pas là, elUt s'in^rnia il lui méiial^el' la siir[]risr doil rjlr venait de joiiii". Bien des fois, (*n passant d'une sorte d'opulence relative à leur état présent de f^éno et d(i souci, Julien s'était alarmé des privations (pii menaçaient sa mère. Ils avaient eu à Sèvres une jolie maisonnette, avec un beau jardin où madame Thierry cultivait elle-même avec amour les Heurs (jui s(M'vaient de modèles à son mari et à son tils. il avait fallu tout vendre. Le c(œur de Julien s'était serré en voyant la pauvre vieille enfermée, à Paris, dans ce pavillon. lout- nour le prix le plus modique. Il avait espéré d'ahon! (juelle pourrait jouir au moins (les enclos environnants; mais le hail lui avait appris (pie ni M. le marrpiis d'Fstrelle, leur propriétaire, ni l<' riche Thierry, leur proche voisin et leur pn)clie parent, ne les autorisaient à se promener ailh'urs (jue dans la rue . encore encombrée de maçons et de matériaux pour les constructions nouvelles.

— 11 s'est plaint amèrement de cette porte condamnée, se disait madame Thierry en songeant à son tils. 11 a eu dix lois ridt'e d'aller demandera la comtesse de lever pour moi l'interdit, en s'en^aieant, lui. sur l'honneur, à ne jamais franchii* le seuil du pavillon. Je l'ai empêclu' de taire une (h'-marche qui eût pu nous attirer des humiliations. Comme' il va être content de nie^xoii" en lib-rl/'! Mais conniient m'y preiitli'ai -je pour taire de ceci un \h'[_1 couj) de théâtre". Si je lui donnais un»' comunssion pour demain matin, jiend.uil le liaxail de^ ».u\ners?

Klle arraiij^eait sa surprise dans sa tête, ((uainl Julien rentra pour dîner. La chaise de canne était încore auprès de l'appui de la croisée. En dehors, et iôntre cette chaise, par terre, madame

d'Estrelie avait aissé fflisser etoubhé son ombrelle blanche (on disait dors un jinrasol). Madame Thierry était passée dans ;a cuisine poni' dire à son unique domestique, une (rosse servante normande, de rentrer la chaise. Elle l'avait pas ai^erçu l'ombrelle. Julien vit donc ces deux)bjets sans être [n'venu de rien. Il (h'-viia >ans com-)ren(lre: il <'Mt un éhlouissement, un battement de 'o'Mi'. et sa niè'e le tntuva si bouleversé, si ému. si •transe, rpi'elle eut pi'uw croyant qu'un malheur renail de lui ai'i'iver.

— Ou'<'st-ce tloiee? lui (lia- 1- elle en accourant ■er's lui.

— Hieii. mère. r(*pondit .lidien après un peu de utte avec lui-même [our surmonter son ('undion. .le iuis vt'uu vite, j'ai eu ti'ès-chaud, la fraîcheur de 'aleliei' ma saisi, .l'ai faim, dinons; lu m'expliipieiMs i table ce (pie sii^nilie la visite (pu' tu as reçue...

Il iTiha la chaisi', déplia et replia le païasol. le iiii lonj;temj)s dans so mains, alleelaiit un aii' d'inioieiance ; mais se.s mains trend)lalienl. ri m>ii rej^ard le iiouvail soutenir celui i\t' >a nièi'c.

— Mon Dieu! se dil-elle iiii('riein«'nieiit , est-ce (pie re redoubleiiieni (\c lii>te>se depuis (piin/c jours, îsl-ce (pie ce relus de (liaiiter . ces sou|>ir.s étoutl'és, ;es alI•^ un peu bi/a're>. ce maïKpie de sommeil el

3i ANTONIA.

(l'apiu'til viendraient?... Mais il ne la connaît)as, il" l'a ;^ peine entrevue de loin... Ali! mon pauvre enfant, serait-il possible?...

Ils se mirent à tal)I<'. Julien questionna sa mère avec assez de calme. Klle lui raconta la visite de la comtesse avec beaucoup de ménai^emcns et en renlermant en elle-même l'élan de co'ur qui

l'eût rendue éUxpiente sur ce sujet, sans la découverte (ju'elle venait de fiiire ou le danjjer qu'elle commençait à pressentir.

Julien se sentit observé par sa mère, il s'observa lui-même. Il n'avait jamais eu de secret pour elle ; mais, depuis quelques jours, il en avait un, et la crainte de l'alarmer le i-endait dissimulé.

— Cette démarche de madame d'Kstrelle, dit-il, est d'une honnête et sâffe personne. Klle a compris.... un peu tard peut-être, les éi:ards (ju'elle te devait... Sachons-lui ^vé de son bon cœur. Tu lui as dit, j'imagine, que j'avais assez de savoir-vivre pour ne pas me croire compris dans la permission fju'elle t'accorde?

— Cela allait sans dire. Je ne lui ai j)as du tout parlé d«' toi.

— Au fait, elle ignore prol)ablement que j'existe, et, pour ((u'elle ne se reptMite pas de ses gracieusetés, tu feras peut-êti'c aussi bien de ne jamais lui parler de ton fils.

— Pourquoi ne lui en parlerais-je pas? Cela viendra ou ne vi<Midra point, selon les hasards de la conversation.

~ Tu conij)(es donc la l'cvoir s(»uv('nt? iiller chez ille peut-être?

— Lu rencontrer au jardin, c'est indubitable; aller hez elle, cela d("pendra de la durée de son l)on ccueil.

• — Klle a été ainial)le?

— Fort aimable et naturelle.

— Kl le a de l'esprit?

— .le ne sais pas; elle a, je crois, du bon sens.

- Aucune mori-ue de trrande dame?
- Ille ne m'en a pas montn".
- Kst-elle j(;une?
- Mais oui.
- Et assez jolie, à ce (jifon dit?
- \b (,;\ ! tu ne l'as donc jamais vue?
- Si lait, mais dr loin, fe ne mesuis jamais trouvé irès des fe-
nêtres (juand elle passait par notre allt'c.
- Tu sais pourtant (pi'cllc y |)asse Ions les jours?
- (l'est toi qui nu; \v (li>ai>. Tu me ci'ois donc lien curieux de
retjarder 1rs licllt s dames ([ui jiasent? Je ne suis plus un «'colier,
ma pctitr maman. ^ suis un lionnnc, cl j'ai IVspril mûri par Irs
cata- Iroplies.
- As-tu donc appi'is encore (pichpic clkisc de l'àln'ii\ clic/
Marcel?
- Au contraire, roiiclc Aiiloine a ri-poiidu pnin"

MIS

- Ml ! cnlin ! cl lu ne me le disais pas!
- Tu me parlais daiilre cliose.
- Oui t'int<^n»ssail davantajje?

— Franchemeiit, oui, poiii" lo nioniriii ! Je suis vraiment liou-roux des pronicniides (ju'à rlia(|ue instant tu pourras faire dans ce jardin. Je ne serai pas là poui" te donner le bras, puisipic... nainrellenient cela ne m'est pas permis; mais je te verrai sortir, et puis rentrer moins pâle, avec un peu d'appétit, j'espère!

— De l'appétit! c'est loi (pii en manrpK's ! Tu n'as encore presque rien maiif^é aujourd'hui cl lu disais avoir faim. Où vas-tu donc?

— Reporter au suisse de l'hôtel d'Estrelle le parasol de madame. Il ne serait pas poli de n'y pas .sontjer tout de suile

— Tu as raison, mais Balx'l va le i'cporler. Il est fort iiiiiilile de le moiiti'ei' au ^eiis de l'Tiôlel. Cela pouri'ail l'aire jaseï'.

Madame Thierry pi'il le j>arast)l el le mil elle-même dans les mains de sa s«'rvaille.

— l'as connue cela! s^'cria .Iulien (Mi le reprenant. Uahet va leiMiii' la soie avec ses mains (|ni ont chaud.

Il mvelopjia Ini-mênie l'omhrt'lle avec soin dans du |)apiei-blanc, et l'abimdonna à Habet, non sans rej'iet, mais sans hésitation. Il voyaïi bien l'anxiê'té de sa mère, (jui l'examinail.

Babet resta dehors dix minutes: c'était plus de temps fpi'il n'en fallail pour Ioniser l'enclos parla rue, pour entrer dans la coiu' de l'Tiôlel et revenir. V.We repaïut enlin avec l'ombrelle et un bilhT de la c«unlesse.

A\r(jM.\. :jÔ

((Madame, vous avez besgiFi d'un parasol, puis(|ue 'ous aile/, vous exposer au soleil. Soyez assez bonne)Our vous servir du

mien; je veux vous ôter tout)rétexte pour ne pas venir chez votre servante.

(i Julie d'Kstrkle. »

Madame Thierry rej^arda encore Julien, qui taisait)onne contenance en retirant le papier dont il avait snroulé le parasol. Dès qu'elle eut le dos tourné, il le ouvrit de baisers comme un enfant romanesque et)assionné (ju'il était, malgré sa jM'étenticwi d'être un lomnKî mûr. (Juant à la pauvre mère, méfiante et ncertaine, elle se disait tristement que tout plaisir est îscorté d'un danger dans ce monde, et qu'elle aurait)eut-être à regretter l'aimable avance de sa trop séluisiinte voisine.

Le lendemain, la porte roulait sur ses gonds, et on émettait les clefs à madame Thierry, (lui, poussée)ar Julien, se hasardait timidement sur les domaines leuris de la comtesse, (^elle-ci s'était promis de lui aire en persoime les honneurs de ses primevères et le ses jacinthes, lorstju'une inévitable révélation de klare(T changea le cours (h; ses ich'-cs et ii iVoidii un \

)(M son zèle. /\>^

Le procureur venait l'cud'ctcnii' encore de ses at- »^

"aires, l.lh' se liâta de lui ractmler cpirlle asail lait y

îonnaissiuice avec sa tante, dont elle lui dit (nul !«• \V Mcn possible. I)e là, «II»' p;i>sa aux qu('slu»ii>.

86 A NT(t\ I A.

— (icllf aiiiiiiible (laiiic ma dit >a naissance.', son iuliualion, son bonheur passé, et elle allait m'eiUrelenir de ce qu'elle appelle son l)onheur prt'seni, lorsque nous avt)ns v\v inlerronipues^. Ji;

la croyais très-niallieuse, au coniraii-e. Ne ni'avail-oii pas dit qu'elh; cLiil r()rc("e de vendre- toul ce (|u'elle a?

— C'est la Nc'rih", ré]on(lit Marcel; mais il y a dans le caracl-crc de ma noble tante (piel(|ue chose cpie tout le monde ne peut pas comprendre, et (juc vous comprendre/, pourtant très-bien, vous, madame la comtesse. \ 'oici en deux mots l'hislcure de son mari et la sienne. Mon oncle l'artiste avait tin j-rand cœur, beaucoup de talent et d'esprit, mais fort peu d'ordre et pas du toul du })révoyance. N'ayani jamais rien possédé dans sa jeunesse et gagnant au jour le jour le nécessaire d'abord, le sujterllu ensuite, il se laissa entraîner par sa témérité naturelle, et, comme il avait des goûts un peu princiers, des goûts d'artiste, c'est tout dire, il établit bie'itôt sa dépense sur un pied irès-agréable, mais très-précaire. 11 aimait le monde, il y était goûté; il n'y allait pas à pied, il avait voiture ; il donnait de petits diners excjuis dans ce (ju'il apj)elait sa chaumière de Sèvres, encombrée de fantaisies luxueuses et d'objets d'art ipii lui coûtaient gros : si bien qu'il s'endetta. L'avoir de' sa femme paya le passé et souliiit la coïliiuu tliou de cette vie hasardeuse vX cliarmanle. Ouaiid il mouiul, la dette s'était reconstituée de plus belle. Ma bonne tante le savait et ne voulait pas attrister, par la moindre pré-

voyance de l'avenir fie son fils, cette vieillesse insouciant et légère. » Mon fils est raisonnable, clisail-elle; il apprend son art avec passion. Il aura aulant de talent <iue son prie II sera pauvre, et il fera sa fortune. Il passera par le> épreuvi'S et Ifs succâis-^e son \)i'V(\ a Iraversf's avec liminrni- ri (-Qnrn^'^o rt, \o\ que je le connais, il_i|e me re{)r()clicra jarnais d'avoir mis toute ma contiancc dans son bon co*ur. » La

chose est arrivée connue elle l'avait annoncée. A la mort de son père, Julien Tijierry, dt'ouvrant qu'il n>* lui restait f[ue des dettes, s'est mis bravement en mesure de faire honneur à (ont, et, loin de s'en plaindre, il a dit à sa mère (pfelle avail bien fait de ne jamais contrarier le meilleur des pères. Moi, ce n'est pas trop mon avis, je le confesse. Le meilleur des pères est celui qui sacrifie ses goûts et ses plaisirs au bien-être <le ceux (pii lui survivront. Mon oncle le j)ein(re était un grand homme, autan! vaut dire un grand enfant. C'est très-joli, le génie; mais le dévouement ù ceux (ju'on ainn^est une plus belle chose, et, je \(>us le dis bien bas, la veuv»- et le til> de nmii oncle me paraissent Ix-niucoup plus grands «pie lui. Qu'en pense madame la comtesse?

La comtesse «"lait devenue rêveiiM' tout ru t'i'oulant avec attention.

— Je pense comme vous, monsieur I liieiry.ré|)on- «lit-elle, et de tout mon co'U!" j'admire ees geus-ci.

— Mais il send)le, reprit Marcel, ipie mon i«"cit vous ait attristée ?

— l'eul-(*li(' : il iiic (loiiiiic à penser. S;iv('/-V()iis (|ue je suis IVappée de re\eiul)le (|ue (loiiiiieit cerlaiues exisU'ici'S? Jo vois (jiio iniulaïue Thierry est comme; moi, dans un cas de veuvage et de ruine ; mais je la vois heureuse (juand même, tandis (ue je ne le suis point, l^lle est tière de payer les dettes d'un époux tendrement aimé...; et moi... Mais je ne veu\ pas revenir sur la confession (jui m'est échappée hier devant vous. Je veux vous l'aire une question. Ce tils,ce très-bon lils de la dii;ne veuve, où est-il?

— A Paris, madame, où il liavaille fort bien et commence à se tirer d'atlaire en faisant dès tableaux presque aussi bons déjti

(que ceux de son père. Des amis puissants s'intéressent à lui, et le pousseraient plus vite s'il était moins scrupuleux ; mais avec un peu de temps il deviendra riche à son tour, et déjà il ne doit plus rester d'une misère, dont notre oncle Antoine s'est décidé à s'épandre, voyant qu'il n'y risquait plus rien.

— Cet oncle en l'homme est donc aussi craintif, aussi économe (pie le marquis mon beau-père ?

— Non, madame; c'est un tout autre genre d'égoïsme. Ce serait bien bon; à vous dire, et voici l'heure du palais.

— Oui, oui, mais autre; mais, monsieur Thierry. Courez à vos devoirs. Voici vos actes signés; revenez bientôt !

— Désirez-vous aller avec moi me le commanderont; comptez sur mon exactitude, madame la comtesse.

— N'y mêlez pas tant de cérémonie. Venez me voir sans motif d'affaires, quand vous en avez le temps. Je vous dois beaucoup, monsieur Thierry, vous ne m'avez pas seulement donné sur ma situation les idées nettes qui m'étaient bien nécessaires. Vous n'avez donné de bons conseils, où vous n'avez pas sacrifié ma loyauté pour sauver mes intérêts. Enfin je vois que vous avez de l'estime pour moi, un peu l'amitié peut-être, et je vous en remercie de tout mon cœur.

La comtesse avait une manière de dire ces choses impies qui leur donnait un charme extrême. Chaste à diable en toutes ses actions et en toutes ses paroles, elle avait ce que je ne sais (quoi d'attendri et (Tahandonné lui révélait un cœur trop plein, un cœur qui cherche

Il n'en place pas son superflu. Certes, la baronne l'eût rouvée trop affectueuse et trop reconnaissante envers ce jeune procureur, trop heureux d'être la servir. Elle lui eût dit (qu'il ne fallait pas ôter des gens de cette espèce en leur moment (qu'ils vous étaient nécessaires. sûre d'elle-même dans sa touchante humilité, ne se sentait pas de placer trop bas son amitié en l'accrochant à un homme habile et honnête, « car puis il se fait en elle, on l'a vu, une réaction insensible et pourtant rapide contre » W milieu où elle avait jusqu'au vécu.

— L'aimable femme! se disait Marcel Thieriot en la quittant. L'indifférent m'enquerra. si je n'étais procureur, marié à la meilleure triomphatrice du monde et père d'un

assez grand jeune homme, les clients (qui doivent bien les garantir à la condition d'être d'ionin*, je serais ainsi- Mix de cette conscience, inoi ! oui I mais ainsi<'ii' coninc un Ion, oui-da! Je raconterai ça ce soir à ma femme, » (je la verrai l'aimer !)

— Comme il se fait-il. pensait madame (l'effrayer en ce moment, (si je n'ai pas demandé à Thierry ce qu'il va m'apporter de savoir? l'y ai-je pensé », et puis je l'ai oublié. Il faut jourlant (pu; je m'en informe! Si ce jeune Thierry demeure avec sa mère, il n'est pas convenable (que mon jardin devienne son lieu de promenade... Après cela, ce n'est peut-être pas un jeune homme. M'a-t-on dit qu'il fût jeune? Son père était fort vieux. M'a-t-on dit qu'il fût si vieux? Je ne me souviens vraiment plus. Voyons, mes gens doivent savoir... Les laquais savent tout...

Elle sonna.

— Camille, dit-elle à sa femme de chambre, madame Thierry, qui demeure là-bas, dans le vieux pavillon, une très-dii:ne personne, je le sais, a-t-elle des enfants? Je lui ai parh' hier, mais je n'ai pas songé à le lui demander.

— VAUi a un tils, répondit Camille.

— I)(^ ([uel â^e, à jK'Uprès?

— Sa ti^'urr dit vinut-(in(j ans.

— Il est marié sans doute? ,

— Non, madam<\

— Oii dcmeure-t-il ?

— Dans le pavillon, avec sa mère.

— Kst-c.o un bon sujet? Qu(3 dit-on de lui?

— C'est un f,n';ind l)Oi) sujet, niadanio la comtesse. Tout le monde en dil du l)ien. Ils sont très-pauvres, et ils payent toul sans laiiM; atU.Midre personne. Avec ça, point regardants et ne faisant aucune petitesse. On dirait absolument des gens bien nés.

Camille n'adulait pas sa maîtresse; en parlant ainsi. Elle aussi avait des [rétentions à la naissance et aux revers de fortune. Elle disait avoir des éclievins parmi ses ancêtres.

— Mon Dieu, Camille, la naissance n'y fait rien, dil la comtesse, ([iw, les airs de sasiixanle impatientaient souvent.

— Pardon, madame la comtesse, reprit Camille piquée ; je croyais (pie ça faisait tout!

— C'est comme vous voudriez/, ma chère. Aile/, me clutcher mon parasol gris. — Ils ont tous tant de morgue par le temps (pii court, pensa madame d'Estielh;, (pi'ils me (b'gôtei'ont d(î tout pr("jug(": ils me feront aimer .Icail-Jaccpies Housscau plus (lue de raison, et vraiment j'arrive à me demander si les grands ne jouissent pas un peu de leur l'csic et si ces vieilleries ne connnent [»as à t'Irc l)(^nIl(^ pi)ur amuser nos valets.

l'le piil son parasol i;ris avec je ne sais (|iici va^ue dt'|»it inlc'i'ieur, et puis elle s'as>it dans ^(Hl >alon, (UIVeil an soleil d'axilLse (li^alll (pi'elle lie devait plus aller (In côlt' dn pa\ illon. <l' peni-être pln^ du tout dans son jardin.

\i \ N roM \.

C'est alors que madame Thierry, ne la voyant pas venir à sa rencontre, ainsi (ju'rllc s'y attendail, se tuisarda à aller la salurr juscpie chez elle pour la remercier. Madame d'F.strelle la reçutavec grande politesse; mais la veuve était trop pénétrante pour ne pas voir (piehjue chose d'embarrassé dans son accu<'il, et elle était à peine assise, qu'elle lui fit son remerciement et se feva pour s'en aller.

— Déjà? lui (lit la comtesse. Vous me trouvez/, maussade, je parie, et j'avoue que j'éprouve aujourd'hui avec vous un |)eu de gêne (pii me rend sottc. Kh bien, tinissons-en tout de suite avec cette niaiserie (lue vous me pardonnerez bien. Quand j'ai été vous parler hier, je ne savais pas du tout que vous eussiez un tils jeune et fort honnête homme, dit-on, (pii demeure :ivec vous...

— Laissez-moi vous dire le reste, madame la comtesse. Vous craignez...

— Oh I mon l)ieu,j(^ crains qu'on ne jase, voilà tout. Je suis jeune, seule an monde, sans protection immédiate, dépaycée dans une famille qui ne m'a acceptée (pi'à rei'^^ret, je l'ai su troj» tard, et «pii me blâme de ne pas vouloir passer dans un couvent le temps de ni(Ui veuvage.

— io sais tout cela, madame la comtesse, mon neveu Matcel me l'a dit. Jalouse du soin de votre honneui". je ne veux donc pas (jue votre bonté vous entraine Il ne tant pas (jiie vous veniez, auprès du pavillon tant que j'y demeurei'ai. il ne faut nu**me

^ ANTONTA. 43

plus que j'en sorte et que je me présente chez vous. Voilà ce que je venais vous diie. Il n'est pas nécessaire d'ajouter fine [Das un seul instant mon fils n'a soncfé à se croire compris dans la permission rpie vous m'avez si irracieusement octroyée hier.

— Kh bien, s'écria la comtesse, ce dernier |)oint est tout ce (ju'il me faut. Je vous remercie de votre délicatesse, qui m'auto- rise à ne pas vous rendre vos vi- .siles; mais, quant au reste, je ne l'accepte pas. Vous vous promènerez chez moi, et vous viendrez me voir.

— il vaudrait peut-être mieux (|ue je n'y vinsse pas !

— Non, non, reprit vivement Julie, vous viendrez, je le veux! et, si vous ne venez pas, il fauih'a ((ue j'aille vous chercher et frapper encore à voire vitn', ce rpii me compromettra. Voyez si vous voulez, ajou(a-l-elle en riant, que je me jx-rdr poiit* vous! Je vous av(M*(is i\\v j'en suis capable.

Madaint' 'Thici'ry ix' sut pas l't'sislei" au cliarnic de cett«* in^éénuité ^ (Mir'reuse. V.Wr (M'da. se promeltaill d»» fuira

l'aillrc boni de i'aris, si ce (pTelle pi'essentait de la passion de Julien n'<"lai! pas nnr l'évci'ie de son imagination malerncle.

— IW'^lons mainlenani, dil la comtesse, et pour en liniï" avec loni dani^ci" de int"(h\an('e. nos conditions d«' voisinai^c. Lr pa\illt)n n'a (pic (pialir tViii'ti't's (|ni doiment sin- mon jardin. Les deux d'en l)as... Ji' ne connais |)î»s le local !

N TOM

— Los deux d'en l>as scrvcii d'alclici- à mon lils cl de salon à moi. Nous nous tenons toujours là; mai> les croisée.N on! nn dormant de (|nati"e vitres (l("j)olies, et nous ne prenons l'air que par les vitres du liant. (jui sont souvent ouvertes en cette saison.

— Alors vous ne voyez [)as chez moi, comme ou dit! Pourtant, hier, ce dormant à vitres dépolit-s ne dormait [)as, et le châssis était entr'ouvert.

— C'est vrai, madame la comtesse; il y avait un carreau brisé que vous avez pu remarquer.

— Non, je vois mal, ce qui lait (pie je re^Mrde peu.

— J'avais donc pu ouvrir le châssis par exception; mais, dès cematii), il a été répari' et hxé. Le jour pris d'en bas incommoderait l)eauc()up mon tils pour peindre, et il étend une toile -veite sur le vitrage à l'intérieur. 11 faudrait donc (pi'il montât sur une chaise pour n\uarder exj)rès chez \ous, et, comme c'est un hom-nu' sérieux, et pas du tout un écolier malappris...

— r)ien, bien! M<' voilà loi't li'nipjuiile poui' le rezde-chaussée. Les fenêtres d'en haut...

— Sont celles de ma chandu'e. la cliand)re de ujon tils donne sur la rue.

— Kt il ne se tient jamais chez vous? Jamais personne de elle/, moi ne verra un homim» à vos fenêtres ?

— Jamais ctîia n'est arriv/-, rt cela !i'ani\«'ra jamais. J«' m'y enjj]age.

ANTOMA. 45

— Jamais il ne se montrera non [)Ius, fût-ce pour un instant, sur la porte du jardin? Vous l'avertirez.

— Soyez parfailenKMil tranquille à cet égard. Mon tils est homme d'honneur.

— Je n'en doute pas. Hecommandez-lui le mien, et* n'en parlons plus, c'est-à-dire ne parlons plus de moi, car vous défendre de parler de lui serait fort cruel. Je sais qu'il fait votre orgueil et votre bonheur, et je vous en félicite.

Madame Thierry s'était bien [)roniis de ne plus dire un mot sur le compte de Julien, mais il lui fut impossiDie (ie se tenir parole. De réticence en réticence, elle arriva i\ exprimer son idolâtrie pour ce tils adoré <t véritablement digne de l'être. La comtesse écouta rénumération des ([ualités et des vertus du jeune artiste sans aucun scrupule déplacé. Klle devint pourtant un peu mt'lancorujue à l'idée qu'elle n'aurait l)(!Ut-être jamais d'enfants pour occuper sa jeunesse et consoler ses vieux joins. Madame Thierry devina .sa secrète pensée et parla d'autre chose.

(que faisait Julien pendant (pi'on pailait de lui dans h; j)etit sa-
 lon d'êlt' de rhùel (rKsheil.-? Il travaillait, ou il était cens»'» ti'a-
 vailler. Il >e dérangeait souvt'iit, il avait froid et chaud, il tres-
 saillait au nu)in<lr bruit. Il se disait que son nom était peut-être
 en ce moment par hasai'd sur les lèvres de la e»»ntesse,(ju'el'le
 faisait pai' politesse quolipie question >ur son eoMq>te sans
 (('ouler la ii'ponse. H appi'oehail de la croisée, don! le t'hàssis
 inlV'rienl' était bien i«'«'llenienl recloyé et re-

couverl (l'imr toile vortc: mais à cotte toile il y avait uiK^ lente
 iinpeiTeptihle, -iei^tt»? vitre (l("polie il yavait une veine trans-
 parente, et pai* eelte tissnre pertide, hahilenienl découveiif* et
 liabih'nientcarhéf;, il voyait tons les jonrs madame d'Kstrelle er-
 rera travers les l)osqnets de son jardin et parcourir TalliM' (pie,
 du pavillon, on <J)("Convrait tout entiè-e. Julien savait, à une
 miinile près, les heures assez ré^ulières de celte promenade.
 Quand un incident (pielconque en déranieait riial)itu(le. des
 |)ressentiments mystérieux, des instincts divinatoiresfpii n'ap-
 partiennent rpi'à l'amour, et surt«)ut aa\ prenn'ères amours, lui
 taisaient connaître l'approch» de Julie. !I avait alors mille pré-
 textes, plus iniienieux les uns cpie les autres, pour écarter r<eil
 vii^nlant de sa mère et pour contempler sa belle voisine, ou bien
 il avait (piekjue chose à chercher dans sa cliaujhre. il montait au
 premiè-. et, sa mère étant en h as. il entrai! dans la (•liaini)re
 dt^ sa mère et rep^ardait à Iravei's la jalousie, jlntin il adorait
 Julie depuis quinze jours, et Julie pensait (pi'il ne l'avait jamais
 aperçue, et madame Thierry mentait sans le savoir en disant (pie
 son tils ne pouvait rien voir de l'atelier et ne repu'dait jamais par
 les croisées de sa chambre.

Il y avait bien pour Julien lui-même (quelque chose d'insensé, ou tout au moins d'explicable, dans cette passion soudaine (qui l'envahissait, lui raisonnable à tous autres (l'aurait-il; n)ais, connue à tout et là il y a une cause, c'est à nous de la circonscrire, et de ne pas admettre trop (réellement) l'an(e) dans les faits humains.

Marcel venait Irès-souvent, avec ou sans sa tenaille, passer une partie de la soirée chez sa tante Thierry. Julien et lui s'aimaient tendrement, et, bien qu'ils fussent souvent en désaccord, Marcel trouvant Julien trop romanesque, Julien trouvant Marcel trop positif, ils se fussent fait tuer l'un pour l'autre. Marcel parlait volontiers de sa clientèle, (qui prenait du développement. Chacun Julien lui disait : '« Fi ton étude, est-ce qu'elle fleurit? » il répondait : « P. le bourgeois, mon petit, elle bourgeoise ! J'ai des clients qui me rapportent souvent plus d'honneur (que de profit, et ce ne sont pas ceux aux (quels je tiens le moins. » Parmi ces clients ennemis de [n-ocès, mais (qui lui créaient d'utiles ou d'irréconciliables relations, Marcel citait la comtesse d'Kstrelle en [première ligne. Il la cita si souvent et en si bons termes, il dit et pensa tant de mal de l'indigne mari de cette belle veuve, il maudissait si bien l'inhumaine avarice de la famille, il porta tant (rue) au doux et noble caractère de Julie, il lui (l'attribua si involontairement de vanter ses charmes, (que Julien fut curieux de la voir : il la vit et l'aima, s'il faut l'aimer ! l'aurait-il avant de l'avoir vue.

Julien n'avait pas encore aimé. H avait vu l'homme fait s'écrouler, et venait (re)prendre un grand caractère, il était dans toute la ph-Miitude de son (développement physique et moral ; sa sensibilité) (était surexcitée par (les glands et les fleurs, par

un ('chanfio contiûiuel de tendresse ardente avec ^sa lend!')»-
nièie. par une disposition à rmlIMUisiasmf (|iii lui venait d im

Ioiijj: coilacl avec un prre nillioiisiasle. Il vivait dans la
retraitl', il se n^l'usait toulc dislractiion i-t travaillait avrr acIia-
nicnuMit pour conserver l'honneur dti son nom l'I préserve»' sa
mère d(^ la dt-lresse. il fallait luen l'JUe tout cela eut une issue,
et (pie ce gt^nél'CUX CQ'Ur fit (xplosioii. Nous n"en diinns pas
davantage, et c'est même beaucoup trop pour explifpier cette
chose impossible qui se voit tous les jours, une aspiî'ation obsti-
née, violente, immense, vers un but (jue l'on sait insaisissable. Il
y avait déjà lonj^ ^ temps à cette <'porjue que la Fontaine avait
dit tout bonnement ce retVain dès lors proverbial :

Amour, amour, quand tu nous tiens,

Ou peut bien dire: «« Adieu prudtMice ! »

(jr, pendant cpie la comtesse causait avec madame Tliierry, el
Julien avec lui même, Marcel Thierry causait non loin de là avec
son oncle, Anloini; Ihierry, le vieux garvon, l'ex-armateur, le
riche de la famille.

Lecteur bénévole, comme on disait au lenqjs où se passe cette
histoire, veuillt; nous suivre dans la rue Blomet, en partant de
l'hôtel d'Kstrelle, rue de Babylone, en loni^eant pendant cin(j mi-
nutes le mui" du

jardin, en passant devant le pavillon Louis MIL en suivant, le
lonp: d'un cliemin vert sur les marges, boueux et défoncé par le
milieu, destiné à faire la proon^Mtion de la rue, un autre mur
d'enclos beaucoup :)lus grand que celui de madame d'Kstrelle,
enfin en ournant à gauche et en gagnant par une autre rue •n

herbe, c'est le cas de le dire, l'angle de la rue ilomet , où se dresse une grande maison style ^ouis MV, ancien hôtel de Melcy, acheté et habité 3ar M. Antoine Thierry. Si M. Antoine Thierry eût !on-senti à nous laisser traverser son immense enclos, lous eussions pu partir de chez Julien et couper i\ mgle droit à travers les pépi-nières, juscp'i'à la tavaib' ntérieure de Lhôtel; mais l'uFicle An-toine veut être niaire chez lui, et il ne soutire aucune servitude, néme en faveur de la veuve et du tils de son frère, ilarcel , en quit-tant la comtesse, a donc fait à pied ;ette promenade moitié ville et moitié campagne, et e voilà dans le cabinet du richard, ancien boudoir à jlalond j>eint el doré, encombré de rayons et d't'lafères chargés de sacs de graines, d'échantillons de ruits moulés en ci-reel de corbeilles remplies d'objets '(d'outils relatifs à riorticulture.

l'our ariMver i\ ce cabinet, lieu de délice^ du proprieaire, il a fallu traverser des galeries et dévastes salons crasés de dorures en relief d'un grand style, mais loircies par l'abandon et riiumidi-lé, car en tout temps PS fefiérieures sont fermées, les volets pleins sont clos; e ri(liaid ne s'arrête jamais dans ces apparleujents

30 A N ruN I \

majestueux, il n'y revoit jamais, il ne doinic ni fèti's ni rppas, il n'aime personne, il se délie de tout le monde. Il aime les fleurs rares et les arbres exoti(|ues, il estime aussi la production des arbres fruitiers, el il médite incessammeni sur la taille et la ^TelVe de ses sujets. Il voit etdirij::e lui-mén]e une vin^taine de jardiniers qu'il paye bien eî dont il |)rotéf,'e les familles. Ne lui parlez jamais de s'intéresser à d'autres jjens que ceux ((ui flattent ou servent son caprice, ou sa vanité.

Cette passion du jardinat^e lui est venue jadis par hasard. Un des navires cpⁱⁱ faisaient à son compte et à son profit les voyafres d'écbanc^e et de commerce lui a rapporté de Cbine diverses graines qu'il a laissées néjⁱlifⁱem^{ment} tomber dans un vase rempli de terre. Les g^r:raines ont j[^]ermi", les j^l)lantes ont j^l)Oussé et se sont couvertes de belles fleurs, iⁱ/arniatour. qui ne comptait pas sur ce résultat et (|iii. d'ailleurs, n'avait de sa vie regardé une plante, s'est fort peu ému d'abord: mais un autre basard a amené chez lui un connaisseur fjui s'est e\yasi«' et a déclaré ce j^l)récieux vé[;]:étal absolument nouveau et inconnu dans la science. .

Cette découverte a d ('*(¹»' de la vie de M. Antoine. Il avait toujcnu's dédaigné les fleurs : il ne les comprendra peut-être jamais, car il est totalement <lépourvu du sens artiste: mais sa vanitf. (jui l'é-louffait faute daliments, a trouv»' cett<" aubaine, et ceci devient la seide i;loire à hupielle il |)uisse attein^di'c. Il a

A NTOM \. r,]

n fivro qui i>fMnt les fleurs, ((ui les intorpivto, qui les liérit et leur doiine la vie; on admire ce frrre, on tait lus de cas d'une légère ébauche de son pinceau que e toutes les richesses de son frère aîné. Cet ain»'* le \'\{ l)ien, et il en est jaloux. Il ne |)eut entendre parler rt sans lever Ifs «"[taules. Il trouve le monde injuste

I sot de s'amuser à des bajratelles et de ne pas admi- ^r h' savoir-faire d'un homme rjui. parti de ricii, m)uc les écus à la pelle, il est cliaiirin, soucieux. — iais voilà tout changé: à son tour, il va devenir une r)tori(*té. Les tleurs fjue son frère fait sortir de la jil<', il les fera, lui, sortir de terre, et ce ne seront as de vulgain's Heurs (jue tout le monde connaît et omme en les voyant : ce se-

ront des raretés, des lantes venues des (juatre coins du monde, que les ivants se creuseront la tête pour d*"linir, classer et îptiser. La }>lus belle portera son nom. à lui! On a éjà voulu le (lof)ner à plusieurs de ses t'-lèves, mais en ne presse, puisque cha(jue année sa collection enrichit de (jueli|jie merveille arrivée de loin. Il tendra et il attend eiicoi'»' une eei'taine liliact'c (|ui uisse surpasser toutes les autres, et (|ui, à son nom de MU'C. joindra le nom sp/'citirpie iVAnlnnin Thirrrii.

On a le tenq)s de s'y j»reii«lre. ciu' l'oiiicN . Àiir de Hxante-ruin/.e ans, est encoi'e vert et robuste. C^e^l

Il iionune trapu . mnigre et d'ime assez beIN' ligure, lais dont l«^s mains duicies pai' r«"tei'nel tripotage de

terre, le teint liùlc' \yw l'^'-leiMiel coiitMel de l'ail" ttéi'ieur, la clievieliire n«"glig«"e et l<'s habit> pou-

(li'(Mi\ . It' dos \y)ril(' |);u' !<' travail corporol, piVsentoU cil |ltl'tiii Paris, an sein d'un palais dont il ost Ir maître iisoiciail vl ahsoriit' , l'imaj^M^ d'un villaj^'^cois aux nianit'r(s rusfifpics, aux piN'occupations lonaccs, ù l'cspi-it positif et frondeur, au lanp:a};e incorrect, absolu L't tranchanl. Il n'a reçu aucune éducation, il ost resté stupide à l'é^^ard de tout ce qui est élégance ou poésie. Toute i)liilosopliie idéaliste; le rend presfjue furieux. Toute son intellij^^ence, car il en a, et beaucoup, s'est concentrée sur les calculs de prévoyance. C'est par là (ju'il s'est enrichi , c'est par \h qu'il est un horticulteur émérite.

Marcel salue son oncle avec plus de rondeur que de déférence. Il sait que les hommages seraient peines perdues, que c'est en luttant d'obstination , de rudesse au besoin, qu'on peut amener l'ex-armateur ù c'(der en quoi que ce soit. 11 sait (pie son premiei

mouvement est de dire non, que non sera peut-être son dernier mot, mais (pie , pour avoir sur cent non un pauvre oui , il faut batailler sans défaillance. Marcel est bien trempé (il est de la famille), et l'habitude de la lutte, siirloul de la lutte contre son oncle, lui a lait Irouver une sorte d'après plaisir à cette occupation ipii en un instant rebuterait un artiste.

\oilà, dit-il pour commencer, je vous apporte (luel(pie chose à signer.

— Je ne signe rien : ma)arole sullit.

— Oui, av(^c ceux (pii \t»u.s connaissent.

— loul II' iiKuide me connail.

— Presque tout le monde; mais j'ai affaire à des liols. Signez, sij;nez, allons!

— Non, c'est comme si tu chantais. Ma parole vaut D l'or; tant pis []Our qui en doute.

— Alors voyez le créancier acquéreur de la maison g Sèvn^s, il s'en contentera certainement; mais, isque-là, il doutera de mes pouvoirs.

— Tu as donc une mauvaise réputation?

— Apparemment.

— Comme tu dis ça, loi!

— (^ue voulez-vous que je vous dise? Si je vous isais le contraire, vous ne signeriez pas, et je veux)us faire signer.

— Ah! tu veux!... VA pourquoi?

— Parce que ça m'ennuie, me fatigue et me démege de retourner à Sèvres pour attendre (ju'on se L'cide à venir vous trouver, tandis (jue l'envoi de ce ipier par mon clerc lèvera toutes les ditii-cultés et l'épargnera des pas et de la dépense. Y sommes-

US

— Tu fais de moi ce (|ue tu veux, répondit l'arma- ■in* ni picii-Miil la plume. Il la trempa li-ois fois dans iMici'o sans s(* décider, lui cl relut la [»ièe«> (|ui le lisait débiteur responsable d'un i'<'li(|iiii de >i\ mille vres «lans la succession de son frère, regarda Marcel nis les yeux pour voir s'il t'-tait iiKiuiet ou pi-«'ssé,

, le voyant inijKissible, il renoiiea à regret au plaisir L' le faire eiii'a^er. Il signa el lui jela l'aete ;ui visa^-e >'ec un mauvais ru'e, en lui disant :

VI \NTON I

— Va-t'pii, p:rtMlin!, Tu ne viens chez moi que poui me soutirer toujiMirs (luehjue eliose. Tu pouviis bieii répoiidi'e à ma place, toi «pii <'s riche!

— Si je l'étais, soyez sûr (pie ce serait (h'jà t'ait; mais j'achève de payer mon étude, et je ne peux plus ti'omper Julien sur les sacrifices (jue je lais pour lui. 11 s'en atVecte, sa mère s'en désolé...

— Oli ! sa mère, sa mère!... dit le ricliard avec racceul d'une aversion profonde.

— Nous ne l'aimez pas, c'est connu : aussi ne vous demandera-t-elle jamais rien, soyez tranquille ; mais j'aime ma tante, moi, ne vous en déplaie, et Julien l'adore. A eux <leu\, à nous trois, s'il le faut, on s'ac- (piittera avant deux ans, et vous n'aurez rien i\ déboursé, je m'en flatte.

— Kt moi, je ne m'en llatte j)asî N'importe! je leur rends ce service, (|ui sera le dernier.

— Kt le premier aussi, mon cher oncle!

VA, comme la pièce était signée, repliée et empochée, Marcel ajouta eu appuyant ses coudes sur la table et en regardant son oncle droit au visaj^e :

— Savez-vous, mon petit oncle du bon Dieu, qu'il faut que vous soyez bien chien pour avoir laissé v<Midre la maison de campagne de votre frère?

— Ah! nous y voilà encore! s'écria M. Antoine en se levant et en assénant sur la table un v<"ritable coup de poing de paysan. Tu voulais me voir «'inployer mon argent , gaiiue à la sueur de mou IVoil , pour payer les f()li«'s d'un dissipateur! Depuis (piand les artistes

)nt-ils besoin d'avoir dc^s maisons i\ eux , de les rem-)iir d'un tas de bêtises qui routent les yeux de la tête, le se faire des jardins avec des ponts et des kiosf(ues, !ux qui ne sauraient pas seulement faire pousser une aitue? Qu'est-ce que ça me fait, à moi, qu'on vende a folie de mon frère, et que sa veuve n'ait plus de ;ordon bleu dans sa cuisine ni de ffrands seif,meurs à a table? Ont-ils assez fait leurs embarras (juand ils ecevaient des comtes et des marquis, et que madame lisait : ((Ma maison , mes gens ,

mes chevaux ! » Je avais bien , moi , où tout vv train-là mènerait la larque ! Kt voilà ((u'aujourd'lini on a besoin du vieux at (jui vil dans son coin en sage et en philosophe, iiéprisant le monde, dédaignant le luxe et se consaraiit à des travaux miles! On baisse la crête, on lui end la patte, et lui,... lui (jui ne donnerait pas par li-tié, — ces gens-là n'en méritent joint, — il donne lar lierté, et c'est comme (.a (|u'il se V(Mige. \a, rèle ca à ta tante, la belle pii)cesse aux abois : c'est i connnissioii (|iie le conlie Ion cirM-n d'oncle... Mais a donc, canaille de prociiiM>sier! (jiie l'ais-lii là à me lévisagtir'.'

Kn ell'et, Marcel, avec ses |)elils yeux gris et juilinls, ('Indiait la physionomie et l'attilnde de son ilicle, comme s'il eût vendu peicei- jtis(prau fond de a conscience'.

— bah! dil-il loiil à coup en se le\anl, \ou> éU's rès-(bu\ liès-clieue. je le rt'-prle ; mais VOUS n'êtes pas i uiecliaut (pie ça! \t)us ave/ à l'endroit de V(»tre

A N roNi \.

l>('II(>-s(iMii' (|ii('l(U' iiiiolirde liaiiit' (jiic |)ersoiiii n'a j;nn;ii> pu »\pli(|iit'i', doiil vous iir vous rriide/ peutr-lrc pas l)i(Mi complr à vous-uu'uu», iniiis que j'arriverai à découvrii", coiu)!/(-)', mon clici' oncle, car je vais m'y mettre, et vous savez (jue, (juand je veux (pielque chose, je suis comme vous, je ne là-clie jamais pied.

^ Va) [Darlaiit ainsi , Marcel examinait toujours le richard, et il saisit une notal)le altération dans son air,! Lne pâleur soudaine etliK/a les brutales roui^eurs dei sa face, (léji\ recuites au soleil du pi'iutemps nouveau*. Ses lèvres tremblèrent, il enfonça son

cliapeau jusque sur ses noirs sourcils en buisson, et, tournant le dos, il sortit dans son jardin sans mot dire.

Ce n'était pas un jardin ;\ petits rochers, à petites fabri(|ues et à petites vaches en terre cuite couchées dans rheri)e, comme ceux (ju'à faite époque on fiiisait à l'imitation du i^oùt champêtre de Trianon. Ce n't'tail pas non plus une pelous(^ ondulée avec des allées tournantes, (h^s boscjuets bien distribut's, des colonnades tronçjuées so mirant dans les bassins limpides, comme celui de lliolel d'Kstrelle, premiers essais pittoresques du moderne jardin à l'aniñlaise. Ce n'étaient plus les anciens carrés et les longues plates-]an(les ré.i^ulières du tcMnps de Louis \l\ ; tout le te-ri'ain ('tait renun" et coupassi' par les essais de M. Antoine. Tout était corbeilles, cu'urs, ('toiles, triangles, ovales , ('cussons et trèfles entour("s de bordures vertes et de |)etits sentiers formant labyrinthe.

AN TU M A. Ô

il brillaient des fleurs de toute sorte, fort belles ou ort curieuses, mais perdant toute grrâce naturelle sous es cages de jone, les ré-seaux de fil d'archal, les paraols de roseau , les étais et les tuteurs de tout genre [ui les préservaient des souillures de la terre, des norsures du soleil ou des blessures du vent. Ses roiers, taillés et éniundés à toute heure, semblaient rtiliciels à force d'être |)ropres et luisants. Ses pioines s'arrondissaient en lx)ules comme des pommons de grenadier, et ses tulipes brillaient comme u fer-blanc au sok'il. Autour du jardin Heuriste 'éten-daient de vastes pépinières tristes comme des angées de piquets

pauvrement feuillus en tête. Tout ela réjouissiiit la vue de l'horticulteur et dissip sa lélancolie.

Un seul coin de sun jardin . celui c|ui s'utendait [is(|ue vers le pavillon occupé par madame Thierry, tirait une promenade agréable. C'était là (|ue, depuis ne vinj4taine d'années, il avait acclimaté des arbres xotiques d'ornement. Ces arbres étaient déjà beaux t jetaient de l'ombrage; mais M. Antoine, n'ayant lus de soins minutieux à leur donner, ne s'y intélissait pres(|ue |)lus, et leur préférait «le beaucoup no graine de pin ou d'acacia nouveau-levée sur ouche.

Sii serre chaude et;ul merxeilleusement U'Ile. C'est i (\i\`i\ Ci-turut ensevelir les anjerlunns ipie Marcel vait n"V«'ill»"es dans s;i nu-moire. Il parcourut la réion de ses plantes lavorite>. les li-liacées. et. après

sY'tre assun" de la Ijoiiiiic saii/' de C(»lles (|ui étaient m llcui", il s'ari't'la aiiprrs d'iiii pciil vase de faïence où 111) I)jiiIk' incoiiiiiii coimiciKail à ni(^Mtrerdes tleurs criilt't's d'un vert sombre et hrillaail.

— (juc- sera celle-ci? pciisa-t-iL l'cra-l-elle époque dans l'histoire du jardinai;e, commit! taiil d'autres (jui nie doivent leur renommée? Il me semble qu'il va déjà loui^^temps ([u'aucun événement ne s'est produit chez moi, et (ju'on ne [Darle plus autant de moi ({u'on en devrait parler.

Pourtant Marcel s'en allait sonjieiit, car une iirande bizarrerie présidait à l'avarice de M. Antoiuu; Thierry, dette bizarrerie, c'est (pie M. ihi(M-ry n'était point avare. Il n'entassait pas ses écus , il ne faisait pas et n'avait jamais f\iit l'usure, il ne se refusait rien de ce qui lui plaisait , et même il avait fait (luelciuefois

de bonnes actions par amour-propre. D'où vient qu'il avait laissé échapper une si belle occasion (jue de racheter pour son neveu la propriété de son défunt frère? Cette lar^{^^}esse eût fait parler de lui plus et mieux que la future Antonia Thierrii. \oih\ préciséniciil où Marcel cherchait sans trouver le joint. Il savait bien (pie Tarmateur avait toujours été jaloux non du talent qu'il dédaignait, mais de la célébrité et de la vo[^]ie mondaine de s«)n frère W peintre; mais cette jalousie ne devait-elle pas être morte avec le vieux André? Sa veuve et son Mis devaient-ils en i[^]H'ueillir le triste hérita[^]T?

l'ne pensée traversa l'esprit de Marcel : il revint sur

pas, et, inleiTompanant les rêveries horticoles de Antoine :

— A propos, mon bel oncle, dit-il d'un ton enjoué, niez-vous acheter le pavillon de Tliôtel d'Estrelle?

— Le pavillon est en vente , et tu ne me le disais >, imbécile?

— Je l'oubliais. Eh bien, combien en donneriez-

iS?

— Qu'est-ce que ça vaut?

— Je vous l'ai dit cent fois : pour la comtesse d'Esllle, qui vient d'en accepter la propriété, ça vaut

mille livres; pour vous, qui en avez envie ei be- []), ça vaut le double. Reste à savoir si la comtesse n.e.xif[^]era pas le triple.

— \li ! voilà bien les {grands! plus âpres et plus ches que les parvenus qu'ils méprisent !

— La ccjmtesse d'Estrelle ne méprise |)ersonne.

— Si fait! c'est une sottise comme les autres. Nous sommes séparés par un mur, et, depuis quatre ans elle habite l'hôtel d'Estrelle, jamais elle n'a eu la curiosité de voir mon jardin.

— Peut-être n'entend-elle rien aux plantes rares.

— Dis-lui plutôt qu'elle se croirait déshonorée si elle était les pieds chez un pauvre homme !

— Mais vous voudriez qu'une jeune femme en deuil commettromette en venant se promener chez un homme on dit votre homme?

— Mon à-hé? Plaisantes-tu? bien-j'ai d'un homme à taire*» l'avez

— L'homme ! il lui suit? vous avez/. r\ r III) jadis !

— Moi! Qu'est-ce que tu dis là, animal ?

— Vous ne me tentez pas croire (vous, vous n'avez jamais aimé?)

— A-tu l'air de proposer?... Je n'ai jamais été « amoureux moi! Pas si bête !

— Si fait ! vous avez été amoureux, hérite si vous voulez/, au moins une fois! Essayez de me soutenir l'inverse, ajouta Marcel en voyant l'horticulteur pâle et se troubler de nouveau.

— Assez de niaiseries! reprit l'oncle en frappant du pied avec humeur. Tu es le procureur de madame d'Estrelle : es-tu chargé de vendre le pavillon ?

— Non; mais j'ai le droit de le proposer. Combien en donneriez-vous?

— Pas un sou. Laisse-moi tranquille.

— Alors je peux le proposer à un autre acquéreur

— Quel autre ?

— Il n'y en a pas traulre pour le moment. Je n'; pas le goût du mensonge, et ne trahirai pas les intérêt que vous m'avez confiés ; mais vous savez bien ((u'o s'occupe de bâtir la rue, el que, ce soir, demain peu être, on se disputera le pavillon.

— Que madame d'Kstrelle se donne la peine d'ei trer en pour-parlers avec moi...

— Vous voulez qu'elle vous reçoive? Soit I

— Klle me recevrait? dit M. Antoine, dont les yei ronds bri-lièi'enl un instant.

— Kt pourfjuoi non? dil Marcel.

ANTUNIA 61

— \h ! oui, elle me recevrait dans sa «our, tout plus dans son antichambre, debout , entre deux

trtes, comme on reçoit un chien ou un procureur!

— Vous tenez donc bfancoup aux manières, vous li ne voulez arracher votre chapeau de dessus votre te devant (jui que ce soit? Mais tranquillisez-vous : adame d'Kstrelle est aussi polie avec les honnêtes ns de notre classe qu'avec les gens les plus huppés, preuve qu'elle est dans les meilleurs termes avec a tante Thierry, et qu'elles sont déjà presque amies.

— Ah !... Hh bien, c'est parc^ que madame ta tante l noble! Les nobles, ça s'entend entre eux comme Ton s en foire !

— Sapristi ! mon oncle, rpi'est-ce que vous avez me, encore une lois, contre votre belle-sa^ur?

— J'ai... que je la déteste!

— le le vois bien ; mais pourquoi ?

— Parce qu'elle est noble. Ne me parie pas (h'.s ►blés! C'est tous des sans co'ur et des ingrats!

— Vous l'avez donc aimée?

Cette question diiectc bouleversa M. Antoine. 11 ilit de plus l'elle, et puis rougit dv colère, jura, se it les cheveux et s'écria en fureur :

— C'est elle qui t'a dit ça? Klle prétend, elle ose conter...

— Tien du (ont. Je n'ai jamais pu lui arracher un ol s(n' vous ; mais je me doutais, et à présent vous >us confess»'/. |)it»'s tout, mon oncle, ça vaudra ieux , ça vous soulagera, cl vou> aiu'e/, eu au ni<nn>

imc t'ois (Ml votre vie un bon nionvcmriit (\p rotour MIT vous-nuMnc.

Il se passa l)i('ii uiu' (Icini-iicure avant (|jie l'exaniialcur eût épuisé contre Marcel , contre madame Thien'v et contre son défunt fn^re tout le dépôt et toute la hile dont son C(eur était plein. Quand Marcel, (\u\ le liareelail enudlenient , eut nHissi à l'épuiser, il en eut raison, et le vieux Antoine; lui raconta ce ([ui suit, à bâtons rompus, se faisant arracln^r pièce i\ pièce le secret de sa vie, ,(lui était en même temps celui de son caractère. ,

Ouarante ans avant l'épocpie où nous plaçons ce récit , made-moiselle de Meuil , enlevée par André Thierry, était venue demander asile avec son fiancé à Antoine Thierry, déjà riche et encore jeune. Jusque-là, les deux frères avaient vécu en bonne in-

telligence. Cachée à l'hôtel de Melcy, mademoiselle de Meuil avait témoigné à l'armateur une sincère amitié, une confiance sainte. Poursuivi par la famille de Meuil, exposé au danger d'être envoyé à la Bastille, André avait dû quitter Paris pour détourner les soupçons, pendant que des protecteurs puissants s'efforçaient et réussissaient peu à peu à accommoder ses affaires.

Durant cette séparation de quelques mois, mademoiselle de Meuil, livrée de vives inquiétudes, eut l'un d'une fois le désir de l'entretenir chez ses parents pour soustraire celui qu'elle aimait aux périls et aux menaces qui le menaçaient. L'un d'une elle en parla; à cet effet ouvert avec le frère d'André, elle demanda

ANTOINE! A. fW

conseil et lui montrant ses terreurs. C'est alors que [Antoine conçut une idée vraiment baroque, non perfide et nullement passionnée, mais où son amour-propre irritable fut bientôt en jeu. Laissons-le parler maintenant.

— Cette fille était perdue, quoiqu'elle n'eût pas encore vécu maritalement avec mon frère; elle était trop compromise pour être reçue dans sa famille, et tout ce qu'elle pouvait espérer de mieux, c'était de finir ses jours dans un couvent. Mon frère me paraissait encore plus perdu qu'elle. On avait obtenu contre lui la lettre de cachet, qui, dans ce temps-là, ne valait pas. Il pouvait en avoir pour vingt ans, qui lui restait? pour toute sa vie! Et, comme la demoiselle me disait tout cela elle-même, criant à chaque instant: Que faire, monsieur Antoine? mon Dieu! que faire? » l'idée me vint de les sauver tous les deux en épousant

la demoiselle. Je n'étais pas amoureux d'elle, non! le diable m'emporte si je mens! J'en eusse aimé autant ne pas l'avoir, et je n'ai jamais

eu les idées tournées au laria^e. Si celle-ci n'avait pas été noble, ce (jui lui)nnait.... pas pour moi , qui n'ai pas de préjuires, lais pour IxMUcoup (h* gens, un certain relief, je aurais pas fait ^erande attention à elle. Tu ris? De uoi ris-tu, âne de procureur?

— Je ne ris pas, dit Marcel. Aile/ loiijt>urs. \ous li avez dit la l)elle idée (Jui vous ()assait \MiV la tête?

— Bel et bien, et pas plus soltenjent que ne l'eût il monsieur mon frère. Klail-il donc un aijjle «ians

ce temps-là? C'était un petit liarhouilleur, (jui n'avait pas su amasser (juatre sous, cl persomje ne faisait attention à lui. Ktai(-il mieux lourné (jue moi, plus jeune, mieux élevé? Nous avions été édu(|ués l'un comme l'autre; j'étais l'aîné de cinq ans, voilà tout. Je n'étais pas le plus laid , et il n'était pas beau , lui ! Il savait dire un tas de paroles : il a toujours été bavard. J'en disais moins, mais c'était du solide. Nous n'étions ni plus ni moins roturiers l'un que l'autre, étant frères de père et de mère. J'avais déjà amassé près d'un million que personne ne savait! Avec un million , on fait bien des choses que mon frère ne pouvait pas faire : on endort la justice, on apaise des parents, on a des protections intéressées qui ne s'endorment pas; avec un million, on va jusfju'au roi, et on peut très-bien épouser une tille noble qui n'a rien. Si le monde crie, c'est parce que chacun voudrait bien avoir le million dans sa poche. Entin mon million prouvait bien (|ue, si j'étais un peu moins beau parleur (que mon frère, ce n'était pas faute d'esprit et de jîénie. Voilà ce (uc la demoiselle aurait dû comprendre. Je ne lui demandais pas de m'aimer topt de suite, mais d'iinier assez son André pour l'oublier rt l'em- [>écher d'aller pourrir en j)rist)n. Kh bien, au lieu de reconnaître mon bon sens et ma générosité, voilà une prude qui se fâche, qui me trouve grossier, qui

me traite de mauvais frère et de malhonnête homme, et (jui dé-
campe de chez moi sans me dire où elle va, ris(juant le tout pour
le tout, et me laissent une lettre

ANTONIA. 'ij

ù, pour tout remerciement, elle me promet de ne jamais (lire ma
traliisou à M. André. J'avoue ((ue^je ne n' ai jamais pardonné (-
a, et que jamais y' ne lui paronnerai. Ouant à monsieur mon
frère, il a eu h\essus une conduite qui m'a cliof{ué tout autant
que 3lle de madame. Je n';u pas voulu attendre que sa é^^ueule
de femme m'eût vendu. Le voyant sauvé de îs peines et marié, je
lui ai tout dit. comme je viens e te le dire. Il ne s'est pas fâché, lui
: il m'a remercié u contraire de mes bonnes intentions, mais il
s'est lis â rire. Tu sais comme il «îtait frivole, une pauvre ;te ! eli
bien, il a trouva' mon idée comique, et s'est mocpu' de moi. Alors
tout a été rompu entre ous, (ît je n'ai jamais voulu rfivoii- n\ la
femme i l(! mari.

— Kniiii ! dit Marcel, nous y voiIi\ d(>nc! Mais dit'ii!
I\ur(|uo en voulez-vous à Julien, (lui n'était as né dans le temps
de vos jj^'iefs?

— J(î n'en veux pas à Julien; mais il est le Mis de i mère, et je
suis sûr (ju'il me liait.

— Sur l'honneni". Julien ne sait rien de ce (jue ous venez de
nie dire, et il ne vous connaît (|ue par otre conduite dans ces dcr-
niei's teiii|s. l^'ll^('/-^ons u'il puisse l'approuvci"? \r dcvirz-
vous pa> l'acietri" i maison de >a niri'c, ipiaiid il vous jni'ait sui'
ce u'il v a dr plus saci"(" (pi'il consaciciail sa vie à s'acuitter tîii-
vers vous?

— Belle jxarantie (pie la vie d'un piiuii'! où t^-a -t-il niciK' son père, «pii t'-lail [(Diinir !

— Kt (juaiid vous aiiriv ponlii une ciiKjuantaine <lf mi] le li\r(»s, vous ciui ave/ rertainoment plus «le...

— Tais-loi! Il ne faut jamais diro le chitfro d'une fortune. f)uand ces chitiVes-là sonnent dans l'air, les murs, les arl)res, les pots h tleurs même, ont des oreilles.

— Ce cliillVe est donc tel, (jue latlaire de Sèvres eût été insifi-nifiante, vous en convenez!

— Prétends-tu me f>iire passer pour un ladre ?

— Je sais que vous ne l'êtes pas; mais je vais croire (pie vous êtes méchant . et que vous aimez à voir soutlVir ceux que vous croyez hostiles.

— Kh liien, n'est-ce pas mon droit? Depuis quand est-il défen-du de se ven<:er?

— Depuis que nous ne sommes plus i\{"> sauvaires.

— Alors je suis un sauvajie?

— Oui!

— Va-t'en, lu m'ennuies à la linl... Prends ijarde (pie je ne me mette contre toi aussi!

— Je vous en défie.

— Pourquoi ça ?

— Parce que vous savez (jue, malgré vos travers, je suis la seule personne au monde (pii ait un j)eu d'attachement et de dé-

vouement pour vous.

— Tii vois bien! Tu avoues (pie Julien me déteste.

— l'aitez-vous aimer de lui, ça vous fera deux amis au lieu d'un seul.

— Ah! oui-da ! tu veux que je rachète la maison I Kh bien, «jue Julien devienne orphelin, je m'oecu-

erai de lui, à la condition qu'il ne me parlera jamais e sa mère.

— Nous voulez peut-être qu'il la tuo? Tenez, l'oncle, DUS êtes fou, ni plus ni moins. Vous êtes vain à l'ex- ^s, et vous avez le precjnp:<' de la noblesse plus qu'aujn de ceux qui ont dos ancêtres. Vous n'avez pas :é amoureux de mademoiselle de Meuil , j'en suis îrtain ; mais son ranji vous a fait désirer de su|)plan- T votre frère auprès d'elle. Vous avez été jaloux du • auvre André jusqu'à la râpe, non à cause de celle 3lle et aimable personne, mais à cause des parrliclins qu'elle lui apportait en dot et de rcspl^cc de istn* (pji rejaillissait sui" lui. P.ret', vous ne haïssez as les nobles, vous les adorez, vous les enviez, vous onneriez vos millions pour être ui; quehpie chose,

votn; fureur à tout propos contre eux n'est (ju'un L'pit d'amoureux éconduit, comme votre haine contre la tante n'est (pi'un dépit d" roturier froiss(" et hunné. Voilà votre manie, mon pauvre oncle: chacun a, it-oi. la sienne, mais celle-ci vous rend mauvais, et en suis fâcln' poui' vous.

L'ex-armateui" sentit peil-ètie (|in' Marcel a\ail lison : en constMpjeiice, il allait se t'âciiei' d'aiitail lus fort ; mais Maicrl lin tourna le dos en levant les panles, et s'en alla sans vouloir piendi-e i^ai'de à ses iveclives.

An fond, Marcel «'-tait t'oi'l conleni de sr \o\v enlin l posses-
sion (In fond des peiisi-es et des sonveniis p son oncle. Il se pi-
omil d'en pioliter pour l'amener

68 ANT(JNIA

à ivsipisr(MiC(\ ^ parvinl-il? C/t'st ce (|ue l.i suite nous
a|)i)r(3ii(lra.

— Madame, dit Marcel à la eomtesse d'Estrelle, le lendemain
matin, il faut vendre le pavillon.

— Pounjuoi? répondit lu lie. Il est si vieux, si ehétif, et de si
peu de valeur!

— Il a une valeur relative» (jue vous ne devez pas dédaï^nier.
Mon oncle vous k; payera dix mille écus, peut-être davantai^'e.

— Voici la première t'ois, mon cher conseil, '|ue vous me
conseillez mal. J'ai de la répugnance à rançonner un voisin.
N'est-ce pas spéculer sur le besoin (ju'il j)eut avoir de cette vieille
bâtisse?

— Attendez, ma noble cliente! Mon oncle n'a nul besoin du pa-
villon : il en a envie, ce cpïi est bien différent. Il est assez riche
pour payer ses fantaisies. VA (jne diriez-vous, s'il vous savait gré
de vos exigences?

— (Comment cela peut-il se faire?

— Knlrez en relations persomudies avec lui, et il vous otiVira
un pot-de-vin |)ar-dessus le marché.

— Fi! monsieur Thierry! je ferais la cour à ses écus?

— Non, vous leur adresserez un sourire de bouté protectrice, et ils viendront à vous d'eux-mêmes. En outre, vous ferez une bonne action.

— Alors parlez!

— Vous montrerez à mon oncle beaucoup d'estime et d'attachement pour ma tante et pour mon cousin, qui sont vos locataires, et vous forcerez ainsi le vieux

che à les aider sérieusement dans leur détresse.

— Alors de tout mon cœur, monsieur Thierry; mais, si déjà je suis à même d'apprécier madame votre tante, que puis-je dire de votre cousin, que je ; connais pas?

— N'importe, parlez-en de confiance. C'est un cœur d'or que mon Julien, un esprit de haute race, lie âme au-dessus de sa condition ; c'est le meilleur des fils, le plus sûr des amis, le plus honnête des hommes et même le plus raisonnable des artistes, mais tout cela, madame la comtesse, et, si jamais la sœur de Julien donne le moindre démenti à vos paroles, chassez-moi d'auprès de vous et ne m'accordez pas jamais ni estime ni confiance.

Marcel parlait avec tant de feu, que Julie en fut éblouie. Elle se débarrassa de questions; mais elle écouta, sans en perdre un mot, la suite de l'éloge, et Marcel lira dans des détails dont un cœur impitoyable eût pu ne s'être pas touché. Il raconta les soins de Julie pour sa mère, les souffrances qu'elle lui imposait, jusqu'à se priver de nourriture pour qu'elle en fût pas privée. Ici, Marcel fit comme madame Thierry, il mentit sans le savoir*. Julien ne lui avait pas dit que (ju'il était amoureux, et Marc«l, qui ne en doutait guère, avait deviné*» la cause de l'acte involontaire

austérité. Mais Julien était capable de faire bien plus pour sa mère que de restreindre son budget. Il eût donné pour elle jusqu'à la dernière dent de son bien : (li)nc. en ne disait pas la vérité

AN IUN I A.

exacto pour le moment, Marcel restait encore hion au-dessus de la vm'île.

Le panégyrique de l'idée fut si complet et si émouvant, (que la comtesse autorisa Marcel à exprimer (le sa part à l'oncle Antoine le désir de voir ses fleurs rares et de parcourir ses vastes et curieuses plantations. L'oncle Antoine reçut cette communication d'un air hautain et sceptique.

— Forcément bien, dit-il, on veut vendre cher, et voilà des avances qui me coûteront les yeux de la tête.

Marcel le laissa gloser et ne fut pas sa dupe. La satisfaction du riche était trop visible.

Au jour convenu, madame d'Estrelle reprit ses grands habits (h) deuil, monta dans sa voiture et se rendit à l'île Mole. Marcel était sur le seuil, il l'attendait. Il lui prit la main, et, comme ils montèrent le perron, l'oncle Antoine apparut dans toute sa gloire, en tenue de jardinier. Ceci n'était pas trop bête de la part d'un homme aussi sot. Il avait bien roulé dans sa tête, sans en rien dire à Marcel, le projet de se montrer en habit magnifique ; il avait un moyen de mettre de l'or sur toutes ses coutures ; mais la crainte du ridicule l'avait arrêté", et, puisqu'il se piquait d'être avant tout un grand horticulteur, c'est dans une tenue sévèrement rustique (qu'il eut l'esprit de se présenter.

Malgré la l'udesse de son caracti-re et de ses ma nieras habi-tuelles, malgré le secret l>esoin qu'il éprou vait de faii'e preuve devant Maicel de son ind>'pen

A N r O N I A ■; 1

ince d'esprit et de s;i lierté pliilosophique, il perdit ut à coup contenance devant le salut gracieux et le gard sincère et limpide de la belle Julie, et, pour la emière fois [Deut-être depuis trente ans, il ôta son apeau à coriies, et, au lieu de le replacer iminédia-ment sur sa tête, il Ut tint sousson bras gauchement, ais respec-tueusement, tout le temps que dura la >ite.

Julie n'eut pas la p(;tite honte de chercher à tlatt«*r n caprice ; elle s'intéressa de bonne foi aux richesses irticoles ([ui lui furent exhibées. Kleur elle-même, e aimait les lleurs, et ceci n'est pas un madrigal, lur parler la langue de l'époque. 11 y a des atlinités lu-relles entre toutes les créations divines, et de Lit temps les sym-boles ont été l'expression d'une dite.

Le richard, cpïi n'avait rien d'une rose, lui, s'épauissait pour-tant à l'éloge sincère décerné i\ ses \ntes chéries. Feu ii peu sa morgue ati'ectée tomba vaut la sylphide (jui foulait i\ peine ses gazons et i passait le long de ses plates-bandes comme une ise ca-ressante. Il attendit avec une entière résignan le chiffre attribué 5 la cession du pavillon.

— Allons, dit Marcel, (pii no voyait pas ma<lame ^strelUî se préoccuper de cette affaire, ditt's di>nc madame la comtesse, miui clirr oncle, l'envie cpïe us av(;z d'acquérir...

— Oui, au fait, dit le richard Nans trop se laisser nipromettre, j'ai eu (luehjue id<"e dans le temjis

\\ I n N I A.

(I'ac(jii("ni' Cl' |);»mII<>ii; mais, à pi'esriii, si inadamo y tii'ilil li'op...

— .l'y lions sous un seul rappoi'l, dit Julie. Il est occupé par des jx'rsoniit's cpie j'estiuKî cl (juc je ne voudrais iidUMUcnt dcran^^er.

— Klles ont un hall, jo [dense? rcj)rit M. Thierry, cpie savait fort l)ien à (pioi s'en tenir.

— Kh ! sans doute, dit Marcel; vous leur devriez une bonne indemnité dans le cas où elles consentiraient à résilier; car vous savez ((u.'elles ne font (jue de commencer la jouissance de ce bail.

— l ne bonne indemnité! reprit l'oncle en fronçant le sourcil.

— Je m'en cliarp:erais volontiers, dit madame d'Ks-| trelle, si...

— Si je payais en consé((uonc(î !

— (!e n'est pas là ce (jue j'ai voulu dire, reprit Julie avec un accent de di^^Miité qui coupait court ii toute discussion. J'ai voulu et je veux dire (jue, si madame Thierry, votre belle-so'ur, éprouve la moindre répuj^mance à (juitter ce log:ement, j'entends maintenir ses droits à toute la durée de sa jouissance, et c'est une condition (pie l'accjuéreur ne pourrait éluder sous aucun j)rétexte.

— Ceci rendra raccquisition moins prompte et moins avantageuse pour madame, dit M. Antoine, ([ui mourait d'envie de prononcer le doux nom de coinlessc, mais (\\ \\ \\ ne pouvait ena)re s'y résoudre.

— Je ne vous dis pas le contraire, moubieui

hierry, répliqua Julie avec une indifférence (que le cliard crut
fie bon jeu et de bonne guerre.

— Knlin, reprit-il après un silence, quel serait le ?'i\ exigé
par...?

Marcel allait répondre. Julio, qui décidément n'enndait rien
aux affaires, n'y prit pas garde et répent ingénument :

— Oh! cela, je n'en sais rien. Vous êtes connu jur un homme
également liabilo et délicat ; vou^ lierez le chiffre vous-même.

Et, sans faire allciition au coup d'œil de re[]roche ; son procu-
reur, elle continua :

— Vous ne pouvez pas croire, monsieur Thierry, je ma visite à
votre jardin ait eu pour but de vous ire marchander ma petite
propriété. Je sais qu'elle But vous convenir cl vous savez proba-
blement que ni des affaires «'nd)rQuiliêes : ce n'est pas là une li-
son pour ([uc nous ayons vis-à-vis l'un dv l'autre es exigences ou-
trées; mais, avant tout, ma loyauté)us devait cette déclaration ,
(pie, DQUi' un million , : ne consentirais pas à affliger madame
votre belcl'ur, parce (que je rainu; et l'honore particulièrelent.
Ceci posé, vous rélléchirez et vous viendrez me ire ce (|uc vou^
ani'c/. di-cidé; car voii> inc devez. ne visite à pivsciii , monsicui*
mon voi>iii , cl je ne :)us en liens pas (luite, (juc nous tassions
ou non Ifaire ensemble.

La comtesse se r«'liia, laissant le lichard ébloui e sa grâce;
mais, n'm voulant rien montrer a

A N ION LA.

Miin ri . il allciia (le M' !('i()Uir daiih un auln' sfiis.

— Kh bien, procureur, lui dil-il d'un air (Je triomphe, te voili^ pris, et l>ien penaud ! Que nie disais-fu donc des pr("tei)ti()ii.s de cette dame? Klle a plus de hou sens que toi, elle s'en rapporte à mon ('-valuation...

— Bien, bien, réjouissez-vous de ses bonnes façons, répondit Marcel, et savourez les louanjjes que vous devez à sa politesse; mais tâchez de comprendre et d'être à la hauteur du rôle (ju'on vous attribue!

— Au tait! reprit Antoine, qui avait beaucoup de finesse en all'aires, quand on dit à un homme comme moi : u Faites ce que vous voudrez, » ça veut dire : «Payez en ^rand seigneur! » Eh bien, mordi ! je payerai clier, et la grande dame verra si je suis un cuistre comme son beau-père le marquis! Une seule chose m'é-tonne de la part d'une femme qui ne me paraît pas sottte : c'est l'estime qu'elle fait de madame ma belle-sQ'ur!... Je ne sais pas trop si elle a cru m'être agréable ou me narguer en me disant la chose.

— Elle a cru vous être agréable.

— Sans doute, |)uis(iu'elle a besoin de moi ; mais ma belle-sœur m'aura pourtant fait passer pour un ladre ?

— Ma tante n"a point parlé de vous. Conduisezvous de ma-nière (ju'elle n'ait j)as à s'en plaindre.

— Qu'elle se plaigne si elle veut ! qu'est-ce que ça me fait, .i moi l* Qii'ai-je besoin de ^e^tlme et de l'ainili» tl<' (Clic < omles>.e?

ANTONIA In

— C'est juste, dit. Marci^l en pi-euant son eliapcau, la vous est fort indifV-rent ! N'importe, ne cherchiez lint à passer pour un malotru, et prenons jour pour le j'annonce votre visite.

Antoine choisit le surlendemain, et on se sépara; ais, dès le lendemain, sans en rien dire à Marcel, taisait indirectement d'adroites démarches pour raeter sans perte la maison de Sèvres. K(a:l-ii décidé faire ce cadeau à son neveu, ce plaisir à sa belle-ur?Non certes. Nul homme n'était plus vindicatif, rce que rien en lui n'avait usé ses passions bonnes mauvaises. Rien dans sa vie étroite n'avait eu assez importance pour adoucir les aspérités de sa nature, ulement, le couj) ('(ail poi'té à sa vanité secrète, et, ns aucun ai'l, sans aucun calcul, Julie d'Estrelle ait dompté cet esprit sauvage. 11 trouvait en elle le fo^âce irrésistible «t un ton d'éj^sdité-sans aft'ecta-)n, (ju'il attribuait encore à un besoin d'ar^ent, ais (jui le tlattait comme de sa vie il ne s'était senti ilté. 11 était donc résolu à feindre des velléités de mmisération pour madame Thierry. H craii:nait véablement d'être desservi par elle auprès de Julie, , en rachetant la maison de Sèvres |)our son propre mple, il se persuadait (pi'il tiendrait son ennemie en specil par l'espoir (jue ce bienfait elait destiné à lien.

Cependant Marcel continuait à vouloir libérer aussi uà peu madauH' d'Kstrelle, et, Ir soir même de si lile à M. Antoine, il v iiii l.i ;irondei- i\t' >.on étourde-

rie et insisUM' pour ((ii'clh! liiii la dra^t-e haute à l'ac- (|uér('ur. Il la liimva peu disposée à se prêter à aucun iii.iuu'^e pour obtenir ce résultat.

— Taites coninie vous reulendrez, mon cher monsieur Thierry, lui dit- elle; mais ne me demandez pas de vous aider. \ ous m'avez dit (juc votre oncle était un peu vain, ([ue, ^ràce à mon litre, j'aurais l'acilement un peu d'ascendant sur lui, et (jue, grâce à cet ascendant, je pouvais l'intéresser au sort de sa belle-sœur. Je me suis hâtée d'essayer ma puissance. Vous me dites (|ue vous en espérez quelque chose; j'ai t'ait ce que mon co'ur me dictait, ne me parlez []as du reste. Oui vous presse de vendre ce pavillon? .Ne m'avez-vous pas dit (jue les créanciers de mon mari prendraient patience en me voyant nantie del ([uehiue immeuble de plus, que le marquis ne laisse-| rait jamais vendre l'hôtel d'Estrelle, et que je pouvais, pendant queh(ue temps, oublier mes ennuis? l'enez-moi parole, et laissez votre oncle tourner autour du pavillon, jjuisque cela me servira de prétexte pour plaider la cause de madame Thierry. J'ai dit h vérité en déclarant (pic je ne voulais pas qu'elle fûi dépossédée de son lojJiement malgré elle, et, à présent, je vous déclare qiu' j'aurais beaucoup de regre en perdant son voisinage.

Marcel, n'ayant pu i-braider ces résolutions, alla voii sa tante Thierry et lui raconta, ainsi qu'à Julien, 1: démarche et les bons sentiments de la généreus» romlesse à leur égard. Madame Thierry en fut tou

\ NTONIA.

hée jusqu'aux larmes, et, comme Julien jouait assez lien son rôle pour cjue certaines craintes fussei't lissipées, elle se laissa aller à faire l'élojje de Julie. l'Estrelle. Son cœur était plein d'une reconnaissance qu'elle contenait avec effort depuis deux jours. ^
pauvre mère versa donc elle-même l'huile sur B feu.

Ce ne fut pourtant pas sans quelques retours de néfiance. Elle regardait Julien 5 la dérobee à chaque not (jui lui échappait, et, chaque fois, elle croyait le oir tranquille; mais une révélation lui arriva. Comme file disait à Marcel qu'elle ne voulait pas empêcher ulie de vendre le pavillon, et qu'elle ferait semblant le n'y pas regretter son logement. Julien se récria ivec vivacité.

— Kncore changer? dit-il. Nous ne le pouvons pas! sous avons dépensé beaucoup, eu égard à nos noyens, pour nous installer ici.

— L'oncle y pourvoira, dit Marcel; s'il vous tait léloger. je me fais fort, moi, de lui arracher...

— Moucher ami, reprit Julien toujours très-anim»'- . u es plein de zMe et de b(»nté pour nous: mais tu ais bien (jur ma mère n'-pugnè à tes démarches auprès de rond»' Antoine, (pie tu les as faites un peu ialgré elle, et cpie, s'il nr s'était agi d«' moi, clK* s'y fut opposi'e formelU'ment. (hi'cllc ait loit ou rais*)ii le croire M. Thieny détestable, ce n'est pas à n«»us l'en juger. Je ferai, moi, dussé'-je en soutVrir, toutes les concessions possibles au singulier caractère de

7N \ N l'nN 1 A

nolro parent; mais je iic veux pas ((iir ma iirre soit blessée dans sa licrté vis-à-vis de lui.

— Non, lion! je n'ai pas de licrlé, s'écria madame Tliirry, j<' n'en ai plus, Jiiru'ii! Tu Iravaillos trop, tu loml)orai> malade si nous rrlusions de traiter avec M. Anloin<\ Tout ce ([ue Marcel fera, je l'approuve, et, s'il laul mhumilier, j'en serai heureuse ! Faisons notre devoii- avant tout, payons toutes nos dettes. Disons à la comtesse (ju'il nous importe peu de demeurer ici ou

ailleurs, afin qu'elle se hâte de vendre; et (que Marcel dise à M. Thierry que nous réclamons nos droits ou (que nous invoquons sa générosité, tous les moyens me seront bons pour que tu recouvres le repos et la santé.

— Ma santé est excellente, reprit Julien avec feu, et mon repos ne serait troublé que par une nouvelle installation. Mon atelier me plaît, j'ai un ti'avail en train...

— Mais lu parles en éi,mste, mon enfant! Tu ne songes pas que cette dame est, comme nous et plus que nous ;\ présent, aux prises avec des créanciers.

— Kt tu crois (pie M. Antoine la sauvera en lui achetant cette bicotpie? Marcel n'en croit pas un mot!

— Ce que je crois, dit Marcel, c'est que M. Antoine subira toutes les conditions (pii lui seront imposées par la comtesse d'Kstrelle ; il payera cher et il ne vous chassera point. Laissez-moi faire, et peut-être mc^me l'amènerai-je h quelque chose de mieux.

— A (juoi donc? dit madame Thieri'V.

— C'est mon secret. Vous le saurez plus tard, si je l'échoue pas.

— Ah! mon Dieu! dit madame Thierry rompant ;s chiens, j'ai oublié ma tabatière; va donc me la hercher, Julien !

Julien monta, et sa mère profita de ce moment u'elle s'était mé:iafré pour dire vite à Marcel :

— Prends fjarde, mon cher enfant ! un grand malheur ous menace : Julien est amoureux de la comtesse !

— Allons donc! s'écria Marcel stupéfait; vous rêez cela, ma bonne tante, c'est impossible!

— Parle plus bas. (Test possible, cela est. Fais-nous uitter bien vite ce dangereux logis. Trouve un moyen, ms qu'il se doute de ce que je te dis là. Sauve-le, lue-moi ! Silence! le voilà f[ui redescend!

Julien avait fait la commission en un instant. Il était pessé de reprendre l'enlretien; mais il trouva (juel- Lie ciiose de contraint dans le regard de sa mère, Liehjue chose d'élonné et de troublt' dans l'attitude 3 Marcel. 11 devina qu'il s'était trahi et prit aussitôt [1 air d'enjouemeni et d'inditférence qui ne trompa lus madame Thieiyy, mais qui rassura le piocureur. îlui-ci se retira donc en se promettant de le sonder, lais en se persuadant rpie sa tante, au milieu de utes ses émotions, perdait ini peu la tétc. Mais Marcel tit bientôt une (N'-cniiverte phis étonmte, si étonnante réellemeiil. (|ur nous pi'ions nos rteurs de s'y pn"pai-er un peu longtemps d'ava?ne. l/onclt' \ntoiu(' l'jMidit ^a visite à njadame «rislrirlir

SO AN ru M A

Madame (l'Kstrelle , sans cllorl ni appivl, fut aussi cliaiiante, plus channante peut-être (ju'à la première endcvue. Klle reçut l'horticullfin' ni mieux ni moins bien qu'une personne de condition semhlaMc à la sienne. Doué d'une pénétration qui snpj)léail à son mantpie d'usa^^e, il sentit bien que la réception était parfaite, et que jamais il n'avait été si J)ien traité par une personne placée si haut. Il reconnut, en outre, que celle-ci était complètement indill'érente à la question d'ar^^ent et que sa bienveillance ne cachait aucune arrière-pensée, pas même la pensée de le ré-

concilier avec madame Thierry, puis (ju'elle le lui disait franchement et avec un désir plein de confiance et de cordialité.

Marcel, en voyant la joie que son oncle rapportait de cette entrevue et (ju'il ne pensait prcscjuc plus à dissimuler, reconnut ((uc la loyauté était en certain (tas la meilleure des diplomaties, et que madame d'Estrelle avait plus fait ainsi pour ses protégjés et pour elle-même que si elle y eût mis de l'habileté.

— OrçiV lui dit M. Antoine sans attendre ses questions, il faut ri'iilci' cette affaire du pavillon. Ça vaut pour moi (juarante mille livres, je le sais, je les donne, et, comme j'ai rintenlimi d'eii jouir tout de suite, je dois à madame Thierry de souscrire à toutes les prétentions qu'elle pourrait «"lever. Avec cette lemme-là, je ne veux pas de discussions. Dis-lui donc que je la tiens (juilte des six mille livres dont j'ai répondu pour elle, voilli mon reçu. Avec cela, s'il lui

aut encore quelques écus pour déménager, je ne les ui refuse-
rai pas. Va, et qu'elle ne me rompe plus la tête de ses peines; mais, avant tout,)orte à la comesse mon offre, (jue je crois assez gracieuse, et ma)romesse d'indemniser à souhait ses protégés.

Marcel, stupéfait mais charmé, porta ces bonnes nouvelles d'abord à madame Thierry, qui remercia la lestinée, et faillit bénir son beau-frère pour sa volonté le lafiire déménager au plus vite et à tout prix.

Madame d'Estrelle fut moins joyeuse ; elle avait evu l'aimable veuve, elle chérissait déjà son entreien, et puis elle eut des scrupules; la munificence le M. Antoine lui parut unr f»))lie de parvenu (qui 'humiliait.

— Il va croire, disait-elle, que j'ai manœuvré pour 'amener à ce Siicritice, et cela me répugne. Non, rai, je n'accepterai que la moi-ti». J'aime bien mieux rarder son estime et mon iilluence au profit des pauvres Thierry. Allez lui dire { |ue je vrux vingt iille livres seulement «'t la continuation du bail de rotre belle-sceur.

— Mais ma belle-sceurdt'sire beaucoup déménager, 'épondit M.ircel. Songez donc « |u'il y va |M)ur elle l'une sommt' (|ui a d' rimportance.

— Alors ne vous occupez pas «-n mon nom de ce jui la concerne, mais occupez -vou> bi«*n <h* ma Jignit», dont je vous c<intie le soin.

(iette réponse, transmise à M. \nloine, amrna une *xplosit)ii ({ui étonna Marcel.

S2 ANTOMA.

— Ainsi, s'rcria lo richanl, la voilà qui refuse mes services, car c'était un service (jne je tenais à lui rendre, connai>sanl ses embarras, el j'y allais en ami, puisqu'elle m'avait Iraité en ami ! Ali ! vois-lu, Marcel, elle est liaulaine, elle me nn'prise, et elle a menti en me disant qu'elle faisait cas de moi ! Fh bien, si c'est comme ça, je me venjïerai. Oui, je me venp^erai crnellemen . et elle n'aura f|ue ce qu'elle mérite, et, mon de ma vie, elle sera forcée de m'implorer!

Marcel examinait en silence la figure encore belle et passablement mauvaise du richard exalté.

— Quel est donc ce nouveau mystère? se disait-il en scrutant ses yeux noirs, arrondis par le dépit qui en faisait jaillir de sombres tlammes. La vanité l)lessée nrrive-t-elle à ce délire?

Mon oncle serait-il à la veiller de devenir fou? Cette vie absorbée, solitaire, uniforme, était-elle au-dessus de ses forces, et cette bouderie tendue contre tout ce rpii éclaire et récliaulTe la vie (les autres aurait-elle à la lonune amené un désordre dans sa cervelle?

Antoine reprit av(^c véli«"mence, sans faire attention à l'étude (pie Marcel faisait de sa personne :

— Je devine c(î (pie c'est ! on veut (pie mes sacrific^s profitent à madann' Thierry. I.li bien, je me mo(jue pas mal do m;i(lemoiselle (1(> Meuil, moi! 11 y a longtemps (|iie je n'ai plus pour elle ni rancune ni amitié. Ou'ell»; aille au diable, et (pi'on ne m'en parle plus! J(^ payerai le pavillon (piarante mille livres, ou je ne l'achète pas. Voilà ma façon de penser.

Les choses en restèrent là durant ^quelques jours : adame d'Estrelle riant de ce qu'elle regardait comme

I accès de démence du vieux parvenu, celui-ci fissant à l'insu de Marcel <le manière à met Ire le »mble à celte démence.

Il acheta sous main toutes les créances qui menaient la veuve du comte d'Estrelle, et, sans en rien re, il se mit en mesure de la ruiner ou de la sauver. Ion l'attitude qu'elle prendrait vis-à-vis de lui. Il heta pour son propre compte, mais sous un nom ;tif, avec contre-lettre, la maison de Sèvres avec ut son riche et prt'cieux mobilier. Il iir la loua à Tsorme, et y pia^a un i^ardien pour l'tMitretenir.)ut cela tut fait en peu de jours et à tout prix : |)uis. 1 beau matin, s'éfanl adroitement eiujuis auprès de arcel des relations intimes de madame dKstrelle. il la trouver la barorin«^ d'Ancourt, tpîi le reçut du uit de sa ijrandeur, et daijxna pourtant

lui piéter une eille altentiv*; en apprenant qu'il venait la mettre à
ême de sauver madame d'Plstrelle d'une ruine ceriii(\

1/enti'etien l'ut loiii: et mystérieux. Les hupiais d<' lôtel (r\ii-
court. (pi'inic parciMi' conlV-reiict' de Ifur Ullainc pali'oinie avec
une espèce de paysan intrilail beaucoup, entendirent <le>^
«'clals de la voix tenlissanle de la baronne. j)!ns la voix laisliipie,
une •clamalion enq)haliqiie et loni'de. mie dis|)ule entii; 'ec des
alleriialives de UKxpierie ou d»' i^aietà: car la UMune riait par
jnoinents à él»ranler le^ vitres.

Une heure après, la haroiin' coinul clic/ madame (rKstrcle.

— Ma chère, lui (nt-clie tout t'Uiue, je vous apporte cinq mil-
lions ou la misère : choisissez.

— Ah! ah! un vieux niaii, n'est-ce pas? dit Julie ; vous tenez à
votre idi'e?

— Un très-vieux mari ; mais cii)(| millions!

— Av.ec un i^rand nom sans doute ?

— Pas le plus petit nom ! un roturier tout à plat, mais cin(|
millions, Julie!

— Un honnête honmie au moins ?

— 11 passe; pour tel; êtes-vous décidée?

— Oui, je refuse! N'en feriez-vous pas autant? M'estimeriez-
vous si j'acceptais?

— J'ai dit ce (\uc vous dites là. J'ai envoyé pallie mon honnne.
Je me suis mofpu'e de lui. Il a rt'pondu obstinément : « (linij mil-
lions, madame, cinq millions ! »

— Et il vous a convaincue, puisrpié vous voilà!

— Convaincue ou non..., j'ai t'h" surprise, éblouie, j'ai dit comme la reine : « \ous m'en direz tant ! »

— Alors vous me conseillez de dire oui ?

— Ne dites pas oui, dites peut-être , et vous rétléchirez, et je rélléchirai aussi pour vous; car, en ce moment-ci, je n'ai pas bien ma tête; ces millions m'ont grisée. Hue voulez-vous! l'homme est vieux, avant peu vous seriez libre; on aurait lini de crier contre la mésalliance ; (Tailleurs, on sait que, |)ar vousmême, vous n'avez pas grande origine. Vous ouvririez

les salons qui écraseraient tout Paris, et où tout Paris 'écraserait pour prendre part à vos fêtes; car, au >oiit du compte, tout Paris n'a cju'une chose en tête, |ui est de s'amuser et d'aller où l'on s'amuse. Vous luriez chez vous bals, concerts et spectiicles, des irtistes, de beaux chanteurs et de l)eaux parleurs, infin des gens d'esprit pour secouer et divertir les :ens de qualité qui n'ont pas d'esprit. Ah! si j'avais inq millions, moi . si j'en avais seulement deux, je auai-ais bien quoi en faire! Voyons, ne me jugez pas 611e et ne soyez pas poltronne. Acceptez la roture el 'opulence.

— Kt la vieillesse du mari?

— Haison de plus !

Juli<* s'indiiriia, Amélie se piqua ; elles furent brouilées. Madame d'Ancourt n'avait pas nommé le prélenlanl ; Julie n'avait pas songé a s'en enquérir. VMT' en hargea Marcel, voulant que son refus pût être claiement notifié. Klle craignait (jue , par dépit, son mpétueuse amie iir la compromit «mi laissant «les spérances

à son protégé. \Iar<«*l alla chc/. malame d'Ancourt pour savoir
jr nom dr riioinmc aux :in(| millions.

— Ah! on se ravise? s'écria la baumm'.

— Non, madame, au contraire.

— Kh bien, vous nr saurez rirn. J'ai donné ma)arol»' d'hon-
neur «le laiï"»* !«• nom. si on n*poussail la leinand«'.

Marcel alla cli«'Z son «)ncl«'. Il llairail la vérité; niais

se \ N I" (I N I A .

il n'avait pas osr la faire press«^ntir à madaiiK' d'Ils- Irclic,
pensant avec raison (pi'elh* lui reproprierait de l'avoir mise en re-
lation avec im vieillard insensé. VA puis il ne connaissait de la
foi'tune de son oncle que les deux millions qu'il avouait, et ce
chiffre, qui, souvent répété à Julie, avait empêché celle-ci de rien
soupçonner, déroutait noiahlement les soupçons de, Marcel.

— Mon petit oncle, lui dit-il hrusfiuement dès son entrée, vous
avez donc cin(| millions?

— Pourquoi pas trente? s'écria le vieillard enlevant les
épaules; es-tu devenu fou?

Marcel le harcela vainement de questions ; l'oncle fut impéné-
trable. D'ailleurs, un i^rand événement venait de se produire
che/ lui, et il était bien sérieusement distrait de ses rêves de ma-
riai^e. La mystérieuse liliacée qu'il avait si souvent contemplée,
épiée, soipiée et arros(*e dans l'espérance de pouvoir lui donner
S(On iionj, venait, durml quehjues jours d'oubli et d'abandon, de
pousser à l'improviste une hampe vigoureuse (h'jà chari;é<^ de
boutons bien rentlés; un de ces boutons s'était même déjà un

j^eu entr'ouvert et montrait un intérieur de corolle satinée d'une blancheur et d'un luisant incomparables, tigrée de rose vif. Celle |)lante exotique surpassait en rareté et en beauté toutes ses congénères, et l'horticulteur hors de lui, ranimé, consola- j)res|ue de sa mal"saventure matrimoniale , s'écriait à haute voix instant, en arpentant sa serre avec agitation et en revenant savourer l'éclosion de sa plante :

— Voilà, voilà! je suis fixé. Collo-ri sora VAntonia lieux, (ît tous les amateurs de l'Europe en crèvent (le rage si bon leur sembler)! !

— Voyons, voyons! se disait Marcel, est-ce de l'Antonia, est-ce de la comtesse que mon oncle est jris*'

Marcel, voyant que la vanité horticole reprenait le dessus et pensant qu'il pourrait exploiter la joie de son oncle au profit de ses protégés, donna les plus grands éloges à la future Antonide.

— Vous comptez sans doute en l'œuvre hoinmagi* au sein du Roi? lui dit-il. MM. les savants doivent vous nuire en grande estime!

— Oh! pour celle-ci, l'œuvre(p)e! répondit M. Antoine:

> poire-roni la reganher tout l'œuvre soûl , la dit-il rire dans un beau langage, la s})i'ci'ujurr. connu»' ils disent; mais l'exemplaire est unique et je n'«* l'œuvre s("par<'i point avant que j'aie beaucoup de caïeux.

— Mais si elle meurt sans se reproduire?

— Eh bien, mon nom vivra dans les catalogues!

— Ce n'est point assez î A votre place, en cas dacilent, j(* la ferais peindre.

— ConniKMil jx'indre? rst-ce (ju'on peint les tlcurs, :i présent? Ali î j'entends, tu veux dire que je dcîvrais la faire tirer en portrait? J'ai bien sonj^é à ça pour d'antivs)lantes rares; mais j'iMais lrouillé avec mon frère, et. (piand j'ai fait travailler d'autres peintres, je n'ai jamais été content de leur l)arl)ouillage de fous. J'ai payé cher, et, après, j'ai crevé la toile ou déchiré le papier.

— Et vous n'avez jamais pensé à Julien?

— Bah! Julien! un apprcMiti!

— Avez-vous vu quelque chose de sa façon?

— Ma foi, non, rien!

— Voulez-vous que je vous apporte...?

— Non, rien, je te dis. Nous sommes brouillés.

— Pas du tout! il vous a rendu visite tous les ans au l"" janvier, et vous n'avez jamais été mécontent de ses manières avec vous.

— C'est vrai, il est bien élevé, il n'est pas sot, ni mal toui'ué; mais , depuis (jue j'ai refusé de lui avancer de (l'uoï racheter la maison de Sèvres...

— Julien n'a pas dit un mot de blâme ni de mécontentement, je vous l'atteste sur l'honneur.

— Tout ça ne lait pas (ju'il ail le talent (pi'ii faudrait...

— Tenez! un petit échantillon en dit aussi long qu'un ^nind. Prenez votre loupe et re^^ardez ça!

Marcel tira de sa poche une jolie tabatière d'écaillé, sur laquelle ('lail eucadri' un boucjuet jieini en niinialure pai' Julien. Hien (jue ce ne lui pas >a pai'lie. il

était appliqué à la reproduction microscopique une de ses toiles pour faire ce cadeau à Marcel, et était véritablement un petit chef-d'œuvre. L'oncle Antoine ne s'y connaissait pas assez pour en précier les qualités sérieuses; mais il connaissait natomie de chaque détail d'une plante aussi bien l'un botaniste consommé, et, avec sa loupe, s'il ne it compter les étamines de chaque fleur et les nerres de chaque feuille, il put du moins constater que, ns les sacrKices faits par l'artiste à l'effet général, n'y avait aucune erreur, aucune fantaisie, aucune résie. si minime qu'elle fût, contre les imprescripiles lois de la création.

Il regarda longtemps, puis il demanda ingénument Julien était capable de faire aussi grand (jue nature, sur la réponse atlirmative de Marcel, il décida (jue lien ferait le portrait de VAnlonia Thienii. mais us ses yeux, afin qu'il put veiller sur l'exactitude s plus petites choses.

— Cv-s peintres, dit-il, je sais ce tpie c'est ! va veut viner, ça veut faire mieux que ce qui est. Ça vous niie des imîsoiis iVair, de lami'vrc, d'effet! Oh! j'ai tenu tous leurs bêtes de mots! Si Julien vrui être éissant, ;\ nous deux nous réussirons peut-être à rc ((uehpie chose de beau! \a-t'en l'averlir, afin 'il se tienne jnèt à venir pa>^er une heure ici aprt^smain; ce sera le beau moment delà lloraison. Marcel alla consulte' Julien et revint dii'e à l'onde e l'arlisle voulail deux jours au ummun pour •••ludiei-

son niotlèN», et qu'il fallait le laisser dessiner sans lui Taire (robjections, jusqu'au moment où il en demanderait avec l'intention de s'y rendre, si elles lui semblaient justes.

— Il est bien fier! dit l'oncle avec humeur. Le voilà qui fait dôt-jii des end)arras comme son père! Croit-il que je lui demande ça comme un service? J'entends le payer, et tout aussi cher que n'importe qui. Qu'est-ce que ça vaut, une journée de travail de ce monsieur?

'— Il ne veut pas être payé. Il vous demandera votre pratique, si vous êtes content de lui.

— On sait ce que ça veut dire, il me demandera...

— Rien. Vous réglerez 'tout vous-même. On vous sait généreux quand vous ne haïssez pas les gens, et vous ne haïrez pas Julien quand vous le connaîtrez mieux.

— VÄï bien, (ju'il vienne tout de suite, qu'il commence !

— Non, il a de l'ouvrage (pii presse: demain, il vous donnera quelques heures pour commencer.

Le lendemain, en effet, Julien commença à regarder la plante, et il en fit plusieurs croquis vn la prenant dans tous ses aspects. M. Antoine, fidèle aux conventions tracées, ne vit ces essais que lorsque l'artiste les lui soumit, lien fut plus satisfait qu'il ne voulut le dire. Cette manière consciencieuse d'étudier laslruclure et l'attitude ri'loniiait et lui }laisjiit. Julien parlait peu, il legardait touje^nrs et il :>v:>if l'air d'ai-

îr passionnément son modMo. L'inrticulleur connu s lors
quoique estime pour lui, et, comme jamais idame Thierry n'avait
révélé à son fils la folle conite de son beau-frère envers elle,
comme rien dans physionomie et les manières du jeune homnie
ne liissait la moindre aversion , Antoine , qui a\ait LUt anl plus
besoin de s'attacher i\ (juelqu'uij (ju'il lit devenu plus égoïste, le
prit en une sorte d'ami-

latente et sourde, si l'on peut ainsi parler. Le second jour, Ju-
lien commença à peindre: mais, tte fois, l'oncle ne comprit plus
rien, et commença l'inquiéter. Ce fut bien pis (juand Julien lui
déclara 'il avait besoin de finir son travail dans son atelier,

il avait des conditions de lumière disposées ii son ^, et une
foule de petits objets (ju'il ne pouvait msporter sans en oublier
(juelques-uns. Il y avait n du pavdlou à la serre de l'IuMel Melcy,
et, le lenmain. on n'aurait |)as de temps ii perdre en allées

venues; il fallait saisir au vol rex[>ressioii dt^ la mte dans son
état de lloraison complète. Mais faire voya.i,'er le modèle, c'était
le compr»)jttH'; c'était liàler sa lloraison, latij^uer sa tii,^', •nii"
sa fraïc.h;'ur! 1, 'oncle Antoine, trouvant Tarte inébranlable^, se
ré'solu! à portei- liii-mênie la tîcieu'^e A)\toiU(i II son ateliei'
aver Ioun les soins ssibles, au listpie de rencontrer madame
Thierry et Hre fo!"(" (le la saluer.

V.u imposant ce dur sacrilice à l'oncle Antoine, lien n'avait pas
(M"d«'» aux jH'tites manies d'un artiste

velillt'iix. Il ;i\iil suivi le conseil de M;ii-C(-I, (jui voulait ain-
ciitT une sorte de réconciliation entre les parties, (*t (jiii, déses-
pérant d'eitraiiier madame Thierry ;\ la moindn* avance , avait

jni:(" n«'cessaire de la surprendre j)ar nn<' enti'evne fortuite avec son ennemi.

Madame Thierry, (pie lu^iis vous avons montrée parfaite, et (jui l'était autant que possible, avait pourtant un petit travers: sans co.juetterie , sans prêt«Miton, et sans se croire jeune, elle ne s'était jamais bien dit : ((Je suis vieille. » Quelle femme de son temps était plus raisonnable et plus clairvoyante? Sa jeunesse avait ileuri dans les madrigaux, les paroles et les façons galantes. Klle avait été si jolie, et elle était si bien conservée! Son mari, tout en la ruinant par son imprévoyance, avait été amoureux d'elle jusfju'à son derm'er jour, et vraiment on eût dit (jue ce vieux e(Kij)le était destiné i\ faire revivre Phil(*mon et Haucis. A force de s'entendre dire qu'elle était toujours charmante, ce qui était vrai relativement à son âge, la bonne madame Thierry se croyait et se sentait toujours fenmie, et, après trente-ciiKj ans écoulés, elle n'avait pas oublié combien les prétentions de larniateur l'avaient blessée dans sa dignité et dans son aujour-propre. ('.et homme grossier, qui avait en landaee de lui dire : " Me voilà, je suis riche, vous pouvez in'aimtu* à la place de mon frère, » lui avait causé la seule nioitili(alion réelle altacliée à ce (pie li' monde avait, dans c<' temps-là. a|»pelé sa fanie. Plus taid.

'aj^rémenl cl la sùrelé de soi) coiiiiiiitTcc l'avaioiU ait rechercher par les admirateurs de son mari. Elle Lvait pu relever la tête, triompher du préjui^é, prendre me [l]lace réservée, exceptionnelle et des plus agréa- ►les dans l'opinion. Elle avait donc été heureuse, sauf me seule amertume restée saignante au fond de son U'ur. Il lui semhiaiit avoir été souillée une fois en sa ie, et cela par les oilres et les espérances de M, Anjine.

Marcel ne sut i)as |)énélrer le lahyrinthe de ces élicalesses féminines. Il crut que le temps avait fait nslice de celte ridicule aventure, et cjue madaini' hierry disait la vérilé en déclarant qu'elle était |)réle

tout pardonner pour assurer à Julien les bonnes races d(^ son riche parent.

Julien n'était pas homme à convoiter les richesses e l'oncle Ant()in('. Il ne s'était jamais dil (lu'enl'adumt il pouvait prétendre à une bonne |)art dans son érita^^e. Lon<, 'lemj)s il avait repoussé même liiléc r lui demander un h'^er service; mais le désir de icouvrir pour sa mère, à force de travail, la mai- M] où clt' avait vir si heureuse avait vaincu sa fierté, ésolu à {onsacrer toute sa vie, s'il le fallait, au st)in e s'ac(juilter, il ne roussissait plus des démarches ue faisait Marcel pour obtenir d'Antoine l'avance des ►nds lU'cessaires.

l'ourlaiil, au monn-iil de voir ariixci' roncle, Julirn lit qii.|(|iit" scrujude de litunpt'r >a mèi-e. Il craiiil qu'«'llf ne fut trop surprise, et il es^ay.» de la

OJ VN 1 ON 1 A.

pirparci- à la visite (ju'il altondail. Madame Tliierry lit contre loi'tiitie itou coëiii-; mais elle eut à jx'iie siilué M. Antoine, (ju'elle monta dans sa chambre sous le pren:ier prétexte venu, et s'y tint renfermée, ne pouvant prendre sur elle d'allronter la présence de cet antipathi(jue personnage. Antoine, (jui ne l'avait pas vile depuis une trentaine d'années, ne la reconnut pas tout de suite, et n'eut pas la présence d'esprit de s'en excuser. 11 était venu à pied à travers son enclos, dont une porte de service donnait sur la rue de Babylone, tout près du pavillon. Ne se liant qu'à lui-même du

soin de toucher à son lis panaché, il l'avait apporté lui-même. H
le déposa lui-même sur la table du petit atelier, il enleva lui-
même le vaste cornet de pajiier blanc qui le protégeait, et, (juand
il vit l'artiste'ù l'œuvre, il prit une gazette (|ue madame d'Estrelle
envoyait tous les malins à madame Ibierry, et s'assoupit dans un
coin de l'atelier.

Julien attendait Marcel, (jui lui avait promis d'essayer le
rapi)rochement provoqué par lui ; mais Marcel, retenu j)ar une
attain; imprévue, n'arrivait pas. Madame Thierry ne descendait
pas. Julien sentait (ju'il ne jiouvail rompre la glace sans l'inilia-
tive de son cousin; il ne disait mot, travaillait, faisait de son
mieux, et pensait à Julie.

L'oncle Antoine ne dormait (jue d'un a-il. Il se senlail cm 11,
contraint, agité dans la demeure de celle (juil li.ïï>N.ul, el en vue
de l'Iiôlel d'Estrelle, OÙ sa nouvelle lantaisît; s'était logée. Il >e
lev.i, marcha en

lanl crier ses'j^ros souliers, se rassit, et, oublianl p(;u son lis, il
essaya de causer avec Julien.

- P^st-ce que tu as beaucoup d'ouvrage? lui dit-il.
- Beaucoup, répondit Julien.
- Et on te paye cher ?
- Assez cher. Je n'ai pas à me plaindre.
- Combien gagnes-tu par jour?
- Lne dizaine d'écus, l'un dans l'autre, dit Julien souriant.

- Ce n'est guère; mais, à ton âge, ton père n'en nait pas tant, et tu augmenteras tes prix d'année mnée?

- Je l'espère et j'y compte.

- Tu as de l'ordre, toi, à C(; (|u'on dit?

- Oui, mon oncle, je suis forcé d'en avoir.

- Tu ne vas pas dans le monde, je Qense?

- Je n'ai pas le temps d'y aller.

- Mais tu coimais des gens di; (pialité?

- Ceux (pii fré(juentaient mon [x'-ri' ne m'ont pas lié.

- Tu rends (|uel(|uefois des visites?

- liàrement, et sendement (juand il le faul.

- Coimais-lu la baronne d'Ancourt?

- Je connais son nom, rien de plus.

- N'est-ce pas une amie ilc madame d'LOstrelle?

- J(; n'en sais rien.

- Mais madame d'Kstn'Ilc, lu la connais? • Non, mon «mk le.

- I M nr l'as jamais vue?

9fi \ \ 1 (I \ I V

— Jamais. •

Julien til ce iiieiisoige avec iM'solutioii. il lui seni blait cjue tout le inonde voulût pénétrer son secret, e il était l)ien décidé à

le renfermer avec une méfiance farouche.

— C'est (Imie ! repi-jl loncle Antoine , (jui avai peut-être aussi (piehpu' soupçon sur son compte, pou ne pas j)erdre l'habitude de soupçonner tout le monde Ta mère passe des lieures et des jours dans son jardin on dit même dans son salon, et toi...

— Moi , je ne suis pas ma mère.

— Tu veux dire ((ue tu n'es pas noble?

— Je veux dire que je ne suis pas d'è^e i\ me pr€senter chez une personne qui ne reçoit que des ger âgés.

— Et tu ref^ettes peut-être d'être trop jeune, toi.

— Moi, j'aime l)eaicoup à être jeune, je voi assure ! répondit Julien riant des réflexions bizarn de son oncle.

L'oncle, (lérout(", recommença :\ marcher par chambre d'un j»as saccadé" et agaçant; puis il d à Julien :

— Tu en as pour longtemps encore?

— Four deux ou trois heures.

— Peut-on regarder?

— Si vous voulez.

— Iili ! eli ! ça n'est pas mal , ça commence à veni miu> tu bai'-bouilles tout le fond : (>ii mettras-tu nom (le la plante? Je le \eu\ en grosses lettres d'or

A S rON 1 A. î»*

— Alors j<î lut le mettrai nulle [mrt. Cela nuirait à mon eli'et.

— Ah! par exemple! je veux mon nom , pourtant!

— Vous le ferez mettre en ^rosses lettres noires sur un médaillon en relief, -en haut ou en bas du Ciidre doré.

— Ah bien ! c'est une idée , ça ! Si tu me fais un chef-d'œuvre, je t'inviterai à la cérémonie du baptême.

— Bah! une cérémonie?

— Oui, ces messieurs du Jardin du lloi viennent demain déjeuner chez moi. Je les ai invités. Je les attends, et, connue ça m'ennuie de rester en place les bras croisés, je m'en vais voir un peu chez moi si on lait bien les choses, car je veux une espèce de tête. Aie bien soin de mon lis, ne te laisse pas déran{^a*r, travaille sans désespérer. Je reviens dans une heure.

tt, connue chaque coup de pinceau, donné désormais avec entrain et certitude par Julien, semblait faire zasser sur la toile la \w, de la plante merveilleuse, 'oncle en fut frappé, sourit, et s'humanisa juspi'ii aper sur réj)aulL' du jemie honnne en disant :

— Courage, mon garçon, courage! (lontenle-nuu . .U ne t'en repentii'as peut-être pas.

11 sortit; mais, au lieu de rentrer dans son enclos, l se dirij^'ea machinalement vers l'hôtel d'Kstrelle. 1 ii nonde d'idées confuses, riantes, cha^Tine>, hardies, 'aisait exlrava^iier cette tête affaiblie en même temp

qu'cxalfcV par la solitude, la riclit-ssc, rniimi «•(la vaitô.

— J'ai cil tort, se disait-il , de confier ma denianle à cette toile de baronne. Klle s'y est mal prise : elle ne m'a pas seulement nommé! Elle a dit que j'étais un vieux roturier, voilà tout, et la

petite comtesse n'a pas deviné du tout qu'il s'attachait d'un homme bien conservé, qu'elle a loué elle-même de sa bonne santé et de sa bonne mine, d'un homme qu'elle jugeait généreux et grand, et dont les talents comme amateur de jardins et producteur de raretés ne sont pas à dédaigner. J'en veux avoir le cœur net. Je veux me déclarer moi-même; je veux savoir si je dois aimer ou haïr.

Il entra résolument dans l'hôtel, et demanda à parler d'affaires à la comtesse. Elle hésita un peu à le recevoir; elle le savait bizarre et le jugeait maniaque. Elle eût souhaité que Marcel fût présent à l'entrevue, mais elle connaissait la susceptibilité de son vieux voisin, et elle craignait de nuire aux intérêts de madame Thierry en refusant de le voir. Elle le fit entrer. Elle était seule, mais elle pensa qu'il serait de la dernière prudence de s'alarmer d'un tête-à-tête avec un vieillard dont l'austérité de mœurs était avérée.

Le comte arrivait avec des idées de lutte; il se imaginait devoir batailler pour obtenir ce tête-à-tête. Quand il s'y trouva tout porté, et sans autre obstacle que deux minutes d'attente, quand il vit l'accueil un peu réservé, mais toujours poli et aimable, de sa belle

isine, son courage l'abandonna, (comme tous les hommes livrés à des pensées sans échange et sans conseil), nul n'était plus audacieux que lui en projets: c'est cette audace qui l'avait enrichi, et il s'y fiait; mais, comme jamais il n'avait agi que derrière la toile, il était aussi incapable de faire quelques pas en première sur la scène du monde et de parler à une femme s'il l'eût été de commander un navire et de traiter avec les Algonquins. Il pâlit, haleta, remit sur sa tête le chapeau (qu'il avait ôté, et tomba dans un si grand trouble, que madame d'Estrelle, inquiète et surprise, fut forcée de venir à

son aide en lui parlant première de ce qui, selon elle, faisait l'objet de sa ite.

— Noms voilà donc en délicatesse, mon voisin, lui clic avec bonté, à propos de ce malheureux pavil- 1, (pii (levait , (•('lait mon espoir, nous établii* sur

pini (i(î iH)ii voisinage et de bonne intelligence? vez-vous (pie j'ai envie de vous gi'onder, et (pie je vous lrouv<; pas raisonnable?

— Je suis fou, c'est connu, n'-pondit Aidoine d'un 1 Ijouitu. a lorce de me le dire, on finira par me le vv croire !

— Je ne demande (pi'à èji'e d('tronip«"«\ lepiil Julie ; lis do- niie/.-moi (pichpic ixtii niolif pour me faire •epln- resp(\ 'e de ca- deau (pie voii> nrollVe/. : je us en (h'Tie !

— Nous nr(Mi (b'Tie/ .' Mois vous \oule/. (pie je rie ' ' (;('»st assez clair... Je minleresse à vous!

l(K» A NI'(J NI A.

— Vous êtes hiiMi hcui î dil Julie avec, un inipci'ceptible souri- ri' de railkM'ic ; niais...

— Mais c'est comme (;a, madame la comtesse, vous êtes faite pour ({u'on peiis(» à vous,... et j'y pensais, (jue diable !... Je nie disais : a C'est dommage qu'une personne si..., une dame (jui, en- fin quelqu'un de bien, soit sous le pourcbas des recors... Je ne suis (ju'un roturier, mais je me sens moins ladre que les beaux messieurs et les belles dames de sa famille. » C'est pourquoi j'ai dit ce que j'ai dit, et vous l'avez pris de travers, ce qui prouve que vous me méprisez.

— Ob ! pour cela, non! s'écria la comtesse. Vous mépriser j)
Our une bonne action (jue vous vouliez faire? Non, cent fois non !
\ous savez bien (jue c'est impossible !

— Alors,... pourquoi refuser?

— Kcoutez, monsieur Tbierry, voulez- vous me donner votre
parole d'boimêle bomine (pie vous me connaissez bien, (pie vous
êtes bien sûr de la sincérité, du désintéressement personnel de
ma démarchbe auprès de vous?

— Oui. Miadaiiie, je vous en donne m:. par<»le (riionneur.
i".s(-ce(pie sans ra. nioidic"! je reviendrais vous voir?

— l'.li bien, j'accepte , dil lulie en lui leiidiiiit la main, mais à
une condilion . e'esl (|ue vous me rendre/, voh'e bienveillance.

I.t' \ieu\ Auloinc perdil la léle efi sentani celte petite main
douce dans sa main >èclie el dui'e. Il eul

AN TON I A. loi

omme un éblouissement, et, ne sachant ((uc faire de cette
main de femme qu'il ne croyait pas devoir baiser et fju'il n'osait
pas serrer, il la laissa relomber. et béi^aya un remerciement fort
endjrouille, mais empreint d'une sorte d'effusion.

— Puisque vous me traitez comme si vous étiez mon ol)li^é,
reprit madame d'Kstrelle, je vous avertis que je deviens exi-
geante. Je n'ai besoin, en réalité, pour le moment ((i^e de vingt
mille livres. Autorisez^ moi à otfrir les vingt mille autres de votre
{art à madan)(; Thierry.

[— Oh! ca, ce n'est pas possible! dit Antoine avec numeur.
Klle refusera... Kn voilà une qui me déteste ! le viens de lui

rendre visite... Klle m'a tourné les talons et s'est sauvée dans son grenier! I — \ous avez donc eu (juehjue tort envers elle, inoi) voisin?

— Jamais!... Si elle a vouhi le (Munpiendre autrement... (ju'elh* dise <'e (ju'elle voudra . je ^ni> iiii honiiête homme.

— Klle ne m'a jamais dit le contiaie.

— Kll<' n»î vous a jamais |tail'- d«' moi? \oyol)^. là. >ur riionneur, vous aussi !

— Sui" riomieui-, jamais!

— Moi's lene/. ; dites-lui de me nsjM'c 1er connue

bile le doit, et nc" p.iilez pas de lui donnei" un argent |{ui est à vous; cai*, le diable nrein|u>rle! si vous koule/. faire ca>» de moi et ne pas ion;ir de mon imili«". je lui llaiwpie oui, je lui campe im \o\\

cadeau! }c lui rarli»'t«' sa maison de St'vres. Hein! qu'est-ce que vous (liriez (h? (-al

— Je dirais, mou voisin, sVeria madame (rKstrelle. vivement touchée, que vous êtes le meilleur des hommes !

— Le meilleur, vrai? dit le richard tlatté dans son orjïueil jusf-ju'à l'ivresse : le meilleur, vous dites?

— Oui , le meilleur riche que je connaisse.

— .Mors ça vaut fait! Voulez-vous venir dîner chez moi demain avec des savants, des ^^ens d'esprit tnsfameux, et assister à un baptême? Voulez-vous être marraine et m'accepter pour votre compère?

— Oui , à quelle heure?

— \ midi.

— J'irai! mais avec (quelqu'un , puis-je vous avez des personnes (qui ne me connaissent pas. J'irai avec...

— Avec ma sœur, je vous vois venir!

— Kh bien, vous me le défendez?

— Nous le détendre? Savez-vous (que vous parlez connue si j'i'tais votre maître, dit-il avec une sorte de fatuité mystérieuse.

— (omme si vous «liez mon père, répondit Julie avec candeur.

Un vieillard sans châteté- eut été blessé de cette parole: mais Antoine était chaste dans sa folie**, et. nous pouvons l'attirer, il n'était pas amoureux de Julie. La comtesse seule était l'objet de sa passion. Qu'elle fût sa fille adoptive ou sa femme, peu lui im-

portait. Pourvu qu'il pût la montrer à son amour! Ce compatriote; du lendemain, à Marcel, à Julien, à madame; Thierry surtout, et à tous ses jardiniers, «appuyée sur son bras ou assise à sa table, et lui tendait une amitié filiale sans s'inquiéter du (pi'en dira-t-on, il lui semblait qu'il serait parfaitement heureux ainsi.

— Et si je ne suis pas encore content, se disait-il parlant de lui-même à lui-même avec une tendresse sans bornes, je serai toujours à temps de l'appivoiser et de l'amener au mariage, au sacrifice de son titre pour le nom de Thierry aîné*, (qui alors vaudra bien celui de monsieur" mon frère, Thierry le peintre! — l'espère vous en dire si (finitive, dit-il à Julie, moi , je vais être fien-

til. Je vais faire tout ce que vous souhaitez. (iliari;('7,-vous, pai-
exemple, d'inviter pour moi madame Andi('(" Thieiry, <'t dites-lui
(jue, si, par sa faute, vous maruiiue/ au rendez-vous de demain ,
je ne le lui pardonnerais de ma vie.

— h) me charité d'elle, mon voisin. \ dtMuain, soyez
traiiippiille!

— r.a vous emuiiei-ail de dire)nnii nini f l'eprit AntoiH', (Ion!
la laiiiiiUe se dt-liail S(»ms |e coiq» du bien-être iiii('"i'ieiii'.

— (ia ne MieimuUie pas du (oui, rt-poiidil Julie en riant; mai^
je vmis dirai ce moi-là demain, si \nu^ lene/ parole.

— \(>iis me le (lin-/.... pid»liipienjent ' '

— I'ubli(piemeill, el de huit mon (d'Ul".

Le vieillard s'en alla en lr«'buchant comme in<

\oA àNTONIA.

homme ivre. Dans la rur. ii parlait à demi-voix tout seul, avec
des yeux étincelants et des ^^estes emphatiques. Les passants le
prenaient pourun ('•chappé des petites-maisons.

Il suivait le mur du jardin de l'hôtel d'Rstrelle, retournant ma-
chinalement voir si Julien travaillait et si son lis se portait l)len.
Tout à coup il se rappela (|ue madame d'Ancourt pouvait faire
tout mancipier si (die révélait à madame d'Kstrelle le nom du pré-
tendant (ju'elle lui avait sij^ Mialé. Évidennuenl Julie ne se dou-
tait de rien ; évidemment elle n'entendait pas malice à l'attache-
ment du vieux voisin. Peu à peu elle pourrait bien en venir à l'ac-
cepter pour mari à force d'éprouver sa ma^Miiticence; mais il
avait voulu aller trop vite : il avait failli tout p:âter. Il fallait,

puisque la baronne ne lui était pas contraire, courir chez elle avant tout autre soin, lui dire où en étaient les choses et lui recommander le silence. Il sauta dans un fiacre (qu'il rencontra vide, ni se fit conduire à l'hôtel d'Ancourt.

Julie était vivement émue; comme tout cœur jeune, elle vient de provoquer et de mener à bien une bonne action, elle se sentait heureuse dans un sincère oubli de sa personnalité. (Cet oubli fut si complet, (qu'elle jeta sur ses épaules un haïr magnifique de soie violette et combla le pavillon, impatiente d'annoncer la grande nouvelle à madame Andrieu, et de lui taire promettre de la faire parvenir au repas de l'hôtel Melcy. Elle ne pensa pas plus à Julien future

ANT(J \ I \ . 106

il n'eût jamais existé, ou, si elle y pensa, elle ne l'avisa pas du danger qu'elle courait de le rencontrer. Le danger, dont, au reste, elle ignorait la gravité, lui eniblait bien peu de chose au prix de l'événement qui la poussait vers sa mère. D'ailleurs, elle était seule. Personne dans son salon, personne dans le jardin. Les roses seraient-elles scandalisées de sa démarche, et les rossignols iraient-ils crier par-dessus les murs que madame d'Estrelle entraînait dans un mailon où pouvait se trouver un jeune homme qu'elle l'avait jamais vu?

Julien n'avait pas en ce moment le loisir de guetter l'approche de Julie. Il fallait rejoindre vite et sans distraction. Le livre ne pouvait point s'engager et ne pas se ternir et se déformer avant le dernier coup de pinceau. Madame Thierry était dans sa chambre avec Clarcel, (qui, après avoir échangé quelques mots avec Julien, voulait se confesser et le convaincre qu'elle en était sûre, le

sujet de sa \in(licte «"tant l'esl»'* 'l (levant l'oter caelu' au jeune artiste.

Madame d'I'.sli'elle frappa lé^èi ('in«'iit à la poi-le du)avillou. I ne grosse voitur(; chargtM' d»' moellons passait en ce moment-là dans la iiii. Le poids des l'ones. es ci'is du charretiei' et I"s cla(piements du fouet ouvrii'ent le l"ail>le bruit di' sou signal. rress«"e de oir ma<lame Thieiry avant (pi'elh» fût avertie et mal lisj)os«"e |)ar (juelipie message bourru du bi/.aiie Antoine, madame (ri',>iiellf ouvrit i"«"solùmeni uue H'emièie pnri". |iiiiis une scctmde. el se trou\à ilaus

LOG AN lu NI A.

l'atolitM' (If .Iiili<Mi . soulc <*l tarci à face avor lui; <'u sou iiiodMc ('lail plao(* dans le idiii* projeté de k fenêtre sur cette porte, et Julie apparut à l'artiste er pleine lumit're, comme si elle venait à lui dans in rayon de soleil. i

Julien s'attendait si peu à cette vision, qu'il laillitj tomber foudroyé. Tout son san^ se porta à son cœur.| et sa tigure devin! plus blanche (jue le lis de M. An-| toine. Il ne put ni parler ni saluer, il resta debout, ki palette en main, l'œil fixe et dans une attitude vérita.blement pétrifiée.

Que se passa-t-il donc d'analogue dans l'âme e dans les sens de la belle comtesse? Il est certain qu'^ la vue «le ce jeuH' liommé d'une beauté accomplie et d'un type où la noblesse des lignes ne le cédaï qu'à l'intelligence d(» l'expression, elle se sentit saisis d'une sorte de respect instinctif; car il n'était pa< un incomiu pour elle. FJJe savait toute sa vie honnête et digne, son labeur tenace à la fois ardent et régulier son amoni' filial, ses sentiments généreux, l'estime e l'affection ([u'il UK-ritail, et (|ue nul- de ceux

(lui) 1(connaissent ne pouvait lui l'efuser. I.lle avait peut être eu
<|Mel(|uerois la curiosité de le v(^ir. et san.' doute elle s'était in-
terdit d'y céder, soit ((u'elle eu trouvé ce désir |ni<"ril, soit
qu'elle^ eut pressenti quel rjiie vague danger pour elle-même.

N'en cherchons pas j.lus Vm'j:. Klle t'-tait appareiTL ment
.toute pirpaié-e à l'invasion du sentiment (jU devait d<"cider de
sa vie. Klle en reçut comme um

A -N fON 1 A. in-;

commotion terriljle; li; trouble ((ui piiralysait Julien a saisit
tout entière, et (;lle resta un instail au.>si "nuette, aussi immo-
bile que lui.

Quiconque eut vu ce beau couple sorti (h'r, mains Je Dieu
dans (|uelque ré^Mon inaccessible aux préju- 5'és sociaux, et se
rencontrant dans les conditions laïves et ma^Miilifiues de la
Io^M(jue suprême, se fût lit sans hésiter que cette logi((ue de
Dieu avait fait îet homme superbe pour cette femme charmante,
et ;ette lemme sensible et vraie pour cet homme ardent 't lier.
Tout était charme et douceur dans la 'j^vdcc Je Julie, tout était
passion et ma^inanimité dans la îcauté de Julien. Kn rencontrant
entni le regard l'un Je l'autre dans ce rayon du soleil de mai, tout
moite les parfums de la vie nouvelle, chacun d'eux prolonga in'é-
rieurement, comme un cri d'irrésistible miour, les noms (jue le
hasard leur avait donnés, fulie, Julien, conime s'ils eussent été
destinés à n'en ivoir (|u'uii pour deux.

Il fallut donc un ^^rand eli'ort de volonté pour(iu'il> •e sou-
vinssent de ce (jui séparait leur existence so- "iale.

— Au lait, pensa Julie, c'est ce jeune peiiïlre; j'ai •ru voir un demi-dieu.

— Hélas! se dit Julien, c'est celle grande dame; 'ai cru voir la moitié de inoi-même.

Ell(^ le salua la première et lui demanda s'd «lail •I. Julien Ihierry. Il s'inclina profondémme vu di>anl l'un au- de doute hy-pocrUe :

108 AN I n.N I A

— Madaiiir la coinli'sscî d'Kslrelhî ?

Dérision! comiiio s'ils avaient à se questionner pon prendre possession Tan de l'autre !

— Kst-ce (|U(' madame voln; mère est sortie? dil I comtesse.

— .Non, madame, je vais l'appeler.

Et Julien ne bougeait pas; S(!S pieds étaient conun cloués au carreau.

— Klle est avec mon cousin Marcel Thierry, ajoutai l-il; dois-j(! lui dire, à lui aussi, de descendre pou, prendre les ordres' /...

— nue personne ne descende! Je vais monter, i vous me mon-trez le chemin; mais attendez! ajoute t-elle en voyant (jue Julien était incapable de se mot voir. Il serait peut-être bonde prévenir madame votr mère : je ne l'ai pas vue hier; peut-éire n'est-elle pa bien portante ?

— Elle soutirait un peu en ellét, répondit Julien.

— Alors,... oui, vous devez la préparer à une émotion... agréable, Dieu merci, et qui pourrait la saisir. Faites-lui entendre doucement que j lui apporte de grandes et bonnes nouvelles de M. Ar. loine Thierry, relativement à la maison de Sèvres.

Julien ne sut pas et ne crut pas devoir résister à un désir de remercier madame d'Kstrelle. La présence d'esprit lui étant un peu revenue, il la bénit de cœur ([u'elle faisait pour sa mère et les Urmes si émus (si délicatement sentis, qu'elle en fut pénétrée, mais non surprendre. Avec sa bonne renommée et sa phobie

lui insurmontable, Julien ne devait pas et ne pouvait pas s'exprimer autrement. Alors la glace fut rompue et toute roideur d'étiquette fut oubliée, comme si la méfiance eût été une mutuelle injure, et ils se parlèrent un instant avec un abandon extraordinaire.

— Je suis heureuse d'avoir sauvé votre mère, dit elle; vous le savez bien n'est-ce pas? Elle n'a pas pu ne pas vous dire combien je l'aime n'est-ce pas?

— Vous avez raison de l'aimer, vous ne vous en contenterez jamais. C'est un cœur digne du vôtre.

— Je voudrais pouvoir dire que le mien est, en effet, igné de sa confiance. Oh ! elle m'a bien prié de vous! Vous l'adorez, je le sais, et, pour ce grand amour filial, Dieu vous bénira. •

— Elle me bénit déjà, puisque c'est vous qui me le dites.

— VA je vous le dis de toute mon âme. Pour(pu)je donc ne vous le dirais-je pas? Elle y a si besoin de per- sonnes à estimer sans réserve !

— 11 y en a dont l'estime est un si grand bienfait, ■lue, D)Our l'obtenir, on accepterait la liaine et le mé-

ris de toutes les autres.

— Oh! c'est une politesse (|ue vous dites lu; fous * me connaissez pas assez...

— Je vous connais, madame, par vos lH)ntés, par)s grandeurs d'âme et vos délicatesses de cœur. Il udniit être sourd |K)ur ne pas vousconnaître, aveugle

Aur ne piis vous comprendre, cl une atVection, une

lin AN TON I A.

ht'iKMlicioii (!♦» |)lns on de iiiioiis aillour (!«' \oiis ne |M'ui plis vous étonner, pourvu (ju'elle soil Innnhlt et à jamais prosternée.

lui if sentit que le feu prenait à ratmosph«"re qu'elle respirait. Elle essaya machinalement de se ravoir, mai^ sans trouver en elle le coura^^a' de se soustraire à ce (lanjiereux entretien.

— Êtes-vous content aussi , lui-dit elle, de recouvrei cette maison où vous avez été élevé ?

— Content pour ma pauvre mère, oh! oui, mai.* pour moi... non !

— Vous aimez Paris?

— Non , pas du tout; mais...

Les yeux embrasés et noyés de Julien disaient asse: ce qu'il pensait. Julie ne l'enlenilit que trop. Eli' voulut parler d'autre

chose; elle regarda les toiles de l'artiste, elle loua son talent, qui se révélait à elle en même temps que son amour, et elle crut lui dire qu'elle comprenait son art ; mais en fait c'était sa passion qu'elle comprenait, et chacune de leurs paroles trahissait la vraie préoccupation de leurs âmes. Il se lit rapidement de part et d'autre un si grand trouble, qu'ils ne savaient plus de quoi ils parlaient et que madame d'Estrelle s'en prit au lieu de M. Antoin pour avoir l'air de parler de quelque chose.

— Ah ! (Voilà une belle lecture, dit-elle, et comme elle sent bon !

— Elle vous plaît. ' 'É. • la Julie.

Et, avec une impertuosité d'un amant ivre de joie,

brisa la tige de VAnlonia Thierrielle offrit l'épi superbe \ Julie.

Julie ne savait rien de l'histoire de cette affaire de cette plante; elle n'avait pas vu Marcel depuis trois jours, et, comme inattendu, Thierri évitait avec soin de prononcer le nom de M. Antoine, rien ne lui avait été raconté. Convoquée à un baptême pour le lendemain à l'hôtel Melcy, elle s'installait naturellement (qu'il agissait d'un enfant de pieux jardinier émérite. ' 'ntin elle était à cent lieues de deviner qu'en brisant cette Heur Julien brisait tout lien avec son oncle, et était peut-être tout un avenir de richesse aux pieds de son idole.

Elle lit pourtant un air de détresse et de surprise en voyant l'action emportée de l'artiste.

— Ah! mon Dieu, dit-elle, que faites-vous là? \otre modèle !

— J'ai vu, répondit vivement Julien.

— Non, vous n'avez pas fini, je le vois bien !

— J(; Unirai sans modèle; je If sais par (d'ui!

Il, comme, ressaisi un instant par l'amour de scm Pt, il jetait sur le lis un dernier regaïl de possession Uellectuelle, Julie ic-plaea le lis sur sa tige en tenant ans sa main la soltilion de eoii-liiuiite et eu disant, vec une grâce enjouée, pleine diuibli et d'ahanihui :

— J(î le liiMis, achevez-le; il ne se Jli'lrii'a pas tout e suite. Al-lons, d("pé(hez-Vi>u^ . (! «îait si beau, ct'tle einlnre! Je ne me |>ardt»nnerais pas de vous l'avinr Ai abandonner. Travaillez, je le veux!

A M O M A

— \ou^ vuulc/. .' (lit Julien cj)(-;r(lu.

Et, comme il y avait une aulrc loile blaiiclic placée derriere son tableau, il dessina et peignit avec ardeur, avec fiiria, la délicate et charmante main de lua- (hime d'Estrelle. Le lis n'avavançait pas. 11 posait là poui rien à Tinsu (h; Julie, en attendant ([u'il penchât sa tête altièrè pour ne plus la relever.

o oncle Antoine, où étais-tu pendant qu'un pareil forfait se commettait sans remords et sans ter reur'sous l'œil de la Providence endormie ou mali cieuse ?

Un bruit ({ui se lit dans l'escalier rappela Julie i elle-même ; c'était Marcel qui descendait pour dire i Julien (|ue sa mère consentait à revoir M. Thierry lors qu'il rentrerait. Madame d'ts-

trelle, honteuse d'être surprise dans ce tête-à-tête et dans cette intimité inouïe avec l'artiste, planta précipitamment la tête d'Antonia dans la terre légère et mouillée du vase. Antonia ne parut s'être aperçue de rien et continua d'être belle et fraîche. Marcel entra et ne prit nullement garde à la catastrophe.

Il avait bien assez à s'étonner de la présence de la comtesse. Celle-ci se sentait très-honteuse devant lui et Julien s'en aperçut. Aussitôt il surmonta virilement toute émotion, et, avec un sang-froid imperturbable, il annonça à Marcel (que madame la comtesse vena d'entrer et qu'elle désirait parler à sa mère. Au même temps, il avançait un fauteuil à Julie, comme si elle ne s'en fût pas encore assise, et il sortait pour avertir

ANTONIA. lia

madame Thierry, en saluant son hôtesse avec une aisance respectueuse.

Madame d'Estrelle sut un instant infini à l'artiste de cette soudaineté de résolution. Elle sentit à ce léger indice que ce n'était pas là un enfant capable de la compromettre par des ingénuités fâcheuses, mais un homme tout prêt et tout armé pour la protéger envers et contre tous, pour la préserver au besoin de ses propres ténécrités. Elle l'en aimait tout à fait, mais elle sentit bien aussi qu'il était le maître de sa destinée, puisqu'il y avait déjà entre eux un secret à cacher au regard investigateur de leurs amis communs.

Pendant qu'elle essayait de résumer rapidement à Marcel sa conversation avec M. Antoine, Julien entra chez sa mère. Elle vit sur son visage un tel rayonnement, elle s'écria :

— Mon Dieu, que tu as de beaux yeux ce matin! Où est-ce qui vient donc d'arriver?

— Madame d'Kstrelle est en bas, dit Julien. Elle a apporté la joie et la consolation. Elle a amené M. Antoine à te racheter la chaumière. Viens ! relève-toi ! Viens el viens remercier ton bon ange.

Madame Thierry, surprise, ravie et en même temps désolée, car Inil de la iurc ne pouvait plus s'y méprendre et voyait bien la passion cacher sous son air(Mite franchise de Julien, éprouva un tel saisissement, qu'il se tondit en larmes.

— Kh bien . eh bien«M» , dit Julien . (Lui-même-«M» que c'est? ^iivre merci, si courageuse dans le malheur, ne peux-

m ANTONIA.

tu supporter la joie? Allons, laisse pondre tes coiffes, puisque tu ne peux pas les relever, et descends comme tu es... Madame d'Kstrelle te verra pleurer de plaisir, et cela ne lui fera pas de peine, va!

— Julien! Julien ! dans mon plaisir, j'ai de la peine, moi ! et d'ailleurs la peur surtout!

— Tu crains d'avoir à remercier M. Antoine? Allons, boudeuse! c'est se montrer trop enfant!

Madame Thierry avait près de s'évanouir. Julien s'impatientait presque contre elle, car cette émotion lui faisait perdre des minutes, des secondes qu'il eût pu passer auprès de Julie. Marcel, qui était ravi des bonnes nouvelles apportées par elle, s'impac-

tienta aussi du retard de sa tante, et monta pour bâter son apparition. Julie resta donc seule (quelques instants dans l'atelier.

Ces instants, rapides à coup sûr, comptèrent plus tard dans ses souvenirs comme un siècle de vie, car la lumière se fit dans son âme d'un seul jet éblouissant. ((Ton bonheur est trouvé, lui disait une voix intérieure douée d'une autorité souveraine : il est ici. Il n'est point ailleurs cpie dans la possession d'ur .uuour immense, au sein d'une existence cachée et eiit'einit'-e ('Iroitementl. La lurvc de Julien a coimu el .savourt" ce botdieiii' ilinaiil loule sa jeunesse. Le commerci' (lu monde cl l'aisance n'ont rien ajoud' à S£ félicité. Ils l'ont |»Iulôt amoindrie par des préoccupations étran^M'-res à l'amonr. Oublie le monde, tu er vandi'as mieux, (lomple .wcr tout Ion passe-, (pii Vi

leurrée et mise en guerre contre toi-même. Réconcilie-toi avec tes origines, qui tiennent plus au tiei^ qu'à la noblesse; avec ta conscience, qui te reproche d'avoir écouté les conseils de la fausse gloire et cédé aux menaces de parents ambitieux; rentre en grâce auprès de Dieu qui abandonne les âmes éprises des faux biens, sois vraie, sois forte comme ce jeune homme qui t'adore, et qui vient de te révéler dans un regard la |)lus grande et la plus noble passion fjue tu inspireras jamais. »

Kt, tout en écoutant cette voix mystérieuse de son propre cœur, Julie regardait autour d'elle et s'étonnait (If sentir un calme divin succéder aux agitations qui l'avaient bouleversée. Elle savourait le charme d'un petit phénomène bien simple. Sa vue courte saisissait, dans un local beaucoup plus étroit (jue ceux auxfpiels ell»' était habituée, le détail de tous les objets environnants. C'était une bien humble demeure que ce pavillon Louis Mil; mais elle était rajeunie par un goût d'arrangementl (\u\

rév«'lait l'ai-tislf amoureux d'élégance jus(pie dans la pauvrri»'. La construction n'était pas laide par elle-même. La profonde et large embrasure d«' la lénêlir' où la veuvr avait installé, coininc dans un petit sanctuaire, son fauti'uïl, son rouet, son gut'iïdon et >on cousin de pied, donnait un aspect d'intiinitr' llaniande à cette partie de l'al»'lier, le reste avait été restauré assez récemment , maiî> dans les conditions d'une stricte économie. Des lM>iseries i:rise> toïiles mies, avec (|iie|{pies euc.i li-emeut^;

lie, A N roMA.

(Ml relief, (les li^Mios droites i)arlt)u(, mais dossinaïil des proportions harmonieuses, un plafond blanc peu élevé, mais n'écrasant rien-, au-dessus des portes, un ovale en guirlande sculpté sur l)ois et très-sobn^ de feuillage, peint, ainsi (lue les baji^ucrttes des panneaux, en j^ris plus foncé cpie le nîste ; deux ou trois belles toiles de (leurs et de fruits, ouvrages estimés d'André Thierry, quelques ébauches et deux petites études de Julien, une grande vasque de faïence de Rouen, posée sur une console, contre une glace, et toute remplie de (leurs naturelles et de grands rameaux jetés avec| grâce et pendant jusqu'à terre; un petit tapis devant le canapé, deux ou trois chevalets, des co(|uilles, des| boîtes d'insectes, des statuettes et des gravures sui, une grande table ; un ameublement tout en bois de! chêne, à fond de canne, une petite harpe, seul objet! brillant qui fit chatoyer ses vieilles dorures dans ur coin sond)re : certes il n'y avait rien dans tout celc qui sentît un grand bien-être; mais sur tout cela il j avait un vernis de propreté assidue et une fraîcheui en même temps qu'une douceur d'éclairage qui disposait à la rêverie, i/atelier «-lail un peu assoml)ri pai les lilas trop voisins et trop toutVus du jardin ; mais C(jojur verdâLre avait une poésie étrange, et il y

planaii je ne sais cpiel recueillement «'mu dont Julie se senti pénétérée. Que fallait-il de plus que cette retraite s petite et si humble pour savourer les joies de l'âme et les ivresses sans (in de la s«"curité morale? De (pio servait â Julie d'avoir des meubles sonqHueux, millt

babioles qu'elle ne regardail jamais sur ses étagères, (les plafonds bleus à étoiles d'or sur sa tête, des tapis desTiobelins sous ses pieds, des vases de Sèvres pour mettre ses bouquets, des laquais galonnés pour lui annoncer ses amis, des éventails de Cbine plein ses poches et des diamants plein ses écrins? Tout cela ne l'avait amusée qu'un jour, et f[u]els jouets peuvent distraire un cœur qui s'ennuie? Clette vie austère et laborieuse de Julien, son touchant tête-à-tête perpétuel avec sa mère, son amour caché, |)rosterne, comme il l'avait dit lui-même, n'était-ce pas quelque chose de plus pur et de plus grand que l'existence et l'hommage d'un grand seigneur frivole ou blasé?

In moineau apprivoisé par Julien , et qui vivait en lil)ert(" sur les arl)res voisins, entra dans l'atelier et vint se j)Oser familièrement sin* l'épaule de Julie. Étonnée un instant, elle crut à (piel(|ur jM'odige, à un augure anticpic, pn^age de bonheur on de victoire. Elle ("tait réellement enivr/'t'.

Madame Thierry entra enlin toute troublée et tout attendrie. Klle avait exigé (ju'on la laissât seule un instant avrc la comtesse. l'Ilr ^c jrl.i à ^(^ ^c pieds, et , for('("e par elle de se i'(>|evei' bii'li \ite, elle lui parla ainsi : *

— Vous êtes boime comme les anges, ma b.lle voisine. Soyez mille lois bt'-uie' Mais voyez ma douleur en même lenq)s ({ue ma joie : mon tils, mon cher Julien est perdu s'il ne renonce bien vile

à l'espérance (h' vous revoir jamais. Il vous aime, madame, il vous

iiinic ♦ 'perdiinient ! Il m'a I rompre, il m'a dil (ju'il Vdii.N avait à [x'inr apiïivni' tl<-' loin ; mais il vous voit Ions les jours, il vous conlcMnpIc à la (l<*rol)é(' , il s'eniviv, il se tue à vous regarder. Il ne mange plus, il ne dort pins, il n'a j)lus de gaieté, ses yeux se creusent , sa voix sonne la fièvre. Il n'a jamais aimé, mais je sais comment il aimera, comment il aime déjii. Hélas! c'est un caractère exalté avec un esprit d'une constance extraordinaire. Découragez-le, madame, s'il est possible, en ne le regardant pas, en ne lui disant pas un mot, en ne le revoyant jamais. Ayez pitié de lui et de moi, ne venez plusclKîz nousl Dans cpiehjûes jours, nous partirons; l'absence le guérira peut-être... Si elle ne le guérit pas, je ne sais pas ce que je ferai pour ne pas mourir de douleur.

Madame Thierry pleurait à sanglots, et ses larmes avaient une éloquence de conviction qui porta le dernier coup à Julie. Tout son rêve de bonheur semblait devoir s'évanouir devant ce désespoir maternel. Cette délicieuse rêverie (jui l'avait bercée, n'était-ce pas une divagation dont elle-même sourirait en franchissant le seuil de son liol(;l ? Ktait-elle décidée à briser tous les licuis du monde pour se jetei* dans les bras d'un homme (pi'elle venait de voir pour la première fois? Cela était absurde à se persuader, et madame Thierry avait mille lois raison de le !'ei:ai(leï' coiiiiiiic impossible. Juliti fit un tlni'l j)()iir peiiseï' comme elle et |)()Uï chasser le vei'tige (pi'elle venait de subir; mais il faut (roire (jue le churiiiie en avait ('tt- bien puissant , car il lui sembla

que la raison venait lui arracher le cœur de la poitrine, et, au lieu de trouver quelque chose de digne et de sensé à répondre

pour rassurer cette pauvre mère, elle se jeta dans ses bras, et, comme elle, fondit en larmes.

Ces pleurs causèrent à madame Thierry une surprise à perdre la tête. Elle n'osa pas en demander l'explication; elle n'en eut pas le temps d'ailleurs, Julien rentra avec Marcel.

— Voyons, chère mère, «lil-il, tu pleures trop, et je suis sûr (que tu oublies de remercier madame et de prendre un parti. Marcel vient de me dire qu'il te fallait remercier aussi M. Thierry en personne, et aller chez lui demain jour...

En ce moment, Julien, (qui se tournait de voir le visage de Julie, tourné vers la fenêtre, aperçut le mouvement furtif (qu'elle faisait pour cacher et essuyer ses larmes. Il retint un cri et lit involontairement un pas vers elle. Marcel, (qui vit ce trouble étonnant des deux femmes, et (qui n'y comprit rien, sinon (que madame Thierry avait mal aux nerfs, et (qu'elle avait dit je ne sais quoi de trop ému, essaya (de reprendre la phrase interrompue de Julien pour lui faire conversation.

— Oui, oui, dit-il, nous assistons demain au bal de...

Mais il lut comme Julien. il resta là, fixe et la bouche entr'ouverte, sans pouvoir articuler un mot de plus; à cet instant il venait de jeter un coup d'œil non sur

NOTES

Illic, mais sur la plante (qu'il allait noyer, et il la voyait ramener à un pacage de leurs cailloux d'où sortait une liane

l)risi'e, humide d'une sève qui retombait en larmes.

— Où est-elle ? s'écria-t-il avec stupeur. Qu'en as-tu fait . grand Dieu? Julien, où est VAntonia?

Personne ne répondit. Madame Tliierry regardait Julien, qui ne regardait que madame d^Kstrelle, et madame d'f^strelle, qui n'était au courant de rien, ne savait que penser de l'épouvante ingénue de son procureur.

— Que cherchez-vous donc? dit-elle en se levant.

Et, en se levant, elle Ht tondjcr i^ ses pieds VAntonia, (jue, dans le moment où elle s'était trouvé(; seule, elle avait reprise au vase et posée assez tendrement sur ses genoux.

Madame Thierry comprit huit de suite; Marcel ne fit que constater. Il ne devina nullement. '

— Ah! madame! s'écria-t-il, à une autre que vous je dirais (ju'elle nous ruine! Mais à vous que peut-on dii'e?... Kt, après tout, (|uand il s'agit de vous, que j)eul-on craindre? L'oncle Antoine pourra-t-il vous en vouloir, puisccjue vous ne saviez pas? Julien ne vous avait donc rien dit ?

— Sans doute, dil madame Thiei'ry, Julien n'a l'ien explifjué à notre bienfaitrice; mais elle doit bien voir (jue Inul le monde ici n'est pas raisonnable, et cju'en voulant ntuis taire du bien, elle riscpie d'aggraver nos maux.

' — C'est toi, m«*rc, qui n'es pas raisonnable, s'écria Julien avec vivacité. Vraiment je ne te comprends pas aujourd'hui ! Tu es trop émue; tes paroles trahissent tes pensées... Il semble qu'au

lieu de remercier madame d'Estrelle, tu lui fasses part de je ne sais quels rêves...

[Julien grondait sa mère, qui se reprenait à pleurer. Marcel, voyant la stupeur de madame d'Estrelle, la prit à part et lui donna en trois mots la clef du mystère, en même temps que la preuve pour ainsi dire palpable de l'ardente passion du jeune artiste. Profond«'n)enl touchée d'abord, elle rassembla ses forces et . retrouva sa j)résence d'esprit pour conjurer le coup qui menaçait la famille.

— Laissez-moi faire, dit-elle à madame Thierry en s'etlorçant d'être gaie-, je prends tout sur moi. C'est nioi (|ui ai commis la faute, c'est à moi dr la ivi parer.

— La faute! Quelle faute? s'écria Julien.

— Oui , oui , c'est moi «jui ai pris envie de cette jlleur et (|ui vous l'ai demandée!... Non ! qu'est-ce que je dis? je perds l'esprit ! (Test mni (|ui l'ai brisée, oui, Inioi-même, une sottte fantaisie,... une distraction! Vous n'étiez plus là... Jr suis maladroite, je Fie vois . pas bien claii'... Lnfin j'explicpicrai tout cela li votre onde. Kh! mon Dieu, (|ue voulez-vous (ju'il fasse? Il [ne me iiallia pas. Jt> lui (b-iiianderai liuinblemeut Ipanloii;... il n'est pas si m/'clianl !

— Ilclas! (lit m;id;inH- rhi«'rrv. il est malheureuse-

IVñi AN ION I A.

mciil loi! mt'cliaii (|uai)(l on le blesse, et, s'il savait (juc Jii-lit'ii a coinnis ce sacrilé^e...

— C'est donc Julien déçitlémenl ? dit à son tom* Marcel éi)ahi, Voili\ ((ui est bien étrange!

— Kh bien, oui, c'est moi, c'est moi seul! reprit Julien avec feu , et il n'y a rien d'étrange à cela...

— Si t'ait I lui dit tout bas Marcel, (jui ouvrait enlin les yeux sur le fond de la mésaventure. Tu es un peu ti'oj) fou, mon garçon, et il faut que ton cœur soit devenu aussi léger que ta cervelle pour sacrifier ainsi 1 l'avenir de ta mère et le tien, sans compter ((ue madame d'Estrelle est trop bonne, et qu'elle eût mieux fait de te remettre à la place.

— Tais-toi, Marcel, tais-toi! dit Julien, tu déraisonnes; tu ne comprends pas...

— Je comprends trop, reprit Marcel, et, par ma foi , je suis comme ta mère à présent, je dis (juc (u perds resj)rit !

Ce dialogue à voix basse se passait dans l'embrasure de la fenêtre, tandis (jue les deux femmes parlaient ensend)l(' aM|)rè> du vase oij madame Thierry essayai! de replanter de nouveau la tige du lis décapité, parlant au lia>>;u'(l et san^ rien dire (jui cùl \c sens connnun car U; plus i^rand sujet de >on trouble n'était pa; l'Antuiiia, m.ii.s bien j)lutùt l'orage de passion ((ui aval ameiH' sa pei'Ir. Tout à cou() Julien, (jui avait l'babi ludr d.' loucht-r le rideau et d'interroger la lente pa iiii(|in'le il voyait dans le jardin , imposa brusquemeii

silence à Marcel en lui saisissant le bras et en lui disant tout à fait bas:

— Pour Dieu, tais-toi donc! il y a là (judciu'un qui nous écoute !

Il y avait ([uel(|u'un en l'tVct , et il était troj) l;ird pour se taire. L'oncle Antoine avait tout entendu. Comment il se trouvait là, furtif, espionnant, dans le jardin de madame d'KstrelIe, c'est ce (jue nous saurons bientôt. Marcel saisit le mouvt'ment de Julien, dislin'^'ua la fente du rideau, et, se pencliant à son tour, il vit le Crotjuemilaine aux écoules. 11 quitta la croisée et avertit madame (THstrelle. l n in>tanl on se parla en pantomime. On n'a\ait encore pu pirndi'e aïu un parti, lors(|Ut' Aïitoïïï*', n'entendant plus rien, frappa à la porle du jardin.

(iN'tait un peu connue l'airivée dt* la statut? au festin de l'iciï'e. Julien allait resolùniciil lui ouvrir, ipiand madame d'i;>trt'lle s'avisa rajmlement île la scène ridicule (pie provocpu-rail >a présence, ou de Téclat fàclieïï.x (jUe ><>n absence jïouiïait autoïiser. Klle prit son parti à rinslaiïl , retint d'autniiti" Julien en po>ant sa main >ur le bras fn-missanl du jeune arti>te, et, faisant à lui et au\ autres le si^ne de ne pas bouger.

]Q\ ANTDNIA.

('Il(^ passa dans le voslil)ïiI(\ oiïvi'it (^Ilo-mrmc la pnrle ot se trouva on face de M. Antoine. Hien qu'il eût préparc» son rolc, il se trouva un j)eu surpris, lui «pii croyait surjïirendre son monde.

— Vous, mon voisin? lui dit Julie jouant l'étonnement. Que (ïiïtes-vous donc là ? Vous êtes donc revenu à riïotcïl? Qui vous a dit où j'étais? et quelle idée avez-vous de traverser mon jardin?...

Et, sans écouter sa réponse, elle passa son l)ras sous celui de l'horticulleur et l'entraîna à une certaine distance du pavillon, au l)onl de la petite pièce d'eau qui manïuait le centre de la pelouse en face de l'hôtel.

- Mais... c'est (jue j'allais au pavillon, héi^^aya M. Antoine.
- Je le pense bien, puisque je vous ai trouv('; à la porte.
- J'y allais... à bonnes intentions; mais...
- Qui en doute? Ce n'est certainement pas moi, mon anii.
- Ah ! voilà que vous m'appellez enfin comme je veux! Kli hien, alors... vous voulez me parler seul à seul, j" vois... Moi de niénic ; je vous veux eiiti'ctenir d'une idée...
- Asseyons-nous sur ce haiic, mon voisin, je vous écouterai; mais, au|)aravanl, vous m'ciilcndrez, vous, car j'ai une confession à vous fairr.
- Bon! hou! je la sais, votre confession; vous avez cueilli mon lis?

NI(»NI

- Ail! mon Dieu! (^oninioiit le savez-vous ?
- J'ai entendu quelques mots, et j'ai deviné le reste. Pourquoi l'avoir cassée, cette pauvre fleur? Ne pouviez-vous me la demander? ne pouviez-vous attendre; à demain ? Je comptais vous la donner.
- Mais... si je ne l'ai pas fait exprès?
- Vous ne l'avez pas fait exprès?

Julie sentit (qu'elle rougissait, car Antoine l'examinait attentivement, et il y avait de l'ironie moitié amère, moitié tendre dans ses petits yeux noirs.

— Fh bien, vrai, reprit-elle espérant se sauver par un expédient jésuitique, c'est contre mon jéré que ce malheur est arrivé !

— A la bonne heure, répondit Antoine, qui l'examinait toujours, dites connue va, j'aime mieux ça.

— Vous aimez mieux ra... (que quoi?

— Oui, mordié! Voyons, abandonnez la mauvaise cause (que vous voulez plaider; condamnez franchement la sottise et la déloyauté de maître Julien; laissez-moi le punir comme je rentendrais...

— Mais où prenez-vous que maître Julien...?

— Ah! n'essayez plus de mentir", s'écria M. Antoine

en se levant par un bondissement de tout son j'en'tit

éternel irritable et passionné; ça ne vous va pas de mentir,

vous ne savez pas ! Et puis c'est inutile, je vous dis

(que j'en ai bien conscience, et, d'ailleurs je ne suis pas un indu--

[c'est, j'ai raison... Julien vous le prouve ; son idée et le drôle
vraiment) U(que j'en ai bien conscience, s'il osait ! Monsieur Thierry ! (pie
<lit<'s-vous là?

!•.'■, A N ION LA

— Je (lis,... jo (lis les choses comme (*lles souL Mademoiselle de Meuil (Hait aussi fière (jue vous pouvez r(*tre; mon firre Aiidn'; lui en a cont(î, et il a fini par se l'aire enlendre. Tous les hommes et toutes les femmies sont faits du m(*ni(; bois, allez ! Il n'y a (ju'un mot qui serve : Julien vous []iait-il , oui ou non?

— Monsieur Thierry, si je ne connaissais votre hon cœur, votre mauvais ton me r(^volterait ! Veuillez nie parler autrement, ou je vous quitte.

— y\h ! vous avez envie de vous fâcher? La fierté vous reprend, et vous allez me tourner le dos? Pourquoi? Tout cela ne vous regarde pas, vous! Julien a fait la sottise, c'est à lui de la payer.

— ^on, monsieur Thierry, c'est à moi... Je suis la cause maladroite de l'accident ; si je n'avais pas admiré et vanté cette lleur d'une manière indiscreète... Il s'est cru obligé de me l'olfrir,... lu politesse...

— Mauvaises raisons, nuuivaisrs raisons, ma Ixdle dame ! Le dnMe savait lort bien (pie j'aurais jeté i\ vos pieds la lleur, la plante, l<» jardin et le jardinier pardessus le marclK'. S'il ne le savait pas, il devait le deviner, et, dans tous les cas, il n'avait pas \e droit de faire le i^alant avec mon bien; c'est un rapt, c'est un abus de contiance et un vol. Il s'en mordra les doigts, et sa cbcre maman saura ce (pi'il en conte d'avoir un (ils «"lev(" à l'aire mal à pro|)os l'homme de cour avec les grandes dames.

— Voyons, mon voisin, sT'cria madame d'Kstrelle (|('->olee et liiipat leiilt'e, Vous n'allé/ pas leur relil'ci'

VOS bontés; vous n'allez pas me faire mentir, moi qui vous ai mis sur le pitklestal: vous n'allez pas rompre les liens d'amitié que vous m'avez fait contracter aujourd'hui avec vous, pour une fleur de plus ou de moins dans votre collection? Votre fortune est audessus d'une perle si réparable.

— Vous en parlez à votre aise I II y a des sujets que des millions ne pourraient remplacer, et (ju'uii homme de goût regrarde comme tout à fait* hors de prix !

— Ah I mon Dieu ! mon Dieu! qui pouvait deviner cela ?

— Julien le savait. ^

— Non! c'est impossible!

— Je vous dis qu'il le savait.

— Alors il est fou; mais ce n'est pas la faute de sa mère : elle n'était pas là.

— C'est la faute de sii mère! Elle l'encouraj^'e à vous aimer, elle se faufile auprès de vims pour vous amener à faire ce qu'elle a fait pour son mari.

— Non! pour cela, je vous le jure, non, monsieur Thierry! Klle est désespérée...

— De quoi? Mi ! vous voyez l)ien «ju'elle vous en a parlé, et (ue vous saviez les prétentions du j«'une homiie?

Madanje (nislrelle liilt.i vainement, loute la prudence de son sexe, loute la fierté de son ran^, loute sa finesse naturelle et tout son usii^'e du monde échouèrent contre la loj^'i(|ue élnVite el li-rutale du richard. 1,11»' s»' trv>uva prise dans un étau el se sentit

lioilouso, maladroite, dévoilt'e, sans ressources, au bout d'iino impasse. Que faire? Mettre à la porte re ciislr e cju i lui fais'it sul)ir un iiii"rroiratoire rnvoltail, par conscWjuent abandonner la cau>e dos pauvres Thierry et les livrer à sa vengeance, ou bien se contenir, se défendre tant bien que mal, et' se soumettre i\ Thumiliation de la plus déplacée des semonces?

— il paraît, dit-elle avec nue résii,Mialion douloureuse, que j'ai commis une? grande fiute en pénétrant dans ce pavillon! J'étais loin de m'en aviser, je n'avais jamais vu maître Julien Thierry, et je m'en allais, glorieuse de vos bonnes promesses, porter la joie i\ sa pauvre mère! Me voilà bien punie d'avoir été enthousiasmée de vous à ce point, monsieurTliierry, puis((ue vous vous croyez en droit de m'apostropher comme une petite fdle et de me demander compte de la plus innocente, sinon de la j)lus honnête des démarches (|u'une femme puisse faire auprès d'une autre femme !

— Aussi ce n'est pas vous (jue je blâme, reprit M. Antoine, adouci d'un côté et d'autant plus irrité de l'autre; ce sont les vrais coupal)les (jue je condamne sans appel. Et savez-vous ce (|ui serait arrivé si j'étais entré sur le coup, au moment où maître Julien cassait mon lis? J'aurais cassé maître Julien, moi! Oui, aussi vrai que je vous le dis, voilà une léte de canne qui lui aurait fendu sa télé de peintre !

Madame d'Kstrelle fut clVi-ayéi» (h> l'aii' de nn'chancet(' exalltM' (h- M. VnNniie; elle eut MMiinenl peur de lui, el regarda iiiivolontaireinfnl aiiliMic d'elle.

comme pour cliorclier proteclio» au cas où la crise se tournerait contre elle-même. Il lui sembla entendre comme un frémissement dans l'épais feuillage qui enveloppait le hanc, et, bien (que ce ne fût peut-être que le sautaillement d'un oiseau dans les branches, elle se sentit vaj^uement rassurée.

— Non, mon voisin, reprit-elle avec une couraj^'cuse douceur : vous ne me ferez pas croire fjue vous soyez un méchant homme, et vous ne ferez rien de méchant contre personne. Vous vous en prendrez à moi seule, dans les limites de votre rloit. Vous me ^Tonderez... et j'accepterai la remontrance. Je vous promettrai ce (pie je me suis déjà promis à moi-niêm<', de ne remettre jamais les pieds dans ce pavillon. Que puis-je faire de plus? Voyons, parlez.

I.ii ce moment, le ^'euillai^e s'aj^'ita un peu plus, et le moineau appi'ivoisé de Julien vint se poser sur rt"pault' (le inadanic (rilslieIN', comme un inessa^'er dépêché par lui poi* lui demander ^T'âce. KLN; l'ut émue de cette petite circonstance plu> «pi'i Ile ne voulut se l'avouer, et elle pi-il dans le creutfe de sa main avec uik» sorte «le tendresse la bestiole, d«'j;\ familiaris('e avec elle.

— Ihmi ! lit M. \iiloiné, dont les \«'U\ perdants semblaient arnu's de di\inalion: vous av«^z là une drôle <le compaj^'nie! C'est i\ vous, (;;{!

— Oui, répondit Julie, (|ui redoutait (pudquo vengoanc») conti'c Julien.

— l II moineau franc! N'ilaiiie bête! ça ne fait rpai-

İvt AN l (>M A.

du mal. Si ce n'était pas à vous... (C'est Julien qui vous l'a donné?

— Ah v[^]i ! vou[^] ne rêve/ (jue Julien! dit madame d'Estrelle, perdant patience, et je ne sais vraiment pas quelle allure prend notre explication. Je me repens beaucoup de ce qui est arrivé, je regrette extrêmement d'en avoir été la cause ; mais ne pouvez-vous me dire comment je peux la réparer, au lieu de me décocher toutes ces insinuations blessantes?

— Vous voulez que je vous le dise?

— Oui! n'ai-je pas promis d'aller chez vous demain pour une tête de tamille?

— Le baptême de ma \du\vo Anton la? 11 n'est plus question de ça. L'enfant est mort . ou tout au moins défiguré. C'est à un enterrement que je devrais convier mon monde. Et, d'ailleurs, voyez-vous, inviter madame André, faire contre fortune bon cœur avec monsieur son his, tout ça ne me va guère,... tout ça ne me va plus, à moins (que...

— Parlez donc, dit vivement madame d'Estrelle, (qui commençait à croire que le richard, se rej>entant de sa munificence, songeait peut-être à réduire le prix, offrait pour le pavillon. Je souscris à tout ce (qui pourra vous dédommager et vous consoler.

\lailre Antoine n'avait aucune mesure dans sa vanité. Madame d'Ancourt. (pi'il avait vue une heure auparavant , lui avait , paï' (h'pit contre Julie, monté' la tête en le confirmant dans ses espérances audacieuse>. Il «'tait revenu a\ee rint^'illion de se déclarer.

^e trouvai pas Julie dans son salon , il s'('lail «Milianli à la
surprendre dans son jardin. L'incident du lis brisé semblait pré-
cipiter roccasion. Il eut un vertige de fatuité folle, il se déclara.

— Madame, dit-il , vous m'y poussez avec vos jolies paroles et
vos airs de douceur; je vais risquer le tout pour le tout, moi , et, si
la chose vous fâche, le tort sera de votre c»té. Voyons! vous n'êtes
pas riclie, et je sais que vous n'êtes pas née sur les marches d'un
trône. Je crois bien que vous n'êtes pas fière non plus, puisque
vous allez dans l'alelier d'un petit peintre et que vous acceptez ses
hommaj^'es... à mes dépens!... histoire de rire! n'importe. Hions-
en , mais finissons par (jU('l(|ue chose de raisonnable. Julien a
beau avoir des ancêtres du côté de sa mère, c'est mon neveu, c'est
un roturier. Le mépris(îz-vous donc pour va?

-7- \oii ('(irtes !

— Son tort est donc d'être pauvre? Mais, s'il «'tait riche, très-
riclie, voyons, ((u'esl-ce (|ue vous diriez?

— Vous voulez le doter pour (|îie je r«"jious? s'écria madame
d'Lsrelle stupéfaite.

— Qu'(\st-c«i (pii vous |)arle de va?

— Pardon ! j'ai cru...

— \ousavez cru que je \»iu^ pioposais une >otlis<^! (,)u'est-
ce «pTun artiste ? J'aurais bfau le ilolci'. ce nCsl pas l'argent
f^a^nt- pai- moi (pu le relèverait à vos yeux, je prnse. La coiisid-
tration appartient û ceux qui ont lail eux-mêmes leur mmI tl (pu
se >n\\\ dotinc dii ni. riir pai- leur esprit dan> li'> atlan'cs. Alh-
nis, vou•^

in'j'iilriKl»'/. bien! c'est un Im)ii pai'li, r'csl une grosse iuilune et un nom (|ui fait un certain bruit que je vous propose. C'est un homme f[ui fera toutes vos volontés durant sa vie et (\u\ vous laissera tout son bien après sa mort , un homme qui n'a ni anciennes maîtresses, ni enfants de contrebande, ni dettes, ni soucis, ni attaches d'aucun genre. Enfin, c'est un homme qui serait votre grand-père et qu'on ne vous accusera pas d'avoir choisi par caprice et par galanterie, mais qui fera honneur à votre bon sens et à votre délicatesse, car vous avez des dettes, plus de dettes que d'avoir ! J'en sais le chiffre, moi ! Il est gros,! et, si Marcel calculait bien, il ne vous dirait pas de vous endormir. Ilélléchissez, la! De grosses misères vous attendent si vous dites non , tandis que tout le monde vous saura gré de vous ac([uitter par un mariage de raison... Vous voilà bien étonnée, et pourtant: votre amie la baronne vous avait fait entendre ; ... maisi elle ne vous a pas dit le chitlre peut-être ?

— Cinq millions, n'est-ce pas? reprit. Iulie, qui était devenue pâle et hautaine. C'est de vous ({u'il s'agissait, et c'est de vous-même que vous me parlez?

— Kh bien, après? Ça vous scandalise, ça vous offense ?

— Non. nn)n>ieur Thieri'v, répondit Julie a\ec un effort suprême. Je suis, au contraire, très-honorée de vos offres; mais...

— Mais quoi? Mon âge? Croyez-vous que je veuille faire ici l'amoureux? Non! Dieu merci, je n'ai jamais

u ce travers-là, et, à Tâge que j'ai, je ne suis pas 'idicule. Je ne veux qu'être votre père par contrat et rouver dans le niariag(î un moyen de vous choisir lour mon héritière. Allons, c'est assez parler. Il faut me (lire oui ou non, car je ne suis pas d'un caractère i rester dans le doute, et je ne veux pas être humilié, înlendez-vous ?

M. Antoine parlait d'un ton d'autorité singulière : Iulie craifj-Hiit qu'un refus ne l'exaspérât.

— Vous allez trop vite, lui dit-elle; je suis, moi, précisément d'un caractère indécis et timide, il faut me laisser le tenq)S de la réilexion.

— Alors... vous ne dites pas non ? reprit le vieillanl, évi-
denmnt llatté de l'espérance (jui lui était laissée.

— Je ne dis rien, répondit madame d'Kstrelle, (lui s'était levée et se rapi)rocliait de son hôtel avec uixiélé. Vous mo voyez toute bouleversée d'une otite X huiui'lle je ne m'attendais pas. Donnez-moi cpudjues jours pour y penser, pour me consulter... \rai, je suis très-ému(î, très-touchée de votre amitié et mssi très-ef-Vrayée, car je m'étais juiv de rester libre! Vdicu, monsieur Thierry, laissez-moi! J'ai vraiment Ixisoin d'être seule avec ma conscience, et je ne veux |ms (|ue vous cherchiez à la sur|)rendre par vo> l)ontés.

Julie s'échappa, et l'oiicle Antoine sortit, oubliant le pavillon, le tableau, le li>, oubliant toute chose, et l'iJ pi'oiir à une lièvre d'<'spérance qui le faisait extra- ^*a{<uer piii^ que jam.ii^; mais. (|uand il >«• trouva dauN

t:n V N I O N I \.

la ru(^ (le Habyloue devant le, pavillon, il lui prit une fiirirnsf envie de tourmenter, d'intrii^uer et de stupétier son monde. Il sonna cl fut re(;u par Marcel . rprii attendait avec iiKjuiétude le résultat de sa eonférennee avec Julie.

— Eh bien, lui dit-il hrusfjuement , où est ma planltî? et maître Jidicn a-t-il iini nia peinture?

— Entrez dans l'atelier, dit Marcel; vous verrez votre peinture terminé(\ et votre lis aussi frais (pie s'il ne lui était rien arrivé.

— Oui , oui , ^M'ommela ironifjuement Antoine, ça lui a fait du bien d'être cassé!

Ht il entra dans l'atelier le chapeau sur la tête, et sans regarder, sans voir sa belle-sieur, cprii était pensive et fort abattue sur son petit fauteuil de canne, dans l'embrasure de la fenêtre. Il alla droit à son lis, il en examina la fracture et rej^arda attentivement i'(")i, (pii continuait ;\ fleurir dans la terre humide. Il reiiarda ensuite h; portrait de VAIuonia et dit :

— J'en suis coulent ; mais In ii';iui'as pas ma |)rati(pje, loi !

Puis il marcha dans l'atelier, passa près de madame Thierry et la vit, port(» la main an bord de son chapeau en disant d'un ton iQ)::n(' : « \otre serviteur, madame;! » icviiil vers Marcel, lui lil au ne/, sans cause, comme im homme é'^ai»'*, ri cntin se dirigea vers la |)orte. rui'ieix de n'iivoir rien iiouv»' à dire poiii" se venger, sauN perdie la bonne opinion que sa jniivir devait con^eixci' de si (oiidiili .

Marco l , (qui vit son angoissi;, le retint.

— Ç'à, mon oncle, lui dit-il, il faudrait bien savoir où nous en sonfiines! La comtesse d'Estrelle a-t-elle obt(;nu notre {^Tâce, ou bien faut-il que je vende mon étude pour payer le dé^^ât?

— La comtesse d'Estrelle, répondit le vieillard, est une personne avisée, qui sait faire la différence entre des i^ens sans cervelle et un liomme de bon sens. Vous en verrez la preuve un jour ou l'autre.

Madame Tbierry, qui ne pouvait supporter les airs extravaf,^ants de son beau-frère, et (jui se crut bravée par lui , se leva pour remonter à sa cbambre. Antoine s'inclina imperceptiblement, et reprit :

— Je ne dis pas ça pour vous, madame Andn". Je ne vous dis rien !...

— Je ne vous dis rien non plus, répondit la veuve d'un ton dont elle voulut en vain, par [Dru(lenee , étouffer l'amertume dédai^Mieuse.

Kt, saluant M. Antoine, elle se retira.

Julien i"onf,^eait son IVciii en silence, incapable de s'Iunni-liei- en excuses, et Miiicel suivait diiii o'il perçant les mouvements ^Mucbeset désordonné> de l'Iiorticidteur.

— (ju'eNl-ce (pie vous ave/., mou oncle? lui dit-il (piand madame Tliien'v fui soi'lit». Nous couve/, (juelcpir ilio>(' de hoii nu de mauvais? Dites-nous la véi'it("'. (, 'a vaudr.» mieux.

La v("i'il(" , la vi'rilt' i't'| »oïidil M. \iitoine, on

la verra , «tu la ctiiuailra à mmi joui" et à sou heure.

1;1C \NT<iNIA.

la V(l'i((" ! V.{ (oui II' liKHldc n'en l'il'.i peu! -rire pas !

Julien, (lui peignait toujours, perdit patieiere. Il déposa sa palette et son aj)puie-iTiaiii, et, ôlaut le uiouclioir néf^li'iemmonl roule'- (pie les peintres de; cette «'porpie portaient, en *iuisse de bonnet, dans leur atelier, il alla droil à M. Thierry, dont il interrompit forcément la promenade agitée et bruyante. Alors, d'un air sérieux et d'un ton très-ferme, il lui demanda l'explication de ses vagues menaces.

— Monsieur mon oncle, lui dit-il, vous avez l'aii de vouloir me pousser à bout; mais je ne manquerai pas pour cela an respect (juc jr vous dois. Considère? seulement, je vous prie, (jue je ne suis pas un enfanl qu'on puisse faire trem)ller en fronçant le sourcil et en prenant une grosse voix. \ous feriez mitnix de voir et de conq)rendre ce qui est, c'est-à-dire le cliagrin véritable que j'éprouve de vous avoir déplu. Comment ce malheur m'est arrivé, ne me le demande? pas: un oubli, une distraction, ne s'explit-pient pas; mais, le fait a('conq)li, (pif voulez-vous faire poui m'en |)uiiir, ou (pi'exigez-vous de moi pour (pic je l'expie? Me voilà tout j)i'ct à vous prouver mon repentir ou à subir les consé(pu'nces de ma faute. Prononcez, cl ne menacez jilus. ce sera plus digne de vous et de moi.

M. \iifoine resta court, insensible en apparence, mais au fond très-morliti' de la supi-riorilé d'attitudf (pic l'at eux" avait en ce niomcnl sur le juge. Il eUl

iTirnic une certaine peur drtre ridicule, et, p(Mir eu finir, il lui vint une idée diabolique.

— Tout dépend de madame d'Kstrelle, dit-il. Si elle le veut, si elle l'exi[^]e, je fais pour ta mère, nonobstant ta vilaine action, tout ce que j'avais promis, et même je te pardonne ; mais c'est à la condition (pfelle viendra demain chez moi avec vous autres, comme, Je son côté, elle l'avait promis tantôt.

— Eh bien, dit Marcel, si tout est raccommo^{dé}, ne ui avez-vous pas rappélé* tout à l'iieure le rendez-

/ous convenu ?

— Toi, procureur, je ne te parle pas, répondit \ntoine ; fais-moi le plaisir de t'en aller, je veux parler ieul avec maître Julien.

I — Parlez, parlez, dit Marcel. .!<• m'en vais, car on n'attend chez moi depuis une ^'ran<le heure. Je le- /iendrai savoir tantôt ce (jue vous aurez (h'-cidé.

Quand Julien fut léle à tête avec son oncle, celui-ci)rit un air de solennité encore plus comiipie.

— Écoute, dit-il; tu vas Wùvr pour moi une enuini^{ssion}. Tu vas aller à l'hôtel (ri'sti'eile.

— Pardon, mon oucle, je ne vais pas là. moi; je J y serais pas reçu.

— Tu ne >eras pas l'eçu , j v coinple hii'ii. Tu poi*eras une lel-li'e, tu attendras la réjKdise dan.s l'anti- •hand)re, et tu me la rap|»oi*lera>.

— Soit, dit Jidien, qui peii[^]iil jniuvoir s'arrêter hez le suisse. Où est la lettre. '

— honne-uioi ce (piil taill poui' l'i'crire.

— Voilà, (lil JhIkm! m (Uiviaiil le .tiroir de sa tahlo. I^'horticulleur s'assit el t'crivit assez vile; ensuite il

appela Julien, (jui cachait son impatience (;n ôtant ^a veste (Je ti'avail et re|)renaiil son habit (lé|)os(î sur un siéje.

— \ous faut-il un cachet? dit Julien.

— Pas encore. Il faut (jue lu corriges mon hillet. Je ne me picjue pas crêlre savant, et je peux faire des fautes d'orthogi'aphe. Lis-moi ça, lis tout haut, et corrige ensuite les points, les virgules, tout.

Julien, qui sentait un pit'ge, parcourut d'un raj)i(Je regard les quekiues lignes (|ue l'oncle avait écrites d'une main ferme. Il eut un éblouissement et faillit froisser le papier avec indignation; mais il crut à une épreuve tentée sur lui par cet homme cpiintoux et bizarre. Il se contint, alfronta , impassible, h; regard, scrutateur férocement fixé sur lui , et lut d'une voix assurée le contenu du bilhit ;

((MadauK^ et amie,

((Nous étions si contusionnés tout à l'heun;, (jue nous nous sonuïies (pjillés sans convenir de nos fait^ pour demain. Je ne vous cèle point (|ue je prendra ael«' de voti'e présence à ma j)etile fête conime d'unt nnuvelie esp«'i'ance (jue vous me domie/ , cl de votn refus conniK! d'une rupture ou d'un alermoïemen fâcheux. Je \ouNai dit f|iie je ne V(Mjlai> point èln berné, et mjus m'avez prouus d être sincère. La nui

porto conseil. Je compte que demain vous me confirmez dans les bonnes idées que vous m'avez permis d'emporter d'auprès de vous.

« Votre ami et serviteur, qui est impatient de se dire votre fiancé ,

(i Antoine Thierri. »

— Kh bien, reprit l'horticulteur quand Julien eut fini de lire, y a-t-il des fautes?

j - — Oui, mon oncle, beaucoup, dit tranquillement Julien en prenant la plume.

j — Doucement! Je ne veux pas qu'on voie les corrections. Arrange ça proprement !

— C'est fait. Cachez et mettez l'adresse.

— Et qu'est-ce que tu dis de ça, toi? reprit l'oncle en écrivant le nom de madame de Kerselle sur l'enveloppe.

— Hien, répondit Julien. Je n'en crois pas.

— Y croiras-tu, si tu portes la lettre?

— Oui.

— Qui diras-tu alors?

— Hien. La chose vous regarde.

— Diantre! elle le regarde bien aussi !

— Comment va, s'il vous plaît . '

— Le iMchal el la donalion de voli'e maison d»- ■>^Vi'es sonl à ce pii\.

— Koi"l bien, mon oncle, (liand merci al«»r>! -^ Tu a> l'air...

^ Jv n'ai aucun air. heyandez-mui.

Antoine no put soulonii* le rci^ai*»! |)("n«"lr;inl et lianli (lo Julien.

— Allons! vite! dil-il avec liunieur, porte m.i lettre.

— J'y eours, répondit Julien.

Il pril son chapeau.

— Où vous remettrai-je la réponse ?

— Dans la rue, à la porte de l'hôtel, où je vais t 'attendre. Nous sortons tous les deux.

Ils sortirent en effet. Julien alla droit au suisse, obse;;vé par l'oncle, qui ne le perdait pas de vue; niais, au lieu de confier la lettre à ce fonctionnaire, ainsi (ju'il l'avait résolu d'abord, il lui annonça qu'il voulait parler au valet de chambre, et traversa la cour d'un pas rapide sans se retourner. Arrivé à l'antiehambrc. Julien remit le messaf?e et s'assit sur le banc d'allente, prenant l'attitude d'un homme ([ui ne s'attend pas à être reçu, mais en disant au valet :

— Faites savoir à madame la comtesse que, s'il y a une réponse, le neveu de M. Antoine Thierry est là de sa part, pour la lui porter.

Julien attendit li'ois minutes. Le valet revint et lui dit:

— Madame la comtesse a de«f renseifiiiements à vous demander. Prenez la j)eine de passer par ici.

Il ouviil une poi'te de côl(", et marcha devant. Julien le suivit dans un couloir sombre: puis le valet ouvrit une porte de dégafçement, avança un siège et se retira

Julien se trouva 3eul dans une belle salle à mauf^ei dont l'entr»"»' prÎFicipale lui faisait face. 1 ii instan

ANTKMA. l-ll

apW's, cf'lh; piulc s'ouvrii, ot niadaïuo dTstrcIN* pariil. Elle était fort pale et agitée.

— Je vous reçois ici, lui flit-elle, parce que j'ai du monde dans mon salon, et que je ne peux m'expliquer devant personne sur l'objet (jui vous amène. C'est donc M. Antoine qui vous a confié cette lettre?

— Oui , madame.

— Kt vous en ipfnoriez le coillemi san-^ doute?

— Non, madame.

— Kt vous vous en rtes chariré ?

— Oui , madame.

— Pourquoi cela ?

— Pour savoir si mon oncle est fou à lier ou atrocement méclinit.

— Kn d'autres termes,... vous n'étiez pas sûr,... vous vouliez savoir si je lui avais doi^né le droit A(' m'écrire une pareille

lettre?

— Je n'y croyais pas, et je comptais rjue vous mf 'eriez chasser sans réponse.

— Alors,... coinnic je vou*^ recois, vou^^ en conîluez...?

— Hicîi , madame, sii'oîi t|iii' vous iif pouvez, rirn ain^ de plus cruel (pie de me laisser dans l'inceritude.

— Quel intérêt si ^rand pou\('/-\\ous piendre...?)ois-je compte à (piei(prun...?

— Ali! madame, ne me |»aîle/ pas sm- (•«• lon-là. l'écria Julien hors de lui. < >u la lichesse de mon onil«* I fait lairi' vos ! (''pui,'naiices, el. dans <e cas, je n'ai

absolument rien à vous dirr, ou bien vous avez sulii Tinsolt-Mice de ses offres avec une patience (jui l'a al)usé; et. si vous avez eu celte patience, cette bont»'là , j'en devine aisément la cause. Vous avez craint de voir retomber sur nous le ressentiment de M. Antoine !

— Il est vrai, niaîtro Julien : j'ai pensé ii votre m^re, j'ai éludé la réponse, j'ai demandé le temps de réfléchir, j'ai espéré (|ue, pour me complaire, il tiendrait d'abonl la parole qu'il m'a donnée de rendre l'aisance et le bonheur à madame Thierry. C'était peut-être mal, car je mancjuais de franchise, et cela n'est pas dans mon caractère. Pouvais-je croire, d'ailleurs, que ce vieillard emporté et mal élevé commencerait par essayer de me com|)romettre? Voilà pourtant ce i qui arrive , et Dieu sait quels désaji:réments vont résulter pour moi de tout ceci ! mais j'ai tort de m'en préoccuper. Kn voyant échouer mes négociations en votre faveur, je suis égoïste de me plaindre, et en vérité mon plus

grand chagrin est de no plus éirc lionne à rien après avoir élt' la cause de votre désastre. Que faire aussi avec un homme (|ui prend ma |n'ur pour de la (('Kinetterie et mon silence pour un aveu ?

Julien mit un genou (M1 terre, et, conniie ma-|f ilame d'Ks-trelK", etfrayée, surprise, allait s'enfuir:

— Ne craignez rien de moi. madame, lui dit-il; ceci n'est pas une déclaration de théâtre ; je ne suis pas fcni, et j«* fais ici une ad ion liès-sérieuse en vous remerciant ù i:r\u\\i\ an nom de nia mère. Votre bonté

VNRuNlA 14.1

est de celles (ju'on ad(n% et qu'aucuiX' parole ne peut exprimer. Maintenant, aj«)uta Julien en se relevant, j'ai le droit de vous dire que je suis un homme, et que je me UK'priserais si , même par amour pour la plus tendre des mères, j'acceptais un seul instant le sacrifice de votre fierté. Non, madame, non ! il ne faut pas ménager M. Antoine Thierry, il ne faut pas qu'il croie un instant de plus qu'il peut aspirer... Pauvre liumme! il est fou ; mais les fous ont besoin d'être tenus en respect comme des enfants incommodes et dangereux. Je m'en charge, et de ce pas je vais, avec votre permission, le désabuser à jamais.

- Ah ! mon Dieu, vous-même? dit Julie. Non ! wc le poussez pas à bout, j'écirai...

— Kt moi, répondit Julien avec une lici'té dont 'enqjortement ne déplut i)as à madame ilKslrelle, je [le veux pas que vous écriviez. (Iroyez-vous donc (jue e sois un enfant |)our avoir peur de sa colère, ou un âche pour vous laisser exposée à ses importimi-

tés? royiez-vous (juc ma inrrc accepterait plus (pic moi les bien-
faits (pii vous coûtciMiciil Tombre d'iiii mmlOngé? Est-ce ù vous
dr nicMiagci- (pichprun cl di- K)unrir i)our nous, (pii donnerions
notre vie jjour vi^us pargner la plus petite soullVancé? Non, ma-
dame, ;onnaissez-nous mieux. Ma mère est à la haut«uir de OUS
vos sentiments, elle M'acceptait cpiaNci- une trèsfraude repu,;;
nance les bienfaits de M.Antoine. Auj^mrl'hui, elle en l'ou^irail ;
elle« en délesl«'ra la pensée Uand elle saur.i ce (pi ils \oiis (Oii-
leiiil. 1.1 ipiant ù

III ANIOMA.

moi... moi. je ne >ui^ l'iciei (lr\;iiiL Vous cl je lie serai jamais
rit-u dans votre e.xislenco; mais sonllVc/ (|ii'iiii homme (|ui se
sent du C(i*ur vous dise (ju'il ne craint ni la pauvreté, ni la
veni^eance, ni aucun i^enre de persécution. J'ai tail mon devoir,
je le ferai eiicoi'c»; je soutiendrai ma mère juscjuà >on dernier
souille,' et, t'allût-il lutter contre l'univers, je saurai lutter pour
elle. Que ceci vou.^ tran(|uillise sur le sort de celle que vous ai-
mez si bien. ^'eùL-eHe (jue voire amitié, elle la préférerait à
toutes les richesses de M. .Vnloine, et, moi, n'eussé-je (pu; cet in-
stant j)our vous dire que je vous aime, je m'estimerais encore
heureux et lier d'avoir pu vous le dire sans offense et sans folTe ;
car c'est à votre âme (jue je parle, et il n'y)as en moi l'omhre
d'un sentimcMit (pu ne soit di^Mie de vous. Adieu, madame! vi-
vez heureuse et tranquille, et, s vous avez jamais besoin d'un
homme qui fasse poui vous (|uel(|ue chose d'impossible à tous
les autres souvenez-vous que cet homme existe, pauvre, infime
caché dans un coin, mais capable de transporter de montagnes;
car, lors([u'il s'aj^itdesa mère ou de vous il est la volont'", il est
la foi en]ersonne.

Julien sortit sans demander ni aller dire un mot de plus de madame d'Estrelle, et il se trouva en un clin d'œil dans la rue. L'attente l'attendait avec une impatience insupportable ; il l'attendait au moment d'entrer comme une bombe dans l'œil (quand Julien reparut.

— « Bien, la réponse a été donnée (quatre pages | ■ s'écria-t-il. Où est-elle ?

— Venez, monsieur, répondit Julien en lui montrant son bras pour traverser la rue. il y a ici trop de bruit pour s'entendre.

Ils entrèrent dans un enclos ouvert, où portait l'écriteau de terrain à vendre, et Julien parla ainsi :

— Mon oncle, madame d'Estrelle a lu votre lettre et m'a fait comparaître devant elle pour que j'eusse à vous transmettre sa réponse verbale.

— Verbale ?

— Et textuelle.

— Voyons ça !

— Madame la comtesse, jugeant que vous aviez l'air si fatigué lorsque vous lui avez demandé sa main, a eu peur de se trouver seule avec vous et s'est soustraite à l'entretien par une promesse de réfléchir : mais ses réflexions étaient toutes faites, et voici si difficile (c'est-à-dire. Elle ne peut de ne pouvoir se rendre compte de demain et vous fait savoir (qu'à parler de ce moment elle ne sera plus chez elle.

— Elle s'en va ! où va-t-elle ?

— (\e n'est pas à moi d'interpréter, c'est à vous <le :ninpn'ndrt*.

— J'enleiu! c'est mon congé en règle?

— Tout porttr i\ le croire.

— Kt t'est loi qu'elle charge de me li si^inUci' :

— >o;i ! je m'en suis charg'»? sans lui ileniaader »on c msjMili'ment.

— l' junpioi (\i! Jtî vcu\ .Navoir!

— Vous savez de ivste, m«)»i-i' ur. Ne m'avrz-vous

AN TU M A

|>as dit qïio l'avenir do ma mère et le mien dé|)ei)daiiMit de l'encoura^'ement donné par madame d'Kstrelle à vos prétentions matrimoniales? Voilà pourquoi j'ai saisi avec empressement le prétexte que vous me donniez pour me présenter chez elle, espérant que rélrangeté de votre lettre la déciderait il me recevoir. C'est ce que vous n'aviez pas prévu.

— Si fait, mordieu! s'écria M. Antoine ; je m'étais fort bien dit que la cl^ose arriverait si...

— Si quoi, monsieur?

— Si j'avais deviné juste. Je m'entends.

— Mais, moi, je n'entends pas.

— Ça m'est fort égal.

— Pardonnez-moi, vous souhaitez que je devine. Vous avez pensé que j'étais assez fou, assez sot, assez impertinent pour aspirer à l'attention de cette dame?

— Et, Il présent, j'en suis sûr! Tu lui as déclaré tes sentiments, et je vois ton air de triomphe. Kn même temps, tu te frottes les mains de m'avoir éconduil ! Tu vas conter ça à ta chère mère! Tu vas lui dire: (ill la j^obe, le richard! 11 s'est imaginé, en nous jetant un morceau de pain et en prenant une jeune fenmie, nous railler et nous déshériter ! Eh bien, il n'a réussi qu'à se couvrir de honte. Il vieillira seul, il mourra garçon, et, malgré lui, nous serons riches...»

— Vous vous trompez, monsieur, reprit Julien parfaitement maître de lui-même. Je n'ai j)as fait cet ignoble calcul, et je ne !c ferai jamais. Vous vou> marierez demain, si Ix)n vous semble, et vous épou-^

AXTONMA. 147

serez qui VOUS voudrez, fon scTui cnchanU', pourvu que la dij^nité de ma mère et la mienne ne servent pas d'enjeu à votre entreprise. Voilà ce que je désirais pouvoir dire; à madame d'Kstrelle, voilà ce que je vous dis, Kt, à pn-sent, je n'ai plus qu'à me raj)peler que vous êtes mon oncle et à vous présenter humblement mes devoirs.

Julien allait s'éloifrner après avoir salué profonléuient M. Antoine, (lelui-ci le rapDela d'une lav^n mpérieuse.

— Et mon lis? qui me le payera?

— Kvalucz-le, monsieur.

— ('inq cent mille IVancs.

— Parlez-vous sérieusement?

— VI si je parlais st-rieusement?

— Je vous croii'ais, vous sncluint incapable de ronq)er une persoimecpii s'en r;q)|)orte à vous.

— Des llatterit's! des l)assesses!

Le rou^M' moula au visa;;'e du jeune artiste ; il

eparda lixemciil M. \iitoiii(', essayant de se persuader u'il *'I;iil ri'ellemcnl ali<'n(" ;ui point (pic ses invectives o pouvaient atlcindi'c un iKnnnic de san^-lVoid. ntoint p("ii("lra sa pciisi'-c cl (il un ctVort pour se dmer.

— yVlon^, dil-il, ne parlons plus de (:::\\ Je vais prendi'e le^ dt'bi'is cl la peinture ; j'en suis pour nies

•ais (le conliance et de l)ont«'. (a m'apprendra à ne lus sortir de mes idées et de mes principesl Marche cvanl, et j)Ius un mot'

Ils rotourniToiil ;\ Talclier. Là, M. Antonio, niuol connue la rancune, reprit la plante, r<"pi, le lablean, et, sans vouloir être aidé de personne, sans regarder Julien, sans remuer les It'vres, il sortit du pavillon pour n'y i)lus reparaître.

Marcel revint bientôt deniander à Julien ce cpil s'était pass»'. Julien, avec franchise, avec fermeté, le lui ra- (•o;ila (Ml présence de madame Thierry.

— Maintenant, ajoula-l-il , ma conduite irréllechie vous a ii)
 (|uit'lés, je le sais. \ous m'avez cru aus>i fou (pK^ l'oncle An-
 toine, et ma mri'e s'effraye d'un sentiment fpi'elle croit devoir
 m'être funeste. Détrompetoi et calme-loi , chère mère, et toi,
 Marcel, rendsmoi restime qu'on doit à un homme raisonnable.
 On peut être tel en déj)it d'une imprudence commise, et je recon-
 nais avoir été fort étourdi en olfrant à notre bienfaitrice un objet
 (jui ne m'appartenait pas. Ceci est un élan de reconnaissance as-
 sez déj)lacé, mais dont elle ne s'est pas scandalisée, parce ({u'elle
 n'y a vi (ju'iioe ('motion diirne d'elle et conforme au respec (jui
 lui (>sl dû. Je me llatle (pfelle en est i)lus persua dée encore de-
 puis qu'elle m'a donné audience, et j(vous jure à tous (I(mi\ . sur
 ce (pie j'ai de plus sacré sur l'amour filial et l'amitié fidèle, rpie
 rien de fâclieu pour madame d'Rslrelle, rien d'ineonvenant de m
 l>arl. rien d'alll'^M'aiit pour vous ne résult("ra de m (•Q)nduil(^
 à venir. .Ne re^MVttons pas la maison d Sèvres, ma bonne mère :
 nous ne la tenioîs pas, moins que madame d'Estrclle ne devint
 madame Ai

toine Thierry, ci tu ne penses certainement pas que cela eût pu
 avoir lieu. Quant à toi, mon cher Marcel, sois béni pour tout le
 mal (juo tu t'es donnt^ ; mais te voilà \)\(\] convaincu désor-
 mais (|uo c'était en pure perle, et (jue l'oncle Antoine ne donne
 rien pour rien, testons tranquilles à présent, reprenons notre vie
 où nous l'avions laissée avant ce mauvais révc de fortune. J'ai
 toujours des bras pour travailler et un crr'ur pour vous chérir, et
 même, à partir d'aujourd'hui, je me sens plus dispos, plus
 vaillant et plus sûr de l'avenir que je ne l'ai jamais été.

dette fois, Julien disait la vérité, et ne montait pas son courajje
 [D]Our rassurer sa mt're. Il se sentait, non pas tranquille, niais

fort; ses deux entrevues coup sur coup avec Julie avaient imprimé à son âme une direction nouvelle, un /laid plus sur. Il avait trouvé devant elle une inspiration qui résumait le caractère et la personnalité de sa jeunesse. Il était sûr de lui avoir ouvert son cœur, et de ne l'avoir ni offensée ni offensé. (Il croyait-il être aimé? On, mais- elle sentait peut-être maigri lui d'une manière vague, et il y avait de mystérieuses délices dans sa réponse. Il avait compris sa mission dans la vie de si bien exalté et dévoué (qui était bien réellement sa vocation)- individuelle. Ce qu'il avait dit, il voulait le faire, et il «laid de force à le faire. Aimer en silence, ne rien dire, n' rien surprendre <t ne rien savoir (pie l'occasion de se dévouer sans réserve, tel était son plan, >à M» («nt». sa profession de foi, pour ainsi dire.

— Kl, à présent, pensait-il, que je souffre beaucoup, cela peut arriver; mais j'ai tant de joie à souffrir noblement et à me taire pour l'amour d'elle, (que je resterai vainqueur de ma souffrance, et que ma mère n'en ressentira plus jamais le contre-coup. Il faudra être grand dans la lutte de mes instincts contre mes devoirs. Eh bien, pourquoi non ? J'ai toujours aimé les choses élevées et les sentiments (qui dépassent le vulgaire. Oblige d'être un homme, et persuadé que le devoir est dans les liens de la famille, je ferai sans doute un jour comme a fait Marcel : j'épouserai une honnête femme qui sera dès lors ma meilleure amie. Jusqu'à-là, je veux me conserver libre et chaste. Je veux aimer sans espoir, et s'il se peut sans désirs, cette noble Julie (qui ne peut être à moi; je vaincrai le désir, je porterai le sentiment fraternel jusqu'au sublime, et je ferai pénétrer le sublime dans toutes mes facultés. Je ne serai pour les autres qu'un joli artisan bien patient et bien doux, cherchant la grâce et la fraîcheur dans des pans de roses; mais, à force d'étudier le di-

vin mystère de la pureté dans le sein des Heurs, on peut avoir la révélation de la sainteté dans l'amour. 11 me semble qu'il est beau de se dire qu'on pourrait travailler à surprendre une femme aimée, et (ju'on l'aime trop pour le vouloir, ('/est li\ une vie toute de méditation l't de sentiment. iJi bien, j'en \ivrai aussi lonj;temps (jue j)o>>il)le. Je vivrai de ma pensée comme les autres vivent de leurs actes, et je serai piüt-êlre ainsi plus

ANTONIA. loi

lieureux quf3 pas un ! Je me sentirai soutenu par un enthousiasme qui ne s'usera pas dans les déceptions. Je respirerai tout seul et à toute heure dans le heau, dans le pur et dans le ^and encore mieux que mon pauvre père, qui éprouvait ce besoin -1^1, mais (pii croyait le satisfiire dans telles ou telles conditions de luxe ou dans le commerce de tels ou tels personnages, il ne m'en faudra pas tant à moi , et je serai vraiment bien plus riche, n'ayant besoin ([ue d'être content de moi-même.

En s'élançant ainsi de parti pris dans les ré«,Mons de l'idéal, Julien suivait en ellet un secret penchant qui s'était développé en lui de bonne heure, il avait reçu une assez belle éducation , et, tout en étu<liant son art assidûment, il avait beaucoup lu ; mais, port>'* à l'enlhousiasme austère, il n'abandoiuiait pas son goût à tous les sujets et son plaisir à tous les genres. De tout ce (jui avait nourri son adolescence, le grand Corneille était ce (ju'il avait savouré avec le plus de salislaction et de huit. C'est l\ (ju'il avait trouvé, sous la l'orme la plus élevée, lu plus forte et la plus lièiv aspiration à l'in-roïsme. Il préférait cet enseii^nement mis en action, ces grand«'s vertus s'exprimant et se manifestant par elles-mêmes, au\ discussions dv la philosoplTu^ contenqkoraiiK*.

Ce n'est pas ;\ diic (|iril (irdaignât l'esprit de son temps, ni cpi'il sr tint à l'i-eart du prodigieux mouvement (|ui se produisait alors dans les idées. Au coi)train', il «'lait un des robustes produits de cette ("poque

inntjuo dans l'hisloire pour les illusions fjrando^os on aUnu-
lant les résolutions fi)rmdal)los. On ('Mail aux derniers jours de
la monarchie, et très-peu de gens sonj::eaient à la renverser. Du
moins Julien n'était pas de ceux (|ui y sonj:ieaient; il allait très au
dclii de cetli; attente d'un fait quelconque dans la [)oliti(pie. Il
s'enivrait des découvertes et des rêves de la science morale et (le
la science naturelle, récemment déf:ap:ées,])(our ainsi dirt? en
bloc, des nuaij:es du passé. Lagranp:e, liailly, Lalandc, liertliollet,
Monge, Condorcet, Lavoisier réolutioimaient déjà la pensée.
Quand on se reporte à cette rapide succession de travaux heureux
qui , en peu d'aimées, fit sortir l'astronomie de l'astroloïïie, la chi-
mie de l'alchiuiie, et, sur toute la ligne des connaissances hu-
maines, l'analyse expérimentale du préjugé aveugle, on reconnaît
qu'en faisant la guerre aux superstitions, les philosophes du
xvui'* siècle ont affranchi le génie individuel de ses entraves en
même temps (jue la conscience religieuse et sociale des peuj)les.
Aussi quelle audace, (pielle eTervescence, (picl enivrement dans
ces premiers élans vers l'averiii"! L'esprit humain a saUn'* le so-
leil di progrès, et déjà il croit s'emparer de tous ses rayons. A
peine la première«' monigollière s'est-elle enlevée sur ses ailes de
fi'u, (|U' deux hommes se risquent à traverser la Manche. Aussi-
tôt l'humanité s'écrie : « Nous sommes maîtres des routes de rat-
mosj)hèr;'; nous sommes les hahilanls du ciel ! »

Dès le lemp.^ou .s'eiic idre l\rtuit('menl noire n'-cii ,

ce noble début de l'idée nouvelle avait trouvé sa formule dans le mot de perfectibilité. (l'est Condorcet qui en ébauche magnifiquement la doctrine, et qui, sans tenir compte de la faiblesse humaine, pressent pour elle des destinées sans limites. Il croit à l'infini au point d'espérer le secret de la destruction de la mort, et tout ce qui pense, tout ce qui lit commence à croire avec lui à la prolongation indéfinie de la vie physique. Parmentier croit d'ailleurs conjurer à jamais le spectre de la famine en acclimatant la pomme de terre. Mesmer croit avoir découvert un agent mystérieux, source de tous les prodiges. Saïfit-Martin annonce la réhabilitation de l'âme humaine et fait pénétrer le dogme de l'infinie lumière dans les terreurs des anciens dogmes. Cagliostro prétend ressusciter la magie d'une manière naturelle et concrète ; en un mot, le vertige de l'avenir enivre toutes les têtes, les plus positives jusqu'aux platoniciennes, et, au milieu de cette stimulation, le présent apparaît comme un obstacle dont personne ne daigne se soucier. La vieille hiérarchie, le clergé intlexible, sont encore là debout, s'efforçant de ressaisir le pouvoir (puissance) ; mais la libération de l'humanité inaugurée « Il y a cinquante ans », et la révolution ont (pu) empêché de répandre le sang, les « louces cliimères exotiques » les idées de vengeance ; à la veille de l'orage, les âmes sont en fête, et je ne saisis (pielle lièvre) d'idée il prépara les magnifiques élans de 81).

164 ANIONIA.

Julien était plein de cette foi et de cette volonté qui semblaient providentiellement descendre sur la terre au moment manqué pour les grandes luttes ; mais il y portait un certain calme qui tenait au régime, à l'habitude et aussi au tempérament de sa pen-

sée. 11 y avait t;n lui, non à l'état de discussion, mais i\ celui d'instinct, un certain mysticisme philosophique et comme un besoin de se sacrifier. S'il n'eût aimé une femme, il eût aimé la liberté avec fanatisme. L'amour disposa de lui pour le dévouement. Aussitôt (ue Julie eut rempli son âme, il ne pensa i)lus à lui-même que comme à une force (qui devait servir à protéger Julie. L'idée lui vint-elle qu'elle pouvait ou devait lui appartenir? Oui, sans doute, elle lui vint, confuse, parfois impérieuse, mais vaillamment combattue. Il n'avait pas de préjugés, lui; il n'était pas, comme l'oncle Antoine, ébloui par le rang, le titre, l'élévation ; il savait la naissance de Julie médiocre et sa fortune compromise. Il se sentait d'ailleurs son égal, car il était (h; ces hommes du tiers, remplis d'un légitime et tenace orgueil (qui commentaient à se dire : Le tiers est tout, connue on a dit ensuite : Ici peuple est loi, C)omme on dira un jour: Cuius est Umt, sans nier aucune noblesse, qu'elle vienne de l'épée, de la toge, de l'usine ou de la charrue. Julien ne voyait donc pas dans la comtesse d'Kstrelle une femme placée au-dessus de i lui par les circonstances, mais bien par le mérite personnel. Ce mérite, il se l'e.vagérerait peut-être, c'est le privilège de l'amour de graviter sans cesse vers les

hautes régions de l'âme et de se croire appelé à la conquête des divinités. Aussi alliait-il dans sa passion une admirable humilité à une fierté sans bornes.

— Je ne suis pas digne d'une telle femme, se disait-il ; il faudra que je le devienne, et, quand je le serai à force de patience, de désintéressement, d'abnégation et de respect,... eh bien, alors je me sentirai peut-être le droit de lui dire : « Aimez-moi. »>

Pourtant il se demandait parfois si ce jour-là viendrait avant que les circonstances imprévues de l'avenir eussent disposé du sort de Julie, et alors il se répondait :

— Kh bien, j'aurai son estime, son amitié peut-être, et le temps consacré à me gouverner noblement ne sera pas perdu pour moi-même.

Madame Thierry fut donc surprise et ravie de voir revenir en lui tout d'un coup, et le jour même de cette grande aventure, l'enjouement et toutes les apparences de la santé physique et morale.

— Mon ami, dit-elle à Marcel dans un moment de tête-à-tête, je n'ose pas t'avouer ce (lui me passe par res)rit; mais il a l'air si heureux... Mon Dieu! crois-tu cela possible;?

— Quoi?... dit Marcel. \h ! i)ui , l;r visite à madame; d'Kstrellt;! Kh bien!... v^ s'est vu, ma bonne; tante;; il est assez beau garçon et assez aimable pour plaire; à une grande- dame ; mais celleM'i est ruinée et lù'U se tira épique; par un riche mariage*, épi'il l'an! lui souhaiter, à la comédienne épique ce; ne soit pas acceptable un

r)6 ANTDNMA,

lieu) vieux lionnu'. Je ne la crois pas hardie et vaillante comme vous l'avez élé, vous, et, d'ailleurs, ce qui vous a réussi nuit généralement ; les grandes passions sont un numéro (jui j::ai;ne sur cent mille (jui j)erdent à la loterie du destin! Ne souhaitons pas cela pour Julien et pour elle !

— Non, je ne le souhaite pas, c'est trop hasardeux en elle; mais, s'il lui plaît pourtant, (qu'il arrivera-t-il ?

— Je ne sais; mais elle est vertueuse, il est honnête lioninu' : ils i-outtViront luus deux. Mieux vaudrait les éloigner si on pouvait.

— l'h oui! c'est ce que je te disais d'ahord. Ouel dommage pourtant! Si heaux , si jeunes, si hons tous les deux ! Ah ! le sort est quelquefois bien injuste! Si mon j)auvre mari lui eût laissé notre fortune, Julien eût pu être un j)arli pour elle, puis(ju'elle est pauvre et sans orgueil de famille! Hélas! (pie Dieu me le pir-doime! voici la première fois (jue je hlème mon André! Ne parlons plus de cela, Marcel, n'en p.u'lons jamais!

— il faudra pourtant penser, reprit le procureur, à ne pis laissi'r tro^) llinhcr le co'ur de Julien. Aujourd'hui, c'est feu de joie, parce (|u'il esjière probable- 111 'U ; mais, -demain, ce serait l'incendie.

— Que ferons-nous donc , Marcel i

— Je lu» sais pas. Je vomirais pouvoir co.ifesser m id une d'Kstrelle, et surtout l'oncle Antoine, car je nj suis pas dupe de M plii!osoj»!iie, et je 'ji'.iins...

— (Uie crains-tu '."

— Je crains tout! Avec lui, no faut-il pas s'attendre ii tout?

Madame (rp^.streile avait été presque malade de toutes les émotions de la journée. La visite de Julien l'avait achevée; mais, dès qu'il fut sorti de chez elle, l'espèce de fièvre que lui avait causée l'incartade de M. Antoine fit place à un accablement non dépourvu de douceur.

— J'ai un ami, se disait-elle, un excellent ami, voilà (jui est certain, dût le monde entier se nuKjuer de moi en me voyant si confiante dans la parole d'un liomme (|ue je ne connaissais j)as il y a {luelques heures ; miis dois-je ai^réer cette amitié si vive? n'estelle pas dauf^ereuse pour lui et pour moi? Il est vrai (lu'il ne m'a pas demandé de l'a^^^réer. Il est parti connue (piel [u'un (\m ne dépend de)personne et cpii aime sans permission. Tuis- qu'il dit ne rim espérer, n'est-ce pas son droit d'aimer? Kl i\\ni pourrais-je faire pour l'en empéi'her?

Julie reconnut hien, vis à vis de sa conscience, qu'elle ii':iniMit ji;is du l'ecevou' Julien après ce cpie madame Ihierry lui avait l'évéh'- du sentiment qu'il nourrissait pour elle.

— Au f lit, poui'(pioi l'ai-je re(u cpiand nitm premier mouvement était de lui fture dire lo mol si 8im;)le et si ci)nclu;mt : u 11 n'y a pas de ré^ionse!)> C/était nie d«"IKUTa>ser à la fi>is de l'omcN' et du neveu... Mais ce dernier méritait il une humiliation? Ne senait-il pas iH)ur sauver mm ho.ineur d'une cm-

bûche flétcstîihle tendue par monsieur son oncle? N'avait-il pas l(; droit do nw- dire là-dessus tout ce qu'il m'a dit, et, quant à ce qu'il s'est permis d'ajouter (TuFi peu trop tendre peut-être pour son propre compte, en suis-je blessée? dois-je l'être? J'ai beau faire,]<• ne trouve pas. Il s'est offert, il s'est donné à moi sans me rien demander. Il ne m'a pas seulement laissé le temps de lui répondre. Que je veuille ou ne veuille pas, il m'a fait présent de son cœur et de sa vie. Il ne m'a point parlé comme un amoureux, vraiment ! mais comme un esclave en même temps que comme un maître. Tout cela est bien singulier, et je m'y perds. Je ne sais pas ce que je sens pour lui. La seule chose certaine, c'est que je crois en lui.

Il semblait à Julie ainsi qu'à madame Thierry et à Marcel que le lendemain de cette étrange journée dût être gros d'événements. Ils s'interrogèrent en vain sur le dépit de M. Antoine : à leur grand étonnement, ni le lendemain, ni les jours suivants n'apportèrent rien de nouveau dans leur situation respective. L'horticulteur s'en alla à la campagne, on ne put savoir où. Il n'avait pas de campagne, du moins à la connaissance de Marcel, qui croyait savoir ses affaires et «lui n'en savait qu'une partie. Quand il se lut bien convaincu (h; son absence, il s'en incpiiéta; mais on lui montra des ordres écrits de sa main (jut! le ciicf de. ses jardiniers recevait tous les matins et (jui lui traçaient ('\act(Mnent l'ordre* et la nature des soins à picndre de certaines plantes délicates. Ces bulletins horticoles

ANTON IA. ' J.VJ

étaient sans (lal(3, sans timbre de poste. Ils étaient ap()ortés par le valet de chambre de l'ex-armateur, un vieux marin esclave de sa consif^e, dévoué comme un nè^re, muet comme une souche.

— Allons! disait Marcel à madame Thierry, il boude, cela est certain, ou bien il a honte de sa folie, et pour quelque temps il se cache. Espérons qu'il reviendra corrigé de sa matrimoniomanie, et (ju'il tiendra à honneur de ne pas rompre certain marché relatif ii ce pavillon. Vous avez besoin de l'indemnité, et je ne vous cache pas que madame d'Kstrelle a fjrاند besoin de la somme promise. Jt^ ne sais pas quelle mauvaise mou(;he piqu(; ses créanciers, mais les voilà (jui tout à coup montrent une impatience et une iuppiiétude étranj^es. Ils vont jusqu'à menacer de céder leui's créances à un créancier principal, (pii spéculerait à

coup sûr sur les emplacements de la clientèle, et c'est là ce (qu'il y aurait de pis.

— Je ne suis pas là (pour) disail-il deux jours après à madame de Kerselle, (qui venait de rendre visite à son beau-père malade; je crains (que M. U. marquis n'ait meurt? à l'impioviste saissav(«ir n'oubliez vos affaires.

— J'ai ne C(ontinué pas sur ses bontés pour moi , l'époudit Jidie; mais je ne puis croire (qu'il me laisse aux prises avec les créanciers du comte, lorsqu'il n'est pas s'agit (luc de prendre? (pour les dispositions pour en finir. Il faut bien «U adin'ltin' ((Ile pin'-i'ile frayeur des privations (qui louriennent les VHJIIaids «goistes; mais après lui...

— Apres lui?... reprit Marcel. C'est le diable qui est après lui, je- veux dire à ses trousse. Sa femme ne vaut rien, j'ai peur d'elle; elle ne vous aime pas et elle ne vous est rien , puisque votre épouse, n'était pas son fils.

— Mon Dieu, vous voyez tout en noir, mon cher procureur! Le marquis n'est ni très- vieux ni très-malade. Il doit avoir fait son testament. La marquise est dévouée, et ce qu'elle ne ferait pas par tendresse, elle le fera par devoir. Ne découragez pas, vous êtes toujours soutenue.

— Je ne me discourais pas, moi, si je pouvais mettre la main sur mon oncle I Qu'il achète et paye le pavillon, nous gagnons un ou deux mois de trêve. Nous avons le temps de vendre ou de céder à prix débattu la petite ferme du Heauvois, sinon on nous exproprie brutalement, et nous perdons cent pour cent sur ces bribes encore précieuses aujourd'hui !

Julie, (jui, en d'autres moments, s'était beaucoup j):cu('upée de sa situation, était arrivée à cet état de lassitude cpïi tient lieu de courage. Klle était d'une pliilosopliif (jui (tonnait et impatientait Marcel.

— L(î diabk' m'oiïiporti', disait-il tout ba> à la nic-re de Julien, oïi jurer.iit (ju'à pit'senl elle ne demande pas mieux (lue d'être mise sur le pavé !

Ltail-ce là, fii ctl'.t , la secrète pensée de madame d'Estrelle? Se disait-elK* (jue, pauvre et aban- (h)nnée de la famille de son mari, elle ne devrait plus

tant (rf'jjrards au nom qu'elle portait, ot qu'elle pourrait dès lors disparaître de la scène du monde pour vivre i\ sa j^uise et se marier selon son inclination ?

Oui et non. l'ar moments, elle retrouvait cette rêverie d'un bonheur ignoré qui lui était venue comme une vision charmante dans l'atelier de Julien. Kn d'autres moments, elle redevenait la comtesse d'Estrelle, et se demandait avec etlVoi comment elle romprait avec son entourage, avec ses habitudes, et si elle pourrait sup[]Ortei' le blâme et les dédains, elle si vant('e et si respectée jus pi'ïi ce jour d'un nombre restreint, mais choisi , de personnes considérées.

On sait (lue cette époque était inanpiée par une réaction violente et désespérée dans certaines réptions aristocratiques contre l'envahissement de la démocratie. Aucune autre épofjue de riïis-toirc n'otlVe peutêtre de si étranges contrastes. D'un côté, l'opinion, reine du moncU* nouveau, proclamait les doctrines de l'égalité, le mépris des distinctions social» s, la philosophie de Jean-Jacrpies llousseau, de N'oltaire et de Diden^t; de l'autre, les

pouvoirs. elVrayés d'un progrès qu'ils n'avaient pas os»'- combattre, essayaient une résistan'e tanlive (pii drvail h's pivcipiter «lans ral)iifie; mais, pour (pii ne vivait (pi«' dans un horizon étroit, sans iév»"lalion du lendemain, cette résistance prenait i\c> piopoi lions l'oiinidables, et une laible et d(Miit' Irninic comme madame d'I.stndle devait en être eiVrayée. Coiinn»- Ions een\ de sa caste, elle crov.iil voir dans la eondiilr de la eonr U> destinées

(If Ju France, cL il y avait alors des moFin'iits où I(î roi, épouvanté, s'etî'orçait de ressusciter la monarchie de Louis \IV : tristes et vains efforts, mais qui, re^'ai-dés d'un certain point de vue, paraissaient assez st'-rieux pour irriter le peuple et pour auj^menler la morgue des privilégiés. La cour et la ville avaient acclamé le triomphe de Voltaire ; au lendemain de ce triomphe, le clergé lui refusait une tomhe. Mirabeau avait écrit un chef-d'uvre contre l'arbitraire des lettres de cachet. Le roi avait dit de Beaumarchais : « Si l'on jouait sa pièce (le Mariage de Figaro), il faudrait donc détruire la Bastille ! » Le tiers grandissait en lumières, en ambition, en valeur réelle; la cour rétablissait les privilèges dans l'armée comme dans le clergé, et décidait — ce que le cardinal de Richelieu n'eût osé faire — (jue, pour être officier ou prélat, H fallait désormais faire preuve de quatre générations de noblesse. La constitution américaige venait de proclamer les principes du Contrat social de Jean- Jacques ; Washington et la Fayette rêvaient l'affranchissement des esclaves; le ministère français accordait de nouveaux encouragements à la traite des noirs; le bas clergé se démocratisait de jour en jour; la Sorbonne cherchait (juerelle à Buffon, et le haut clergé demandait une loi nouvelle])our rrprimer l'art r/'écriûx; l'opinion s'élevait contre la peine de mort, la (jurstion préparatoire était encore en vigueur.

La reine avait protégé Beaumarchais; Baynal était forcé de s'exiler.

Ces tentatives de réaction au milieu des entraînements du siècle avaient leur contre-coup dans les coteries dévotes, et généralement la haute noblesse blâmait ceux de ses membres qui s'étaient laissé charmer par les séductions de la philosophie nouvelle. Dans les salons conservateurs, on accablait le roi et la reine de malédictions et de sarcasmes dès qu'ils semblaient abandonner les théories du bon plaisir. On se rattachait à eux, on croyait tout sauvé dès qu'ils apportaient une pierre à l'édifice contre l'esprit révolutionnaire, et pourtant personne ne soupçonnait la rapidité du flot et l'imminence du débordement. Tout se traduisait en moqueries amères, en chansons, en caricatures. On affectait de mépriser le danger au point d'en rire de pitié.

Les personnes qui entouraient immédiatement Julie étaient (h; cette humeur d'orgueil et craintive vers laquelle sa propre douceur timide l'avait portée naturellement ; mais, autour de ce petit cercle, ennemi de tous les exaltations, elle sentait la pression d'un cercle plus vaste et plus redoutable, celui de la famille du comte d'Artois, la famille hautaine, irritée de sa muette résistance aux opinions absolues; et encore au delà (le ce cercle redoutable, (premier évitait d'approcher, il y en avait un plus puissant et plus menaçant, (Maison de la seconde l'ennemi du parti progressif. Ce cercle-là, exclusivement bilingue, ennemi du progrès, contempteur des philosophes, ouvertement hostile au plus-puissant Voltaire lui-même>.

imbu de tous les préjugés de la naissance, conservateur exaspéré de son prétendu droit, était pour Julie un sujet d'effroi puéril peut-être, mais immense et conflagrant. La marquise était connue pour une femme avide, méchante et de mauvaise foi, et on a vu que la baronne d'Ancourt elle-même, malgré ses idées rétrogrades, en parlait, ainsi que de son entourage, avec une grande aversion. Julie la connaissait fort peu, et s'efforçait de la croire sincère dans sa dévotion; mais elle en avait peur, et, quand elle s'interrogeait elle-même sur l'état de crainte et de tristesse où elle vivait, elle voyait en face d'elle le spectre fâcheux de cette personne sèche, à l'œil verdâtre et à la langue impitoyable. C'est alors que, par excès d'effroi, elle tâchait de la justifier en parlant d'elle, ou d'imposer silence à ceux de ses amis qui osaient la qualifier de harpie et de porte-malheur.

Naturellement, la pauvre Julie détestait les opinions de la marquise et de son monde; mais elle n'avait pas assez d'expérience, elle ne se rendait pas assez compte de l'esprit général de son temps pour apprécier le néant des persécutions (qu'il lui eût fallu braver, si elle eût résolu de vivre selon son cœur et selon sa conscience. Elle était là dans cette cage du préjugé comme un oiseau (qui croit que l'univers s'est fait cage autour de lui, et qui ne comprend plus le souffle du vent dans les feuilles et le vol des autres oiseaux dans l'espace.

— Il y a peut-être des gens heureux, Stéphanie disait-elle.

ANTONIA. 1 ri-

mais qu'ils sont loin! Et quel moyen d'aller les rejoindre ?

C'est ainsi qu'à la veille d'une révolution terrible les prisonniers du passé pleuraient sur leurs chaînes, et les croyaient ri-

(l'cs sur eux pour l'éternité, i.e plus souveni, néanmoins, Julie oubliait (ouïe cette question des faits extérieurs pour se perdre dans de; vaj^ues contemplations et dans (1(î secn'»tes préoccupations d'un nouveau f^enre. Nous verrons bientôt (juel en était le sujet, et cond)i(n ce co'ur j^énéreux, mais timide, avait de peine à st; mettre d'accord avec luimême.

(Juin/e joui's s'élaiciil ('coulés depuis l:i catastrophe de VAiinh-nia, et madame (THstrelle n'avait ni vu, ni enleïidu, ni apeïru Julien. l'Ile eût pu croïic (lu'il n'avait jamais exist(", et (pie les deux entrevues ('taïeut un rêve. Madam*; Thieï'iy n'avait jias mis le pied au jardin, et, lorsrpie Julie ("loni!(("e avait envOy(" prendre de ses nouvelles, ou lui avait iM'pondu (pi'elle était un peu soulh'anle, — rien dintpiit'tanl, — niais forcée de {'arder la chambï'c.

Marcel, interroj^é, éludait les (questions, conlii'mait In légère !n(lis[>(>sil on d(» sa tante et n'entrait dans aucun (h'tail. Julie n'osait pas insister : elle devinait (pie sa voisine \ouIait KUïipi'e tonte espree de relation, t(Mil pKlexIe de rapports, mt'me indirects, entre elb» et son lils.

l'.nliu madanuï Thieri'y icpaïut un malin, au wj)nient (Ml Julie ne l'atlendait plus. Inlcrojj^éc avec

craïiile el réserve, elle répondit avec abiuidoiï.

— Ma cherc et l)ien-aimée comtesse, dit-elle, il faut me pardonner un mauvais rêve (lue j'ai t'ait, et cjui maintenant se dissipe. J'ai été Irop prompte à juger, je me suis follement alarmée, et je vous ai elirayée de mes chimères. J'ai cru (pic mon fils avait l'audace de vous aimer, et je l'ai si bien cru, (pi'il m'a fallu cette quinzaine écoulée pour me désabuser. Oubliez donc ce que je

vous ai dit, et rendez à mon pauvre enfant l'estime qu'il n'a pas cessé de mériter. 11 n'élève jusqu'à vous ni ses regards ni ses vœux. 11 vous vénère comme il le doit, et s'il fallait périr pour vous, il y courrait; mais il n'y a \nnnl là dedans de passion romanesque, il n'y a que de la reconnaissance ardente et vraie. 11 me l'a juré. Je doutais d'abord de sa parole, j'avais tort. Je l'observe, je fais mieux, je l'épie depuis quinze jours, et me voilà rassurée. 11 ïïange, il dort, il cause, il s'occupe, il va et vient, il travaille f^aiement; en un mot, il n'est point amoureux : il ne cherche pas à vous apercevoir, il parle de vous avec une adulation tranquille, il ne désire en aucune façon l'occasion d'attirer vos regards, il ne la recherchera jamais. Pardonnez-moi mes sottises et m'aimez comme auparavant.

Julie accepta cette déclaration très-sincère de madame Thiérry avec une aimable satisfaction, lilles par- Irrciii d'autre chose et restèrent une heure ensemble; puis elles se quittèrent en se félicitant l'une l'autre de n'avoir plus aucun sujet de trouble, et d'î pouvoir re-

louer leurs relations sans agiution ni danger pour r)ersonne.

D'où vient qu'en se retrouvant seule Julie se sentit icciiblée (l'une tristesse inexplicable? Elle en chercha vainement la cause, et s'en prit aux visites qui survinrent. VMv trouva sa vieille amie, madame des \lorges, iisupportablement bavarde; le vieux duc de Juesnoy, lourd et monotone comme un marteau de or^^e; sa cousine, la présidente Boursault, prude et ,rimarière ; rabln'* (dans toute société intime, il y avait oujours alors un abbé), elle trouva l'abbé personnel t fadasse. Enfin , lorsqu'à l'heure de la toilette, Canille vint pour la coïtler, elle la renvoya avec huneur en lui disant :

— A quoi bon?

Puis elle la rajouta, et, par un caprice soudain, elle

lui demanda si, depuis trois jours, son dernier demi leuil n'était pas absolument fini?

— Eh ouï madame, dit (Camille, bien l'année la comtesse a tort elle ne pas h; (pourtant. Si elle le garde encore quelque temps, cela est très-mauvais lift.

— Comment cela, Camille?

— Un dira (jeune madame prolonge ses rejets par économie, afin d'utiliser ses rides; rises.

— Voilà un raisonneuse très-fort, ma chère, et je n'y rends. Apportez-moi vilement une rose.

— Hô! Non, madame, ce serait trop tôt. On (laissait (la madame portait son deuil à contrecoeur et

Il y a un royaume.

qu'elle chançait; d'idée connue de robe. Il lui en fallait une jolie toilette de (h; roi; hou- (juets blancs.

— A la bonne heure! Mais toutes mes toilettes n'ont-elles pas été de mode depuis deux ans que j'en suis en deuil?

— Non, madame, car j'y ai veillé! J'ai recoupé les manches et élargi la garniture du corsage. Avec des dentelles de satin blanc et une coiffure de dentelles, madame sera du meilleur air.

. — Mais pourquoi me faire belle, Camille, puis-je ne m'attendre pas?

— Madame a-t-elle défendu sa porte?

— Non : mais vous m'y faites penser, je ne veux recevoir personne.

Camille regarda sa maîtresse avec surprise. Elle ne comprenait pas, elle pensa que c'étaient des vapeurs et se mit à s'accommoder, comme on disait alors, sans oser rompre le silence. Julie, accablée et distraite, se laissa parer. Elle, quand la suivante se fut retirée, emportant les robes grises qui devenaient sa propriété (elle se regarda de la tête aux pieds dans un grand glace. Elle était mise si ravie et belle comme un ange C'est pourquoi son cœur lui criait encore : Ah ! maintenant elle se regarda dans ses mains, et se mit à pleurer comme un enfant.

ANTOINETTE. IGO

Si Julien eût été un roué, il ne s'y fût pas laissé pris pour exciter la passion de sa maîtresse. Les jours se succédaient, et chaque hasard n'amenait la même rencontre. Elle pourtant Julie, soit par excès de confiance, soit par distraction, vivait beaucoup plus dans son jardin (que dans son salon, et préférait la solitude solitaire dans les hosières à la conversation de ses habitués. Il y avait des soirs où elle s'enfermait sous prétexte de malaise et de lassitude, et, ces jours-là, elle se faisait encore plus belle, comme si elle eût attendu quelque visite extraordinaire; elle allait jusqu'au fond du jardin, rentrait effrayée au moindre bruit, puis retournait voir ce qui lui avait fait peur, et tombait dans une sorte de rêverie consternée en reconnaissant tout était tranquille et qu'elle était seule.

Un jour, elle revut une déclaration d'amour assez simple. Elle tourna, sans signification et sans cachet particulier. L'effet en fut fort of-

fensi'-e, ju^(\int (pie Julien man- :|Uait i\ tous les enf^i^cments (pi'il avait |)ris envers 511e, et se disiint (pie cela ne mcnlait (pi'un froiil lédain. Le lendemain, ell(^ (l('c«)uvril (pie celle len- :alivc venait {\u IVrrc d une d*' ses amies, et son pre- :nicr mouvement fat dt' la j»)ie. Non, certes. Julien

170 ANTDNIA.

n'eût pas écrit dans ces termes-là : Julien n'eût pas écrit (lu tout! Le billet doux, (pic, dans hî trouble de l'incertitude, elle avait trouvé assez délicat, lui parut du dernier mauvais iioût ; elle le jeta aux oubliettes avec mépris... Mais si Julien eût écrit pourtant! Sans doute il savait écrire comme il savait parler. Et pourquoi n'écrivait-il pas?

A peine Julie s'était- elle abandonn(''e i\ ces faiblesses intérieures, qu'elle en rougissait douloureusement.

— A quoi tiennent donc ma force et ma raison, se disait-elle, puisque mon cœur s'(''lance ainsi hors d«^ moi-même pour ressaisir une alVection qui me fuit ? Vraiment je ne suis préservée que par rinditlérnce dont je suis l'objet, et c'est une honte qui ne me j:uérit pourtant pas. Est-ce qu'il y a eu moi un esprit de contradiction ? Il me semblait d'abord que toute entreprise de ce jeune honnne m'eût révoltée et que je l'eusse repoussée avec tler-té, et voilà que sa soumission m'irrite, (pu* son silence me navre, que je lui en veux de ne plus song:er à moi! Evidemment j'ai l'esprit très-malade.

Un jour (jucUe était chez son parfumeur , elle rencontra Julien qui sortait. Il n'avait pas le droit de i la saluer en public, et il fei^iit de ne point la v(^ir. ' Elle trouva sur le comptoir un très-joli évenUiil (pi il avait peint pour sa mère, et qu'd venait d'ap-

porleipour (ju'on (mi fit la monture. Elle s'imagina que cela lui était destiné, et se promit de le refuser; pourtant

ANTONIA. ni

elFe attendit avec une vive impatience ce petit cadeau.

— Il iTie l'enverra mystt'rieusement, pensait-elle; ce sera une offrande anonyme, et alors...

Le présent n'arriva pas; ce n'était donc pas pour elle. Quelle folie d'avoir cru qu'il le lui destinait! Julien était amoureux de quelque autre femme,... une petite bourj,'eoise ou une femme calante du monde,... une actrice peut-être! Elle n'en dormit pas pendant deux nuits, (;t puis tout d'un coup elle vit l'éventail dans les mains de madame Thierry, et elle rcs()ira.

Malfiré elle, il lui fallut parler de Julien à sa mère, et il n'est sorte de détours qu'elle ne mit en (ruvre pour amener la conversation sur son compte. Elle voulait savoir (juelK; était la vie d'un jeune peintre, elle ne s'en faisait aucune idée, et, tout en crai{.jnant d'a|)|)rendre des détails réj)ui,'nanfs ou pénibles, elle alliiit (juestionnant toujours, d'abord sur les fjoùts et les liabiludes des artistes en ^t'-nt-ral, et puis tout à coup il lui «"(happait de diie :

— Monsieur vutr(i (ils, pare\rnq>le, avant la peite de son père, avant vos chagrins, u'avail-il pas une exisleiuv brillante, dissipée, a^Mvable au moins?

— Mon lils a toujours eu l'espiil sérieux, rt'pondait niadume Audi», el je dois duc que N's jeunes gens de lonles les classes nie paraissent aujourd'hui très-ditVt'reuts de ceux que j'ai pu til»>ei-

veï' <|.uis ma j^'uiK'sse. MOn cher mari était un txpe «h- ce jjenre U'imai^'ination fertile, iii^t'-uieusi*. et facile qui reuq>lis-

sait la vie do plaisirs imprévus, et dont le but semblait rtrc la jouissance de tout ce qui est aimable, bien plus (pie la poursuite ambitieuse de la {^doire. Il faisait des cliels-d'o'uvre en s'amusant, et aunan souci n'approcliait de son âme. Aujourd'bui, les nouveaux artistes se tourmentent []our faire mieux cjue leurs devanciers. On a invenlc la crili(iue. M. Diderot, (jne mon mari voyait beaucoup, lui apprenait souvent à s'estimer lui-même plus qu'il n'eût songé à le faire, et mon j)elit Julien écoutait ce grand esprit en le dévorant de ses grands yeux attentifs et curieux. M. Diderot disait alors : a Voilii un enfant qui a le feu sac é ! » Mais mon mari ne voulait pas (pi'on lui mît trop d'idées dans la lête. Il pensait que le beau doit être vivement senti et pas trop étudié. Avait-il raison? Il voulait orner l'imagination et ne pas la surcharger. Julien était doux et tranquille; il lisait et rêvait beaucoup. Sa peinture est plus estimée des vrais connaisseurs que celle de son père, et, (piand il parle des arts, on voit bien (pi'il se rend compte de tout; mais il ne plail j)as aïilan! à tout le monde, et le monde lui i)lait fort peu. Il se renq)lit la pensée de toute sorte de sujets de UK-ditation, et, «piand je lui dis : « Tu ne ris pas, tu n'es pas gai, tu n'as pas renq)orlement (k; ton âge, r- il me répond-: « Je suis beureux comme je suis. Je n'ai jamais besoin dej J m'('t«»in(lii'. Il y a tant de .sujets de rt'll('\'i(Mi! »

Ces épanchements de mailain»' lliiei-ry révélaiient peu à peu J(di«'ii à madame (rKslrelle, et l'espèce de

respect qui Pavait surprise ù première vue devenait eu elle comme une crainte émue qui le lui taisait aimer davantage^T. Il ne lui était plus possible de voir en lui un inférieur, et pourtant ce

jeune artisan faisait partie de la classe dont on disait autour d'elle : Ces (j)ena-là! Klle s'etforçait parfois, quand elle causait avec ses amis, de plaider pour les intelligents et les forts, de (j)uek|ue rang (j)u'ils fussent. Ses amis étaient assez avancés pour lui répondre : ((Vous avez mille fois raison, la naissaiK e n'est rien, le mérite seul est (piclque cliose ; » mais c'étaient là (\o<, maximes à l'usage (les piTsonnes éciai-rées, et r en de j>liis. La pratifjuc! de l'égalité n'était nullement passée dans (îs lud'uis, et les mêmes personnes ne maii(p)aient pas, un instant après, de hlâmer vivement (cl duccpii fivail fumé ses lerri;s avec une dot roturière, ou telle princesse (|ui s'était coiHV'c^ iVww pclil (Wlicier de fortune juscu'à vouloir l'épouser, au grand scandale les liunnctrs (jrits. lue jeune tille, une jeune veuve KUivaieiit s'épreiidi'e d'un li(unuie liien m", fût-il Kiuvre; mais, dès (|ii'il n'él;iit (kis)ii\ c'était un enlrailement honteux, un attrait immudiîjue; elle sacrifiait ie> piinciH's ii ses sens; le niiaiage ne justiliul lien, •Ile lond)ail dans !e nit" |iis pidilir. Julie, (|ui avait écu d'e^ime et de e(»n>iidéiationii, seuls dédommagceiits «le sa triste jeunesse, avait des frissons glacés Uand elle enternlail |>ai'lei' ainsi, et, >i r«)l>;et de sa)ûssion secrète lût entre en ee moment dans son petit j'.ercle eu appareni-e si tolérant et si bonhomme, elle

eût été forcée de se lever pour lui dire ; « Q)ue venezvous faire ici, monsieur? »

Mais le petit cercle s'en allait à neuf heures, et, dix. minutes après, Julie était au jardin; elle re^^ardait la petite lumière du pavillon (qui tremblotait commtî une étoile verte ii travers le feuillage, et, si Julien lui lût apparu au détour d'une allée, elle s'ima^'inait qu'elle n'aurait pas pu le fuir. Pendant toutes ces agitations de la pauvre Julie, Julien était presque calme; son inten-

tion était si droite, si sincère, (|ue son esprit avail retrouvé la santé au point de se tromper lui-même.

— Non, se disait-il, je n'ai pas menti à ma mère. Ce que madame d'I^strelle m'inspire, c'est de l'anntié très-forte, très-élévée, très-excejuise; mais ce n'est pas, comme je le croyais d'aljord, un amour emporté et désastreux, ou, si j'ai eu cette fièvre au commencement, elle s'est dissipée le jour où j'ai vu de près cette femme simple, bonne et confiante, où j'ai entendu sa voix chaste et douce, où j'ai compris qu'elle était un angi; et que mes aspirations n'étaient pas dignes d'elle. Non, non, je ne suis pas amoureux commie on l'entend dans le sens vulgaire ; j'aime à plein cu'jr, voilà tout, et je ne permettrai pas à mon imagination de me lourmenler. La terre est à peine refermée sui" mon pauvre [>ère; j(^ n'ai pas uikî heiin à perdre pour sauver ma mère. Non, non, je n'ai pi le droit, je n'ai pas le temj)s de |m'aban(lonncr à l passion.

Marcel remarquait la tranquillité de Julien et ne se rendait pas bien compte du trouble qui perçait dans les manières de madame d'Estrelle. Il la trouva un jour roininc elle venait de rendre visite à son beauj)ère le marquis. On le tenait pour sauvé, et Marcel pouvait souffrir à l'entretenir l)ienlôt sur nouveaux, frais des embarras d'ar^^ent de sa cliente.

— Oh ! mon Dieu, vous vous donnez de p^rands soins pour moi, dit Julie; mais tout cela en vaut-il la peine? Je vous jure (pie je veux bien être pauvre; je ne m'cMinuierai probablement pas jji-luspie je ne fais.

— Vous voilà pourtant très-belle et prête à passer a soirée en i,M*andi^ compa^niie?

— Non, je vais nie dt-shabiiler; je ne compte pas sortir. Avec qui sortir.ii je donc? Me voilà brouillée avec nnidame d'Ancourt, la seule femme chez (pii, en lualité de compa^Mie de couvent, je pusse alK-r seule e soir. Je suis trop p(ûu intime avec les autres pour me présenter chez elles sans un chaperon ; madame^ les Mor^^cs, (Jiii pourrait m'en servir, est d'une papesse inouïe; ma cousine la présidente n'est pas rerue lans le ^^rand monde, et la marcuist» d'Orbe <'st à la :ampa;;;ne. Vraimeul je m'ennuir, mcmsieur Thiei'r\, e me ti'ouve trt»j) seule, et il y a des jours où je ne jeux pas m'occupfi-, n'.iyanl !•• cn'ur à ii«'u.

C'était la pi«'mièr(; fois (Jlie Juli«' se plaij^Miait de sa Ûtua- lion. Marcel la ref^arda atl<Mitivement et rélhchit.

• — H faudiait vous distraire un jhûu : (jui- nallez- /OUS queN- pielois à la conn-die?

1*6 ANTON f.\.

— Mais je n'ai plus de loi^c nulle pari; vous savez hieu que je n'en ai plus le moyen.

— liaison de plus pour aller où bon vous semble. Une loge à l'année est un esclava^re ; cela vous met en évidence et nécessite le chaperon. 11 est de petits plaisirs que les bourgeois se permettent à peu de frais et sans étalage inconnnnode. Aujourd'hui, par exenq)le, je conduis ma femme à la Comédie-Française. Nous avons loué une loge grillée au rez-de-chaussée.

— Ah! ([uel plaisir ce doit être «pie d'aller là!... On n'est pas vu du tout, n'est-ce i)ai?(On jouit du spectacle, on peut rire ou pleurer sans que la galerie vous épilogue? Avez-vous une place pour moi^ monsieur Thierry?

— J'en ai deux; je comptais en ot|Vir une à ms|r t:inte.

— Et l'autre à son fils? Alors...

— Ceci ne fait pas (luestioii : il ira un autre jour mais (pie pensera-t-on de vous rencontrer au bras d< votre |H()ciir«'ur (l.iii> les couloirs? Ou, si (piehju'ui Nous distingue et vous devine, assise à côté de ma d;une Maicel Thiei't'y, (|ue dir.i-l-on?

— Ou (lira ct^ (pi'on voudra, et \\m sera fort sO

d'y trouver cpu-Npie chose à reprendre.

— C'e.>t bien miui opinion ; mais on est so(, et l'o

dira(iue vous voyez mes piine compagnie. : encore j gaze le mot par respect pour ma femme, car on dit mauvaise compagnie.

C'est indigne, la sottise du monde! Vo!re femm

ANTON I A. ni

st fort aimable, dit-on, et Irès-estimée. J'irai la voir

emain, car je compreih que d'aller sans façon dans loge avant de lui en avoir demandé la permission

c serait pas convenable. Oui, oui, je veux faire conissance avec elle, et nous irons un autre jour à

uel(jue spectacle ensendjie.

Marcel sourit, car il comprit fort bien la poltronnerie

ni s'était emparée de sa noble cliente à l'idée d'être cusée de frayer avec la mauvaise compagnie. Klle

ouvait C(;la cruel, injuste, insolent, absurde ; mais elle ait
[Deur (piand même : la peur ne se raisonne pas. Fort bien, fort
bien, lui répondit Marcel; je rennais là votre délicatesse et votre
bon co'ur. Ma

mme vous saura gré de l'intention, et, dès ce soir, e serait (lat-
tée de vous offrir sa loge ; mais, croyoz-

oi, madame la comtesse, ni ce soir, ni demain, ni nais, ne sor-
tez de votre milieu, à moins d'une ime raison bien nourrie et bii-
Mi mùiie. il faut manrepiaiid on a laim, mais non ^e forcer
(piaïul on n'a C des velléités dai petit. Le moii'le an{|uel vous tez
nt^ veut pas de njélangé, et il ne faut le beaver e pour \\\\] grand
avantage personnel ou pour faire e tivs-bomie action. Personne
ne comprendra (|ue us fassiez une chose en dehors du c»)nvenu
poiu* h' d plaisir de la fai e. On s'étonnera d'abord, et puis cher-
chera des motifs graves ou cachés.

l'.t (pu' Irouvera-t-on? dit Julie in piiéte. — r»ieu, reprit Mai'-
cel ; nii iii\ entera, et ce «pi'on cnle est toujours malveillant.

— D'où il résulte que je suis condamnée à la solitude ?

— Vous l'avez acceptée jusqu'ici avec vaillance, et vous savez
bien qu'elle cessera quand vous voudrez.

— Oui, par un mariage; mais où trouver le niap* dans les
conditions exigées par le monde et par moi., Soufrez donc : il le
faut riche, à ce que vous dites.! noble, à ce que disent mes amis,
et je le veux, moi aimable et fait pour être aimé! Je ne le ti'ouve-
rai i)as.t allez, et je ferai mieux... ;

Julie n'osa pas achever sa pensée. Marcel ne cnf n pas devoir
la questionner. Il se fit une pause génaut< i pour tous deux, et

Julie s'écria tout à coup :

— Ah! mon Dieu, n'allez pas croire que je >uu^ tentée de man([uer à mes principes et d'avoir un" liaison frivole!... Je pensais,... il faut bien que j vous le dise, je pensais que je ferais mieux d^ souhaiter un mariaj^e obscur où je trouverais |)h bonheur.

— Obscur? dit Marcel. C'est comme vous Tent^ drez. Il faut à tout le moins que vous exig;iez la f4 K tune ; car, j'insiste là-dessus, si vous faites bon mfl ché du ran•,^ la famille d'Kstrelle vous abandonne • votre ruine.

— Kli bien, après?

— Après? Si l'époux de votre choix est pauvre iù. (jue vous lui apportiez des dettes...

— Ah! oui, vous avez raison; j'augn)ente sa jm vreté de toute ma misère et de tous mes dan^^ers. .

y pensais pas, moi. Vous voyez quelle faible tête est mienne! Tenez, monsieur Thierry, il y a des jours 1 je voudrais être morte, et vous avez eu tort de ne is m'en) mener i\ la comédie. Je me sens l'esprit aistre ce soir, et je voudrais pouvoir oublier que îxiste.

— Est-ce à ce point-là? reprit vivement Marcel, rayé de la détresse de son rep:ar(I. Alors... mettez le corti'e noire très-épaisse, un mantelet noir bien r^e; j'ai là un fiacre, allons prendre ma femme, i\

i j'expliquerai on deux mots votre fantaisie, et nous jns entendre Polyeucte, ce qui chauffera le cours de s idées. Vile! car, s'il vous arrive quelqu'un, vous : pourrez plus sortir.

Julie, comme une enfant, sauta de joie. Kllc s'cmu- ^Mjina bien vite, donna congé à ses valets pour la rée, et partit avec Marcel, moitié joyeuse, moiliirayée, émue connne si cette escapade avec un proreur et sii fennnc; était une jjrosse aventure.

— Kt niadame Thierry? dit-elle (juand elle fut eu lie.

— Madame Thierry,... nous la laisserons où elle , dit Marcel. Kll(^ n'est préveuiue de rien <'t nous arderait en s'habillant. D'ailleurs... j'aime autant, ou doit vous reconnaître malj;:ré nos piN-caiitioiis, 'on ne vous voie |)as avec une femiïe qui a un uid lils... i\o\\\ , par parenthèse, l'oncle Antoine a '■ fort jaloux. Moi, je n'ni (ju'un petit basochien eu

1«O ANTON LA.

Vil romplétora la partie hour^^coisc... ot pafriarralo. On arriva au loi^cnuMit do Marcel. Il y monta bien vite, laissant Julie seule dans U) liacre bien rerni*'. Il redescendit bientôt avec sa femme et son tils. Madame Marcel Thierry était fort intimidée; mais, en femme d'esprit, elle ne fit point de phrases, et, au bout d'un instant, elle se sentit fort à l'aise avec l'aimable Julie, (\u\ de son côté la sentit bonne et sensée. On descendit du fiacre un peu avant la file, on gagna le théâlre à pied , on passa sans reneonlrer de gens attentifs ou curieux. On s'installa dans une loge très-ol)s cure, madame Marcel et son petit gardon devant, pour inas(jU(M* mad.ime d'Estrelle et le procureur. On entendit la tragédie avec un plaisir extrême. Jamais Julie n'avait pris tant d(^ plaisir au théâtre. Mlle " s'y sentait libre d'esprit, et cette famille bourgeoise l'intéressait. Klle Tobservait curieusement comme un milieu tout nouveau pour elle, et, bien qu'on s'observât aussi un peu devant elle, elle surpréuait entrt le mari , la

femme et l'enfant. des bonhomies tendre? (pii lui allaient au vnnw. Dans les endroits intéressant* (lu spectacle, madame ^larcel se tournait vers son mari et lui disait tout bas : i

— \ois-tu))ien, mon btini? mon bonnet ne te gêne t-il pas?

— Non, non, ma fille, répondait le procureur; n< l'oeuepe pas de moi. Amuse-toi []Our ton c<^mpte.

l'.t l'enfant applaudissait quand il voyait le parteiT» applaudir. Il frappait ses petites niains d'un air d'im

portance, et tout à coup il se couchait sur sa niôre et l'embrasait, ce qui si^Miifiait qu'il s'amusait beaucoup, et qu'il la remerciait de l'avoir amené là.

Toutes ces simplicités de la vie moyenne, ce tutoiement, ces épitliMes caressantes, vulj;aires et saintes, éveillaient chez Julie tantôt une petite envie de rire, unlôt un attendrissement qui amenait des larmes au jord de ses paupières. Évidemment, tout cela était •éputé df mauvais ton dans son monde; c'était la manière d'être et le parler des petites gens. Marcel, lans le salon do madame d'Kstrelle, prenait habilement 'attitude et le lan^^age d'un homme qui sait prall(juer es convenances à tous les étages de la société. Dans son intérieur, il dépouillait cette convention, et, sans être jamais grossier, il reprenait le ton fiimilier de l'intimité heureuse. Julie le sur[]renait donc oubliant tenue de cérénuinie et vivant pour son compte l'une vie douce, confiante et (h'-tendue. Klle en était hocjuée et charmée, et peu à ptm elle se disait que es gens-ci étaient dans 1<'vrai , et «pie tous les époux le-vaient se tutoyer, tous les enfants se jjrécipiter sur eur mère, et tous les spectateurs s'intén'sser au pi'ctacle. Uans le monde où rlle vivait, «tn se dis;il)o\is. on n'avait pas de loeutiiuis |>artant

des entrailles, n (piintesseneiait tous les sentiments. L'élégance était vaut tout dans la parole, l't la dignité dans la caresse, cd'ur ne s'y mettait cpi'en sous-ordre, et ilevait *acher ces ethiNlons sous un eertain apprêt ghc»'* «)U &ynd)olisé jus(prau madrigal. L'admiration pour le

KS-2 ANTUNIA

j5'énie ne devait jamais tourner à l'enthousiasme. On j^oùtait, on appréciait, on avait des mots enfermés dans une certaine mesure. Enfin on s'arran^^eait pour ne montrer d'émotion à propos de rien, et, dans ce perpétuel petit sourire de la grâce noble, on devenait si charmant, (ju'on n'avait plus rien d'humain.

Madame d'Lstrelle, pour la première fois, se rendit compte de toutes ces clioses et s'en préoccupa vivement. Le petit /u//o^, qu'on appelait ainsi pour le distinguer de maître Julien, dont il était le lilleul, avait la physionomie intéressante. Il était drôle; la tête fine, le nez en l'air, Tceil vif, la bouche maligne, il avait l'aplomb ingénu et narquois de l'écolier en vacances. Eût-il été déguisé en grand seigneur, on ne l'eût jamais confondu avec ces pelits bonnnes trop jolis et trop polis, frottés tous du même vernis d'aristocratie. Juliot avait bien aussi son enduit de caste, mais avec cette nuance })articulière que l'esprit bourgeois ne s'acharne pas à efiacer, })arce que là chacun doit exister par lui-même et se faire place à l'aide des moyens (jui lui sont j)ropres. L'enfant avait don(l'esprit mordcUit avec une certaine curiosité candidr qui sentait son Parisien frais émoulu, chercheur e badaud, crédule et pénétrant tout ensemble. Pour m pas exposer le nom de madame d'Kstrelle aux consé ([uences de son babil dans l'étude, on lui avait dit i\w c'était une cliente de camj)agne nouvellement

arrivé' à Paris lit qui voyait la comédie pour la [D]remière fois et, cynime Julie s'amusait ù le ({ucilionner, il lui fai

sait , dans les eiitr'acLt;s, les honneurs de la capitale et du tliéalre. 11 lui montrait la loge du roi, le [D];ii'lene, le lustre; il lui expliquait même la pièce \ii l'importance de chaque personnage.

Vous allez voir une belle pièce, lui disait-il avant le lever du rideau. Vous ne congjrendrez peut-être pas bien, parce ([ue c'est en vers. .Moi, je l'ai lue avec mon parrain Julien; c'est une j)ième (\u\\ aime beaucoup, et il lii'a tout expliqué comme si c'était en prose. Quand vous ne comprendrez pas, mademoiselle, il faudra me demander.

— Tu bavardes comme une [D]ie, lui dit sa mère.

I'^st-ce (jue tu crois ([ue madame ne connaît pas (lorleille mieux ([ue toi?

— Alil c'est possible; mais elK; n'est peut-être pas ussi savante ([ue mon parrain!

— Madame se soucie bien de la science di' ton)ari'aiuû Tu t'imagines (jue t(»ut le monde le cminait!

— Ah bien', si vous ne le connaissez pas, dit Juliot n s'aiiies-sant à madame d'IM relie, je vais vous le lontrer. 11 n'est pas loin d'ici, allez!

— Conmient! ilit Marcel contrarié, d ot l.'i . ' lu K; jii?

— Oui, je le Vdi^ depuis un bon bout de temps. Il me tant (;a, Puljcacle! Il l'a vu j«»uer p!u> de di\ is, je suis sur! iene/, re-;ari-lez au [Darli'rre, la n\uême ban([uelte devant nou^. il nous linii'nc

le dos; liisji; le recoimais bien, pardi I il a son l.ahit ilo luilcilo
noire et iiOii chii;)eau à ^ances.

İSA

Le ca'ur l)altıl Irès-lort à luacl.iiiic d'İOslrellc. Elle regarda la
hanciuctte que l'enfaıt dési^Miaıt et ne recoiiiiıul personne. Ma-
reel re\i)K)ra atlenlivemeıU. Ju-^ Mol s'ôtait trompé. Le per.so-
niıaj^'e (ju'il avait pris pouı Julien se retourna. Ctı n'était j)as lui;
il n'était paı là. Il ('lait dans une galerie; des secondes, juste au-
dessus de la lo^e où se cacliaıt Julie, et à cent lieues de se dou-
ter (juV'U descen lant au rez-de-chaussée il l'ût pu essayer dt;
l'apercevoir. L'cût-il su d'ailleurs, il se tût t(ınu à sa place. Sa ré-
solution de ne plus chercher ces fui'tives occasions était bien ar-
rêtée. Il avait ses entrées au\ Kran^ais (mi qnalité d artiste. Il
écoutait Polycıuic avec recueillement comme] un (h'vot écoute le
prêche, et il sortit avant la lin. craignant (jut' sa niérc ne l'attendit
pour se coucherl Connue il traversait le vestibule, il lut tort éton-
né d«r se trouver lace à l'ace avec l'oncle .Xntoine. L'onclıf" An-
toine; avait j)(»nr rè^le invariable de se coucher ı" huit heures
du M)ir, et peut êtri; n'avait-il jamais nııı le pied dans un théâtre.
Jnlien l'aborda franchemenı| c'était le mieux, dùt-il être mal
accueilli.

— Vous voilà donc enfin retrouvé? lui dit-il. (ı,J é'tait inquiet
de vous.

— Oui, on." ré()on(İit l'imcle d'un ton bourru.

— Marcel et moi.

— \ous êtes l)ien bons! Vous m'avez donc cru pal j»oiu* les
İndes, (pu- lu jııırais si surpris de me voir?

— J'av(nie (pie je ne m'attendais i;uère à vous n contrer ici.

— Et moi, c'est le contraire; j'étais sur de t'y rencontrer!

Et, sans traduire cette réponse complètement énigmatique
[O]ur Julien, il lui tourna le dos.

— Allons, allons! la tête déménage sérieusement, pensa Julien.

Et il passa outre, mais non sans se retourner deux ou trois fois pour voir si l'amateur de jiu'dans entraînait ou sortait, et si par hasard il ne se trouvait pas là sans en avoir conscience; mais, chaque fois, il vit M. Antoine immobile au haut de l'escalier et le suivant des yeux d'un air moqueur, sans donner du reste aucun signe d'élévation.

L'oncle Antoine; se perdit dans la foule, qui, peu d'instant après, envahit le parterre. Vers des premiers groupes (qu'il vit sortir lui la famille du procureur avec une inconnue plus grande que madame Marcel et Cécile) le jeune homme se dirigea vers la porte de la Veste noire. Il se faufila jusqu'à la rue et prit le chemin du tiacre Où ce groupe monta; puis il lança à la poursuite de ce fiacre Irène ('spMin adieu < l'agile (qui l'avait averti de la sorliede ni. idiote d'israëlle avec son père", et (qui, depuis un mois, sans cesse sort de "guisements et de prétextes, faisait le guet autour de l'hôtel, et dans l'hôtel même à certains moments.

Le spectacle, à celle »poésie, finissait en cor» assez

tôt pour (qu'on put souper*. Julie »"fait renli«"e à dix

[heures, après avoir reconduit madame Marcel rue des

^tils-Augustin. Marcel, (qu'on a ait ensuite ramené

Julio, allait s'en rotoiiruor sans ontror cliez olle, lor«:fju'ello le rappela. Son concicrfic venait de lui apprenrlre une nouvelle ij-rave. Le vieux marquis, son l)eau-p(Te, était mort à huit lieures du soir, au moment où on le croyait fruéri. On avait envoyé quérir Julie, afin fju'elle pût assister aux derniers sacrements. Sou absence, fort peu explicable en raison de la situation qu'elle-même avait expliquée à Marcel, pouvait avoir des conséquences fâcheuses.

— Ali ! voilà ce (jue c'est! dit Marcel avec cha^rrin (lui parlant bas siu' le pern^u); je vous le disais bien. Je pressentais quelque danp^er; mais il ne s'ajit pas de se lamenter en pure perte. L'accident le plus incjuiétant est encore la fin trop soudaine du vieillard. Allons, madame, vous devez faire acte de présence auprès de ce lit de mort. Il faut remonter en fiacre. Je vous conduirai chez, madame votre bdle-nirre. Je n'y paraîtrai pas; il ne seyait pas coiivenable qu'on vous vît arriver, pour cette visite de coudob'-auce, escortée de votre procureur. Dctnaiiii, je me mettrai en campagne pour vos affaires, et nous saurons le conteiui du testament, si testament il y a. Dieu le veuille!

Julie, toute troublée, remonta on fiacre.

— Attendez, dit Marcel, je ne puis vous attendre à la porte de la douairière; ses jrens me verraient, ctj j'ai dans l'iih^' (ju'ils lui rendent compte de tout. Je descendrai avant «pie vous enliiez dans la cour, et, comme je ne vous verrais pas avre j))laisir revenil

sf'uô dans co supin, vous alloz donnrr fies ordivs iri pour quo vos gens so liAtont d'attolor et de conduire votre équipage là-bas.

— Vous pensez à tout pour moi, dit Julie; je ne sais pas ce que je tleviendrais sans vous.

Elle donna des ordres et partit.

— Pensez encore à ceci, lui dit Marcel chemin faisant. Nous n'allez pas trouver la veuve dans les larmes, mais en prière. Que cette sainte apparence ne vous rassure pas sur l'état de son esprit. Soyez sûre qu'elle a pris acte de votre absence, et qu'elle s'arrangera pour vous faire subir un interrogatoire tout au beau milieu de ses omisions. N'oubliez pas qu'elle vous liait, et que, pour s'autoriser à vous dépouiller le plus possible, elle ne songera qu'à vous trouver en faule.

Julie clercba comment elle expliquerait l'innocente escapade de la soirée.

— Vous ne trouverez rien de mieux que la v.'rih'-, reprit Marcel. Dites que vous êtes venue chez moi...

— Chez vous, foi't bien: mais la comédie? Avec cm sans vous, la comédie « ^st, aux yeux de ma belleitière, un alTreux pé'ch<'.

— Alors... dites que ma femme était malade, que vous vous intéressez à ma femme,... parce cpn»,...

rce (pi'elh* von^ a rendu rpielque service... |>arce u'elle est charitable, et (ju'eiiie vous seconde dans de nnes oMivres! Jetez là-dessus un petit vernis de défA'Olion ; ({u'aura-t-on à vous dire?

On arrivait. Marcel fit arrêter, sauta à terre, et iilie entra en liacre dans la cour de riiôte! d'Ormonde, rue de Grenelle-Saint-Germain. C'était la propriété de la douairière d'Ormonde, mariée en secondes noces avec le marquis d'f>str<'lle, lequel avait des lors liahité avec elle la maison du premier mari.

La douairière était fort riche, sa maison avait un grand air de froideur cérémoniale, peu de valets, peu de dépense, une splendeur j^dacée, immobile. L'hôtel se composait de plusieurs corps de logis, et les appartements des maîtres étaient situés dans une arrièrecour plantée et fermée d'une grille oii Julie dut sonner et attendre; mais, certaine d'être reçue et sachant que Marcel était à pied pour s'en retourner à moins qu'elle ne lui renvoyât vite le fiacre, elle congédia le cocher, au moment où elle vit (ju'on se disposait à lui ouvrir.

Au lieu d'ouvrir, le suisse entra en Jourparlers étranges : >L le marquis ne pouvait recevoir par la raison qu'il était mort. Les prêtres étaient venus pour les sacrements et pour la veillée : madame la marrpiise était enfermée avec eux et le défunt. Llle ne donnait audience à personne en de tels moments. Julie insista vainement en qualité dallive au degré le plus proche. Le suisse, la laissant dehors par une pn'-occupation vraie ou fausse, alla aux informations, et revint dire fju'il était interdit à aucune personne de la maison de pénétrer jus(ju'à madame.

Comme ces négociations avaient duré as.sez long-

temps, la comtessod'F.stroIle comprit (ju'oii avait p;irfaitement pénétré jusfju'ii la marquise, et que celle-ci refusait de la recevoir. Son devoir était rempli, elle n'insista plus. Elle jugea que sa voiture, marchant l)eaucoup f)lus vite que n'avait marché le fiacre, devait être arri\("e : elle revint donc sur ses pas, traversa la première cour et franchit la porte de la rue;, f|ui était n:ardée par la femme du suisse (^t (|ui sur-lechamp, avec une précipitation grossière, se referma derrière elle, (ne voiture était là cllc-clivtMnrn! : mais, malgn" sa vue basse, Julie reconnut sur-lechamp i\uo ce n'("lail (|u'nu liacre.

Pensant que c'était celui qui l'avait amené et qui avait mal conçu ses ordinateurs, ou (lui) Merci j lui avait renvoyé par précaution, elle appela le cocher, profondément endormi sur son siège. Impossible de le réveiller sans le lui parler de sa situation. Ceux qui se souviennent de ce précédent cochers de taxi il y a quelques années (Mieux vaut en parler de ce (l'ancien (patron) ; n'est plus l'actuel. Celui-ci « lait si malpropre, (pic Julie hésita à le louer de sa main gantée. L'homme retenait avec soin ses amples jupes de soie pendant ne pas déclencher les roues « rotatives ; jamais elle ne s'était trouvée depuis un jour de travail épuisant. Puis elle avait pu de se voir seule en pleine nuit vers minuit, et les autres passants s'arrêtaient pour la regarder, l'homme lui semblait (pie, voyez l'oblivion ou malice, ils ne voulaient se mêler de ses interventions.

Le cocher s'«veilla enfin. et lui répondit qu'il n'y avait rien

connaissait pas, qu'il avait entendu deux prêtres rôtir la paroisse pour assister un monsieur, et (qu'il avait ordre de les attendre. A aucun prix, il ne voulait hocher. Julie jeta un regard d'anxiété autour d'elle. Sa voiture n'arrivait pas. Elle souleva le lourd marteau de la porte pour rentrer dans la cour de l'hôtel. La porte ne s'ouvrit pas, soit que des ordres particuliers eussent été donnés à son égard, soit que la consigne générale fût inflexible.

Une frayeur extrême s'empara d'elle ; l'idée de s'en aller seule, à pied, n'était pas admissible; rester lit devant cette porte ne l'était pas davantage. Il n'y avait jamais une seule boutique dans la

nie, et il lui fallait attendre sa voiture n'importe où, pourvu que ce ne fût pas dans la rue. Les dépendances de l'hôtel d'Ormonde s'étendaient assez loin à sa droite et à sa gauche. D'un côté, c'était une abbaye; de l'autre, le couvent de la Visitation, où elle pouvait essayer de chercher un refuge; mais il y avait au moins dix minutes de chemin à faire, et là, il lui fallait parler avant d'entrer. Elle avisa en face de l'hôtel d'Ormonde une grande grille (qui fermait une allée mitoyenne entre l'hôtel de Piisieux et l'hôtel (il). Elle pensa qu'en allant un peu au gardien de la grille il lui permettrait d'attendre dans sa loge. Elle traversa la rue; mais, au moment de sonner, elle reconnut qu'il lui avait à peine porté son nom. (Il y avait une porte de service pour les deux enclos. Julie perdait courage, lorsque tout à coup elle vit auprès d'elle, comme s'il

AXTONIA.

Il

tôt sorti (la terre, un homme qui l'effraya tant, qu'elle faillit s'évanouir; mais il se nomma vite, et elle fit une exclamation de joie : c'était Julien. Elle lui expliqua sa mésaventure en quelques mots assez confus. Julien comprit parce qu'il était déjà à moitié renseigné, et qu'il ne se trouvait point là par hasard.

— Il est inutile que vous attendiez ici votre voiture, lui dit-il, elle n'arrivera probablement pas de sitôt.

— Comment le savez-vous?

— J'ai été ce soir à la Comédie-Française.

— Vous m'y avez vue ?

— Vous y étiez, madame? Je l'ignorais.

— Alors...

— Alors je m'explirpie la rencontre et les paroles de M. Antoine Thierry. Il savait, lui, piobablement

Ique vous deviez y être. Il prueltail :... il m'a dit un mot ironique (pie je n'ïii pits conipris, el «pii poni'lant

m'a donix" à rr'!!('cliir. l'.n l'enlranl au jtavillon. je me suis ai'i'èli" un peu in<iiiiiel (Icn.iuI voire lu'itel. \(>s

Leiis «"taieiiil en t'-moi. il parait que voire cocher «'-lait in-ti'ouv:d)le. Je nie snis approelK- du suisse, (pii con-

|naîl ma ligure, cl, le voyant Tort troid)lt', je lui ai demand(" s'il vous «'«lait ai"riv(" ipiehpñ» accidt'ut fâ- 'hen\ . Il m'a appris la nioi't du manpii»^ d'T.strelle, |3t comme (jiiioi vous «'lie/ accourue ici avec nion eouun Mareel. \olre cocher est survenu ivre-mort et ne l^ompreiiianl rien à ce (Jn'tm lin (Mijoi;:nait de votre irt. Le suisse m'a ([iille en di>ant ipiune fois sur

l'.IJ ANIONIA.

son s'u'i^e, l'.iisticii irait hici. Crn ne iiTa point paru ti't's-rasuraiit. .le no su s pas aussi tlo^malifpic (juc votre suisse, et j'ai cou;u pour venir ici. J'espérais trouver encore Marcel et lui dire de ne pas vous confier seule à un cocher ivre; iiiiis j'arrive quelques minutes trop tard. Vous êtes seule en effet, et vous i avez eu peur.

— C'est fini, dit Julie, me voilà tranciulle; ramejiez-moi à pied. Vous êtes pour moi la Providence!

— A p ed, c'est trop loin, rej)rit Julien, et vous n'êtes pas ch us-
sée pour marcher. Le fiacre qui est là marchera, lui, bon grê mal
frré, je vous en réponds, et j(^ monterai derrière |)oirr vous
reconduire.

Julien conduisit madame d'Kstrelie jusfju'au tiacre. Il l'y lit
monter et ordonna au cocher de conduire. Le cocliei" rt'linsa. Ju-
lien sanla à cMc de lui et |)rit les guides en lui jurant qu'il allait le
jetiM" dans le ruisseau, s'il faisait nsistance. La helh; prestance et
l'air décidé du jeune homnuî intimidèrent le cocher, (jui se sou-
mit; mais à p(^ine a\ ait-il f.ut cent pas, (ju'il s'arrêta en criant
au voleur et à l'asNassin. Un i^ioupe d'hommes venait de sortir
d'une maison, et le pauvre diable espc-raïf li'onver ([uelque se-
cours contre la violenc(» (ju'il sul)iss;iit.

Le ha^aî'd vonhit (|ne ces lionimes fussent des gens du ix'l air,
sortant un peu avint'-s d'un souper lin. L'aventure le^ pi-it dans
ce moment d'excitation où l'on se fait volontiers redresseurs de
torts, surtout l<>rsqu'on ol (juiti"»' eontiê un. Ils arrêiè'fiit
hi'us-

ANTONIA. lOa

qiieniont les chevaux, et l'un d'eux «ruvrit la portièn-, car le
malicieux cocher criait à tue-tête :

— Au secours! c'est un malfaiteur qui enlève une religieuse!

— Voyons si elle en vaut la peine ! répondit le frroupe à peu
près d'une seule voix.

Avant que la portière fût ouverte, Julien était sur s<>s pieds et
repoussait d'une manière énergique le plus empressé des curieux.
Le jeune homme rudoyé mit répée à la n\ain en le traitant de

cuisse, et ses Compagnons l'imitèrent. Julien ne prit pas le temps de tirer la sienne. Il se préserva avec sa canne et s'en tint avec tant de sang-froid, d'adresse et de vigueur, (l'un des assaillants tomba et que les autres reculèrent. Julien, qui n'avait pas quitté le marbre) il « d, profita de ce répit pour rentrer dans le tiacre et pour en faire sortir Julien » par la portière ouverte. il la prit dans ses bras et l'entraîna à quelque distance. Là, il se retourna pour attendre ses adversaires; mais, soit qu'ils eussent reçu (une épée holoïde grave, H) il « prit l'approche « lui guet les eût dégrisés, ils s'éloignaient de leur côté l'un plus vite (H) S'il le.

— Marchons, madame, dit Julien ;\ madame d'Als-Irrelle. Kchappez aux ennemis de la police.

Julien marcha vite et Lien. Si la peur l'avait paralysé; un instant, la vue du danger au (pne ^'ex(^o^); lui son protecteur lui avait rendu l'énergie. Après quelques zig-zags pour dérouler le guet, ils se trouvèrent en sûreté sur le nouveau cours, aujourd'hui le IXème-

Le jardin des Invalides. Le lieu (l'aile complètement (Irscrt, et mal ('clairci" par des ivresses très-puissantes. Julie n'aperçut pas une tache sur sa main fantôme, mais elle sentit la moiteur du sang sur son poignet, et elle s'écria en s'arrêtant :

— Ah ! mon Dieu, vous êtes blessé!

Julien ne sentait rien, il était bien sûr de n'avoir rien (Mi de irave; il enveloppa sa main écorchée de son mouchoir et ohVit son autre bras; Julie.

— Je vous jure que je n'ai rien, lui dit-il, et quand j'aurais (jndiue chose ! Malheureusement, ces gens-là » ne sont pas redou-

tables, et j'ai eu peu de mérite il vous en débarrasser. Des beaux fils, des petits-mâîtres! l't cela prend le titre de nobles, peut-être!

— Les nobles, vous les déleste/ doFic i)icn !

— Moi, détester? Non ! mais je hais l'inipertinence, et comme ces {xens-Ià ne se battent pas toujours en duol avec les roturiers, je suis bien aise de les avoir battus comme en! fait un charrelrier.

— Ih'las! dit Julie pensant à elle-même, ils n'eu sont pas moins les niaili'es (rin>iil(('r et d'opprimer le faible !

— Le faible! Oui donc est le faible? reprit Julien» (pii se trompa sur le sens de ses paroles. L'homme sans nom? l)élroin|)<' /-vous, madame : c'est à lui (jue l'avenir appartient, puis(ju'il a poui* lui le droit, la vraie justice, et la volonté d'en finir avec les abus du passé.

Julie ne comprit pas; mais elle trend)la de nou-

ANTr)MA. 197,

veau. Pi, roffp fois, ce ne fut }as des mauvaises rencontres (ju'elle eut peur : ce lut de je ne sais quelle puissance mystérieuse qui lui sembla émaner de Julien. Elle le ref:arda à la dérobée : elle crut voir rayonner son visaf^e dans l'obscurité, et elle s'imagina que sa faible main à elle reposait sur le bras d'un

Julien était pourtant un co'ur simj)Ie, un artiste sans as})ira-tion aux choses positives pour ^on propre compte. 11 ne se sentait pas appelé à jouer un rôle fou^'ueux dans les ora^^es révolutionnaires; il ne se

(lestinait pas ;\ un autre travail que celui d'étu<lier oute sa vie les f,râc('s de la nature. Cette puissance terrible qu'il revêtait aux

yeux de Julie n'était en lui que le reflet de la puissance céleste sur l'esprit de la jeune fille nouvelle. Il était un des premiers parmi les millions de jeunes hommes froissés et frustrés qui allaient dire un jour : « La mesure est comble, il faut passer

à son tour. ». La brève allusion (qu'il venait de lire à cet instant) était si naturelle, et (lui à cette époque était dans tant de bouches, fut pour madame de Kersaint - "elle comme une prophétie" - imposante dans la bouche "un homme exceptionnel" (il était la première fois qu'elle entendait bien avoir et dédaigner « elle » qu'elle avait vu jour sur invincible). A l'espèce de frayeur superstitieuse (qu'elle « prouvait se mêler aussitôt à une confiance lente, un besoin de s'appuyer » d'autant plus sur ce qu'il avait dit - par un raisonnement clair, venait à lutter avec elle contre) (pietres épées.

— Vous savez/, donc, dit-elle en concluant à hâter vite, (que l'on peut secouer le joug de ce monde injuste et oppresse les consciences et condamner les idées vraies? Je voudrais croire avec vous que cela

- doit arriver!

— Vous y croyez déjà, puis-je vous souhaitez d'y croire.

— Peut-être: mais quand cela arrivera-t-il ?

— Nul ne sait quand ni comment : ce qui est juste ne peut point ne pas arriver; mais (que vous importe à vous, madame, que tout ceci dure encore cent ans? N'êtes-vous pas de ceux qui profitent innocemment du malheur des autres?

— Oh! moi, je ne parle de rien, je n'ai rien à moi, et je ne suis rien dans le monde.

— Mais vous êtes du mofide, vous lui appartenez m il vous doit protection, et il ne vous hiessera jamais (»ersonnellement.

— Qui sait? dit Julie.

Puis, craignant d'en avoir trop dit, elle revint, afin

de parler d'autre chose, à la scène (lui viciait de sir passer.

— (hiand je pense (pie tout à riieui'e, dit-elle, u i^rand inidienr ei'i! pu vous aii'iver! Ali! votre pauvre mère, comme elle m'en ni niuidite. si j'«>usé causé.

— Non, madame, cehi ne pouvait pas arriver, r pondit Iidieii ; j'avais j)O.ur moi la bonne cause,

— I.t vous croyez que la Pi'vidence intervient da"; ces occasions-l;i?

AN TON I A. l'Jl

— Oui., i)uis([irclle est en nous. Klle nous donne de la force et de la présence d'esprit. Un homme (\u\ proléfie riionneur d'une femme contre des manants a pour lui toutes les chances. Le courage^e lui est trèsfacile; il sent qu'il ne peut pas succomber.

— Comme vous avez de la foi, vous! dit Julie ••mue. Oui, je me souviens, vous m'avez dit chez moi, l'autre jour, que la foi transportait les montagnes, et (pic vous étiez la foi en personne.

— L'ualrcjour! reprit Julien naïvement. Il y a de cela plus d'un mois.

Julie n'osa pas feindre d'i^'iiorer combien de jours et de nuits s'étaient écoulés déjà depuis cette courte entrevue. Klle se tut. Julien fut respectueux au point de ne pas reprendre de lui-même

la conversation, et plus le silence se prolongea, moins Julie trouva de présence d'esprit pour le rompre sans trahir l'émotion qu'elle éprouvait. Ils arrivèrent ainsi auprès du pavillon.

— Ne pensez-vous pas, lui dit-il, (pie je devrais quitter ici votre bras et ne j'as me montrer à vos côtés, mais vous suivre à distance jusqu'à ce (pu j'aie vu la porte de votre hôtel se refermer sur vous?

— Oui, mais (pie penseront-ils (le me voir l'entrer seule et à pied à cette heure? Tenez, le mieux est que je rejoins par le pavillon et par mon jardin; on pourra croire (pu M. Marcel m'a ramené par là.

Julien «vint > se cacher sur lui.

AN RÔLE.

— Je vais, dit-il, (voilà et faire l'aveu de ma faute. qu'on passant tantôt, j'avais averti de ne pas l'attendre. Elle croit que j'ai été souper chez Marcel.

— Ne craignez pas, je m'y oppose. Lui raconter toutes nos aventures serait trop tôt: à présent. A moitié endormie, elle s'inquiéterait. Demain, vous lui direz tout. Ouvrez-moi la porte du jardin, et je me sauve sans bruit. Merci, et adieu!

Pour traverser l'étroit couloir «qui, dans l'intérieur du pavillon, menait de la porte de la rue à celle du jardin, il fallait se trouver quelques instants dans une obscurité complète. Le pauvre n'aurait pas inutilement une lampe, et Dabet, servante de la journée, ne couchait pas dans la maison. Julien j'assa le premier, ouvrit la porte du jardin, salua profondément madame de Lestrelle, et referma aussitôt cette porte, pour lui bien

montrer qu'il ne la franchissait jamais et ne prétendait pas la suivre, n'irait des yeux, dans les allées où elle glissait comme une ombre.

Tant de discrétion, un respect si absolu, un dévouement si délicat, si prévoyant, si actif, si humblement efficace, touchèrent profondément madame d'Estrelle. Il faisait une magnifique nuit de juin. Elle savait (qu'en frappant à la vitre de sa chambre il coucher, qui donnait sur le jardin au rez-de-chaussée, elle avertirait) Camille, qui vivait pour Tatlandre. Elle savait aussi (que la visite de Camille consistait à faire un bon somme sur la meilleure berceuse de l'appartement. I

Elle pensa pouvoir sans inhumanité la laisser voilier ainsi quelques instants de plus, et, se sentant le cœur plein d'émotion, l'esprit noyé de rêveries, elle ne put résister au désir de s'asseoir au bord du bassin, où la lune se reflétait, immobile et claire, comme dans une glace de Venise.

Le rossignol ne chantait plus. Il dormait sur sa jeune couche. Tout se taisait, et le silence (la brise de ce temps-là) était si délicieusement assoupi qu'il ne faisait pas trembler un brin d'herbe. Paris dormait aussi, du moins le quartier paisible dont l'hôtel d'Estrelle marquait l'extrémité. On eût entendu plutôt là les bruits de la confusion que ceux (de la ville; à cette heure, ils se bornaient à quelques coups de cloche et à des aboiements de chien à de lointains intervalles. Les heures chantaient d'une voix lointaine (« vu se n'importe d'un couvent à l'autre; puis tout retombait dans la muette extase, et, si le roulement étoit né de quelque voiture résonnait sur le pavé ») du vrai Paris, c'était plutôt comme le mugissement d'une vague (qui donne un bruit produit par l'activité humaine.

Julie, fatig^{ue}ée et un peu ('-i^{art}'e, respira ce calme de
 a nuit et ce parlⁿin de la solitude avec un .:4rand
)ien-être. l'.lle ai^{iv}ta ses rei^{ards} sur une i^M'osse étoile
 |)lanche (pii , j^{rav}itaïl non loin de la liiic, se rt^{"pi"}tait
 ans la iiième eau. I",!le l'esla d'abord sans pctiser,
)Ublant tout , se re|^{tos}aïl ; bieilôt elle eut des palpi-
 ations violentes (pii la tiiejl soïllVir: elle tiouxa qu'd
 „J'aisait chaud, cl pui> iVoid. l'.lle s<" le\ a pour s'en

aller. KIic approcha de la ci'oist'c de sa chambre et n'y frappa
 point. Elle revint au banc de pierre. Elle s'assit et pleura. Elle se
 leva encore et fit le tour du bassin connne une âme en peine; elle
 s'arrêta enfin, souriant comme une âme heureuse. Elle consentit
 à s'interroger, et, rpiand son cenr lui répondit: J'aime, elle s'en
 épouvanta et lui défendit de parler. Puis elle demanda compte â
 sa conscience de cet effroi, de cette austérité farouche, hors na-
 ture, inutile à Dieu. Sa conscience lui répondit qu'elle n'était là
 pour rien, et {[ue l'obstacle ne venait j)oint d'elle, mais de la rai-
 son, espace de conscience factice oii la nature et Dieu cédaient le
 pas à des idées de convention, à la peur, au calcul, à des prévi-
 sions toutes relatives â l'intérêt personnel m;d entendu. Dans cet
 ordre de raisonnement, tout se traduisait en pit'ces de six francs.
 Marcel l'avait démontré. Julie n'avait pas le droit d'aimer parce
 qu'elle n'avait pas assez d'écus. Marcel avait raison en présence
 du fait. 11 fallait donc sacrifier l'âme à ce fait des plus fⁿ'ossiers,
 à rim[]lacable menace de la misrre !

— Non, se dit Julie, ci^la ne sera pas! S'il le faut, j<' vendrai tout, je n'aurai plus rien, je travaillerai; mais je veux aimer, diis-si-je demander l'aumône ! D'ailleurs, il travaillera pour trois, /(// (jui travaille] déjà jxMir deiixl 11 subira cette charj^e, il en scnl heureux s'il m'aime ! A sa pl;ice. je le s(»rais tant î

Julie recommeiK/a à marcher avec anfjoisse.

— M'aime-t-il à ei' point-là! M'aim(^-!-il avec Ii

passion que j'ai cru voir le premier jour?... Ali 1 oui, voilà ce (jue je me demande sans cesse, voilà tout ce qui me tourmente, voilà ce que ni ma conscience, ni ma raison, ni mon cœur ne peuvent m'apprendre. 11 ne m'aime peut-être (jue d'amitié, car il est bon tils, et il me tient conq)te de ce que je voulais faire pour sa mère. Il me doit (h' la reconnaissance, et il me prouva la sienne j)ar un di'vouement ailmi:ahle. Kt après? Pounjuoi m'aimerait- il (blfment? pounpioi voudrait-il passer sa vit* à nu-s pieds? Il n'en é()rouve pas le besoin, puis([n'il n'est là que dans les occasions où je peux, moi, avoir besoin d«' lui. Le reste du l('mj)s, il pense à ses vraïï» devoirs, à M»n travail, à sa mère, peut-être à (piehjue jeune tille de sa condition (jui lui apportera une certaine aisiuice,... tandis (juc moi, ruinée... Mais, suis-je rui-née?... Si le père de mon mari a assuré mon sort , je suis toujoui's une ^rainlf dame,... et alors... alors tout est clian|;é dans mon rêve : j'oublie ce jeune lu>nnne (pii n'est pas lait y-ouv moi , j'épouse un lioinnie du monde ((ue je peux cljoisir, je suis lieueuse et tière, j'aime sans trouble et sans routeur... Ali bien, oui î... V présent, c'est /u/, ce n'est pas un inconnu, le n'eat pas un autre (|ue j'aime, c'est lui seul , et je ne sais [las si on puéril île cela. J(» ne sais pas si on oublie. Je crains (|ue non, puis(pie j-lus j'essaye, plus j'écboue; plus je nie défends, plus je suis vaincue...

Mon Dieu, mon Dieu, il n'y a dans tout cela ([u'une véritable terreur, un véilal)!e sup[lice : c'e^l la crainte (ju'il ne m'aime

V>ii-J ANIONIA.

j)asî (lomnu'il le siiunii-jc? Je ne le saurai peut-être jamais. Puuirai-jt; vivre sans savoir cela?

Kn se torturant ain-i elle-même, elle se trouva sans savoir comment dans la conti'e-allée, assez près du pa\ illon. La porte était ouvc l'te, un*' (Ond)re noire s'en (lélachait. Julien, comme s'il eût entendu sa pensée, comme s'il eût été invinciblement entraîné à y répondre, venait droit à elle.

Julie Hîcouvra aussitôt sa raison et sa fierté. Surprise, elle allait parler en reine ollensée. 11 ne lui en donna pas le temps.

— Madame, lui dit-il, pouniuoi êtes-vous là? Nous ne pou\ez donc pas vous taire ouvrir? Vos j^'ens sont endormis, ou ils vous attendent tous du côté de la rue ? \ous ne [ouvez point passer la nuit dans ce jardin, vêtue connue Vous l'êtes. II est deux liruies-du matin. La rosée tombe, vous serez 'j,dacée, vous serez malade... Kt votre coillé est sur votre épaule, vous voilà tête nue, les bras à peine couverts... Tenez, j)rencz vite ce ^ros mantelet de ma mère, et i)ardoîinez-moi d'être ici.

— Mais comment saviez-vou>...?

— Je vous entendais marcher sur le sable, d'un pas bien lé;; <'r, ([ui ne i)ouvait êtni (jue le vôtre, et ce i)as (jui .^'interrompait , (pii reionnueneail toujours... J'étais dans l'atelier, et puis là, la porte entr'ouverte, jf ni<' disais : <(KlK; e.>t toujours dehors, elle ne peut j)as rentrer, elle prend froid,... elle est futi^'uée, elle boullro, elle a peut-être peur! » Je ne pouvais plus y

tenir, moi; (raillieurs, c'était mou devoir... Kt voyez, cela ne peut pas durer; quelque chose qu'on puisse ■)enser ou dire, je ne veux pas que vous en mouriez; non , je ne le veux pas !

Celte fois, Julien était ému, sa voix tremblait, ses mains tremblaient en posant le vêlement de sa mère autour de la taille de Julie; ma-is il ne luttait point contre les surprises de la volupté : il j:rondait plutôt L'homme un père (lui voit son enfant en dan^'er. Il ne opposait même; pas (ju'on j)ût l'accuser d'un amour ^;;oïse ou d'une entreprise perfide. Aussi oubliait-il oute convenance, et sa sollicitude avait un accent de [as.')ion ([ui bouleversa Julie. Elle lui saisit les deu\ nains, et, emportée elle-même par un mouvement le passion exaltée, le premier de sa vie, le moins M'évu et le plus indomj)lable :

— Nous m'aime/! lui dit-elle éperdument, vous n'aimez, j'en Miissùre! l^li bien , diles-le-moi, (jue e renlende, ([ue je le sache 1 Non» m'aime/.,, comme e Neu\ êtn; aimin; î

Julien étouffa un cri, i)«'i'(lil la lèle el emport.i Julii^ lans son atelier; mais elle avait l'U une vie irop chaslo K)Ur (pie l'ellVoi de sa pudciu' ne fil pas remonter ans la meilleure ré;;ion de ràine de .son amanl le 6spect un nuMuenl ^ulMner^é. Il tond>a ù ses pieds et ouvrit de baisers le bout de ses doij;ls i^lacé>, en la uppliant d'avoir cimtiance entière.

— Coutiancel conliameî lui dit-il. J ai juré «lue jt; târais votre fière. t'c^t voliv fvcro (;ui c^l lu, n'en

(louiez pas, et c'est votre confiance ([ui me préservera. Je vous ai dit (juc je vous adorais : cela est plus vra' i\uc je n'ai su vous le

diic, plus fort (luo vous uv pensez, plus terrible (jue je ne le croyais moi-même; mais je ne veux pas vous coûter une larme, je mt tuerais plutôt ! Soyez tran(iuille, vous ne roui^irez pa; de m'a-voir ordonné de vous aimer.

Eût-il pu tenir |)arole? 11 le croyait encore au miliei du dc'lire de sa joie. Julie ajuuta à sa force par s; propre hardiesse.

— Non, je ne veu\ pas rougir, lui dit-elle avec 1 franchise d'une prise de possession sérieuse; je veu être votre femme, car être voire maîtresse, ce sera vous dégrader. A un honmie connue vous, de vu jjMires aventures ne conviennent pas; à une fenmi comme moi , la i;alanlerie est impossible. Kl moi aus> je me tue-rais plutôt! Julien, jurons-nous ici le m; riage, (juoi (ju'il arrive, (|ue je sois riche ou ruiné" car il y a autant de chance pour l'un que pour l'autr si je suis pauvre, vous n'aurez pas de dc'faillance (volonté, vous Mie soutiendrez, vous me nourrirez, je suis riche, vous n'aurez pas de vaine ti» rlé, voi jiartayerez mon sort. 11 faut (pie ce soil décidé, eo \enu, jn['("". Je ne suis pas ((►urageuse, je vous avertis, c'e^t pour cela (pn* je veux m'eii^'a^er sa râtour, et j(; sais (pi'al(>rs je ne repirderai plus n droite ni ;i L'auclie. Mon annui' devieiid'i'a en moi devoir; j'aurai alors de, la lori«', de la décisi(Mi, ; ban^j-lroid. J'ai i>u ucicpter le d<;^espoir clans le n

ANtOSIA. a03

riai^^e parce que j'ai des principes et de la relij,M(On i raie ; j'accepterai à plus l'orlc raison le l)oiieheur, et e hiUcnii pour être lieureuse comme je luttai aupa- •avaiit pour ik^ pas désirer de l'êlrt'. Jurez, mou ami ; I laiit rjue nous soyons tout l'un pour l'autre, ou il aut ne nous revoir jamais, car voilà ([ui est cerLiin, lous nous aimons, c'est plus fort que nous. Le monde l'y peut

rien. Depuis rpiin/e jours, je ne vis plus, je ne sens mourir. Aujourd'hui, je devenais folle; tout i l'heure j'aurais couru après vous si vous m'eussiez lit : ((Je ne vous aimtî pas... » Ou bien, non, jf me ei'ais jetée dans le bassin avec la lune, avec l'étoilt^ |ui bi'lle au l'oïid. Julien, je perds l'esprit, je n'ai aniais dit de pareilles choses, je ne ei'oyais j)as oser aniais lt^s dire, et je vous les dis, et je ne sais plus si

'est II (M ([iii parle. Ayez pili(" de moi , soulene/.-moi , ardez-moi mon honucnu', (pii l'sl à vous, j^ ^u'de/.-vous vous-même la puret»" de votri' feinuuû.

— Oui, ma l'einnie I oui , Je le jm-e! s'éci ia Julien

•'ansporté. Kt vou>, Julie, jurez ilonc aus^i devant

ieu 1 • — Mon hien! dit Julie ("jxM'due et redeveiiue tout

coup un peu lâche, il y a un mois cpie nous nous

;)iniaissons !...

- — Non, il n'y a jias un mois, rej.ril Julien. 11 y a

ne heure, eai' nous nous sonnnes vus i\ y a un mois, i|undant un quart d'heure ici. ini quart d'heure chez

)us, et, ce soir, dans la rue, une demi-heure. Autant

ire, Julie, ([ue. selon l'apparen/t", nous ne n(»us i-on-

•2oO ANTONIA.

naissons pus du tout, et pourtant nous nous aimons. Dii'U t'st là (pii nous entend et (jui le sait bien, lui, puisqu'il l'a voulu,

puisjuil le veuti

— Oui, tu as raison, reprit-elle avec exaltation, cai elle se sentait retrempée par la loi exalt('e de soi amant ; nous ne connaissons l'un de l'autre que notre amour. N'est-ce pas assez? n'est-ce pas It)ut? Qu'est-c< (pie le reste? Tu es un arliste habile, un dii;ii(' jcuui liomme, un l)On fils : voilà ce que tout le monde sai de toi; mais est-ce pour cela que je t'aime? Je syi une honnête personne, asse/ j^énéreuse et assez douce tu as j)U l'entendre dire; mais ce n'est pas pour ce! non j>lus (jue tu m'as aimée. M y a «i'autres honnne de bien , d'autres fennnes estimables à (jui non n'eussions jamais son^é à nous attaelier ainsi ; non nous ainuHis parce que nous nous aimons, voilà tout

— Oui, oui, dit Julien, l'amour est connne Dieu, est parce (pi'il est, c'est l'absolu! Q^'^iiporle iju nous ilécouvriens l'un chez l'autre telle ou telle part cularité d'es}}rit ou de caractère? La j^Tande, la seul alVaire de noire vie, c'est de nous aimer, et, puisfpi nous j)ossédons l'amour l'un de l'autre, nous noi connaissons depuis cent ans, (le]uis toujours,... ce n'a ni commencement ni linl

Ils (livaj^uèrent aiii>i pendant plus d'une heure, voix basse, dans l'atelier, (ju'éclairait va;^'uement linif à travers les arbres, Julie assise, Julien à ^enou le^ mains dans les mains, mais ne voulant pas écha ç^er un baise.' (jui les eût jMjrdus. KL tout à coup

AXTOXIA. 207

uno qui déclinait vers l'horizon devint si claire, qu'il allut l)ien reconnaître que l'aube s'était mise de la >artie. Julie se leva et

s'enfuit après avoir juré et fait Mi'pr cent ibis à Julien que leur union était indissoiii)Ie.

Camille fut bien surprise, lorsqu'elle eut ouvert à sa maîtresse, de voir qu'il était près de trois heures.

— Es!-ce que mes gens m'attendent encore? dit madame d'Estrelle.

— Oui, madame: ils pensent que madame a voulu faire les prières de nuit auprès du corps de M. le mar- 11 is. La voiture a été chercher madame. Madame a pu la trouver ^ la porte de l'hôtel d'Ormonde.

— Non; je ne l'ai pas attendue, elle tardait trop.

I. Marcel Thierry m'a ramenée par le pavillon, où

ai (\u m'arrêter pour causer avec lui de mes atV.ures.

)il('s aux «lomesliques de se coucher; la voiture ren-

H'v.i (iiiiuid If cocher sera d»'j,MMsé.

— Ah ! mon hieu ! madame sait donc...? Ce pauvre iasiiennê j«' \u'U\ bien le jurera madame!... il s'est ris»" par dépit, parce (pie madame avait pris un liacre.

Si cette e\j)licali(Mi lit sourire Julie, les siennes pro-)res pa- rurent bizarres i\ la soubrette; mais elh» n'y n!eFi(lit pas malic<\ La vie de Jidie était si n'i^ulièn» t si chaste! Elle pensa seulement

rpje la situation iiancière étail en faraud |»ériL puispi'on pas-
sait la luit

en i^irler avec le procureur, et (*lle lit part de ses upiiéUnles
aux aulics valets, cpïi s'(Mi nllli^èrent tout n sonji(\uit à ne point
laisser arriérer leurs gages. Le

valet (lo cliamhrc, qui ('tait l'aiiii de Camille et quî par contre-
coup protégeait Dastien, s'en alla à l'îiôlel crOrnionde et ne l'y
trouva pas. Bastien avait conil)ris qu'on le renvoyait au cabaret et
y était retourné; il y dormait du sommeil des anj^es, seul som-
meil réj)Uté assez délicieux pour servir de comparaison à celui
d'un ivrop:ne. La voiture l'attendait à la porte, et le valet de pied,
son subordonné, avait consenti à garder les chevaux à la condi-
tion que, de quart dbeure en (juart d'heure, on lui apporterait de
quoi se récliaulléi* sur le siège. Ces drôles ne reparurent à l'îiôtcl
(pi'au ^Tand jour et ne retrouvèrent leur raison qu'au bout de
vini^^-quafré beun s. En d'autres circonstances, Julie les eût
chassés ; mais elle prévît que l'aventure bachique embrouillerait
le fait de l'aventure rominescpie dans les idées de l'antichambre
et dans les commentaires de la loge. C'est ce qui arriva, et comme
les gens qui servaient madame d'Rstrelle n'étaient pas mal-
veillants à son égard, il scnd)la que rien ne dût transpirer de
l'emploi de cette nuit insolite.

La nuit suivante, par prudence, on se tint coi: mais, la nuit
d'ensuite, les deux amants, sans s'être donné rende/.-vous, se re-
trouvèrent dans les boscpieîl du jardin, et se redirent avec un
j)laisir nouveau tdut ce (pi'ils s'étaient dit l'avant-veille. Ou conti-
nua ainsi sans trouble et sans danger ajipareiU, rien n'i'tan plus
facile i\ madame dTstrelle que de se glisser bon «le ses apparte-

ments, et même sans de grandes précautions, ses gens ayant l'habitude d(» la voir prendr

ANT(JMA. 209

a frais, seule et assez lard, dans les nuits d'été.

Quelle douce existence, si elle eût pu durer! Ces endez-vous avaient tout l'attrait du mystère, sans que le remords en troublât les délices. Libres tous l'un et n'aspirant qu'à l'union la plus sainte, souenus par un amour assez fort pour savoir attendre, Ils ('aient là dans la nuit, dans les buissons de fleurs, sans la splendeur de l'été' (\\ \\ \\ commence et ((ui conserve toutes les grâces du printemps; ils étaient là comme deux fiancés à qui l'on a permis de s'aimer, et t (pii, sans abuser, se caient pour ne point faire de mal. C'était la lune de miel du sentiment précidant elle de la passion. La passion en était bien di'jà, mais onibahic, ou plutôt réservée d'un commun accord)onr la plias»' du combat cl de la vaillance, car il avait bien (;e (pi'il fa;idrait bi'aver, et Julien disait à son ami :

— Vous souffrirez beaucoup |»our moi, je \i\ sais; ■t, moi, j(» souffrirai de vous voir* souffrir; mais nous nous appaillerons alors, et l'amour aura des ivresses (lui nous rendront invulnérables aux aléas du monde. Quand même vous n' seriez |)as gagné'»' ici >ar votre jmdcur «'t i)ar ma Miuiation, il me semble

[lie r(''oïsmt; bi(Mi entendu me ferait une loi de ?i.« »as (puiser tout mon bonheur à la fois.

Kn d'autres iiiiiiieils , Julien ('lait plus a'^itt* ol moins résis;n(' à l'almile. Julie alors le calmait en le suppliant de se

rappclit ce (jii'd a\ail dit la veille. • — Je suis si licureusc depuis
<pie nou^ nou> aimons

IS

ainsi! lui disnit-ollic. Ne cliani^eons rion à colto situation plnine
de délices. Soni^cz donc ; le jour où je dirai tout haut que je vous
ai choisi pour le conipai^non di; ma vie, on rira, on crierà, on
m'accusera d'un entraînement vuli:aire, et jo sais des femmes
vertueuses (jui nie diront avec cynisme : «Gardez-le pour votre
amant, puis(|u'il vous faut un amant; mais voyez-le en secret, et
ne l'c'-pousez pas! » De rpicl fi'ont soutiendrais-je ces imperti-
nences, si je n'avais pas la conscience nette, et si je ne me sentais
plus le droit de répondre : a Non, il n'est pas mon amant! 11 est le
fiancé que j'aime, et qui m'a prouvé son respect comme aucun
autre homme n'eut su me le prouver! » Gardons nos forces, Ju-
lieîi; celle de la vérité est la plus [Duissante de toutes pour lutter
conti-e les idées fausses.

Julien se soumettait jvu* d('vouement et aussi par fidélit'
(resj)i'it à ce je ne sais (pioi d'héroïque et <le coriK'lieii qui avait
ré^Ié sa vie et conleim les premiers élans de sa jeunesse. 11 pou-
vait encore vaincre ses sens, ne leur ayant jimiais periuus de le
dominer entièrement, l.t j)iiis ce roni;in d'amour j)ur, à travers la
nuit «'ml)aum<'<', parlait à son ima<,'ination, cl pour l'artiste
ces nuits poétiques étaient des fête} enivrantes. Ce jirdiri avait
des profondeurs sond)re! et drs masses j)Hiissantes, comme on
en voit dans le: compositions de \\\;III«mu. l/npparition de Julie

i:ra cieusement jiai'('e, assez f^rinde et pleine d'ampleu: dans 1,1
sinqtlieité de ses atours, é-tait en harmoni»

c ce sentiment particulier qui fait de Watieau un peintre sans
niit'*vrerie, un Italien réaliste et bien vivant dans un cadre de
convention et dans une époque d'idiéterie. Il y avait un coin reti-
ré où, sur le fond nnir des massifs, un ^raiid vase de marbre
blanc, haut monté sur un piédestal enjuirlandé de lierre, se dé-
tachait Vajiuement dans la nuit comme un spectre. \h'< lueurs
bleuâtres, insaisissables, plissaient sur le ft'iiillape, et l'ombre des
branches se dessinait sur le n)arl)re, dont les contours s'effa-
çaient mollement sans que la forme du vase cessât d'être élégante
et majes-

tlP'ÎK.'.

(/rs! là que Julien, aussitôt que sa mère était coucImo, allait
attendre Julie, et, quand elle approchait, sotirianfe, tranfjuille
comme le bonheur, avec ses jupes !'• <oie qui miroilaioiît dans
l'ombre et ses lx*aux bras mis qui retenaient une draperie de sa-
tin n*\\ Julien croyait voir je ne sais qu'»'llt' musp moderne
présidant h sa di'stirjée, lui apportant les promesses de l'avenir
\\\■ ^'^ toutes les frnices et toutes les séductions de la vie pn'-
sente et réelle.

L»' pn-sent, il fallait bien le s:iv<^urer sans trop sonîcr au
lendcMiiain, car l'incertitude des événements s'opposait aux pro-
jets sous une forme déterminée. On ne s;»vail pas encore si l'on
vivr.iit ainsi, aUmdonnés flu monde. oubli«*s et tranquilles dans
ce janiin qui était devenu pour l'amour un paradis terrestre, ou
bien si, chassi's même du |>^ivillon par «les créanciers inexo-
rables, on n'irait pas chercher dans quelque

f[iu])oiirp: uno ninnsarde avoc un jardin sur la l'enri! On voulait tout acropter onsoml)le; c'était la seule chose certaine, le seul vouloir irrévocable.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis la mort du marquis d'Estrelle, et, après toutes les relierclies poî^sibles, il n'y avait pas eu trace de testament. On croyait qu'il en av.iil un, on n'osait dire tout liant que la marquise l'avait détourné. D'a[]rès divers indices, Marcel le pensait: mais rien ne servait de soupçonner!', on ne- pouvait rien prouver, et le fait s'accomplis^^ait avec une insolente tr;m(iuillil«', c'esl-à-dire (jue la manpiise, s'en tenant aux droits consacrés p.ir son contrat de mariaije, h('rilait inl("i:ralement de tous les birns du (h-bint, et ne tnisait mention d'aucune réserve pour l'acquit des dettes du feu comte. Cette réserve semblait ressortir pourtant des termes du contrat de Julie. C'était matière à []rocès, et Marcel consriilait à Julie de plaider, ne fût-ce que pc^ur arrêter les poursuites dont elle était menacée. Julie ne voulait pas de procès. Elle croyait (ju'on les perdait toujours de part et d'autre, et MaFc«'l avouait (|u'elle ne se trompait guère.

— Je sais bien, disail-tlle, rpie la marquise ne

tïi'aime pas, ot il est fort possible qu'elle ne me doive rien ; mais c'est une très-grande dame, et il n'est pas)bssil)lo (jiie, richi((conmie elle l'est, elle laisse li'pouiller entièrement une personne qui porte son lom. Attendons encore. Il ne serait pas séant d'aller i vile lui parler d'argent, et peu prudent, vous l'avez lit vous-même, de paraître trop pressée. Le moment ciui, je ferai

cette démarcluî quoi cpi'il m'en coûte; ous m'averlirez d(; l'opportunité.

— Allez-y tout de suite, lui dit un jour Marcel. Il î'esl (inc temps, vos créanciers veulent agir demain.

Julie, sans se décourager de l'insuccès de sa jn'enièi'e visi e, s'était préseihi-e clie/. la douairivre dans a maliii(''e (pii avait suivi le d('cès du manpiis. Ca'lte ois, elle avait été n-viie Irès-IVoï-demciil , iiaa-s avec 'yolillesse. Peut-être, ayant fait d sparaîlic les disposiious testamentaires, ne craigiiait-on plus sa présence. I y eut bien cpielqne n'Ilexion aigre-douce sui* les plaisirs mondains (|iii mar(|ua < iit la lin du deuil de .'cuve de madame d l'.sli'elle, jiar allusion à son ahence de la veille. Ju'ie avait doiiiK' l'explication con- ,enue avec Marcel. Ou l'avait «' ■ coult'e dim air de 'Uriosih' assez d(''Sol»!ig(\uil, el |)uis ou avait ajouté' :

— (!'esl douunai;»' poui' \ous, comtesse, luaisNous p'Oilà de iioù\e;iu eu deuil 1

Julie :iv:ii(lail d'iuilres viNiles à la douairière sjins ni parle!" jamais de ses eiharias. Le moment Vfiuj le le l'aire, elle s'ai'lua de c«»urage, se présciila avec ^ (buieeur ;u-((«)ulume, el lil eu peu de mtWs. (|u'elle

110 put ivussir à rendre tros-liunibles, l'exposé de sa situation.

— Je vous demande pardon, madame, lui répondR la marquise, mais je n'entends rien ù ces affaires, n'ayant pas l'avantage de vivre dans l'intimité des procureurs. Si vous voulez bion envoyer le vôtre à mon notaire, il prendra connaissance de mes droits, comme de mes devoirs, et il se convaincra que vous n'êtes pas au nombre des cbar^es qui m'ont étt- laissées.

— Ce n'est point là, madame la marquise, la réponse que je réclamais de votre loyauté. 11 se peut que vous ne me deviez rien, et cela doit être, puisque vous rallirmez. Je pensais que, par des considérations de famille...

— }? n'ai pas l'honneur d'être de la vôtre, répondit sèchement la manpiise.

— Vous voulez dire, reprit Julie, ranimée par la provocation, que M. le comte d'Kstrelle s'est un peu ennuyé en jouissant une fois de noblesse mi-partie d'une robe et d'une perruque. Ceci ne m'offense pas, je ne rougis pas de mes aïeux magistrats, et ne me crois audessous de personne; mais je ne suis pas venue ici pour discuter mes titres à l'honneur de porter le nom que vous portez aussi. Le fait existe, je suis la comtesse d'Kstrelle ; dois-je perdre l'existence que m'a été promise et qui semblait assurée? Si M. le marquis m'a oubliée en mourant, ne résulte-t-il pas d'intentions dont il a dû vous faire part que vous acquies-

ANTOXIA. in

terez les dettes de son fils, du moins en partie/

— Non, madame, reprit la douairière, cela ne résulte pas d'une intention (qu'il m'ait jamais exprimée. Je connais seulement son opinion, et la voici : vous devez résolument renoncer à votre douaire, puis- (ju'il (est insuffisant pour acquitter les dettes en question, et l'on veut à payer le reste.

— On me l'a proposé souvent, madame; j'ai demandé si l'on voulait bien, en échange de cet abandon, me faire une pension quelconque.

— Êtes-vous absolument sans ressources? votre tamilli' ruî vous a-t-clle rien laissé?

— Douze cenls livres (1(î rente, madame, pas davanla^e, vous ne l'ignorez pas.

— Kli bien, avec cela on jx'ut vivre, ma chère; c'est assez pour aller en liacre, pour voir la comédie en lo^e j: ?rillée, pour fré(juenter les feimues de pn»cureur et ponr dininei' le bras dans la l'ue en plein minuit à des peinti'es d'enseigne, (le sont là vos i,'oùt>, à C(^ (|ue Ton dit; contenlez-les, renoncez à vos droits OU laissez vendre à tout pii\ l«vs biens (|ue vous tenez de la ta-niille d'l,sli«'lle ; pm m'iniporle à moi I Tout co (pi<; j(^ désire, c'e>t (jue voll^ fassiez un mariamî queleoiKiie <iui <liai^ (^ voire nom et (|ni m'empêche d'être jamais e(Mdondui' avec vous par ceux (pii iu\ nous coiuiaisseit point.

— Vous aurez cetle salisfai-fion, madame, répondit Julie en se levant, car, pas plus <[ue vous, je ne voudrais de cette confusion fâchoubc.

•iïG

Elle salua et sortit.

Marcel l'attendait chez elle. Quand il la vit rentrer pâle el liiil rempli dun éclair d'indignation :

— Tout est perdu, lui dit il, je vois cela! Parlez vite, madame, vous me faites peur.

— Mon cher Thierry, je suis ruinée sans ressources, répondit Julie; mais ce n'est pas cela qui m'éstuulle. On m'insulte, on me foule aux pieds; du premier coup, sans témérité, sans provoca-

tion de ma part, on me jette l'outrage à la figure! je suis environnée despions, on rapporte, on envenime les choses les plus iniip-centes... Tliierry, ajouta-t-elle en se laissant tomber sur un fauteuil, vous êtes un honnête honmie;... je vous jure (jue je suis, moi, une honnête tem me!

— Il n'y a que des misérables qui puissent nier cela! s'écria Marcel. Voyons, du courage, expliquezvous.

(juand Marcel sut tout, sauf l'intelligence (jui régnait entre Julien et la comtesse, car ils avaient cru devoir garder provisoirement leur secret, même vis à-vis de madame André Thierrv, il fut fort abattu e jugea la situation désespérée. |

— \oii^ \oilà, dil-il, entre le dénûment subit, ab stîlii, épouvantable pour une i'ennne (|ui a vos habi tudes, t't un |)i(«cès dont l'issue est fort douteuse, h ne sais plus (juoi vous conseiller. Je vois (jue mes pré visions se réalisent. (3n veut vous dépouiller et avoi le monde pour S(.»i en essayaiit de ternir votre réputa

lion. (Jn a aiguisé des armes contre vous, on s'en est muni en voyant (Uk'liner le nianjuis, et nièni<', pendant qu'il rendait l'âme, on s'en est servi ; on a travaillé de san^-t'roid à votre perte, on vous a lait espionner, on vous a suivie...

- .Attende/, monsieur Thierry, est-ce que M. Antoine n'est pas mêlé à tout cela?

— Julien le croit; moi, j'en doute encore; j'en aurai l«* cœur net, et, s'il le faut, je dresserai un contre- Bspionnaffe auprès du sien; mais le plus jïressé n'est pas de savoir ((ui vous trahit, il faut arrêter vos réso-

utions.

— l'as de procès surtout!

— ^on; mais n'avouons pas ('cia, «'t menaçons de •éhellion ; je m'en charj^'e. On vent qu«* vous ahanionniez le douaire purement et sinqilement ; moi, je ^eux ipi'on achète cet abandon, et je (h'hattiai les conditions fort et ferme.

— Kn attendant, dit Julie, me voilà brouillée avec a famille (h; nu)n mari, car vous pensez bien (jue je le remettrai jamais les pi«'ds ehe/. la marcpiise.

— hevant le parti jn is de vou> pousser à bout ipie e vois bien anèh' chez elle, je n'ai point ù vous coneiller la jiatience. La guerre est déclarée, les lioslités ne sont pas de notre fait. Il >*aj;it de ne |>iis reuler.

Mais Marcel n'eni |>as le loisir de l»ataillei". Il avait

8es troussees deux on Jrois procureurs d'assez mau-

;i renom, <|ui parlaient de faiiv vendre à la criée,

Sl-2 AN 1(1 N I A.

cl (jui ne \(>til;ti('iii])lus acconlcr lie délai, il crul <ifvoir souscrire aux pi'cleiitions de la marciuisse. li alla en prévenir Julie.

— On vous di'pouiile;, lui dit-il, vX je crains même (pToii ne vous force, en cas de résistance, à aliéner le niiiiue capital ijue vous tenez de votre famille. 11 est i)ien eerlain (jue les dettes du comte avec les intérêts accumulés absorberaient au delà de ce qui vous reste de sa fortune. La maniuisse d'Kstrelle veut habiter ou tout au moins posséder l'hôtel d'Estrelle.

— Et ses dépendances? dit Julie; le pavillon aussi

— Le pavillon aussi. Ma tante aura une indemnité pour déi'uerpir, autre chose à débattre, mais qui n< vous re^arde pas.

Julie ne répliqua rien et tomba dans une profond» tristesse. Lire ruinée , réduite à douze cents livres d rente, cela n'avait j)as encore oliert un sens bien ne à son esprit; mais (juilter à tout ja- mais cette maiso éléj^ante, ce jardin délicieux (jui , depuis quelque semaines, lui étaient devenus si chers, perdre ce vo si- naïe du pavillon, ce charme et cette sécurité d< entrevues noc- turnes, c'était là véritablement la cat; strophe ! Tout un moiule d'ivresses s'écroulait derritM elle, l ne [)hase de son j)lus jiur bonheur était clo; brutalement et sans (ju'elle eût eu le temps de s| préparer.

Marcel retoiiiiia vile che/ le notaire df la manuiisj Il le trouva très-hautain devant ses concessions, n» |ia> lui, riinnune, (jui «'lait forl i^alanl homme «I

reste, mais le fondé de pouvoii*s engagé à soutenir
pied à pied la cause de sa cliente. On l'avait, d'ailleurs,
prévenu contre Julie, et il ne voyait en elle qu'une
eune folle décidée à tout sacrifier à des passions
déréglées. Marcel n'y put tenir; il se fâcha, jura son
honneur qu'il n'existait aucune relation secrète entre
a comtesse et son cousin, qu'ils se connaissaient à
leine, et que Julie était la femme la plus pure, la plus

ligne de respect et de pitié. Marcel était connu pour
un très-honnête homme : la chaleur de sa conviction
branla le notaire; mais, revenant aux droits de la
marquise, il démontra qu'elle était maîtresse de la
situation et qu'on serait heureux d'en passer par où
elle voudrait.

Pourtant il promit de faire son possible pour l'amener à des
dispositions plus généreuses envers la veuve et son beau-fils. Le
lendemain, il annonça, par une lettre à Marcel, que la marquise
souhaitait voir hôtel d'Kstrelle, où elle n'était pas entrée depuis
longtemps. Elle voulait s'assurer par ses yeux de l'état des lieux et
faire procéder à une évaluation (qui serait ébattue en sa présence
par ses conseils et ceux de la comtesse. Il était aisé de voir, à la
forme de cette lettre, que le notaire avait mécontenté sa cliente
en lui disant, ainsi (qu'il l'avait promis, le côté moral de l'acte de Ju-
lie, et que lui-même était assez mécon-

scient des méfiances et des duretés de la douairière.

Il se présenta le jour même avec elle. Julie, ne voulut plus re-
voir sa cruelle ennemie, mais renferma dans

son boudoir, laissant ouvertes toutes les autres portes (les
appartements.

La fiancée d'Esrelle était une jeune Normande. Dans le
monde de madame d'Anjou, on rapporta à madame de Pim-
bêche, Orbès, etc. On l'accusait d'émigrer à l'année pour
s'enfuir sous main à la petite senaieine. C'était peut-être exagéré ;

mais il est certain ([u'en versant une grosse soïume pour libérer Julie, elle voulait se rattraper sur le détail, i.a promptitude qu'elle mit à venir faire cette sorte d'expertise en était la preuve.

Elle se promena dans toute la maison, examina tout d'un œil perçant et sur, tit ses objections et ses réserves sur la plus petite d(*iiradation nuu'ale, déprécia tant qu'elle put U\ mobilier et l'innuobilier, parlant et agissant avec un cynisme d'avarice et d'aversion qui écœura Marcel et tit plus d'une fois routiir le notaire. Lorsqu'elle arriva devant le boudoir où Julie s'était réfugiée, elle demanda (jue cette porte liit ouverte Klle le fut à rin>lanl même. Julie avait entendu venir et, ne voulant jms subir ce dernier atVront de recevoi malgré elle une visite odieuse, elle était sortie par I< jardin, laissant à Camille l'ordre d'ouvrir dès fju'oi l'exigerait. Camille était fièi-e, elle conq)tait des éche vins parmi ses ancêtres! Elle ne put résister au dési (le (louiirr uiit' Ic-coii à la douaii'irre : elle s'ap|)roch d'un iicublr où elle avait sci'i'i' r\pi-rs à la liâte (pie! (jues cbilVons, el dil d'im ton de ^ounùssion moi daiiir :

— Peut-être que madame veut compter le linjïe? Il y a ici des fichus et des rubans à ma maîtresse.

La douairière se souciait peu du caquet d'une suivante; mais sa haine contre Julie reçut le coup de fouet et s'exaspéra. Elle jeta un coup d'o-il rapide vers la croisée, et vit madame d'Estrelle qui traversait le jardin et se dirii:eait vers le pavillon. ^

C'était là une grande faute s<ms doute de la part de Julie, mais elle aussi était exaspérée. Elle se sentait comme chassée de sa maison, de sa chambre, de sa retraite la plus intime par l'impudeur de la persécution. Elle cherchait un refuge, elle avait 4a

lèle péril ue, elle >'en allait d'instinct et sans rétléchir vers madame Thierry, vers Julien.

— On ne viendra pas me relancer chez eux, pensat-elle, on n'oserait! Je suis encore propriétaire, et moi seule ai le dn>it d'entrer chez les personnes (|ui sont là en vertu d'un b.iil. Il est temps (jue j'avoue, d'ail-

eurs, mes relations d'amitié avec madame Thierry, et, à partir d'aujourd'hui , je prétenils aller chez elle comme je vais clie/ d'auti'es fenunes (jui «mt des

Veres ou des tils.

Au inoint'iit on elle entraît résolument dans K» pavillon, la nianpiise, avec une résolution non moins soudaine, sortait <lu boudoir et s'élançait dans le jardin.

— Où allez-vous, madame? lui dit Marcel, qui n'avait |)as vu fuir Jidie, mais (pii se meliaïl des yeux >rillanls «'l (le l'allure saecailee de rai^il" '1 verte vieille.

■i22 . ANTON IA.

La marquise ne daigna pas n'pondre, et continua (le sautiller comme une pie (l«"l)lumce. Le notaire et Marcel la suivirent, ne pouvant l'arrêter.

Elle connaissait fort bien les loc^ilités, quoique de- |)uis lonir-temps elle n'y eût pas fait acte de présence, s'étant brouillée dès son second mariage avec je comte son beau-fils. Elle arriva au pavillon peu de minutes après Julie, trouva la porte grande ouverte et entra dans l'atelier comme une bombe.

Julien était seul: il ne savait même pas que madame d'Estrelle fut entrée et montée chez sa mère. Depuis qu'il voyait Julie en secret, il n'était plus aux aguets. On était si bien d'accord pour ne pas se rencontrer par hasard! Il travaillait et chantait. Julie, en entrant dans le petit vestibule, avait eu je ne sais quel vague et subit avertissement du danger d'être suivie; elle avait pris l'escalier, se persuadant que la chambre de la veuve était un asile inviolable. Surpris de l' brusque apparition de la vieille douairière, Julien qui ne l'avait jamais vue, se leva, pensant qu'elle était arrivée par la rue et qu'il s'agissait d'une commande. Cette figure rouge et haletante, anguleuse et njaussade, lui causa phis de déplaisir ((ue d'espérance.

— Voilà, se dit-il rapidement, une personne (|U marchandera comme un brocanteur, si ce n'est quelqU' brocanteur femeIN» o\\ n'-alitt'.

La toilette sordidi' de la daut' n'annonçait nulle iinil souvau'j: »•(sa l'ortuin'.

ANTONIA. -i^S

— Vous êtes seul ici? lui demanda-t-elle sans lui rondo aucune espèce de salut.

Marcel et le notaire parurent, et les yeux étonnés de Julien interfrèrent Marcel, qui se hâta de lui diiY* :

— Madame est une personne qui souhaite acquérir ce pavillon, et qui...

— Je n'ai pas l)esoin qu'on me présente à ce monsieur, riposta aïrrement la marquise, et je sais m'e\pliquer moi-même.

— Alors, madame, dit Julien en riant, ce monaioir attend vos ordre^.

— Je vous ai fait une question, reprit la marquise sans se déconrerter, je vais la rendre plus claire. Où a passé la comtesse d'Estrelle?

Julien recula d'un pas. Marcel, vouUirt éviter une scène riflicul<\ lui lit vivement un sijjne en touchant son front avec \o doiizt, pour lui fiirf entendre (jue cette femme avait l'esprit (h"i*an;ié*.

— Ah! fort hi<Mî, dit Juli*»n, parlant du ton dont on parlo aux enfants et aux fous. Madame la comtes-îp d'Estrelle ? Je ne la connais pas.

— Sotte réponse, monsieur \o peintre, o[tout i\ fait inulil»'. Je veux parler i\ celte dame, et je sais qu'elle •demeure ici... de temps en temps !

— Marcel, dit Julien en s'adress^mt ;\ son cousin, est-ce toi qui m'amèni*s cette dame f

Marcel fit avec aiiiît)iss»* nii si^Mi»' i\v \C'W négatif.

— Alors rVst vous, monsioiir? dit Julien au notaire.

— Non. monsieur, rrjiondil le notaire avec résolution: j'ai suivi madame, cl j'iuMiore absolument ce qu'(Ile vient faire ici.

— Vous auriez donc beaucoup mieux fait de ne pas me suivre, reprit la marf|uise avec une sèche tranfpiillil(": j'ai eu une raison pour venir dans celte boutique de tableaux, vous n'eu avez pas. Kaites-moi l'amitif* de m'y laisser a^iir à ma i^uise.

— .le m'en lave les mains, répondit le notaire eu saluant Julien avec beaucoup de politesse, et il sortit maudissant l'humeur acariâtre et fantasque de sa cliente.

— (Jiiant à vous, monsieur le pî'ocureur,... dit la marquise à Maicel.

— (juaiil à moi, madame, répondit Marcel, je suisj ici dans ma lamilU*, et n'ai d ordre à recevoir que dôj la maîtresse du loiiis ipii est ma laiite.

— \r sais tout ci'lla. Je sais voire panMité et comment vous vous entendez en bous amis entre vous, et en bons voisins avec la veuve du comte d'Kstrelle. Heslez si bon vous semble, ou mettez-moi à la porte si vous l'osez.

— KinisM>ns-cu, madmii', dit Jidieu, (jui perdait j)atience. Je n'ai pas coutunn; de maïKjuer de respect à une Irinnii', (\n('\'{\H' rdunuDilr i\'u\'v\o lue paraisse; mais je suis un artiste, im nuM-irr si vous vonl«'z;je suis chez inni, (lan> ma houlique de lablcieux, connue \i)[i> dilo loil bien, j'y travaille, je n'ai pas de (em()S

à perdre. Vous me parlez fie choses que je n'entends pas et d'unr personne (jue je n'ai |)as l'honneur de recevoir; si vous n'avez pas dauti'e motif pour me venir déran^^er, soutirez que je vous quitte.

VA, enlevant son étude et sa palette, Julien sortit de l'at^Tier en jetant à Marcel un coup d'o'il expressif qui siiinifiait : « Tire-toi de l;\ comme tu pourras, n

— C'est bien ! dit la man|uise sans se laisser abattre par ce congé en bonne forme. Je me rappellerai la chanson du berjj^er.

Voyons un peu la chaumière. Je ne vous ferai grâce de rien; je vñix voir lout l<' j»avillon dehors, dedans, en haut, en bas, comme j'ai vu l'hôtel.

— Allons, madame, dit Marcel, puisipie vous l'rxic^cz... Permettez-moi seulemml de prt'vcnir ma tante, :|ui demeure liVhaut!

— Non, pas du tout, rcpit la douairière en se dirigeant vers la porte, je préviendrai nn)i-mènu\ et, si

'on nie renvoie,... eh bien, j'en snai fort aise, moiieur le procureur I

— Ah! c'est l^ en pei-die la Irteî s'i'cria involonlaipeujenl Mai'-cel : est-il possible <pie vous supp(»si«'z péelemeiit inailann-d'i.slrelle «achée ici? Mors venez, [liadaine, je vous nionli'e !•• elieniin. (Jniind nous en JUre/ le e(eui' net...

Marcel ('lait à cenl lieues de sinia^'inei' (pie Julie iVit luns la eliaibre de sa tante. Tout à coup, et connue 1 ouvi'ait bius(juenient la porte de l'atelier, il vit maïame d'Kst relie et madame Tliiei'rv devant lui, et resta

Vin WTONIA.

clans l'attitudo la plus pilniso qno Ton puisse attribuer au (lésa ppoi ni ornent.

Julie avait entendu l'aiTivée bruyante de la marquise dans l'atelier. Julien était, monté pour dire à sa mère qu'une folle était là faisant ra^e. Il avait été surpris d'abord de voir Julie et désolé ensuite de sa pr("- | sence, en apprenant d'elle que cette folle était la l douairière en j)ersonne. Julie la connaissait entln et ,^

savait bien qu'elle viendrait la relancer jusqu'au fl:renier. Klle avait pris son parti sur-le-champ, et, s'em|wrant du bras de madame Thierry, elle lui avait dit : it

— Vene/. ! il ne me sied pas d'être surprise chez vous comme une coupable qui se cache. J'aime mieux braver l'orage, et je sens que je peux le braver parce fjue je le dois.

Julien, éperdu el j)rèt à éclater, était resté sur le haut de l'escalier, écoutant et se demandant si Marcel tout seul réussirait à emj>êcher les deux femmes qu'il aimait et respectait le plii> au monde d'être insultées k par une furie.

Mais, chose inattendue, dès cpie la douairière se vit en présence de ces deux femmes, son visa^^e s'éclaircit, et sa colère parut se dissiper. Oue voulait-elle en ert'et? Constater par ses propres yeux ({u'on ne l'avait pas trompée en lui disant (jue Julie avait fait amitié avec la veuve Thierry el (|ii'elle ('lail, par ronsérpient, la maîtresse de son liU. La constWjuence était un i)eu li forcée; mais, Julien ayant dit ;\ la mar(|uise (juil nel.

connaissait pas Julie, la marquise avait c|uelfjue motif de croire ce qu'elle désirait croire. Cette satisfaction 'apaisa comme la possession d'une proie apaise l'afritation du vautour. Elle partit d'un méchant rire en reprardant Marcel d'une manière triom[]hante, et, sans saluer personne, sans attendre que personne lui adressât la parole :

— 'Venez, monsieur le procureur, dit-elle ù ^ïarcel, e suis satisfait; j'ai vu ici tout ce c|ue je voulais voir ; allons à nos affaires.

Julie sentit le sarcasme, elle allait y répondre. Elle était poussée à bout, au point de souhaiter dire son secret en présence de tous. C'était, selon elle, l'occasion ou jamais. Puis (juc la calomnie voulait la traiter en pécheresse humiliée, elle (^ voulait reprendre sa dignité par l'aveu d'un amour secret et ImMih'd \rii'jme. C'était un grand acte de courage de la part d'elle-même qui n'avait jamais rien su lui avoir: aussi n'était-elle pas de «anjon^froid en piciaill à la lifite et à l'insu le Julien cette résolution en l'absence.

Mais il ne lui fut pas donné de l'accomplir ainsi. Marcel et madame Thiey lui saisirent d'un coup le bras en lui (Lisant bas, comme à l'ordinaire):

— Elle répondra/ puis; laisse/ l'immortel c.-à sous vos pieds!

Et, pendant (qu'ils la retenaient ainsi, la marquise >assa (levant elle sans daigner la regarder et reprit l'allée (qui ramenait à l'école, tandis (que l'honorable noire, (qui l'attendait dehors et (qui la suivit, alla s'en aller;

2«S ANIONIA.

h. L'immortel un salut d'une déférence très»'S-singulière.

— (Vous le voyez, dit Marcel, son conseil même prouve»' contre l'indignité d'une pareille conduite, et, maintenant ((ue cette femme a levé le masque, j'espère ne sera pour elle contre vous; mais, pour Dieu, madame, comment vous laissez/.-vous surprendre ici, où vous ne venez jamais? Vous êtes imprudente, je dois vous le dire!

— Mon cher- Thierry, j'ai à vous parler, répondit Julie. Allez conclure avec la marquise, cédez tout en fait (Farinent, sauvez

seulement ma petite fortune p»M'sonnclle, et revenez ici. Je vous y attends.

— Tounjuoi ici? reprit Marcel.

— C'est ce que je vous dirai quand vous son'/. d<* retour, répondit Julie.

— Kn ell'ct. madame, dit Julien dès que Marcel se fut éloi^Mié, par (juel malheureux hasard honorezvous ma mère de voire visite précisément le jour où votre mortelle enix'niie vous fjuette? VA maintenant 'pounpioi reste/.-vous là comme pour la confirmer dans ses étran;;es sou|)(.'ons?

Malgré le ton lespectueux et tendre de Julien, ses paroles contenaient une sorte de n-pi-iniande (|ui «"t(>nna madame Thierry.

— Julien, dit madame d'Kstrelle avec vivacité, U moment d'êire sincère es! venu. Il est venu plus tôt (|ue je ne lattndais, mais il s'impose, et je ne veu> pas reculoi" devant la (h'stiné'e. Ma dij^nc amie, s'écria Jj t-elle en se jelanl an cou de madame Thierry, sachei

la vérité. J'aime Julien. Je lui appartiens par les enijagements les plus sacrés. Knibrassez et bénissez votre fille.

— o mon Dieu! s'écria à son tour madame Thierry é[)er(lue en pressant Julie sur son cœur, vous êtes mariés ?

— Non certes, jamais sans ton consentement, dit Julien en embrassant aussi sa mère; mais nous nous sommes juré l'un à l'autre de te le demander d»'s (jue celle coitidrnce n'aurait plus rien d'alarmant pour ta tendresse. Julie |)arle [)lus lut (|ue je ut*

l'aurais souhaité, mais elle {arle, et (|ue veux-tu que j'ajoute? Je l'ai trompée, ma boiue mère, je l'aime éperdument, et je suis le plus heureux des iKwnmes, puisqu'elle m'aime aussi!

Madame Thierry lut si émue de ces révélations, qu'elle resta loniitemps sans pouvoir parler. Klle accablait Julie et Julien des c;iiie>s»'s les plus tendres, et, trend)laMte, li's mains froides, les yeu\ humides, elle éprouvait un nu'laiai^e sirif^ulier de fniyeur «'t de joie. Le pi'emier senlimeul dominait peut-être, ear >a première (piestion tut pour demander à Julien pouiipioi, au milieu de son boidieur, il sendtlait rep'rtK'ber à Julie d'a^'ir un peu trop \ île.

— Ah! voilà! dit Julie. Hier au >()ir.... car nous causons en-sen>le tous 1rs soirs, chère mère, nous étions coiiivriius d al-lemhre la st>Iuli«>u delinilive* de mon sort avani de rien r«'\elt'r à nos amis et ;\ vous-même. Je nie vovais marelir à ma ruuie. Julien eu

était contont. Seulomont, il oiit voulu, pour ma considération , que tous les torts fussent du côté de la marquise, et il est bien certain que ma résolution, connue et publiée, va lui donner des partisans nonil)reux dans son monde de faux dévots et de méchantes prudes; mais, moi, je ne peux pas supporter qu'on me fasse passer pour une femme g^alante, et cela serait si je crai^mais de dire la vérité tout entit>e.

— Oui, sans doute, répondit Julien : i\ présent, il faut la dire: mais vous avez hâté l'heure, ma chrre Julie! Pour cette inconséquence -là, je vous adore encore plus; mais mon devoir était de ne point m'y prêter. L'amour et la destinée l'ont emporté sur ma prudence; ils ont rendu mon dévouement inutile... Arrirre les n'-

flexions!]\v\]\<. 1rs enfants, ma cliiTO mère; Julie l'a dit, Julie le veqt, et, moi, je sais (jue tu le veux autant qu'elle.

Pendant (|ue les habitants du j>avillon se livraient à cet épanchemciil, la maniuiss*», inslalN-e dans le salon de l'hôt»'!, j)rocédait à l'évaluation rigide de l'un et de l'autre. Marcel bataillait, le notaire faisait d'Iionnétrs mais vains etforts]>oui- ('(juilibrer les pr«"tentions respectives. lOnfin on arrivait à une conclusion a.s-sez cbap:rinante pour Marcel : c'est que Julie ne pouvait pas esp«"rer de sauver son mobilier des grilles de l'ennemi, ('/était beaucoup (pi'on lui permît de conserver ses diamants et ses dentelles. Il fallait subir ce dur marché, parce (pie c'était le jjlus sûr; aucun enchérisseur ne s'était présenté. Marcel avait bien écrit

ANTOMA. -2^]

à l'onclo Antoine, espérant qu'il prendrait envie du jardin et ne marchanderait p;is trop nialirré sa rancune; mais l'oncle Antoine s'était tenu coi.

Après une demi-lieure de discussion finale sur les articles déjà rédiflés. on fit quelques ratures, on remplit quelques blancs. La douairière signa, et, comme Marcel se disposait, tout en recliiiii^nant et protestant encore, à soumettre l'acte à la ratification de Julie :

— Pourquoi n'esl-eli" pas ici? dil la douairière d'un ton brusque. La chose est assez importante pour qu'elle puisse quitter son cher pavillon pendant quelques minutes !

— Vous avouerez, madame, reprit Marcel, (pie vous ne traitez pas la comtesse d'LsIrelle sur un pied de l)é'n»'iVolcnce qui doive reni;aji:er à se retrouver eu face de vous.

— Uah! Iah! elle est bien susceptible»! Allez donc la chercher, maître Thicnyl J'ai lifile d.- m'en aller. et, si, en lisant l'aele, elle t'ait des l'aeons. je ne suis point laite, moi, poiii' l'allendi'e. (ju'elle viciuie s'e\pli(juer ici, ce sera plus lût tiiii. (Jue craint-elle? Jo n'ai I)Ius rien à lui diic sur sa conduite, dont, à l'heure (ju'il est, je me soucie fort peu. et (Jue, d'ailleurs, je n(^ lui al point reprochée. Lui ai-je dil nu seul mot tout à l'heure? Si je lui en ai touclH- aiq»aravant (piehjue chose, c'e>l lorsiprelle a voulu faire appel à des sentiments (pie je ne lui dois point; mais qu'elle s'abstienne de récriminations, et je m'enna^e k ne ia poii:l humilier.

Ma ANIOMA.

— Si vous m'autorisez à lui porter des paroles de paix, dit Marcel, et à les rédiger en expressions douces et conveuai)ies. je vais tenter de l'amener ici.

— D'ailleurs, ol)serva le notaire, madame la marquise a sans doute quehjue chose à lui dire en dehors des termes du contrat? L'intention de madame est certainement de lui donner le temps de trouver un abri en (piiltant l'hôtel?

— Oui, oui, c'est cela, dit la marquise; c'est mon intention. Allez, maître Thierry !

Marcel courut au pavillon et décida Julie à le suivre. 11 lui avait semblé que la marquise, satisfaite de son marché, vowlait essayer d'etfacer un peu ses torts, et il convenait à la générosité de Julie, à sa prudence peut-être, de ne pas repousser cette sorte de replâtrage dont le monde a coutume de se contenter.

Le temps pressait, on ne s'expliqua pas encore au pavillon en présence de Maïc; seulement, Julie dit tout bas à madame Thierri :

— Vous savez ma dol à j'en sent; j'apporte une très-petite rente; mais, en vendant mes bijoux, nous pouvons racheter la maison de Sèvres. Je suis donc pour Julien un parti sortable, et tout s'arrange de ce côté aussi bien (comme possible).

La niar(jiii-^(' dissimula l'inquiétude que lui avaient causée (juchpics momciK d'attente. Elle fut presipK j)(«lii' eu pi'iaii Julie de lire ri de signer. Julie ju-il h plume; ujaïs, ne voyant pas venir les paroles conciliantes (Ut' Marcel lui avait annoncées, elle hésita un

pr-u et regarda le notaire, comme pour lui demander son avis. Cet air de déférence n'échappa point à la perspective de l'homme de loi, qui décidément se sentait de la sympathie pour elle.

— Ce serait le moment, dit-il à sa rude cliente, d'annoncer à madame vos bonnes intentions sur la question exécutoire.

— Kh ! oui, sans doute, répliqua la marquise, je veux rentrer en possession de l'hôtel sur-le-champ, demain au plus tard ; mais je laisse le pavillon pour deux ou trois mois à madame.

— Le pavillon? dit Marcel surpris. Mais il est loué, le pavill«»n! Madame la marquise n'ignore pas qu'il est loué pour neuf ans? ,

— Mais le bail est nul, maître Thierry, car je ne l'ai pas signé, et, aux termes de nos accords matrimoniaux, M. le manpiis (rKs-trelle ne pouvait faire aucun acte sans ma participation <'X)i-esse.

— Ainsi madame? 'fhie'rry sei'ait mise eu diMuein»' il" délo^'er sans iii(l«'iiniilé?

— J'en suis là('li("e pour clli' ; iiiiiiis vous savr/ ujoii Mirai p;ir co'iir : i"e;^anli'/. le bail, rt vous \oiis con-

uvaincic/. de la nullité.

KIN' |)i'it le bail, (pii »"lail dans sa poclir, «•! If montra. Il n'y avait ri<ii à dii'e

— Ou'«>t-t«' «pu' (.a vous tait? dit la marquise riant le la consternation «le Mircel. Madauie la comtesse

encore en «'«lat de dédcunma^er madame Thierry le (>t^He contrariété. On neeoiiqite pas avec ses amis!

— Vous avez raison, madanio, répondit Julin avec dignité, ot jo vous remercie do l'occasion que vous me donnez de marquer mon dévouement ii madame Tliierry... Mais je refuse votre frracieuseté : madame Thierry et moi, nous sortirons ensemble de chez vous dans une lieure.

— Ensemble? dit la marquise. Tant de francliiso n'était pas nécessaire, madame !

Julie allait répondre, lorsqu'un vij^oureux coup de sonnette dans l'antichambre fit tressaillir la marquise.

— Allons, pas de querelles inutiles! dit-elle en chanfreant de ton subitement; voiK\ des visites. Signez, ma chère ; fmissons-en !

Et, comme le valet de chambre allait annoncer quelqu'un :

— Dites qu'on ne re(.'oit pas encore, lui «'ria-t-eile; faites attendre !

— Pardon, madame, reprit Julie otlenst"e de ce ton d'autorité en sa présence, je suis encore chez moi.

Marcel, (\u\ avait remarqué la suite impatience de la marquise, se sentit poussé \yAv un instinct vague mais impc'rienx. Il nia l.i j)lum(' des mains de Julie l.a Miai(pis(î pâlit, Marcel la regardait. f

— Dois-je annoncer? dit le valet (!<> chambre s'a dressant i^ Julie.

— Oui, n'pondil vivement Marcel, (pii avait aperÇi la ligurr du vi>ileur j>ar la porte entre-bâillée.

— Oui. i«"jM"ta Julie, en!*âin("r par l'ai^'itation d MarcrL.

— M. Antoine Thierry! dit à voix haute le domestique.

Juh'e se leva par un mouvement de surprise. La marquise, qui était debout, se rassit par un mouvement de dépit. L'horticulteur entra, fréné. gauche comme de coutume, mais portant haut quand même sa figure irascible, qui faisait toujours un si étraniqe contraste avec ses manières timides. Sans saluer précisément personne, il vin! en zigzag, mais très-vite, jusqu'à la table, jusqu'au papier, jusqu'à l'encrier, el, regardant Julie :

— Fst-ce que vous venez de finir rpielrpie chose? lui di(-il d'iui Ion fâché où perçait je ne sais quelle sollicitude.

— Rien n'est fini, puisepie vous voilà, lui répondit Marcel. Venez-vous]>ar hasard j^oiiir enchérir, monsieur mon oncle?

— Personne ne j)eu! <'nelH'iii\ dil la maiNpiise Ttis-agitée. Toul est conclu, .l'en appelle à la bonne foi...

— La l)onne foi esl sauve, repi-jl Marcel. Nous suassions des conditions Ires-dures. Jamais on n'a blâmé un condanuK' à lUi-trl. (pie|(|iie n'-si-m- (pi'ji soit, d'accepter sa grâce (piand elle vient le surprendre. Voyons, monsieur mon oncl(\ parle/! \ous ave/, envie de l'bôel d'Kstrelle. Je dis plus, vous en avez l>esoin : vous ibattrez le nuii* mitoyen, el vous ferez une jolie addi-

Ilon à \o\iT jardin. I, 'li(*ilel de Melcv esl fi'oid, vieux. " ■'

cliaud ni liiver. Vous le voulez, vous le rticlamez, n'est-ce pas?

— Voilà une infamie! s'écria la marquise. Le consentement (le madame équivalait à une signature, et jamais on n'a retiré sa [Darole au dernier moment.

— Pardoimez-moi, madame, riposta .M.wcid, vous étiez prévenue. J'ai résisté jus(|u'à la dernière minute, et je vous l'ai dit trois fois dans la discussion : si la porte s'ouvrait en cet instant, si un enchérisseur (quelconque nous ap[)ariissait, je déchirerais ce projet d'acte que je ti'ouve déplorable pour ma cliente. Je subissais, je ne consentais j)as; je réclame le témoignage de mon collègue ici présent. Mon oncle, on vous sait infailhble sur le point d'honneur; dites! aije le droit de m'opposer à la signature avant (que vous ayez pari*'?

— Ccrics! ré'!)()ii(lit M. Vntoiiiic, et tu l'as d'autant plus (|ue mes droits à moi priment ceux de madame la marquise. \ oyons un j)eu cet acte!

Antoine parcouru! l'acte et dit :

— Ce n'est jias là mon é-valuation, madanir la marquise; vous plumez trop la proie, et vous m'obligez à vous rappeler nos petites convenlioiis,

— MI.'Z, monsieur, enchérissez! ré-pondil la douairière. Je ne saurais lutter contre vous qui poss("l(»z (h'S millions. Je renonce à tout, et je vous laisse In place.

— Attriidt'z, attendez! r»"pli(pia \nloine, nous pouvons encore nous entendre à demi-mot, madame! i(

peux ajiir ici de manière à contenter tout le monde. Ça (h'pend de vous!

— Jamais, s'écria la mar(|uise indignée; vous êtes un fou et j'ai liontê d'avoir accepté vos services!

Elle sortit, ouljiant son notaire,, et Antoine resta interdit, le sourcil froncé, plongé dans une méditation mystérieuse, le visage tourné vers la porte.

— Ils s'entendaient rontre moi, dit Jidie tout bas à Marcel; à présent, que vont-ils faire?

— Prenez patience, répondit Marcel, je crois que je devine.

Il n'eu! pas Ui temps de s'expliquer davantage. M. Antoine sortait dt! sa révt'i'ie, et, s'adrcs^ant au notaire :

— I'!li bien, lui dil-il, où en soinnecs-iious cl (jue décidons-nous?

— (Jiaut à moi, nioisiriir, i("pon(lil le iiot;iii't', cpil serrait ses papiers cl cliclicliiil >cs hiiH-lles. it' ipil vient (le se passer rnirc lu niinpiisf <i vous, ol lrlli-e close. Ma clirnlc |i;ir;il rrioiicci" au

luil (pTclIc poursuivail, j'allt'ndi'ai de nouveaux (udn's de .sa pari
j»our me mêler de celle all'aire.

— C'est donc à nous deux . ' dil M. \iiloiuc à Julie tandis (pie le
notaire opt't'ait sa noiIic.

— ^oIl, monsieur, i("poiidil-elle eu lui luouli'ant Marcel, je
V(Kis demande la permission de vou.s laisser ensemble.

— l'ounpu)! ? dit \iiIoiic d'un aii- ('•Iran;;cment navré eu fai-
sant l«^ gc.sie de la retenu', mais sans o>cr

^iS A NIC) M A.

cint'iu'cr sii niaïKîlie. Vous m'cii voulez, niiulanic d'Lstrelle!
Vous avez tort : tout at (juc j'ai tait, c'est dans votre intérêt. Pou-
niuoi ne voulez-vous pas que je vous le dise?

— Oui, au t'ait, dit Marcel, pouniuoi ret'u serait-on de savoir
ce que vous avez dans le. ventre ? Pardon de l'expression, ma-
dame la comtesse, je suis un peu H'rité;... mais donnez-moi
l'exemple de la patience. Écoutons, puis([ue c'est le jour d'atlon-
ter l'ennemi ' sur toute la ligne.

Julie se rassit en jetant sur M. Antoine un regard ' froid et sé-
vère qui le troubla complètement. Il balbii- ' lia, bégaya et fut in-
compréhensible. ;

— Allons, reprit Marcel, vous n'arrivenjz pas à vous \ conl'es-
ser, mon pauvre oncle ! C'est à moi de vous I interroger. Procé-
dons avec ordre. Pourquoi avez-vous mystérieusement (luilte
P.u'is le lendemain de certaine aventure tragique arrivée à une de
vos plantes?

— Ah! tu vas parler de ça? s'écria l'horticulteur, dont les petits yeux furibonds s'arrondirent.

— Oui, je vais parler de tout! Répondez, ou j'emmène le juge, et vous restez condamné.

— (londamné à (pioi? dit Antoine on regardant Julie; à sa haine?

— Non,. monsieur, à mon blâme et à ma pitié, répondit madame d'Kstrelle en dépit des muets avertissements de Marcel, (jui voulait amener l'oncle à rési- [Discncce.

— Votre pitié! de la jiitic à moi! reprit-il e\as-

AN IOM A. 239

)éré. Jamais personne ne m'a dit ce mot-là, et si ous n'étiez pas une femme!...

Puis, se tournant vers Marcel :

— De la pitié, c'est du mépris I Si c'est toi qui ui conseille de parler comme ça, tu me le revau-

ras , toi !

— Alors justitiez-vous. si vous le pouvez, réponit hardiment Marcel ; car, si votre conduite est telle u'elle paraît avoir été, vous êtes un homme détes-

able, et toute femme d'honneur outragée par vous i le droit de vous le dire.

— En (juui l'ai-je outragée? Je n'ai outragé peronne, moi; j'ai vu qu'elle se)erdait, j'ai voulu empêcher de...

— De se perdre! vous divaguez; mon oncle I II est es dangers qu'une femme comme celle devant qui lous sommes ne connaît pas et ne connaîtra jamais.

— Ah bien, oui! des paroles, tout '(a! Je ne me)aye point de phrases apprises dans les livres, moi!)uail(l un»- ffinnie donne tles rentltz-vuiis à un jeune lOmme... '

— Des rendez-vous? Uù prenez-vous cette folie? ^u\ (jui vous ont dit cela mentent par la gorge!

— C'est toi «lui mens! toi, le complice, le comlais;ml!...

— Ah r.\! mon oncle... Mort de ma vie, vous me erez si>rtir des gonds !

— Sors de tes gonds, si hon te semble! ic. vous ai UU), moi, sortir de la comédie.

v'Hl ANIUNIA.

— V.h l)i(*n, aprî's? Ma femme...

— Oli ! la l'cmme... Ta femme est une hèle! J'aT vu .lulieii sortir aussi.

— Julien n't'tait pas avec nous; il ne nous savait pas plus en has de; la ^aile (pie nous ne le savions en haut. D'ailleurs, rpiand même il eût été avec nous, quelle est celte manie d'iurriminer...

— yrnrrimine! s'écria M. Antoine, dont nous ne rapportons pas ici toutes les incorrections de l,mp;a'e, yeno'imiiir ce (pii est encriminable ! Et la promenade de nuit, hi-as dessus, l)ras dessous, pour revenir de l'hôtel d'Ormonde au pavillon, où madame est restée par parenthèse jus(|u'à trois heures du matin? Madame

André pouvait être en tiers dans la conversation, (c'a, je ne le nie pas; mais c'est une l'aison (h plus pour encriminer. comme tu dis, âne de pi'ocureur! Kt tous les rendez-vous du soir dans le jardin même (pie niadame ne rentre jamais avant deu? heures, (piehpiefois plus tard!

— Où pi'ene/, -vous ces propos de laquais? s'f'cri; MaircI indiuiK': où r.unasse/.-vous ces calomnies dan tichamhre?

— Je iKî vais pas dans les antiehambres, et je i) me rends(;;j;ne point auprès des hupiais, j'ai ma petit police. Je suis assez riche pour payer des ^mmis hahile qui ohsei'veiit et (pii me dirent la vérité. Ça, je n m'en caclic j)as ! Je voulais savoir les sentiments d madimii', I^'^ causes de l'atlrôn qu'elle m'a fait eÉ, charj^eant maître; Julien de meconduire; c'était mo|

roit, et, si je m'étais vengé comme jt* pouvais le aire, c'était mon drpit aussi.

Madame d'Estrelle, résolue à tout dire et à tout)raver, écoutait l'oncle Antoine avec une fierté impasible. La brutalité de sa déclamation, qu'elle attri-)uait à une démence soutenue, et qu'elle excusait à ause de son manque d'éducation, ne la blessait pas omme les impertinences préméditées et raisonnées e la marquise. Marcel, qui la rej^ardait pendant le •eau discours de son oncle, prit la sérénité dédaincuse de son sourire pour une dénéi^ation plus élouente que toutes les paroles.

— Mais rej^ardez-la donc, s'écria-t-il t-n secouint le cliard pour le faire taire; reirardez do!ic le pauvre ffet (le vos rêveries et des niensonj^es qu'on vous a

it avaler! Vous ne pouvez pas faire monltr la plus etite
roui^eur à son front, et son silence contond Dire brutale faconde
!

— Je parlerai tout à riieun\ dit Julie; laissrz parr M. Tliierry.
\oii> voyez, il ne nir IVicIm' juiinl, rt attends (|u'a|)rès avoir lait
l'exposé di; ma conduite

me rende comj)te de la sieinie. Vous êtes .sous le)Up de mon
indif^iation^ monsieur Antoine Thierry, î l'oubliez pas. Vous
piétendez ne pas la uu rifri- : il)US reste ;^ me prouver cela.

Le vieilhu'd fut atterré un iii>tant : pui^, prenant 'Il parti :

t— l,li bit 11, (lii-il, méprisez-moi si vous voulez, je m'en
mo(pie pas mal; j ai mon estime, va mv sut-

lit I J'ai Ole en colère, oui! j'ai |»arlé de vous avec colère, avec
vengeance, je ne m'en cache point,... et pourtant je no vous hais
point, et il ne tiendrait ([u'à vous de m'avoir pour ami.

— Confessez-vous avant d'implorer l'absolution , (lit Marcel;
que s'est-il passé? ([u'avez-vous fait? Dites!

— 11 s'est passé,..., voilà ce ([ui s'est passé. Mordi! le hasard
m'a aidé à soulai^er ma bile. Madame la douairière d'Estrelle m'a
fait demander un service. Deux ou ti ois jours avant la mort de
son mari, on m'a prié de passer chez elle. Je la connaissais de
longue date pour des terrains qu'elle m'avait vendu^ pas trop
cher. Elle n'était pas si forte en atl'aires daib ce temps-là qu'elle
l'est à cette heur^. Elle m'a dit

{(Mon mari n'en a pas pour longtemps, j'hérite (l lui ; mais je
ne paye point les dettes de son tils, . moins (|ue la comtesse ne

m'abandonne son douaire et, pour Ty forcer, je veux acheter les créances. Pré tez-moi l'argent, et vous aurez part aux dépouilles. J<J vous revaudrai votre complaisance. — Pardon, iTUrl dame, que je lui ai dit, je veux faire sentir à cetlij dame que je la tiens ; mais je veux être le maître (Jbj lui pardonner, si ça me convient, n Là-dessus: u Ahi tiinsl (|u'est-ce que vous avez donc contre elle? » B là-dessus, mM : a J'ai ce que j'ai I — Si fait! — Noi — Dites! etc. » Bref, de til en aiguille et de parole e parole, je me suis déboutoimé, j'ai dit (jue j'ava voulu être ami et (ju'on m'avait traité comme Uj cor^iire, et tout v^i- parce (ju'on s'était laissé tomtxj

ans les intrigues de madame André Thierry, qui vouait marier son fds avec une grande dame par vanitr. t pour avoir des pareilles, ainsi que le loup de la fable qui a la queue-coupée, comme on dit. F.t la marquise a été contente d'apprendre l'aventure, et m'en fait dire peut-être plus que je ne voulais, encore que 'eusse du plaisir à le dire. Enfin finale, elle a dit : (Monsieur Thierry, il faut laisser aller ce beau niaiage-là, ça m'arrange! » Et moi, j'ai dit : « Cane Ti'arriinge pas! — Bon! vous êtes amoureux d'elle à / être âge!... Du dépit, de la jalousie ! Y pensez-vous ? — Non, madame, je ne suis point amoureux il mon ge; mais, 5 tout âge, on a du dépit d'être joué, et)Tî m'a joué. Je ne suis pas méchant, mais je suis)uissant, et je veux qu'on le sache. Il ne me convient)as de la poursuivre moi-même; mais, quand vous aurez bien tourmentée, puisque cî^ vous amuse, je eux, si elle mr demande pardon, lui faire grâce». — — Bien! bien ! a dil la manpiise. Je vous jure do n'entendre avec vous de bnuiie :nniti(''. l'ivle/ tou- Ours. Voilà mon biilcl, cl v()ij.> av<'/ . ma parole. \) La lame m'a encore iail appelei- ;ipi-ès i"enterreineiit du)Onh()nnn(» de mar(piiis. J"eiï savais de belles snr la

aison d'ici, et je lui ai lotil coiiN', cl (;a nous soulaeail tous les
den\ d'iihnri- la coinlesse. Kt alors l:i OUairière m'a dit :
\'enge/-vous. Je vais la poursuivre

outrance. t> M(n, j'ai huijonrs <lit : «< Soi!, mais .vertissez-
moi. Je veux racleiei", si elle s'aintMldo, »

r, inailaine la douairière nu* Irompait ; mais je suis

arrivé à temps. Tout est rompu entre nous; c'est uno femme
rusée, elle me le payera, je ne dis (jue ça!

— Vous ne dites pas tout, mon oncle! Il a été question d'autre
chose. Vous lui avez dit tantôt : ((Il dépend de vous que tout s'ar-
range. »

— Ça, c'est mon affaire, ça ne te regarde pas.

— Pardon; elle a répondu jamais avec une colère...

— C'est une vieille folle!

— Enfin à quoi répondait-elle?

— Kh! va au diable! De quoi te méles-tu?

— Allons, convenez-en, l'alTaire s'est compliquée} d'un autre
projet...

— iNon, d' dis-je!

Marcel s'ohslina.

— Mon oncle, dit-il, la chose est claire pour moi; ne pouvant
épouser une comtesse, vous avez voulu épouser une marquise.
Eh bien, ce projet-là était plus raisonnable que l'autre : vos âges
et vos fortunes s'accordaient mieux; mais je vois que là aussi voui

avez échoué. On vous a h'urit' de quehjue espéranw aiiii d'avoir un \)v\i de votre argent, puis on n'en i pus moins Iravaillt' sous main et à votre insu à s'em parc'r des biens de la comtesse, et, si vous fussie: arrivé une miinite plus tard, c'était un fait accompli vous n'étiez, ni marié ni vengé.

Antoine avait l'-couté cette remontrance la télé basse dans l'attitude de la méditation, mais regardant oi

dessous le sourire de surprise et d'ironie que madame d'Esprelle ne pouvait dissimuler.

— Tant qu'à ne pas être marié avec cette vieille

aiii:renne, dit-il en se levant, j'en rends g;râces au bon

^ieu, par exemple; mais, tant qu'à la venji:eance que

e veux faire ici,]<; l'ai, le diable ne me l'ôterait pas.

— Voyons cette venj^eance, dit Julie avec le plus grand calme.

— Qui vous dit que ça soit contre vous? s'écria l'oncle Antoine, dont la lan^aie se déliait toujours à un moment donné. Tenez, vous êtes tn>is femmes (jui m'avez berné comme un petit fj;arçon. Les femmes, va [le sait pas faire autre cliose ! La première, c'était dans e temps madame Andn", (|iii m'appelait son frère et on ami, et ra m'avail doiin»' conliance; la seconde, 3'est vous (jui m'appeliez votre bon ami et bi'ave /oisin, p(tur m'amènera faiiT une dot à voti'c anioueux; la troisième... ob ! ctilc-là m'a appelé son cber Tionsieur et son boiméle cri'ancier, mais c'e.^t la pire ies trois, parce (ju'ellt^ ni' voulait (pie me plumer, îomme une avaricieuse qu'elle est : c'est donc celle-là \u\ payei'a pour les {\i'\\\ aiiti-es. l".t vcuis, malame (LLstrelIc. jr vous pardoniie et

je vous excuse, .l'amour fait faire de ^i-aiides bêtises, mais au moins l'est l'amoïM", mie cliose qui, à ce qu'il paraît, em-)rouille la cervelle et l'ail cldei- la raisiMi. l.b l>ien , lOit, rende/.-moi votre amili(" et ne |>.u-l(tns plus de T)ariap\ ni avec moi, ni avec Wnilrr. Je \on>. \eu\

oujours du bien, et je nous enq>i*« lierai «le prentire

•24r, AXTOMA. J

mon novoii le peintro, parce que nirrn neveu le peintre m'a manqué, et qu'il ne vous convient pas d'épouser un peintre.

— Voyons, voyons! dit Marcel interrompant M. Antoine, vous commencez, vous, à parler raison ; mais voilà votre manie qui vous reprend. C'est une idée fixe, à ce f(u'il paraît! Où diable avez-vous péché cette fantaisie ?

— Non ! dit Jidie, finissons-en ! Nous ne nous en- ♦ tendons pas, vous et moi, monsieur Marcel ; je suis

lasse d'avoir l'air de feindre, quand mon cœur est sincère, quand j'ai dit devant vous à la marquise assez j clairement mes intentions. Laissez-moi donc parler à mon tour et vous déclarer à tous deux que mon miriap:e avec Julien Thierry est une chose résolue et jurée sans retour. (Jiii , Marcel , vous serez mon cousin ; oui , monsieur Antoine, vous serez mon oncle. On vous a fort bien renseijrné, et vous pouvez payer larp:ement vos espions. A présent que ma déclaration est faite, vous sentez que je suis forcée de retirer les expressions dont je me suis servir pour (jualifier votre conduite envers moi. (hicllf (lu'rlle soit désormais, U respect de la parent»' doit me l'ernK^r la bouche. Libn à vous de m'invectiver, de me caloumier <t de m(riiiiKT. Je ne vous ré-

pondrai plus im mol, mais j(^ m vous implorerai pas non plus; je i/ai |)oint de f^TÛa à vous demander, et plus vous me ruinerez, plus vou aii^'inenterez njoii estime et ma reconnaissance pou rriumnie (jui veut bien se rhar^'er de mon sort.

AN TON TA. îi:

La surprise avait coup<" la paroîf à Ma!'(f!. I/onclo, qui d'abord l'avait regardé d'un air do triomphe et qui avait bien vu l'inpénuité do son étonnoniont , devint sombre et de nouveau irrité quand il se sentit ainsi bravé en face par madame d'Estrelle.

— Alors, dit-il en se levant, c'est cnten lu , c'est arrêté, et vous ne voulez pas entendre mes dernitVes propositions?

— Si fait ! s'écria Marcel , dites toujours. Je n'approuve pas, moi, toutes les idées de madame d'R<î- Irelle, et je lui déclare devant vous que je combattrai celle de ce mariairo. Parlez donc, fournissez-moi dc^s arfïumens...

— Tu os dans le vrai cette fois-ci, toi, répondit M. Antoine. Kli bien, puis([u'ello tourne la tête d'un air d'ontétemont et de mépris, car elle est méprisante, oui! et c'est là une nièce qui nio traitera connno uv.\damo ma bolle-S(j'ur,... dis-lui ce que j<' ferai, si (lie renonce à son barbouilleur df tuli()Os. Je l:i tiendrai quitte de toutes ses dettes, je lui laisserai son liôlol, son jardin, son pavillon, ses diamants, sa fVrnio du Beauvoisis, t«»ut (••' (lui lui rosto enfin!

— Attendez, attendez! dit M;ir<'<l 'i Inlif, (lin \niait répondre.

— Non ! dit Julio ; jo n";«o«oplo rion de llMunnio qui raiteJulion ol ni;idainoTbioiry avec ce dédain et celte version. Jo fiis bon

niarob»' iU' mon injure personello. Jo pardoinio à inniisionr do m'avoir livrée an\

sarcasmes rt aux outra.i^os dr la manpnso ot d«' sou

mondo ; mais les ennemis de ceux que j'aime ne peuvonl jamais devenir mes amis, et l'Mirs l)ienfails me sont une offense que je repousse.

— Attendez, on vous dit! s'écria M. Antoine frappant du pied; avez-vous le diable au eorps? Nous croyez c[ue je veux ruiner vos amis? Point! Je leur donne la maison de Sèvres, (jui est aujourd'hui à moi, s'il vous plaît! Je leur fais une rente, je leur assure une bonne part de mon héritage, car je partajïc mon l)i(Mi entre vous, Julien et cet âne de procureur (jue voilù! Ainsi je vous lais tous riches -et heureux, à une seule condition : c'est que le pavillon va être vidé sur l'heure, et (jue v(^iis jurerez tous sur l'honneur, et signerez ce serment- là, connne (juoi jamais madame d'Kstrelle ne reverra M. Julien.

Celte fois, Julie resta interdite. S'il y avait de la folie bien réelle chez ce vieillard inexorable, il y avait une sorte de grandeur farouche dans cette magnificence (jui ne reculait devant aucun sacrifice pc^ur assurer le triomphe de sa jalousie. Il y avait de l'habilelt- aussi à mettre aiii->i njadanie (rKsirelle aux prises avec, le sacrifice (\r> intérêts de Julien, de ma dame ïhieri-y el de Marcel. Ce d(M'nier s'exécuta surle-champ avec une grande noblesse de langage.

— Mou oncle, dit-il à M. \utoine, vous ferez poui uun dans l'avenir ce (jue bon vous scMnblera. Vous m< connaissez troj) pour croire qu(» des espérances de o gem'e inllueront jamais siu"

nia conscience. J'ai di tout à l'heure (|ue j'êt^iis conlraiii- à la résolution d«

madame d'Kstrelle : j'avais là-dessus des idées que mon devoir est encore de lui soumettre ; mais sachez bien que, si elle ne ju^e pas à propos de s'y rendre, e ne lui rappellerai jamais- que sa résistance peut me nuire dans votre esprit , (pic je n'a^nrai jamais avec Ile sous l'impression de mon intérêt personnel, et :[u'en(in, si madame persiste, ainsi (\ur .lulioii , dans e projet qu'ils ont de se marier, je les aiderai de mes conseils, de mes services, et leur serai éternellement uni, parent et serviteur.

Julie tendit silencieusement la main au procureur.)es larmes vinrent au bord de ses [jaiipières. FJJe rej^arda Antoine et vit son in«'branlal>le obstination sur ^on masfpie racorni et cuivré.

— Allons trouver madaiiH' Thierry et Julien, dit-elle Ml se levant; c'est à eu\ (|iiil appartient de prolOMcel'.

— iNon pas! s'écria M. Antoine ; je neveux pasipi'oii irenne les i^ciis ;iii di-poiiv. hans If picniiier nionenl , je sais fort bien (|ie le pciilre leia son i^rand lomnie et (pie la mère prendra ses j^rands airs, surtout Ml ma présence. l'.l puis on se piipnM'a d'honneur levant madame, on ne voudra pas être eu reste de ierté : sauf à s'«mi n'|»'iitii' l'heure d'après, on dira /itemcMit comme elle ; mais j'attends tout le monde ;\ 'lenwiin matin, moi! Je ie\ inidiMi, i'orte-leur mon lerniei" mol, procui-cin'; tais tes nM-lexions aussi, înon lit'l ami, ei nous verrons alors si vous serez bien l'accord tous les «pialre pour l'eluNer mes dons pré-

soiits <•! mes di'pouilk's filiin's... An revoir, m.\- (laine d'Es-trcIlo. Domain, ici, ù midi!

Julie, en le voyant sortir, se laissa retomber sur son tauleuil. Il se retourna au moment de quitter le salon, et s'assura qu'il avait réussi à lui faire voir ce fier courage. Il s'en alla triomphalement.

Par caractère comme par état, Marcel était un homme prévoyant. On peut être positif et généreux. C'est sous cette double inspiration qu'il jugea la situation des deux amants et prit Julie.

— Madame, lui dit-il en lui prenant les mains avec une bonhomie affectueuse, rien n'avait rien de blessant commencez par ne me compter pour rien dans tout ceci. Si Julien et sa mère sont à la hauteur de votre courage et de votre dévouement, loin de les dissuader d'adopter le système. VA d'ailleurs ne vous exagère pas les complications de l'avenir. M. Antoine & son fils de Kirole, cela est certain; dans le bien comme dans le mal. il lui en promet. Pour son testament est un grand problème. Par la raison que si on voit la pente du mariage. C'est un fait bien certain, à coup sûr, de voir ce vieux garçon, enner de l'ennemi de l'ami. se jeter dans la lutte.

coïncidence au déclin de sa vie; comme cela porte le caractère de la monomanie, aucune promesse, aucune résolution de sa part ne peut l'en préserver. Il trouvera ce qu'il cherche, n'en doutez pas; une femme titrée quelconque, jeune ou vieille, honnête ou non, belle ou laide, se laissera tenter par ses écus et accaparera tous ses biens. Voici donc la question simplifiée, et vous devez écarter la préoccupation de notre héritage à tous. Il n'y a de certain que les faits présents, et vous voyez que je suis hors de cause. Parlons donc de ces faits immédiats (qu'on livre à notre examen. Ils sont fort sérieux. Je connais l'oncle Antoine : ce qu'il

veut faire , il le fait en vin{jjt-(|uatre heures, ou jamais. Demain, il sera ici avec des actes tout préparés, rédigés par lui-même en style plus ou moins barbare, mais où il ne maïupiera pas un iota pour (ju'ils soient bons et valables, incontestables devant la loi, (jifil connaît mieux (|ue moi-même. Ce* actes ne pourront en aucune favon énoncer la clause bizarre, imprévue dans la législation, de votre formelle rupture avec telle ou telle personne; mais ils pourront fort l)ien vous iir.poser la condition de ne pas vous remarier sans l'aveu de M. Antoine, et, en cas de rébellion, être puremerit et simj)lement révocables. N'espérons donc pas éluder l'engagement (|u'on vous Idemande ; votre caractère m'est, d'ailleurs, une ga- 1 inlic (|ue vou> n'y songez point.

— I.l vous avez raison, mon ami. répi»n(lit Julie en 'Upiranl, ji; ne promettrai jamais biins tenir.

— Nous voici donc, ivprit Marcel, en présence (i'uu t'ail inouï, mais très-réel, Irès-prodiain, et concluant j)our l'existence de deux personnes (pii vous sont chères, ma tante et Julien, puisque mon raisonnement me place en dehors de la cpiestion. \ous avez de jiraves réflexions à faire. \oulez-vous rester seule pour vous y livrer, ou me permettez-vous de vous dire tout de suite ce que je vous eusse dit il y a une heure, si vous m'eussiez j)ris pour confident avant rapi)arilion de M. Antoine?

— Dites, Marcel : il faut tout me dire.

— i:li bien, madame, admettons que, malgré son dépit, M. Antoine enchérisse sur la marquise; voyez cond)ien votre sort est désormais médiocre : deux ou trois mille livres de rente! Vous épousez Julien, (pii ne possède au monde que ses bras, et vous voilà bientôt mère, avec madame Thieri-y à soutenir et à soigner,

une servante pour elle, el pour vous une nourrice, puis un lionne de peine, à moins que Julien ne (piitte ses pinceaux (juand il landia faire les jjrosses corvées d'un ménage, si modesie (pi'il soit. Vous vivrez certainement avec honneur, car il travaillera; madame Thierry tricoterà tous les bas de la famille, il vous serez économe. Vous aurez une seule robe de soie et vous porterez des robes d'indienne. Vous ne sortirez «lu'à pied et vous ne vous peimettrez pas ur l'oiit de l'ubaii san.s avoir bien conq)té sur vos doigti ^i vo^ petites épargnes y >utlisenl. (J'est ainsi que mî femme a conunencé la vie (juand j'ai acheté une étude.

AN TU M A. 2ô;«

Z\\ bion, je vous déclare, maflamc, que nous n'étions
y,\s fort lnurcux alors, et pourtant nous nous aimions
jeaucoup; ma femme n'cfait pas vaine, nous n'avions
amais vécu dans l'aisance, et nous ne connaissions
Jas le luxe. Nous savions nous priver; mais nous
tions inrpiiets, ma femme, de me voir travailler la
noiiié des nuils, et Irolter, fati^^ué et enrlnnn»'*, à
ouïes les heures t'I par tous les temps; moi, de la
oir privée de bon air et de bonne noui-ritui'e, attelée
ans répit aux soins du ménage et aux labeurs il' la
naternilé. C'i'tait un souci cui>a!il et continuel que
DUS axions l'un jjour l'autre. Je vous ju;'e (jue plus

ons nous aimions, [l]us nous ('lions toiirmentl's et
 .iiv<'s de bonlieur vc-iitabl'. Nous avons perdu deux
 nfmts, l'un (pi'il a fillu niellr»' en noui-rice à la cam-
 af^ne cl <pii a été mal s»)iuui(", l'antiv (pie nous avons
 oulu ^^u'der à la maison et «pic le mauvais air de l^i-
 18, joint à la dé!)ile sanli' qu'il tenait de sa m^re, a
 mpèclH' de se déveioppri-. ^i nous avons it-ussi à éle-
 er le. troisième, (*"est (pi'd nous etail venu un peu
 'aisance à loiC(; d'epari-ïe et (raetivit(*. Nous v»»ih\
 ujourd'bni fort conients et asse^^ trampidlo; mais
 DUS avons (piar.uile ans. et nous avons beaucoup
)Utfei'!! Notic jeunesse a é;é un condiat et souvent
 n martyr. Telle est la vie du petit bourj^eois de Pa-
 8, midame la comless'^'; celle du pauvre artiste est
 ncore pire, cai' sa j)I•oles^ion est moins assurée »)ue
 , mieime. On a toujours des iilérèls à débattre (pii
 ml recourir au procurem-, on n'a [l]ns toujours besoin
 ■^:,i ANIONIA.

(le tableaux, cl la i)Uijail des ^^ens n'en ont jamais
 besoin. C'est atiaire de superllu. Julien ne fera pas,

connaît-il son père, une petite fortune. On estime
peut-être davantage son talent et son caractère; mais
il n'a pas l'aimable frivolité, le raffinement du monde et les
dehors brillants (que certaines coteries s'en
gouent d'un artiste, le produisent, le prônent et le font
resplendir. Sachez bien que le talent de mon oncle-
André, quelque réel qu'il fût, ne l'eût jamais tiré de
la misère, s'il n'eût été beau chanteur à table, gra-
viseur de bons mots et d'anecdotes piquantes, et enfin
si certaines dames influentes et d'humeur légère ni
l'eussent de temps en temps rendu infidèle à sa
femme, (qu'il adorait) Pourtant, mais dont il disait toi-
bas, ingénument, ((ue, dans son intérêt, il fallait bie-
n'attrouper un peu... Vous pâlissez!... Julien ne suivit
point cet exemple d'un temps qui n'est plus; mais
Julien aura beau faire des chefs-d'œuvre, il restera
pauvre, le monde ne se passionne pas pour le mé-
rite modeste, et il ne se met point en quête de
vertu ignorée Son mariage avec vous fera pourtant
un certain bruit, un petit scandale (qu'il le mettra «

vue. Celui de son père eut autrefois ce résultat ; mai
 encore une fois, les temps sont changés: on est pi
 austère ou plus liyjxxrile aujourd'hui (pie du tem
 de la l'omj)a(lour. Kl puis les mêmes aventures
 réussissent pas deux fois. On dira que ce jeune gî
 est bien osé de vouloir sinu'er son père, et vous
 ferez plus d'ennemis que de protecteurs. On crU

A N I (J M A.

beaucoup contre vous. Je ne suppose pis (jue la mar- (juise
 veuille vous faire j<*lor, vous dans un couvent, lui à la Hastille,
 [)Our délit de ni""salliance : elle n'a)as de droits sur vous; mais
 elle vous fera beaucoup plus de mal en vous décriant, et vous
 n'aurez pas pour vous rendre intéressante les rigueurs de la per-
 sécution. On vous coimaît, on vous sait austère; la réaction sera
 d'autant, plus violente et implacable contre vous, et les vieilles
 prudes iront partout disant (pie, de telles unions menaçant di; se
 réitérer dans le monde, cela ne se peut souffrir et doit étic vili-
 pendé. Les beaux esprits eux-mêmes — ([uelrpiés-uns il'enlre iux
 protègent Julien — n'oseront pas vous défendre. Eux aussi appar-
 tiennent au monde aujourd'hui. On ne It's persécute plus, on k-s
 can'.sse, on les encense, et Paris frémit encore du triomphe dé-
 cerné à M. de Voltaire après son I(mii; exil. On se moijue de
 Jean- Iac(pn's Mousseau , qui se croyait encore en butte aux
 maeliinatiois des bij^ols, et (|iii eù pu, dit-on, vivre trarupiille
 et lionori', s'il n'axait pas eu le cour aigri et rame malade. Les phi-
 losophes d'aujourd'hui lieinienl le haut du paM-; ils n'ont |)lus

^rand(* envie de se battre conlît le pr«'jug»", ri ce (pii reste au-
jom'd'hui de la gi'ande ci'oisade des libres penseurs ne taillera
pas sa plume et n'allilera pas s;i langue pour soutenir votre cause
contre le cri des salons. Toutes C(^s lâchelt's, toutes ces insultes
retomberont sur le eo'ui" de Julien. Il mwa dans une int|Uiétude
et sur un (pu vi\le continuels; il se brouil-

A N ro N I A.

Icra avi'c tous ses uniis; il se battra peut-être avec ciuel(|ues-
uns...

— Assez, assez, Marcel, dil Julie en pleurant. Je vois bien que
j'ai été folle, (|ue je me suis laissé con- 'seiller par uue passion
éi^oïste ou plutôt par l'iinorance absolue où je suis des nécessi-
tés sociales. Je vois qu'un blâme pèserait sur la vie de Julien, (|ue
cette vie serait un daniier et une amertume de tous les
moments... Alil Marcel, vous m'avez brisé le cœur; mais vous
avez lait votre devoir, et je vous en estime davanta{j;e. Allons
dire à Julien que jei veux rompre... Comment lui dirai -je cela,
mon Dieu!

— Julien ne vous croira point I 11 soui'ira de votre feinte géné-
reuse; il vous dira (ju'il veut soullVir poui vous. Il a de la
i)i'av()ure et de la force, et, je n'ei doute pas, il vous adore. Si
vous le consultez, soi premier cri sera : <(Amour à tout prix,
amour et per sécutiön, amour et misère, h 11 ne doute pas de lui
et sa mère, (piicst à sa hauteur en fait de couraj^e e de désinté-
ressement, l'aidera à tout sacritier; mai; ligurez-vous Julien (l'aii>
un an ou deux, (|uand i verra soullVir sa nièce! (i'e>t avec des,
peines inouïe (pi'à riifurr ([uil e>t il !.i pi(")>erve des horreurs d«
la pauvreté, ri, njal^:;ré lui, mal^M'é elle-même, mal j<ré tout,

elle en s'occupe, n'en doutez pas. Madame Thierry est une enluminatrice, nullement inestimable. Elle avait été élevée à ne rien faire, et elle ne sait qu tricoter et lire, bien assise; sur son fauteuil. Elle es

d'ailleurs d'une santé fragile. Ce n'est pas elle qui, comme ma femme, veillerait debout jusqu'à minuit

Yvon repasser les chemises de son fils; ses belles mains ne connaissent pas le labeur que les vôtres. Que sera-ce donc (quand Julien aura femme et enfants! Il se reprochera vos maux, et, si le remords pèse un jour dans cette âme si fière, adieu le cou-

rage et peut-être le talent!

— Assez, vous dis-je, mon cher Marcel. Conseillez-moi, diriez-vous; oui-dieu!/, je me rends. Il ne faut

ils (que je le voie, à leur sujet* lui parler)

— Non, («ries, ma chère comtesse, il ne le faut pas. Il lui (pour il i^norc tout ce qui vient de se passer, H (pour les -dons de M. Antoine tombent sur lui sans

qu'il soupçonne à (quelles conditions l'oncle est redevenu traitable. Aulremment, il serait capable de les effrayer.

— Kcoulez, Monsieur. dit la comtesse en se levant et en sonnant, il faut «que je sorte d'ici > avant l'heure pour l'y jamais l'entraîner!»

li(« l'omesticpie parut.

— Faites avancer* un liacre, dit-elle et renvoyez Monsieur Camille».

— Je n'emporte rien, dit-elle à Marci'l. Nous vous iharfiiM'e/.
de)ayer mes ^m'iis, de recueillir mes etr«'ls

s plus lU'cessaires et do me les rnvoyei*.

— Mais où alIc/.-vous?

'— Dans ini couvent , hors Paris, n'importr où . urvu «pie vous
seul Siichitv. où je suis.

•rA \N roN I \. n

Camille entra. Julio se lit iuu'ltre son maiiteict et conliiiua dès
qu'elle fut sortie :

— Voyoz-vous, mon ami, si je restais ici une minute (le plus,
madame Tliiei-ry, in(|iiiMe de ce (jiii s'est passé chez elle, vien-
drait s'informer, et, quand même je dissimulerais devant elle,... le
soir,... oli ! oui, le soir, Julien m'attendrait dans le jardin, et. i me
voyant pas venir, il ne pourrait s'empêcher d'approcher de ma fe-
nêtre, d'y fi"ap[]er... Je n'aurais paS; la force de le laisser en proie
à des inquiitudes mor-| telles, et je ne pourrais pas mentir avec
lui. Non, non, partons! voici le fiacre qui roule dans la cour. Ve-
nez, ne me laissez pas pei-dre le {;eu de courage que j'ai

Marcel sentit qu'elle avait raison; il lui offrit son bras.

— Allons, madame, dit-il, Dieu vous inspire, il vous
soutiendra!

Ils roulèrent au liasard d'abord, la comtesse ayan donné au co-
cher l'adresse d'un couvent, pui^ d'ui autre, sans savoir réelle-
ment où elle voulait aller Knfui Marcel la dt'cida à se n^ulre aux
Lrsulines dp Chaillot. on il avait une cousine relifieuse, et où i|i
veilla à son in>lallalion, faisar)t lui-même le prix d son loj.jement

et de sa pension pour une Imitaine, sai' |i à prolonger les arrangements, si la personne se Iroi \ ait convenablement traitt'e. Julie prit en entrant 1|' le nom df madainr d'Krlange, et la cousine de Marne chargée par lui de la hii-ii rrcoiimandr. ne fut pīj lni^" dans la conlidence. (lonmie Jiilir se ndugia

dans ce couvent on qualité de dame en chambre, elle put garder Marcel dans son appartement pour lui donner ses instructions.

— Kn aucune façon, lui dit-elle, je ne veux accepter les bienfaits de M. Antoine; ils me sont odieux, et

e n'ai même plus besoin de ses ménajrements. Qu'il se paye entièrement, puisqu'il est désormais mon unicjue créancier, (|u'il dispose de tout ce (pii est à moi. Je n'ai [l]us r'cn que ma rente de douze cents livres, et, devant vivre seule à jamais, je n'ai pas besoin d'autre chose. Qu'il ne me laisse pas mon mobilier, qu'il ne me renvoie pas mes diamants, je ne les recevrais pas. Qu'il r«"(liii(' lui-même l'iMij^M^-^ement (jue je prends de ne jamais me niaiirr. le h» sii^nei-ai en échange de la donation fpi'il fcia à madame Thierry de la mais(Mi de Sèvres et d'une rente (|ue vous débattrez en mon nom. \oiis exigerez aussi (jiie ni madame Thien-y ni son tils ne so nit inform«"s de la vérilf' eu ce cpïi me eniicrnie. \ nus leiii* dire/ cpie je suis partie, (pi<^ je ne peux p is, (pir je ne veux pas les recevoii-, parce «pie... Ah! mon hieii ! (pir leur direz- vous?... .le n'en sais rien ! Dites-îeur ce que v»»us imaginiM'ez de moins cru<l. ujais de plus irrévocable, car il ne faut pas laisser de ces espérances fpïi fout languir et (|ui rendent le rt'veil |)liisamer. hiles-leur... ne leur dites l'ien... Ilclas: ln'lasî je n'ai plus la force de |)enser, de vouloii ; je n'ai plus la force de rien!

— J'aviserai, dit Mai'cd. j'y |>ens«'i'ai en cornant. le vous laisse désespé-n'-e ; mais il l'aul ipie j'aille cher-

cluM' VOS ctlots, (\uc j'enijiêche Julioii de s'eiTrayor an point (le pordic la lête dans le premier moment, que je rassure aussi vos ,iieiis, (pii vous atUMidraieit et (jui, Ile vous voyant pas rentrer, feraient des recliordes ou des commciitaires compromettants. Alloiis. madajie, soyez Iiéroiïque! Calmez-vous, je reviendrai ce soir, plus lot si je peux. Je tâeierai de vous rapporter rpielrpie nouvelle tranfjuillisante du pavillon: il faut que je réussisse à tromper Julien, bien que je ne sache pas plus que vous comment j'y parviendrai. An revoii'. attendez-moi, n"('f rivez à personne! Il ne faut pas nous contredire l'un l'autre. Vous allez pleurer amèr.'ment! Je vons ai fiit bien du mal, pauvre femme! el il me faut vous laissersenle : c'est atï". eux I

En parlant ainsi, Mai'cej pleurait sans y pi'endre frarde. F.n voyant son atliction et son dc'vouement, Julie le pressa de partir, et s'eff'orça de lui montrer une énergie qu'elle n'avait pas. Dès qu'elle fut seule, elle s'enferma, se jeta sur le triste et pauvre lit qu'on lui avait préparé, et s'y cacha la fij^Hire, étouffant ses saïu'lols, tordant ses m;»ins et s'abamloissant ellemême jnsrpi';! jxM'dre la iintion (In lieu où elle se trouvait el If souvenir des événements (jui l'y avaient si brusquement ann'n«"e.

Marcel, remont»' dans son fiacre, essuya ses yeux humides, se reprocha sa faibles-e el ngsonna les faits.

— Ce (ju'on veut, dil-il. il faut h» vouloir.

Il avait bien une dernière esp('rance dont il n'avail pas vt)ulu faire part à Julie, et (lui était de Uechir

M. Antoino. C'osteliez lui qu'il so fit conduire d'abord;

mais il y usa toulo réloquence de son cœur et de sa aison. L'é^oïste était heureux, triomphant; il savouait sa vengeance et n'en voulait pas laisser une goutte u fond du vaso. Tout ce que Marcel put obtenir après

ivoir échangé avec lui beaucoup de reproches et 'invectives, ce fut (\iw .Julien et sa inrrc ignorerait

e cruel marché (jui les enrichissait.

— Vous voulez une chose tivs-dithcil<\ lui dit-d-: le la rendez pas impossible. Madame d'Kslrelle est usqu'ici seule ù se soumettre. Julien résisterait: rompez-le, si vous voulez ne pas rendre inutile à otre vengeance la soumission de Julie.

— Tu m'ennuies avec ta Juli(; ! s'écriail M. Antoino. >I(^ voih^-t-il [>as une femme l)i(Mi à plaindre, à (|ui je ends tout, fortune, considération et libert»'**!

— Oui, la liberté d(» mourii' de <hagrin î

— Kst-ce (pi'on meurt de (,iiî belle sottise (Jans la ouclie d'im pi'tieineni' : (ju'elle fasse un bon mariage "Ion son rang, je ne m'y opposerai pas, le maiiage u'elle voudra. Je m» lui niterdis «pie le barbouilleui". vaut (pn"nz<' jours, elle nnviiia 1rs \en\ «t me itlercieiM. l'Ile reeonnaillia ma grandem* d'âme et l'appellera son bientaileui'. Vu \«'rile, vous éle> tou'N mbn's ! Je liic dr-. eeiilaines de mille livres de ma Oche, je les jelle à poign("es ;\ (Icn ingi'ats, ;» des h>us, l on m'appellera mauvais parent, mauvais cu'ur,

eux chien, vieux avare, (jue sais je ? Le inoii<le est ^ns dessus
dessons ;\ pre>ent. ma parole d'honneur!

A N ION IA.

— On ne vous appellera j)as de ions cos noms-là, mol) oncle,
on ix' vous appellera (Taucun nom. Il n'y en a pas {}Our détinir la
bizarrerie de votre caraelère, et il n'y a ([ue vous au monde pour
avoir trouvé le secret de faire maudire la main rpii enrichit!

— Allons, tu dis des phrases, tu te crois au barreau ! Va-t'en, tu
m'assommes. Dis à ton Julien ce que tu voudras; je ne veux voir
ni lui, ni loi, ni personne, .le m'en retourne à la campagne.

— d'est-à-dire (juc vous vous enfermez ici et (jue vous vous y
barricadez coiUre toutes les bonnes rai- >ons (jue je pourrais
vous donner.

— Possible! lu sais à présent (juc tes bonnes r.dsons auront
beau faic, elles resteront à la poi'tc.

Marcel se gai'da bien de dire à son oncle qu'il avait un moyen
beaucoup plus simple et moins coûteu> (rtiupéchcr le mariage :
c'était d'abandonner madame ^l'Fstrelle à sa ruine et de se lier
auK .sages e généreuses réllexions (ju'elle avait admises. II ne
crul |>as non plus devoir lui dire (|u'(lle l'cl'usait ses dons|

— Apres tout, pensait-il, (pii .sait la durée de cett passion?
hans (piebjue temps, Julie aura peut-étrl' pris le dessus, et alors
il lui sera fort agn-able de s| savoir lib«"rée et riche encore.

Il rédigea avec M. Antoine une simple (piittancI conditionnelle
de toute la dette, et il r< *ussit à y fail ins<'rer celle mo liliation
imjiortante, qii7i Vr.rcc}>lio\ (htnc]}rrsnnnr non iihlf, madanx;

d'Kstrelle resta] libre de convoler en secondes noces avec qui bon
li

ANTONI.V. or.-l

semblerait.' Il (il signer et [)arat(M' cette pi»Vr \y,\v M. Antoine et la mit dans sa poche, se réservant de la remeltre en temps opportun à madame d'F.strelle, c'est-à-dire quand elle serait plus calme.

La donation de la maison de Sèvres avec une rente de cinq mille livres sur le grand-livre était déjà prête. Marcel eut un assaut terrible à livrer pour empêcher (ju'on n'y nn*t une restriction analogue à celle cjue devait sul)ir Julie. Il remontra cjuc, Julie engagée à ne pas épouser Julim, il était fort inutile (jue Julirn s'engageât à ne pas épouser Julie.

— Mais la Julie, disait M. Antoine, peut fort bien renoncer à sa fortune, et, (piand l'autre aura de (juoi vivre, j'aurai fait un beau chef-d'n'uvre ! je les aurai mariés! Non pas, non pas! je veuK une lettre de cetltî dame comme quoi elle s'engage sur l'honneur et sur la religicui à lie revoir de sa vie ce persomiage. nommé en toutes lettres. Les femmes sont plus«'ngagées par ces poulets dorés sur tranche que par tous vos pîUTheuiiiis. Lles craignent le sc*andale plus (pie la chicane. Je veux ce billet doux à nmii ad'ess»'. ou je ne lâche rien.

— \Oïis l'aure/, dit Marcel.

Kt il courut chez Julien.

Julien ('tait fort agit»'- ; il n'avait os»'- s'inft>rm«'r de rien à l'hôtel. Il avait eiivovi' rôder sa mère, «pii avait VU tous les appartements ferujés tlu côté du jardin. Il ignorait si la douairière

était encore là, il ne savait rien de la visite de M. Antoinette du docteur de Julie;

il s'imaginait qu'après la confidence à madame Thierry elle ne pût améliorer le temps d'envoyer à celle-ci trois lignes pour la rassurer sur les suites de l'esclandre faite par la douairière. Il attendait le soir avec anxiété. Il lui venait des idées noires.

— Qui sait si la douairière et M. Antoine ne s'entendaient pas pour faire enlever Julie et la mettre dans un couvent sous prétexte d'être conduite?

On n'obtenait plus très-aisément alors les lettres de cachet: mais avec des formalités, un jugement rendu après coup, on pouvait encore faire légaliser une incarcération arbitraire, d'autant plus qu'une liaison avec un roturier pouvait encore être considérée dans le monde officiel comme un scandale qu'une famille avait le droit de réprimer.

Julien devenait fou lorsque Marcel arriva. Madame Thierry était abattue et fort triste. Marcel vit bien que ce n'était pas le moment d'être sincère.

— Il y a du nouveau, leur dit-il en prenant sur lui (le montrer un visage tranquille et même réjouit. Nous allons signer, l'oncle Antoine est apparu comme le diable à travers des nuages de l'Opéra. Il s'est fâché, brouillé avec la douairière, mais JM-Sfiue-là. s'entendait avec lui contre madame d'Ksirelle; mais il s'est repenti de sa folie, il vous donne une indemnité magnificence; c'est pour lui l'occasion de réparer ses torts, et il s'exécute largement, je dois le dire ; sachez-en gré, ainsi finie de l'intention où il est de faire grandement les affaires avec madame d'Ksirelle. Il lui

laissera probablement le double de ce que lui laissait la flouai-
rièiv ; elle a donc cru devoir le remercier et céder sur l'heure à
une fantaisie qu'il a eue de lui faire quitter son hôtel...

— Elle est fiartie î s'écria Julien en pâliissant.

— Partie, partie! elle va passer quelques jours à la campafrne;
qu'y a-t-il lii de surprenant?

— Ah ! Marcel, dit madame Thierry, c'est que lu ne sais pas...

— Je n«' veux rien savoir on dehors des affaires sérieuses qui
réclament tous mes soins, répondit Marcel avec fermeté. J'ai en-
tendu aujourd'hui beaucoup de sottises, d'insinuations bles-
simtes et de commentaires impertinents. Je n'en veux rien croire
et rien retenir. Le nom de madam? Julie d'Estrelle reste sacré
pour moi: mais je lui ai conseillé de disparaîtn* pour quehjues
jours.

— Disparaître?... répéta Julien toujours effrayé.

— Ah ! parl)l«'U î ne croirait-on pas que nous sommes à Ma-
drid, et qu'on l'a descendue dans un in pncef Oû prends-tu celtr
humeur tra,,:i(pie? Je l'ai tout simplement enjrajîée i\ faire la
morte durant une semaine ou deux, le temps de liquider et «le n'-
j^ulariser sa po*;ilion. Tenons-nous tranquilles, ne manpions ni
déplaisir ni mquiélude de son absence. Ne réveillons |>iis les
mauvais desseins de la marquise, un peu malé< pour h' moment
par l'intervention de M. Antoine. Assurons surtout li Julie la pro-
tection et les é-ards du vieux riche. 11 ne s'ai^it pas d'expliquer la
singuli^^re

•J'^'i AN TON TA.

lo^nfiic (lo cet hoiiiTio-là ; le diable y échouerait. Il s'agit d'en tirer parti, et aucun de nous ici ne doit soni2:er î\ lui-nn*nîe. mais bien à l'avenir de niadanîc d' Ksi relie.

Marcel entra dans des d('tails de cliiflVes '(jui forcèrent l'attention de Julien. 11 y allait ponr Julie d'une modeste aisance à sauver par un peu de prudence, ou à perdre par un excès de fierté. Sa réputation n'était pas encore compromise dans le monde, et il était fort inutile qu'elle le fût. Jus(pie-là, le comj>lot formé contre elle par la marquise et M. Antoine n'avait point éclaté. On avait attendu qu'elle en provoquât l'explosion par un essai de résistance aux prétentions de la douairière. Il appartenait maintenant à M. Antoine de protéger Julie contre les accusations dont il était l'auteur. Lui seul le pouvait, ayant en poche des armes contre l'ennemi commun. Il y était disposé, il se repentait à sa manière, il haïssait la marquise, il exigeait qu'on lui laissât tout r(";ili'r : il fallait ahsolutm'tiit courber la lête et attendre en silence.

\ ne iupiiélnde restait à Julien. M. Antoine voulait il donc >'emparer de la destinée et des volontés di madame d'Esfrelle pour la ramener î\ l'extravaganU idée d'un mariage avec lui? Marcel put le rassure: complètement sur ce point et hii domuM* sa parole qui cette fantaisie avait délogé de la cervelle du vieu: sphinx, l.ntin Julien demanda à Marcel s'il lui don liait aussi sa parole d'avoir conseillé à Julie de s'élai i;ner à l'heure même, si elle «'tait libre de revenj

ANIONIA. -21;',

quand elle le jugerail à in'opos, et si oWo »'tail hion convaincue de rutilih' de cette absence pour rllcniême, pour elle seule.

Marcel put jurer encore que tftul cela était.

— Tu sais sans doute où elle est ? ajouta Julien.

— Je le sais, r^'pondit Marcel; mais je ne dois le dire à personne, elle me Ta fait promettre. Si elle veut en faire confidence à (quelque autre, elle écrira; mais, connne <'!<' désire rpie M. Antoine et la douairière l'ignorent, je pense que le mieux pour elle sera de n'avoir [Das d'autre confident que in(Oi. \ présent (jue loiit est éclairci, laissez-moi vous dir»' en (|uoi consiste l'indemnit»" de hall (jiiir vou> alloue M. \nloine.

— lii iisliuit encore! dil Julitm; cette indenmitt' a-t-elle «'ti' d(;mandée, dt'battue par madame' d'Ksti'elle? N'est-ce pas le prix de (piehpn- iionvcllr torture im[Osée à sa lieiM«". d'un sacilicc quelcoïKjne de sa part^

— il n'v a j>as eu. dil Marcel, le niolindr»' ohjef ;\ discuter. M. \ntoine a dt'elar»" lui-même ses intentions sans (ju'il lui ail ('le" laïl aucune demande ni soumission (pieh'oujpie. Il vous de.>ti! ïait probahleuuMit de lonjiue main le (adeau (|n'il vous l'ait, car il e>t pro-' priélaire i\o la maison de .Sèvres, et il vous la doim«\ Voici vos litres.

— \li ! mon DiiMi ! s'é'cria ujadame Thierry en regiu'dant les pièces, av<'C une i-enle^ Je crois rêver, je suis liem'(MiS(\ et j'ai j»our!

2fiR ANTONIA.

— Oui, (lit .liilion encore mcTiait, il y a ffiolrpif» chose li\-(l(ssous, un pié^P pcul-êlre!

Marcel eul^raud' peine à leur faire accepter le i)erticle bienfait de M. Antoine. Il dut leur dire, leur jurer encore que c'était le désir et la volonté de madame d'Estrelle. Il les laissa aussi traïupdlles que possible, Julien s'etforçant de ne pas troubler par ses appn*ensions la joie que sa mère devait éprouver de rentrer sous le toit où elle avait vécu si long:temps heureuse. Marcel courut alors à l'hôtel, et ordonna à Camille de faire un paquet des effets nécessaires à sa maîtresse pour un court séjour à la campagne.

— Ah I mon Dieu! dit Camille étonnée, madame la comtesse ne me mande pas auprès d'elle?

— C'est inutile pour si peu de temps.

— Mais madame ne sait ni se coitîer ni s'habiller seule!... Songez donc! une personne qui a toujours été servie selon son ran^j!

— Kl le trouvera des i?ens de service dans la maison où elle est.

— C'est donc chez des pauvres, puis(jue madame craint d'y faire nourrir ses i^ens? Peut-être que ina- (laine e>t tout à fait ruinée elle-même?... lit-las! lu'las! une si bomie et si irt-néreuse maîtresse!

Caunlle se mil à pieui'cr, ri, tout en pleui'anl îles larmes sincères, elle ajoula :

— Kt mes j,Mges, monsieur !<• procureui'. (pii me les payera ?

— Demain, je |)aye tout, réponflit Marcel, hal)itu<^,

AXTONIA. 2fi9

à ce mélampo de sensibilité et de positivisme qui se produit toujours dans les désastres ; faites préparer touslescomplese de la miison, et, jusque-l^, prenez les clefs. Vous répondez de toutes clioses jusqu'à demain.

— Soit,'monsieur, j'en répons, dit la suivante, qui recommença à san^lotfT; mais nous r|uiltons donc le service de madame? madame ne reviendra plus?

— Je n'ai pas dit cela, et je n'ai pas reçu Tordre de vous conjrédiér.

Marcel écrivit il sa femme qu'il n'avait le temps ni de (liiKT ni de souper, et ([u'eile ne l'attendît pas avant dix ou onze heures du soii\ il retouina au couvent. Julie avait comme épuisé toute sa vie dans les pleurs. F.lle s'était relevée, elle avait bai;;né dans l'eau froide son visape pâle, marhié du feu des laimes. Klle était caluie, abattue, et ressemblait à une morte qui marclie. Klle se ranima un peu en apprenant cpn* Marcel avait réussi à tronquer Julien rt à lui faire acccpier, sans ti'op de soupçons, l'existence que M. Antoine assurait à sa mrre et ù lui. Mlle écrivit le billet (|ue lui dictait MarcrI ptiui" M. Antoine, s'«M),::ageanl à ne levoii' Julien d<' sa vi«', ;\ la condition ipie Julien ne serait jamais (b-possce-b' ni de la maison de Sèvres ni di- la n'iiti*. IJIr ne voulut jamais sti|>uUT celle condilipn pour sa piopre fortune, et Marcel n'osa pas lui parler encore d'accei^tei' la «piittance de M. Antoine. V.Wo ne pi'ol'rra plus, du reste, aucune plainte; elle pliait sous la fatigue, et Marcrl. en lui S(MTanl la main, sentit <|u'elle avait la lièvre. Il la décida à rece-

voir la sd'ur Santo-Juste, sa cousine, vl il on^Mi:«*a celle-ci à faire coucher (juei(ju'un dans la cliaiiibre voisine. 11 ne s'en alla

qu'après avoir paternellement veillé à tout.

Julie passa une nuit calme; elle n'était pas de ces natures tenaces qui luttent longtemps. Elle avait la conscience d'avoir accompli son devoir, et sa première souffrance avait été si brusque et si violente, qu'elle céda bientôt à l'épuisement et dormit. Le lendemain, elle remercia la personne qui l'avait veillée en demandant à rester seule. Elle s'habilla et se coiffa elle-même, et, se reconnaissant très-maladroite et très-inhabile à se servir, elle voulut vaincre ses habitudes, faire elle-même sa chambre et son lit, ranger ses bardes, et s'installer dans la pauvreté de cette cellule comme si elle eût dû y passer sa vie. Elle lit hnil cela assez machinalement, sans effort et sans r/'ffexion. Quand ce fut fini, elle s'assit sur une chaise, les mains jointes sur son genou, regardant par la fenêtre ouverte sans rien voir, écoutant les cloches du couvent s;ms rien entendre, ne pensant pas du tout à manger, bi(»n qu'elle n'eût rien j)ris (le()uis vingt-quatre heures. La foudre éclatant au milieu de sa chambre ne l'eût pas fait ti'essaillir.

Vers midi, la s<i'ur Sainte-Juste la trouva dans cet ('•(af de (•onlenq)lalion morne. qn'eIN' pril pour un recueillement de htailhide. (lertaines âmes bi'isée\$ restent si douces, (lue l'on ne soupçonne plus leu^ souffrance; mais la so'ur avait remaniué, en traver*

ANTONIA. ?";i

sant- la pièce qui servait (l'antichambre et de salle à manger, qu'un déjeuner apporté par la femme de service s'était refroidi sans qu'on y eût touché.

— Vous avez donc oublié de manirer? dit-elle à Julie.

— Non, ma sa'ur, répondit la pauvre désolée, qui ne voulait pas se laisser [l]aindn', j'allendais que l'appétit me vînt.

La relifii(;use l'engagea i\ se mettre à table, la servit avec obligeance, et ciit la distraire par son babil bonasse et insignifiant. Julie l'écouta avec une complaisance inépuisable, et poussa la soumission d'esprit jusqu'à paraître s'iiit'rrssrr à tontes les mi-milies dt^ la vie de cetterecluse, à tous les détails du règlement, à tous les petits événements stupides qui défrayaient les loisirs de la coimuunault'. One lui inq)orl.\it d'entendre cela ou autre chose? Il n'était j)lus au pouvoir de personn»^ de la conti'arier ou de l'einuiyer. l'Ile était comme une .une entièrement vide cpie tout traverse et où l'ieii ne d"meure.

(Juand Marcel aiiiva dans l'après-midi, sa cousine lui dit :

— (Jne me disiez-vous doue cpi" (M'fte damt» ("tait malade et avait des sujets de chagrin? KHe a bien dormi sans souiller ukW. elle a déjeuné- raisom)ablenient, (pioiipie un p"ii lard, et rlle a pris grand plaisir à caus(»r avec moi. ('.«'st une persomio très-aimabh». et cpii n'a point di cliaLiiMn s^M'ieux. Je vous en réponds, je niv '(Minais !

Marcel s'effraya de cette douleur sans n'action. Il venait pour raconter ce qui s'était passé le matin à l'hôtel d'F.sl relie. .In lie se borna i\ lui demander deî nouvelles de Julien et de sa mère. Quand elle sut qu'ils faisaient leur déménajement et qu'ils devaient aller coucher à Sèvres, elle ne voulut pas entendre aulre chose.

— Je ne veux plus hnïr personne, dit-elle ; cela m(f<'rait plus de mal et ne sei-vii-ait à rien. Ne me pnrle/ donc plus de M. .\iil<)in(' d'ici à quelques jours. Je vous en supplie, mon ami,

laissez-moi m'habituer à mon sort comme je pourrai, Vous voyez que je ne me révolte pas : c'est tout ce qu'il faut.

Les jours suivants, Maïc la trouva de plus en plus calme. Elle était fort pâle; mais la religieuse assurait qu'elle dormait et mangeait autant (qu'il ('tait nécessaire, et cela était vrai. Elle ne faisait rien de la jonction et ne désirait voir personne, assurant (qu'elle ne s'ennuyait pas. Cela était encore vrai. Elle était absorbée et parfois souriante. Marcel n'y comprenait rien; il ren^ncea de recevoir le médecin du couvent, (qui lui trouva le pouls un peu faible, le teint un peu efféminé, comme on disait alors (Donner desip^ner une certaine pi«"(l'ominaieic(' ^\^' la lym)|liedans l'economie. Elle ordonna de^ pi^i^es de (juimpiina et dit à Miind (pie ce ne serait rien.

Ce n'«"tait rim en effet, siinni (Jik' rfunc s'('teimait ri (pir la vil' s'en ;dl;ii! avec elir, Julie, ol)»"issante, jiril !•' qiiinqniii;! sr proiiriia dans le jardin du cou-

ANTONIA. 27:i

vont, consentit à recevoir la visite de (quelques reli- ^Meuses, leur parut très-bonne personne, promit de lire (quel(|U(*s livres nouveaux (que Marcel lui apporta et qu'elle n'ouvrit pas, prépara un ouvrage de broderie qu'elle ne commença point, vécut :^ peu près inaperçue dans le cloître, grâce à la tranquillité de ses manières, et continua à dépérir, lentement, sans crise, mais sans relâche;.

Marcel fut trompé par les apparences. Voyant le moral si paisible et pi^imant cette subite destruction de la voltiitié pour une immense force de volonté aux prises avec la nature, il chercha le remède où il n'était pas. Il se préoccupa des conditions de la san-

té ibyⁱ(pie. il loua une petite maison de campa^{Mie} à Sanlerre, et, taisant croire à Julie (pi'il venait de l'acqu^rrir pour son compte, il l'y transporta ; puis, s'étant assmé de la discrétion et du dévouement de (iamille, il l'y lit (H)iiduire. 11 remit à celle tille assez d'ar[^]'ent pom* (pi'elle put prendr^t à ^M^es une pay-sanne siubant faire la cniMiie, et il veilla à c«^î (|Ut' l'ia'dmaire de la comtesse tVil plus clioiⁱ <l plus substantiel cpie l'-.lui du couvent. La maisonnette était située en l)on air, ivec un assez [^]rand jardin bien cl's de nuu's et pas issez ond)rai;»' j)our (pie \o .st»leil ne l'assainit pas jleinement. Il lit porter dans h' saU)n les livres, les iClits objets de liavail et (l'amuM'menl. entin la liarpe ie Julie (toute l'enniic de crtte épt)que jouait peu ou)rou de cet instrument [^]laeieux). (lamille, ;'i qui Mir- :el avait t'ait la leçon, trompa sa maitreSM^î sur ce (pii

Î7I AN ION FA

s'était passé à rhôlél d'Estrelle et sur les ressources dont elle disposnit. Klle lui lit croire que tout était à iNanlerre d'un bon marché extrême, et (ju'elle pouvait se permettre un certain bien-être sans dépasser le chitfre de sa petite rente. Julie voulait être pauvre et [^] ne rien devoir à M. Antoine. C'était le seul point où Marcel eut trouvé sa résistance invincible. Il avait dû mentir et lui laisser croire que M. Antoine avait pris possession de son hôtel, de ses diamants et de tout ce (jui lui apj)arlenait.

Les diamants étaient en dépôt chez Marcel, l'hôtel d'Kslrelle était maintenu en bon état de réparation. Les chevaux, bien pansés, étaient à l'écurie et les voilures sous la remise. Les [^]ens

«Haient payés et conⁱé^{di}és, avec l'ordre, moyenuint prolit, de
reparaître dès que madame d'Lsti'elle elle-même reparaîtrait. Le
suisse gardait la maison, soi[^]niait et promenait lesche[^] vaux.
Sa femme époussetait, ouvrait et fermait les appartements. Le
jardinier en chef de M. Antoine surveillait l'entretien des Meurs
et des {gazons. M. Antoine en personne venait faire sa ronde tous
les matins. Le j)avillon abandonné j)ar madame Ihierry était
ferm[^] et silencieux. Du reste, rien de chan'[^]é dans la demeure de
Julie. (Ihafiue meuble était à sa place, et te soleil brillait au seuil
de son salon désert.

Deux mois s'étaient écoulés déjà dejjus le jour où Julie avait
quitlt'; l'hôtel. L'niicie Antoine n'en <"tai(plus (jue le irai'dien et
le fzérant scrupuleux. Il s'y étail conservé ses entrées jusqu'au
jour on il plairait à Julif

ANTONfA. 2"r>

de reprendre le gouvernement de sa chose, ii voulail la lui re-
mettre intacte, lui rendre même ceux de ses içens qu'elle voudrait
rappeler. Le suisse avait ordre de dire aux visiteurs que madame
restait provisoirement propriétaire de sa maison, et (qu'elle avait
été voir ses terres du Beauvoisis pour aviser à des arrangements
détinitils, c'est-à-dire (pie pour le (lu'e)i dital-on, de concert avec
Marcc;!, M. Antoine faisait présenter la situation de madame
d'Estrelle connue la continuation d'une trêve conclue avec ses
créanciers, et, comme cet état de choses durait déji\ depuis deux
ans, c'était là n'ellement l'explication i.i |>lus convenable. On avi-
serait à en trouvei" une concluante (piand Julie consentirait à
revenir.

H n'en est pas moins vrai (pie les amis de Julie, le vieux due (h; (juesnoy, la ()i(*sidenle, madame des Morj;(s, l'ahhé de iN-ivières, etc., coinmenvaient à s'étonner l)eaJcou[] de lu; point rect^voir de ses nouvelles. Son brus((U(; (léj)a!'t avait été molivé tant bien (pie mal, grâce aux renseii^nements semés adroitement par le procureur; mais l)Our(pioi n'écrivait-elle point? lille était donc bien paresseu>c, malailc pnil-rli'e? KlailbIIc réellement en lleaiiMUM^? \lai^ le \ien\ dm- lui force" (rallcf aux eaux de \icliy, la pn'>i(li'iile lui bsoi'lx'e pai' If luaiiaf^i' <lc ^a lille, l'abb»' «'•lait un Ml le cliat (II- la iiaixtii, oublieux ipiaiid le ùwri i'éleif^iait . Madame des \orf;es était l'iidoleiice eu rsoni:e. La luarepiise d'KsIrelle eût été la simie à 'encpierir st'i'ieuseiueut, si sa malice n'eut ôlv s(Ui-

27(1 A'NTOMA.

dainement paralysée par une verte menace de M. Antoine (le divulguer sa conduite, et de réclamer ^o^ ari^rnt, si elle se permettait la plus légère enrpiète et le plus mince commentaire désobligeant sur le compte de Julie.

On le voit, M. Aiiloine, en tout ce (pii touchait à la réputation, i\ la s^'curili' et aux intérêts pécuniaires de sa victime, se conduisait avec une loyauté, une \)vudence et un dévouement extraordinaires. Il prenait les conseils de Marcel, les disculait comme s'il .s(* lût agi de tout faire pour le mieux pour sa propre tille, el, les suivait avec une parfaite exactitude. Sur le fond de la question que Marcel s'etibrçait de lui faire admettre, l'union des deux amants, il était intlexible, et comme, lorsrpie Marcel le pressait trop -^ cet égard, il jtrenait de riiumei', U; boudait et lui fci'inait la porte au nez, Marcel était ol)ligé, dans l'intérêt de sa cliente, à des altermoiements dont il ne voyait pas la tin.

Madame Thierry et Julien étaient luxueusement installés dans leur jolie maisonnette, car la meilleure partie du mobilier y était restée, ainsi que certains objets d'un assez grand prix que l'oncle avait dédaignés faute de connaître la valeur. Julien n'avait pas confiance dans cette générosité inattendue dont il lui avait été défendu de remercier M. Antoine, et qui s'enlourdissait de cicatrices inexplicables. Il en était si incertain, qu'il se refusait de sacrifier sa propriété au repos de sa mère, il « l'a tout refusé. Lui

ANTOINETTE. >rrr

position matérielle était devenue excellente. La rente de cinq mille livres permettait de vivre modestement sans attendre avec effroi, à la fin de chaque semaine, le produit d'un travail fiévreux. Madame Thierry ne pouvait se défendre de retrouver avec une joie extrême sa maison, ses plus chers souvenirs, ses habitudes et ses anciennes relations. Elles étaient moins nombreuses qu'au temps où elle tenait table ouverte, mais elles étaient plus sûres. Les seuls vrais amis étaient reparus; sachant qu'elle n'avait plus besoin du nécessaire, ils s'occupaient de faire vendre avantageusement les tableaux de Juliette. C'est quand on n'est plus dans la détresse qu'on peut tirer parti de son lien. Julien n'avait donc plus besoin de se presser, sa clientèle arrivait d'elle-même par l'intermédiaire d'un entourage éclairé et bienveillant. Il consolait sa mère du secret déplaisir qu'elle éprouvait encore d'être l'obligée (de M. Antoine, en lui disant :

- Sois tranquille, je t'acquitterai envers lui et

l'alèrè lui, s'il le faut; c'est une question de temps.

isheut-Use; tu vois que je ne m'intéresse pas du

ienCMle Julie, et (|ue j'attends avec confiance et
rmeté.

Julien n'avait elian^é ni d'attitude, ni de manières, de visage depuis le jour fatal où Julie avait disparu, avait cru d'abord ;i la parole de Marcel; mais, ne >yant arriver aucunt; lettre de >a maitresM', et salaiU fort bien , ^'râce à des informations prises en crcl, ({u'elle n'était point en Beuvoisis, il avait peu

A N InN 1 A.

à peu entrevu une partie de l'etrayante véril»'. Julie était libre, puisque Marcel l'avait juré sur son lioiineur à ditl'érentes reprises; mais sur d'autres points il ne jurait pas, il n'affirniait pas, il ne faisait que présumer. 11 se refusait avec une adroite obstination à écouter aucune confidence, ce. qui lui rendait plus facile la tâche d'éluder beaucoup do ([uestions. Le plan machia-vélique de M. Antoine était trop bizarre pour être accessible à la loyale pensée de Julien. 11 ne supposait pus la jalousie possible sans amour, et il eût cru profaner rimai;e de Julie en admettant (jue I vieillard fût amoureux d'elle. Le vieillard n'était poiui amoureux, la chose est certaine; mais il était jaloux de JulicMi comme un tigre, et la jalousie sans amoui est la plus inq)lacable. Julien le croyait fou. Peut-oi deviner les combinaisons d'un fou?

Mais ces combinaisons, (luelles qu'elles fusseal pouvaient-elles aj^ir sur la raison de Julie?

— Non ! se disait Julien , aucune considératio d'argent n'a pu toucher ce noble co'ur. Julie vei rompre avec moi, elle accomplit en silence cette ru) I. ture (pii lui coûte, mais qu'elle croit nécessaire. El| a trend)lé pour sa réputation; la marquise l'a menacMJ

de la pcrdi'e, et ses amis ont dû réussir à lui prouv (pi'on ne se ré-
habilit;' jamais en épousant un plébéie Telle est roi)inion du
monde. Julie s'est crue i| instant au-dessus de ces j)réjugés; son
amour poi m(»i lui a liop lait pr<"sumcr de la force de sa raisc
bon caractère est grand, mais l'esprit était peul-ê

ihie, et à présent la force du caractère s'emploie à

l.iii'f triompher on elle le préjuf;é fjui lue l'amour.

Pauvre clière Julie! elle doit souHrir parce qu'elle est

-une, parce qu'elle se rend compte de ma sout-

mce; i)our elle-même, je crois être certain qu'elle .>j)ire à
m'oublier.

Marcel auf^'urait mieux de la {^uérison morale de Julien
que de celle de Julie. 11 le voyait le moins soux'iitet le moins
lon^'temps possible, afm d'échapper i\ - 'S (jueslions. Un jour
((u'il était forcé de venii' l'ciidit'

in[])te à sa tante d'une all'.iire de détail dont ♦•IN* I avait char-
gé, il la trouva seule.

— Où est Julien? lui dit-il; dans son atelirr?

— Non, il s'occupe de jardinaj;e. Depuis qu'il a icirouvé ce coin
de terre poui" semeret plantrr, il se

;isole de tout plus aisément. Il a eu du chaj4:rin, Miicrl! hcau-
coiqj de cha^'rin (\nr tu ne sais pas. Il limait madame d'F.sti'clle,
je ne in't'tais pas ti'oinp»', • I même...

— Hon. Iion! dit Marcel, (pii ne voulait pas d'j'pani lninenl ;
c'ol pa^s(^ n'est-ce pas? c'est fini?

— Oui, répondit la veuve (\ jr crois (pie c'est lini. S'il nje trompait... Non! apirs les espérances cpiil a eiHîs, ce n'est pas po>.siltle, mon «'nfaiit. n'est-il pas vrai? On nr pcul pas liomprrr I nil d'ime inrr»' (pii VOUS adore?

— Non, sans doute. nt>rme/. tranjpiille, ma tante! Je vais dire bonjour ii Julien. — S'il trompe sii mère en elVi't après Ir dt'sas-IiT dr m's l'spi'i'anr»'^, pensait

Marcol on rhorchant Julien dans le bosquet, il faut rju'il soit un honime dial)lement fort!

Julien creusait une petite fosse pour y transplanter un arbuste. Il avait un sarrau de toile et la tête nue. Debout d.ms la terre fouillée, les mains appuyées sur le manche de sa bêche comme un ouvrier qui reprend haleine, il rêvait si profondément, (|uil n'entendit pas venir Marc'l, et celui-ci, (|ui l'apercevait de profil, fut frappé de l'expression de son visage. Ce visage mâle ne portait point encore les traces de ' douleur (|ui altéraient déjà la beauté de Julie; mais il avait cette tension et cette fixité de morne désespérance que Marcel avait pu étudier chez elle.

Julien vit son cousin, ne tressaillit pas et sourit. C'était précisément ce sourire de complaisance glacée avec lequel Julie accueillait Marcel, sourire doux et terrible comme celui qu'on voit (|uelquefois errer sur l(^s Irvres des mourants.

— Ça va mal ! pensa Marcel. II est diablement fort en etfet, mais il est peut-être encore le plus malade des deux. I

Marcel, navré, n'eut pas la force de cacher son émotion. Il aimait tendrement Jidien; sa prudence l'abandonna.

— Voyons, di(-il, lu as (juehpie chose, tu soutires?

— Oui, mon ami, tu le sais bien, (Que je souffre, l'epondit l'ar-
li.ste en quittant sa bête et en marchant avec son cousin sous
les arbres. Comment cela serait-il possible auti'einent? Tu sais
bien (pie j'aimais une

ANTON I.\.

femme, ma mt*re te l'avait dit. Cetio fommo est partie. Ne mo
(lis pas qu'elle reviendra, je sais fort bien qu'il faut qu'elle re-
vienne ; mais je sais aussi que mon devoir est de ne plus recher-
cher sa présence, et de me dire qu'elle est morte pour moi!

- F2t... as-lu le coura^e (rac('e[])ter cette conclusion? dit
Marcel.

- Ah! si c'est mon devoir! Tu comprends, mon ami, on accepte
toujours son devoir.

— On s'y soumet avec plus ou moins de fermeté : un homme
!...

— Oui, un homme est un lu ► mine. Je souffre hien, Marcel !
Je veux supporter cela. Je le su|)porlerais seul, n'en doute pas;
mais tu |)eux m'aidei- un peu, toi. Pourquoi t'y refuses-lu ? C'est
hien dur, ce ipie tu fais III depuis deux mois.

— Conmient puis-je l'aidei? dit Marcel, (\u'\ redoutait (pielc-
pie l'Use de la [])as«;iou pt)ui* dt-couviMi* la r«'-

raite de Julie.

— Mon Dieu! répondit Jnlini, qui lisiit dans la usée de son
ami. c'e^t hini simplr ; lu piii\ m»-

ire (pi'elle est plus heureuse que moi. voil;\ tout.

— Commeui saurais-je .'...

— Tu la vois deux ou ti-ois t'ois par semaine ; \1- '^ns. lu as tait ton (levt)ii'. ami! lu as support»' mon nquiélude avec un teiri-hie couraj;e. (i'esl un f:rand dévouement pour v\U\ et |^our moi aussi peut-être,

Ue tu as (Ml là ; mais j'ai découvert plusi'Mn*sa'hosos ; e sais où elle est : je le sais depuis hier par ton (ils.

AN roNI A.

— Juliol ne sait ce (ju'il dil : Juliol ne la connaît pas î

— Jiiliot l'a vue un jour à la comédie; il ne Ta poinl oubliée. Il ne sait pas son nom, il l'appelle la cliente de campagne. Il m'a souvent pari»' d'elle : sa grâce et sa douceur l'ont frappé.

— Eh bien, apr^s?

— Après? L'enfant a été dimanche dernier à la fête de Nanterre avec un camarade de son âge, au\ parents duquel lu l'avais conlié pour cette j)artie de plaisir?

— C'est vrai î

- — Les deux enfants ont échappé quelques instants à la surveillance des parents, pour courir autour du village, lu arbre chargé de fruits, qui dépassait un mur peu élevé, a tenté leur espièglerie. Juliota grinq)é sur les épaules de son camai^ide, il s'est fourré dans l'arbre, et, pendant (|u'il remplissait ses poches, il a \ Il passer à ses pieds une femme; (ju'il a recoiuiue. Je sais la rur, je me .suis fait (h'-crire la maison. J'ai été à Nanterre, je me suis niformu' dans le voisinage: j'ai Ml (|iruii(' madame d'Lrlange (c'est Julie, (\u\ a pris un nom supposé) dcint-nrait là avec sa

lille de (■Iiand)i(', <|u'elle ne sortait jamais, mai> (|ue personne ne la >urveillait, et (|u'elle vivait seule par ijoit'it : (ju'«'llt' ne j)as-sait point poui* malade, bien que ton lils l'ait trouvée changée. Lnlin je sais qu'elle est; prisonnière sur parole, ou (ju'elle craint mes imporlunités. Marcel, dis-moi la véritable raison. Si c'est h\ dernière, dis-lui de levenir, de rentrer chez elle; <Iis-|

.VNTONI.V. l^i

ui qu'elle ne craigne rien ; dis-kii ([lie je lui jin-c sur tout ce que j'ai de plus sacré qu'elle ne in'apercevi'a plus jamais. M'en-tends-tu, Marcel? Réponds-moi et ôte-moi le su])plice de l'incertitude.

— Eh bien, tout cela est vrai, dit Marcel après un peu d'hésitation. Madame d'Estrelle est prisonnière sur parole ; mais c'est une parole qu'elle s'est donnée à elle-même, et que personne ne la contraint à observer. Elle est libre de revenir, mais elle ne peut plus e voir.

— Elle ne peut plus, ou «'Ik' ne rciU plus?

— Elle ne peut ni ne veut.

— C'est bien, Marcel, en V(il;\ assez! Porte-lui non serment de s(Mnnissi(Hi el i";unène-!a che/. elle. Llle est assez tristement lo-t'-e là-bas, et celte xdi- ;ude doit être alVreuse. Oii'ellc iriii-ouve ses ;uni>. ses lises, sa liberté. Pars tout de >uile, va, cours <loue! Je le veux pas (ju'elle soiitIVc poui" moi un lumn.'jii d.*)lus !

— bien, i)ien, j irai, dit Marcel. W vais; mai> loi?

— Il s'agit bien de moi! s'i'ci-ia liilien. (!iimineiif U n'es pas parti?

Et il mil Marcel à la poile par le> epaub's, Uml eu 'embrassant.

Dès (pi'il l'eul peilu (le vue, il l'eiliM piès de sa nère.

— l'.li bien, lui dil-il avec un visage riant, tout \a (lieux (pie je lie l'espérais -. madame dl'.sirelle n'es! lis captive^! l'Ile reviendr- a bienh'd.

•2SJ

p]n parlant ainsi, il examinait sa mcre. Elle fit uno oxclania- tioii do joio, mais en même temps un nuap:e passa sur son front. Julien s'assit près d'elle et lui prit les deux m;ïins.

— Avoue-moi la vérilt-, lui dil-il : (~e])r()jet d»* mariage l'in- quiète un peu?

— Comment veux-tu que je ne désire pas ardemniï'il ce qui doit te rendre heureux? Seulement, ycroyais (|ue lu n'espérais plus...

— J'étais très-résigné, et lu disais comme moi : ((Ne nous dé- courageons pas, attendons. N'y pensons pas trop; peut-être ou- bliera-t-elle, et alors peut-être ferais-tu bien d'oublier aussi. »

— Et tu me répond. n's : u J'oublierai s'il le faut. >» A présent, je vois que tu comptes sur elle plus qu jamais.

— VA ne penses-tu pas que j'ai sujetde me réjouir' Dis-moi franchement si je me fais illusion, tu dois ('IxTcliei' à m'en |)i" ("server.

— Ah! num «'nfant, (jiie le dirai-je? C'est une adorable personne, et je l'adoi-ei-ai avec loi ; inais seral-elle heureuse avec nous? ai

— Tu sais que M. Antoine se propose d'agir avec elle presque aussi bien qu'avec nous, (pi'il lui laissera de l'aisance. La misère, (jui l'ellVayait |)Our nousj n'est donc plus à redouter. Ouolle chose te tourment', à présent ?

— bien, si elle t'aime!

— Tu soupit'es en disant cela. Tu en doutes doncj

— J'on ai douté jusqu'ici, mon enfant. Que veux-tu î si je lui fiiis injure, c'est votre faute à tous deux. Vous n'avez pas ou de confiance en moi. je n*ai pas vu clairement poindre votre amour, je n'ai pas suivi ses phases, et, quand vous m'avez dit un matin : « Nous nous aimons ii la folie, » j'ai trouvé cela trop brusque pour être bien sérieux. I! me semblait que vous vous connaissiez à peine!... r)uand j'ai dit il ton père que e l'aimais, il y avait trois ans rju'il travaillait à décorer notre maison et que je le voyais tous les jours. On m'avait propOL^é de bons partis, j'étais bien sûre de l'aiinrr que lui. Julie s'est (rouvée vis-^vis de toi jans une position ddférenle. Aucun mariajre assorti à

la condition et ;\ ses idi'-es sur l'amour m^ se présen-
ait encore. Elle était dévoi'iN' du besoin d'aimer, et
elle s'ennuyait morlèlement sans en conv<'uir. Elle
'a vu, elle t'a estimé, tub* méritais. Tu lui as plu, cela
levait être. Des circonstances particulières voii^ ont
approchés, elle a cru l'aimrr passionnément. S'est-
elle trompée? L'avenir ik^us le dira; mais «die s'est en-
die au mouient où elle disait vouloir se prononcer.
Ile t'a laissé soubii' et athMidre sans t'envoy(M' un
lot de coisokUion. Si j'ai doute" d'elle, convieis que
18 apparences sont contre (Ile !

— Mois tu crois qiit» le préjufé est plus fort sur Ile que
l'amour? tu ciois (pi'elle mentait (piand elle le parlait avec en-
thousiasme* de la vie mod'ste qu'elle Dulait embrasser, et du peu
de cas qu'elle faisait des

(Mineurs et des titres?

2Hn

— Je ne dis pas cela, je dis (|ir('ll(î a pu se tromper sur la force
de son altachement pour toi et sur la n"aliti(" de son dé^ioût du
monde.

— De sorte que, si l'on venait te dire : « Vous ave/, deviné
juste, » tu ne serais pas surprise?

— Pas trop!

— Et pas trop attli^ée non plus?

— Si tu dois la rejretter beaucoup, mon atliïction est aussi grande que tes regrets, mon pauvre enfant. Si, au eonti'aire, tu en prends bravement ton parti, je dirai que c'est mieux ainsi, et (pie tu peux retrouver l'amour d'une femme plus prudente et plus forte.

— Pauvre Julie! se dit Julien intérieurement, son amour pour moi était donc, même aux yeux de ma mère, une erreur et une faiblesse! — Allons, dit-il tout haut, rassure-loi. Klle renonce au rêve cpio nous avons fait ensend)le; elle n'y croit plus, elle craint (pie je ne le lui rappelle. Tout ce que tu prévoyais S8 réalise, Marcel vient de me le diic le lui ai donné ma| parole (jue je ne la reverrai jamais. ^

— Ail! mon hicul dil. madame Thierry eflrayée.l eoinne lu me dis cela traïKpn'Ilement ! Kst-ce vrai (|Utl' tu es traïKpiille à ce point-h^?

— Tu le vois bien. J'ai r\r bouleversé les premierP jours, jt; ne iv. l'ai pas beaucoup caché; mais, à mesur«P" que le ((nq)S a mareh»", j'ai conq)ris parfaitement l silence de inadinne d'r.sti'elie. L;i traïKjuillité' (|ue j l'aj»p(ti'te est le fruit de deux mois de rélexiou. Nf t'en étonne doiii pas, et eiois-moi assez fier et a^St'

ANIOMA. 287

sa^'e pour sunnuiter le chagrin que j'ai pu avoir.

La fermeté de Julien n'était pas feinte, il y allait de bonne foi. Seulement, il soutti-ait trop pour avouer à demi sa souffrance. Le

mieux était d'en supprimer absolument l'aveu.

Dans la soirée, comme il faisait Irès-cliaud, Julien sortit pour aller prendre un bain dans la rivière. Ordinairement, il se joignait à (quelques jeunes artistes employés à la manufacture de porcelaine, auxquels il donnait des conseils et des leçons. Ce jour-là , éprouvant le besoin d'être seul , il les évita et s'en fut dans un endroit désert , -d la lisicre d'une prairie ombragée. Le temps était lourd et sombre, Julien se jeta à l'eau très-machinalement, et tout d'un coup cette)ensée lui vint à l'esprit pendant (ju'il nageait :

— \oilà une douleur atroce dont je ne sens pas pouvoir jamais guérir. Si je cessiiis pendant (piel(|ues instants de fendre cette nappe d'eau, elle engloutirait ma douleur cl garderait le secret de mon découragement.

En songeant ainsi, Julien cessa de nager et enfonça rapidement. Il pensa au désespoir de sa mère, et , quand il toucha le fond, il frappa du pied et revint sur l'eau. 11 était bon nageur et pouvait jouer ainsi avec la mort sans aucun risque; mais la tentation étiit furie, et la pensée du suicide a des vertiges terribles. Trois fois il s'abandonna avec plus d'enirainemenl , et trois fois il se reprit avec nhùns de rest>lulion. l'n qualiième accès, plus \ii>l«Mit que les auti*es, devenait

•IHH

iiiiiiiiLMit. Julien su jeta ii la rive, épouvanté de luimênu', et, se couchant sur le sable, il s'écria :

— Ma pauvre mère, jmrdonne-nioi!

Et il pleura amèrement pour la première fois (lcpui> la mort de son père.

Les larmes ne le soulagèrent j)as. Les larmes des êtres forts sont des cris et des étouffements atroces. 11 rougit de se sentir faible et dut s'avouer qu'il l'était pour lon^'temps, pour toujours peut-être! Il rentra mécontent de lui et maudissant presque les jours de bonheur qu'il avait goûtés. Des sentiments de rage lui vinrent au Cd'ur, et, jendantque sa mère dormait, seul dans le jardin, h. la lueur des éclairs qui embrasaient à chaque instant l'horizon, il reprocha à sa mère de trop l'aimer et de lui retirer la liberté de disposer (le lui-même.

— Lhquoi! se disiil-il, vivrt; toujours pour un autre (jue soi, c'est un esclavage'. Je n'ai pas le droit de mourir! Pourquoi ai-je une mère? Ceux (lui n'appartiennent ù personne sont plus heureux; ils peuvent, s'ils aiment encore une vie brisée, se jeter dans le désordre (lui étourdit, dans la débauche qui enivre. Je n'aurais même pas ce droit-là, moi! Je n'ai pas davantage celui d'être triste et malade. 11 faut que je meure ù [De;it feu et en souriant; une larme est un crime. J(î ne peux pas respirer avec etiort , faire un rêve, jiter un cri dans la nuit sans que ma mère ne soit debout, alarmée et malade elle-même. Je ne |)eux pas sortir de mes habitudes, entreprendre un voyage,M^

chercher Toubli ou la distraction dans le mouvemont et la fatigue ; tout cela rinquiéterait. Vivre sans moi la tuerait. Il faut (jue je sois un liéros ou un saint pour que ma mère vive! H(3u-reux les orphelins et les enfants abandonnés ! ils ne sont pas condamnés à porter un fardeau au-dessus de leurs forces !

Julien n'eut pas plutôt donné accès à cette révolte contre la destinée, que d'autres blasphèmes lui entrèrent dans l'âme. Pourquoi Julie était-elle venue troubler son rêve de dévouement et de vertu? N'avait-il pas accepté tous les devoirs de sa position? ne les remplissait-il pas d'une manière complète? De quel droit cette femme, ennuyée de la solitude, s'était-elle emparée de la vie? N'était-elle pas lâche et coupable de lui avoir enlevé les joies du ciel, à lui (qui respirait et ne demandait rien, pour le laisser ensuite à l'humiliation d'avoir sa vie en elle?

— Tu as l'air de moi un instant ! lui cria-t-il du fond de son cœur ravagé de colère; la cause que je ne pense plus, (que je n'aime plus mon art, que je maudis l'amour de ma mère, que je ne crois plus ma force et (que j'ai senti la stupidité et l'honneur <' > du suicide. Tu n'as rien (que je me venge, (que j'aie au milieu des tiens le bonheur de mes croyances, de mon repos et de ma dignité. Je le dirai, je le dirai cela, je le dirai tout au monde ! Et puis il pensait revenir à l'apparence [MC réserver Jidie. et lui (> s'exprimer de la jalousie dressèrent devant lui. Il lui dans les bras d'im

autre, si il rêva sous toutes les formes le meurtre de son rival.

Il sortit dans la campagne et marcha au hasard; il se retrouva au bord de l'eau. L'orage éclata et brisa non loin de lui un grand arbre. Il s'élança sous la pluie, espérant qu'elle tomberait encore et l'atteindrait. Il reçut des torrents de pluie sans y songer et ne rentra qu'au jour, honteux d'être aperçu dans cet état de démence. Il dormit deux heures et se réveilla brisé, effrayé de ce qui s'était passé en lui, et résolu à ne plus se laisser envahir ainsi par la violence d'une passion dont il avait jusqu'alors ignoré les

périls extrêmes. Il (Mil beaucoup de peine à se lever, il déjeuna avec sa mère,

— J'ai toujours cru, lui dit-il, (que l'amour, étant le bien suprême, devait nous grandir et nous sanctifier. Je vois (que l'amour est l'exaltation de l'é^oïsme, ei «pi'il peut nous rendre féroces ou imbéciles. Il faut vaincre l'amour; mais l'amour ne se brise pas contre une chaîne matérielle : il ne peut que s'éteindre peu à peu.

Jidicn eut un violent accès de fièvre et de (l'"lire sa mère devint ses tortures <l maudit aussi la j)auvne Jidie, dans son coin.

Cependant MaiH'el avait élé" rejoints par Jidie.

— MadauK', lui dit-il, il faut revenir chez vous.

— Jamais, mon ami. n'aurait-elle avec sa (h'solante douceur. Je suis ici, j'ai vu de ma petite rente je ne manque de rien, j'en ne m'y déplaie pas, et,

ANKjMA. -291

noins que vous ne vouliez habiter votre maison...

— Cette maison n'est pas à moi, je vous ai trompée; Tais-voilà vous pouvez rester, à moins que, par amitié pour Julien, vous ne consentiez à ce que je vous

demande.

— Pour Julien, vous dites? Parlez.

— Julien sait où vous êtes. Il sait que vous ne pouvez pas le revoir. Il jure (qu'il ne cherchera pas à vous éconduire. Il se soumet en-

tièrement à une décision ont il ij^Mïore les motifs. Vous n'en avez donc plus K)ur vous aïcier.

— Mil fort bien, dit Julie d un air égaré; mais lors... où irai-je?

— A Paris, chez vous.

— Je n'ai plus do chez nn)i.

— C'est |ossible ; mais vous êtes censée posséder irovisoirement votre hôtel. On vous croit occupée i\ quider avec M. Antoine. Il faut qu'un vous voie, cl u'une absence mystérieuse prolongée ne donne \mxs eu à des soupv<>ns caiomiïifux.

— (^)ue voulez-vous qu'on dise?

— Tout ce (juc l'on dit d'une fennne (pii a (juelque H>se à cacher.

— Que m'imptulr?

— A cause de Julien, vous devez tenir ;\ voire ré- Ulalion, (pie, jus(ju'à présent, nous avons réussi à e piis laistu' ternir.

^- Julien s<iit bien que je n'ai rien à me fepiXH'her.

— C'est (>aix:e «[u'il le s;iil ipi'il se coui»era la p»r^'e

avec le premier qui se permettra un mot contre vous.

— Alors partons, répondit Julie en sonnant Camille. Je ferai ce que vous voudrez, mon ami, pourvu que je ne revoie jamais M. Antoine !

— Ne dites pas cela, madame; un seul espoir me reste...

— Ah! il vous reste un espoir, à vou^u? dit Julie avec son effrayant sourire.

— Je mentirais si je le disais très-fondé, répondit tristement Marcel ; mais je ne dois l'abandonner qu'à la dernière extrémité. Ne m'ôtez pas les moyens de faire fléchir l'obstination de M. Antoine.

— A quoi bon? reprit Julie. Ne m'avez-vous pas dit que le mariage d'une femme titrée avec un roturier était pour le roturier un malheur, une persécution, une lutte éternelle?

— Ah ! madame, si ce roturier était très-riche, plus grand nombre vous pardonnerait.

— Alors il faut que je demande à votre oncle de lui remettre l'homme que j'aime? Il faut que je me déshonore à mes propres yeux, à ceux de Julien peut-être pour mériter le pardon d'un monde sans honneur sans cœur? Vous m'en demandez trop, Marcel; vous abusez de moi; ranéantissent-ils où j'en suis, (que Dieu ne donne une seule force, celle de vous résister; car après cette honneur, je sentirais (que j'ai trop) tardé mourir.

Le pauvre Marcel était accablé de fatigues^u; et de ce gîné. Il s'épuisait en démarches, en paroles, en efforts

de tout genre, et il ne réussissait qu'à écarter la pauvreté, à sauver la vie matérielle de ses amis; il ne pouvait rien sur leur état moral, et il disait chaque soir à sa femme :

— Ma bonne amie, il n'y a rien de plus faux que le conseil! Je m'efforce de leur procurer les moyens de vivre, et je ne réussis qu'à les faire mourir.

Julie revint à Paris. Elle y retrouva son luxe, ses kjuipages, ses joyaux, ses gens. M. Antoine avait reillé à tout, rien n'était changé autour d'elle. Elle ne il attention à rien. Marcel avait en vain espéré qu'elle éprouverait, au moins instinctivement, une sorte de Men-étre à rentrer dans son milieu habituel. 11 s'efiraya et s'irrita presfjue de cette inexorable inditVé- 'ence. Il avait averti ceux de ses amis cjuil avait pu ■assembler pour la forcer au moins à s'observer devant eux. Elle les revit sans etVusitui, et, comme ils ^alarmaient de sa pâleur rt de son air accalilé, elle Dit tout sur le compte d'un refroidissement (iu'elle ivait pris en voyage et cpil l'avait retenu à la cam- Jagne plus longtemps que de raison, (le n'était rien. Usait-elle, elle avait été plus mal, elle était mieux, ifle n'avait pas voulu écrire pour n'inquié'ter pei*soMne.

Ello preuiK.'llail de voir son uit'dccin et do guérir. La baronne d'An court vint deux jours après.

— J'ai ('t(' mal pour vous, dit-elle, je m'en repens, chère Julie, et je viens vous en demander pardon.

— Je ne vous en voulais point, répondit madame d'Estrelle.

— ^ Oui, je sais que vous êtes une grande philosophe ou une grande sainte; mais vous êtes une femme quand même, mon amie : on vous a persécutée, et vous soutirez!

— Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

— Oh ! mon Dieu, je sais l)ien qui; cette persécution de créan-
ciers durait depuis assez longtemps pour que vous en eussiez pris
l'hahilude; mais il paraît f(u'ur moment est venu où vous avez
failli tout perdre. Or dit que vous avez encore ol)t(Miii un n'pil,
mais ave(beaucoup de peine, et avec la certitude que c'est reculer

pour mieux sauter; vous avez dit cela à madame des Mores, est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai. Je ne suis ici qu'en attendant un licenciement complet.

— Mais vous sauverez quelque chose?

— Je ne veux rien sauver de ce qui me vient d'Estelle. Je dois et je veux tout céder.

— Oh! alors j'aurais peur que vous êtes si pâle et si changée! On ne l'avait bien dit : vous montrez une résignation admirable, mais vous êtes lue de du l'âme. Ici bien, ma chère, vous avez tort de vous en dire contre les consolations de l'amitié. (C'est un beau

rôle que vous jouez là, mais il vous tuera! A votre place, je me plaindrais, je crierais! Ça ne remédierait à rien, mais ça me soulagerait. Et puis on en parlerait, le monde s'intéresserait à moi, ça console toujours d'attirer l'attention, tandis que vous laissez enterrer vivante sans dire un mot, et le monde, qui est égoïste, vous oublie. On parlait de vous hier au soir chez la duchesse de B... « Cette pauvre madame d'Estelle, disait-on, vous savez (qu'elle est définitivement perdue? Il ne lui restera pas de quoi prendre un fiacre pour faire ses visites. — Quoi! disait le manpiis de S..., nous verrons une si jolie tennne crottée comme un harlot ? Pas [jossihie ! c'est révoltant. Kest-ce qu'elle est bien désolée? — Mais non, répondait madame des Mores; elle dit qu'elle s'y fera; elle est étonnante! » Alors on a parlé d'autre chose. Du moment (que vous avez du courage, personne ne songe plus à vous plaindre, d'autant plus «pie c'est comme le de ne songer à soi.

Julie se contenta de sourire.

— Vous avez un sourire qui me fait peur! reprit la baronne. Savez-vous, ma chère, (que je vous crois très mal? Oh! je ne suis pas pour les ménagements, moi! Avec les ménagements, on se néglige et on meurt, ou bien on traîne et on devient laide, et c'est encore pis que d'être morte. Soignez-vous, Julie, ne vous brutalisez pas comme vous faites. Votre grand courage n'en im|H>sera pas tant (que vous croyez, allez! On sait bien (qu'il n'est pas possible de tout peindre sans rien

2% ANTONIA.

re^relater. Tenez, j'y reviendrai, dussé-je vous lâcher, vous avez eu grand tort de ne pas t'opposer ce vieux riche, et il serait peut-être encore temps de vous raviser. Personne ne vous blâmerait à présent; quand une femme n'a plus rien...

— Ktes-vous chargée de nouvelles propositions de sa part? dit Julie avec un peu d'amertume.

— Non, je ne l'ai pas revu depuis le jour où nous nous sommes brouillées à cause de lui. Il a essayé plusieurs fois de me surprendre, mais je m'étais barricadée contre ses visites... Ce que j'en dis n'est pas pour vous en dégoûter au moins! S'il revient, ne le chassez pas, et, s'il vous épouse, soyez sûre qu'il\ cause de vous je prendrai sur moi de le recevoir.

— Vous êtes trop bonne! dit Julie.

— Allons, vous restez tendue et hautaine avec moi! Je suis pourtant votre amie, je l'ai prouvé. J'ai rompu des lances pour vous il n'y a pas longtemps. Je ne sais quel pleutre de la société de la marquise d'Estrelle s'était j)ermis de jeter quelque soupçon

sur vous à cause d'un petit peintre, vous savez, ce (ils du fameux Thieiry, ([ui demeurait au bout de votre jardin par parenthèse! J'ai imposé silence; j'ai dit (ju'une femme comme vous ne se dégradait pas de gaieté de co'ur, et puis j'ai été secondée tout de suite par l'abbé de iNivières, qui a dit : <(Ce jeune iKUinne lU) la coniaîl seulement pas : il est ail»'* vivre i\ Sèvres avec sa mère. C'est nu liiiu sujet ; il dit n'avoir jamais aperçu madame d'Kstrelle du temps (ju'il demeurait tout près

d'elle, et c'est la vérité... » A propos, vous vous intéressiez à ces gens-là, à lu mère surtout? La voyezvous encore?

— Elle n'a plus besoin de inui, je n'ai plus de raisons de la voir.

— Alors je vois que tout va bien, sauf votre santé, qui m'inquiète. Voulez-vous venir à C.bantilly avec moi? J'y vais passer un mois; nous verrons du monde, ça vous remettra, et peut-être, si vous reprenez vos belles couleurs, trouverons-nous un mari pour vous.

La baronne d'Ancourt partit enfin, cacjuetant, offrant ses services, plaif^nant son amie jus(|ue sur le marchepied de sa voiture', criant après les éiroïstes, et au loii»! ne; se souciant de rien au monde (jue d'ellemême.

— Klle est pai' trop tière et tidp métianti*, cette Julie, se disait-elle. Ma loi , je ne la revei rai pas de sitôt! Klle est navranle. Si (die a bextin de moi, tdle saura bien me trouver.

' H en fut à peu près ;iinsi de joutes les connaissanees de madame d'Kstrelle. Jamais elle ne s'était >i bien rendu compte de l'alKindon où tombent ceux (pii s'abandonneni eux-mêmes, et

elle >'abandonna d'aulant plus, car elle sentait son ((eui- se dessé'cber.

(Juaiid elle eu! passe qurlipies jours sans paraître SOLLfier à |)reudre aucun parti, elle se revedia un

1 matin pour dii-e à Marcel :

— J'ai fait ce (pie vous ave/ voulu-, je me suis nionln'e, j'ai ex- pliiui' mou absuec , j'ai annoncé

mon procliaïn drpart. Il est temps d'en finir ri de laisser cette maison à M. Antoine. Mon intention est d'alh r vivre en province, dans (lueliuue solitude où l'on m'oLd)liera entièrement. Je n'emmrnerai (|ue Camille. Faites-moi le plaisir de me diri^'er dans le choix d'un pays perdu et d'une habitation des plus liumbles.

— Il y a une grande ditiicultr, lui dit Marcel : c'est (pie M. Antoine ne veut point accepter de lifjudation, (pie sa (piittance g(!Miérale est dans mon portefeuille, et (pi'il n(. ' suppose pas encore ({u'elle ne suit poini acceptée.

— Vous avez reçu cette quittance ! s'écria Julie indignée. Il croit fjue je l'accepterai! Vous n'avez paj eu le courage de la (h'-chirer et de lui en jeter le? morceaux au visage!... Ah I pardonnez-moi, Marcel j'oublie ({u'il est votre parent, (pie pour vous-niém» vous devez le ménager... Kh bien, donnez-la-moi cette (piittance, et ainencz-moi M. AnlDine. 11 faut (|ui tout cela soit terminé aujourd'hui ; je m'en charge.

— PreiKîZ garde, madame, dit Marcel, (jui ne voyai pas sans un reste d'espcrir !<• point vulnéi'able où ma dame d'Est relie retrouvait des éclairs d'éneri^'ie M. Antoine est très-irritable aussi,

son amour-propre est intéressé si vous aviez pour son obligation. Ne faites pas prendre Julien en horreur par contre-coup

— Le sort de Julien n'est-il pas assuré?

— Oui, si toutes les conditions de l'arrangement sont observées, et je mentirais si je vous le disais (ju

« I. Antoine est instruit de votre refus d'observer celui qui vous concerne.

— Oli ! mon Dieu , dans quelle situation vous m'avez mise, Marcel ! Avec votre dévouement envers les choses positives, avec votre « entêtement de me faire passer de la misère, vous m'avez avilie ! Cet homme croit que j'ai vendu mon cœur, ([u'il l'a acheté de M) n'arrivent, et Julien aussi croit (que j'ai trahi l'amour pour la fortune ! Ah ! vous eussiez mieux fait de me le dire ! C'est aujourd'hui (que je sens (que tout cela est insupportable et qu'il faut mourir !

Julie s'écroula ; il y avait l'ont-temps (pour ne pleurer plus. Marcel aimait mieux la voir ainsi que chancelante en statue, il espérait (que la crise violente. Il la provoqua « solennement.

— Grondez-moi, maudissez-moi, lui dit-il ; j'ai fait tout cela pour Julien !

— C'est vrai au fait, reprit Julie ; j'ai tout de vous le reprocher, l'ardoisez-moi, mon ami. Vous êtes donc bien sûr (que, si je blesse M. Antoine par mon refus, tout est fini (qu'il a tout Julien sera remis en question?

— Indubitablement. et \I. \nloine ser;i dans mmi droit aux yeux de Teipiile. Il attend, avec une inq);i-

I licence (pn commence à m'iiupnéter, (pu* vous proclamiez .ses mérites et tpie nous ne rouj^issie/. plus «le I ses bienlais. Il faut boiie ce calice, il faut le lK)ire I pour l'ionour de Julien, si, eomnje je le snppt»se, ert ' amour n'est pas éteint !

300 ANTOMA.

— Ne parlons pas de cela : je boirai le calice jus- (ju'à la lie. Mais comment expliqu^rons-nous au monde la ^^énérosité que je subis? Quel motif pourrons-nous donner à cela? Le monde supposera ((ue j'ai fait la cour à ce vieillard, que je l'ai ensorcelé par des coquetteries bonteuses ; on dira peut-être pis!

— Oui, madame, répondit Marcel, qui voulait tenter uiu) j^n'ande épreuve pour s'assurer des sentiments (le Julie, les méchants diront tout cela, et je ne vois pas encore le moyen de les en empêcher. Nous le chercherons; mais, si nous ne le trouvons pas, votre dévouement pour Julien ira-t-il jusqu'au sacrifice (jue je vous demande?

— Oui, dit madame d'Fstrelle, j'irai jusqu'au bout! N'y a-l-il pas ([uehjue chose à signer, dites?

Et elle pensa :

— Je me tuerai après !

— Vous n'avez [Das de nouveaux engagements à prendre, répondit Marcel; mais il faudrait consentir à recevoir M. Aiitoiin* et à le remercier. J'ai la certitude à présent (ju'il fr rail véritable-

ment la fortune de Julien, >i vous vous prêtiez ii une sorte de réconciliation.

— Allez chercher M. Antoine, dit Julie. — Je me tuerai cette nuit, se dil-elle (juand Marcel fut sorti.

L'amour de Julie avait fait de tels progrès dans le désespoir, (pi'elle n'était plus capable d'un solide raisoiiniirnt. (l'était devenu un martyr accepté; elle ne vivait plus (jue de l'exaltation de ce martyr.

Elle écrivit à Julien :

((Voici la clef du pavillon. Venez à minuit, vous m'y trouverez. Je pars pour un long voya{~j.e. J'ui ii vous dire un éternel adieu. »

Elle mit la clef dans la lettre, cacheta le billet, ordonna au plus sûr de ses domestiques de monter à cheval, de courir ventre à terre jusqu'à Sèvres et de lui rapporter la réponse. Il était cinq heures de l'après-midi.

Elle sortit dans le jardin en attendant la visite de M. Antoine , et s'arrêta au bord de la pièce d'eau. Cette eau n'était guère profonde; mais en s'y couchant de son long!... (hiand on veut mourir, on le peut toujours. Le genre de suicide qui, peu de jours auparavant, avait si violemment tenté Julien, se présentait à elle avec un calme etrayaiit.

— Personne autre i\ue lui sur la terre ne tient à moi, pensait-elle. Ne pouvant être à lui, je ne uïe ilois ;\ personin*. Une haine infernale m'a saisie et garrottée au milieu dt; ma vie, au milieu de mon boidieur. On T\v m'ô((î pas seulement l'amour et la libert»'*, on veut m'ôter l'honneur. Marcel l'a dit, il faut que je passe pour la UKiitresse de eel odieux vieillard. Ah! si Julien sa-

vait cela, comme il aurait horreur du bien-être dont jouit sa mère! Et si elle-même le devinait!... ils l'ignoreront, je le veux; mais la mort même a le résultat d'un accident. Il n'y aura plus à revenir sur ce qui va être conclu. Julien sera riche et honnête. Nul ne devinera jamais à quel prix.

nn2 AN I ON LA.

Il vit! Ici même une fois à l'esprit! Julie (qu'il hait) (le Julien et d'elle de secouer toutes ces épreuves et de s'unir en dépit de la misère.

— Il serait plus heureux ainsi, pensait-elle, et c'est [le] bien-être à son malheur (que je me sacrifie! Mais (qui sait où s'arrêterait la haine de M. Antoine? Un fou furieux est capable de tout; il le ferait assassiner peut-être! N'a-t-il pas des agents secrets, des espions, des bandits à son service?

Elle avait la tête perdue, elle marchait autour du bassin comme si elle eût attendu l'heure fatale avec impatience. Et puis, en songeant qu'elle allait revoir Julien, son cœur se reprenait à la vie avec rage et battait à se rompre. Il ne lui venait aucun remords, aucun scrupule de manquer à des serments arrachés par la contrainte morale la plus révoltante.

— Quand on va mourir, se disait-elle, on a le droit de protester devant Dieu contre l'iniquité des bourreaux.

Il y avait en ce moment une force extraordinaire de réaction chez cette femme si faible et si douce. C'était comme le roulement du tonnerre (Tu vois la terre se soulève" par des explosions volcaniques, ou comme l'éclat d'un feu d'artifice près de s'évanouir. Elle avait la fièvre, elle n'était plus elle-même.

Elle vit approcher M. Anlome avec Marcel, et, pour le recevoir, elle s'assit machinalement sur le banc où, trois mois auparavant . le vieillard lui avait fait étrange et ridicule proposition dont le refus lui coût-

ANTONIA . :{

était si cher. Comme ce jour-là, elle entendit remuer le feuillage et vit le moineau élève par Julien qui battait des ailes et semblait hésiter à se poser sur son épaule. Le petit animal avait pris goût à la liberté. Julien, ne pouvant le retrouver au moment où il le parlait, l'avait laissé là avec espoir (que Julie, dont il ne prévoyait pas la longue absence, serait bien aise de l'y retrouver. Depuis son retour, Julie l'avait aperçu (lui-même n'en était pas loin d'elle, amical et méfiant. Elle avait en vain essayé d'attirer tout près de lui. Cette fois, il se laissa prendre. Elle le tenait dans ses mains lorsqu'il vit M. Antoine l'aborda.

V. Lui-même lui dit (il le salua d'un air égaré; il lui parla sans savoir ce, ([u'il disait, car l'exercice; absolu de sa tyrannie n'aurait pu vaincre ses timidités du premier abord. Après sa minute de bégaiement incertain, il ne sut lui dire (par ceci :

— L'ami bien, vous avez/, donc toujours votre moineau franc"?

— C'est le moineau de Julien, et j'en aime, répondit Julie. Tenez, vous voulez, l'en tuer? Le voilà !

La manière dont elle parlait, sa pâleur livide et l'air de détachement féroce avec lequel elle lui présentait le pauvre oisillon tout effrayé de ses baisers tiraient une grande impression sur M. Antoine. Il regarda mais ne put lui dire : elle est donc folle? » et, au lieu de lui dire le coup au moineau comme il venait de

de bon cieur trois mois auparavant, il le repoussa en disant bêtement :

— Uili! Dah! gardez ça. Il n'y a pas grand mal!

— Vous êtes si bon ! reprit Julie avec la même sécheresse fébrile. Vous venez recevoir mes remerciements, n'est-il pas vrai? Vous savez (que j'accepte tout, que je me trouve bien heureuse à présent, que je n'aime plus rien ni personne, que vous m'avez rendu le plus grand service, et (que vous pouvez dire à Dieu tous les soirs : u J'ai été bon et grand comme toi-même ! »

M. Antoine restait bouche bée, ne sachant si c'était pour rire ou pour remercier (que madame d'Estrelle lui disait ces choses, trop lui pour s'y i\ov, trop rude pour comprendre.

— Elle va me sauter aux yeux, dit-il tout bas à Marcel. Tu m'as trompé, gredin!

— Non, mon oncle, répondit tout haut Marcel. Madame la comtesse vous remercie. KWe est fort malade, vous le voyez, n'exigez p.is de plus long discours.

Marcel avait compté sur l'impression que ferait il M. Antoine l'altération des traits de Julie. Cette impression fut vive en elfel. Il la contemplait d'un o'ïl à la fois hél)été, cruel et craintif, et il se disait avec une joie qui n't'lail pas sans mélange d'ellVoi : u Voilà mon ouvrag' ! »

— Madame, dit-il aprrs un moment (riié>ilalion, j'ai dit que je serais vengt' de vous, (que je vous amèn<Mais à me demander pardon de vos offenses. Vouli'/-vou> (Ml tiiiiii- fi m'»' diic (que vous avez eu t(jrt? Je ne demandr ([u<' ra.

— Quel est mon lort? dit Julie. Expliquez-le-moi pour que je le reconnaisse.

Antoine fut fort embarrassé pour répondre, et son dépit, qui avait presque disparu, se réveilla, comme il lui arrivait toujours quand il ne pouvait rien alléguer qui eût le sens commun.

— Ah! vous ne croyez pas m'avoir offensé? dit-il. Eh bien, mordi! vous me demanderez bel et bien pardon, si vous voulez que Julien ne paye pas pour vous.

— Faudra-t-il vous demander pardon à genoux? dit Julie avec une arrogance douloureuse.

— Et si je l'exigeais? repartit le vieillard, saisi du vertige de la colère en se sentant bravé.

— M'y voici! dit madame d'Estrelle en s'agenouillant devant lui.

C'était pour elle la dernit're station du martyre, Tamende honorable que la victime innocente devait faire, la corde au cou et la torche en main, avant de monter au bûcher. En ce monuMit d'immolation sublime, son âme irritée s'épanouit tout il coup, st)n visage st» transfigura, rllc ««ut h' sourin* extati(|ue (h)s saintes, et l'inetlable douceur du ciel entr'ouvert se rétléla dans ses yeux.

Antoine ne comprit j)as, mais il fut ébloui. Sa colère tomba, iKui s(Mis l'attendrissement, mais devant une espèce de lern-ur superstitieuse.

— C'est bon, dit-il. Je suis content, et je panh^anne à Julien, \dien !

;mC ANTOLIA.

11 tourna le dos et s'enfuit.

Marcel adressa à Julie queNjues paroles d'encouragement qu'elle n'entendit pas ou n'essaya pas de comprendre, et il suivit M. Antoine ;\ la liâte.

— A présent , mon bel oncle, lui dil-il du ton le plus liardi et le plus cassant qu'il eût encore pris avec lui, vous devez être content en etlet : vous avez tué madame d'Estrelle !

— Tué? dit l'oncle en se retournant brusquement. Quelle ûnerie viens-tu me cbanter là?

L'ânerie serait de prendre sa joie et sa reconnaissance au sérieux, et vous n'en êtes pas capable. Cette femme est désespérée ; cette femme se meurt de cliaj^Tin.

— Tu mens, lu bats la campap:ne! Klle a un reste (le colère, elle est malade de la contraric'té (jue je lui ai causée dans ces derniers temps; mais, au fond, elle prend son pai'ti, et, tout en roni^eant son frein, elle voit bien (jue je la sauve malijré elle.

— Vous la. sauvez des chances de l'avenir, c'est vrai, et vous pren»'/, le moyen le plus sur, (jui est de lui ûtci" l;i vie.

— liien, bien, voilà une autre renjraïne à présent! Klle a pris un rhume à passer les nuits dans son jardin avec son amant ! VA puis elle s'est cnnuyétî dans ce couvent de Cliaillot, et encore plus dans cr'tte baraque à Nanterre, où elle était absolument seule! Tu vois (ju'elle avait beau se cach<'r, je sais tous les endroits où elle a [Jassi". Je n'ai jamais perdu >a tiace. On ne m'at-

ANTOMA. uni

trape pas, moi! J'ai vu le médecin du couvciil -. il m'a dit qu'elle avait de la mélancolie dans le tempérament, mais qu'elle n'avait point de mal sérieux. J'ai vu son médecin de Paris : il m'a dit qu'il ne connaissait rien à sa maladie. Si c'était quelque chose de grave, il saurait bien ce que c'est, (jue diable ! Moi , je le sais, elle a eu du dépit : on ne meurt pas de ça, et, à présent, elle va se remettre, j'en réponds!

— Et moi, dit Marccîl, je vous réponds (|u'une semaine encore du désespoir où vous la plonp:ez, et elle est perdue sans ressources.

— Abçâille l'aime donc bien, ce barbouilleur? VA lui, est-ce ([u'il y pense encore?

— Julien est aussi malade (ju'elle, et dans une situation d'esprit tout ausi iiKjuiélante. J'ai voulu nTrii assurer : je l'ai conlessé avec beaucoup de peine, cai* il n'est jKis homme à se plaindre. Quant i\ elle, voilà deux mois (ju'elU^ passe sans (pie je puisse lui arrachier un mot. Aujourd'hui, j'ai voulu la pou^seï- à bout, j'y ai rt"ussi, et, dès aujourd'hui, in(»n parti ^'^t pris.

— (hiel parti? cpioi ? «pie pn'ten<ls-iu l'aire?

— Je pr("leiitis (h'cliier deux pièces i\uc j'ai dans nia poche: votre (piittance, (pie j'ai reprise ;\ madame d'KstreII»\ et sa p!oin< •■^e (je ne jamais revoir Julien, (pie je lie vous ai jamais remise. Vous vous êtes liés ;\ moi tous les deux en me cliari^eant d't'chanp'r vos enf;aj;ements réciproipio. Je vous mets d'accord en détruisant tout. C'est à recoinuencer, et, comme je sais vos intellio!l^ à tous deux, je \ttus dé-clare «jife

madame d'Estrelle n'accepte rien de vous et que vous pouvez vous emparer de tout ce qui lui appartient. Jusqu'ici, elle a suivi aveuglément mes conseils; je clian{4:e d'avis, et, ne voulant pas la voir mourir, je lui conseille de défaire tout ce ii quoi elle vient de consentir.

— Mais tu es un fripon abominable! dit M. Antoine en s'arrêtant et en criant au milieu de la rue. Je ne sais i\ quoi tient que je ne te casse ma canne sur les épaules !

— Un fripon ! quand je vous rends tout votre argent et ne re-prends pour ma cliente que le droit de vivre pauvre! Allons donc! Faites-moi un procès et plaidez un peu cette cause-lii, pour vous couvrir de ridicule et de honte!

— Mais Julien! Julien que j'ai enriclii, maraud! Voilà ce que je prévoyais! Tu m'as extorqué...

— llien du tout, mon oncle! Julien a été gravement malade ces jours-ci, il l'est encore, et sa nirre m'a dit : « Fais tout ce que tu voudras. Rendons tout Il M. Antoine, et que Julie nous soit rendue! » Voilà, nnjn oncN'. \ous ne perdez pas une obole, vous ré-cupi'rez capitaux et intérêts, et vous nous laissez la liberté de vivre à notre fantaisie, qu'aucune stipulation h'gale ou privée ne peut nous ravir.

— Mais, misérable (jue tu es, tu chantes la j)alinodie ! J(; t'ai pris pour un homme raisonnable, tu abon*dais dans mon sens, tu désapprouvais leur mariage, tu travaillais avec moi à icui" bonhnu'...

AN TON! A. ito9

— Oui, jusqu'au jour où j'ai vu que ce bonheur les conduisait droit à la tombe.

— Ils sont fous!

— Oui, mon oncle, ils sont fous; l'amour est une folie ; mais, quand elle est incurable, il faut céder, et je cède.

— C'est bien, répondit M. Antoine en enfonçant son tricorne jusqu'aux yeux d'un coup de poing désespéré. Va-t'en dire à cette dame de sortir de chez elle, c'est-à-dire de chez moi, à l'instant même. Moi, je vais à Sèvres faire déguerpir les autres. Si dans deux heures tout ce monde-là n'est pas sur le pavé, j'envoie des recors, des exempts de police... Je mets le feu, je...

Ses folles menaces se perdirent dans l'agitation de sa course. Il laissa Marcel dans la rue et rentra chez lui, parodiant à son insu Oreste pressé par les furies. Marcel le suivit doucement si se laisser é(H)Uvanter, et força la consigne déjà donnée; il était résolu à jouer des i(K)ings avec les valets, s'il l'eût fallu.

— Vous voulez aller à Sèvres? lui dit-il. J'irai avec vous.

— C'est comme tu voudras, dit l'oncle Antoine d'un air sombre. As-tu averti madame Julie de faire place nette dans mon hôtel?

— Oui, c'est fait, répondit Manuel, qui vit que le vieillard n'avait plus de tête et qu'il ne se rendait pas compte du peu de minutes écoulées depuis leur altercation dans la rue.

.'JIO ' ANTONIA.

— Kllc fail s(^s paquets? clic oniporte?...

— HiVn, (lit Marcel, elle vous laisse tout. Nous allons à Sèvres? Avez-vous demandé le fiacre?

— Ma carriole et mon cheval de travail iront j)Ius vite. On attelle.

Il s'assit sur le coin d'une tal)le et resta plongé dans ses réflexions. Marcel s'assit vis-à-vis de lui, résolu à ne pas le perdre de vue, craignant tantôt pour sa raison, tantôt pour quekjue diaholiejue inspiration de sa colère. Quand ils furent dans la carriole, il était sept heures du soir ; Marcel rompit le silence.

— Qu'est-ce (juc nous allons l'aire à Sèvres? lui (lit-il,

— Tu verras! réj)on(lit M. Antoine.

Au bout d'un quart d'heure, Marcel reprit la parole.

— \ous n'avez aucun besoin d'aller k\, lui dit-il. Les actes sont dans mon étude, iL ne s'agit i\uv, de les déchirer, et je ne soutl'rirai pas que vous fassiez une scène ridicule chez ma tante, je vous en avertis. VMc est inquiète, Julien est très-malade , je vous l'ai (lit.

— I".t tu as menti connue un chien I n-pondit M. Antoine : regarde!

i;t il lui nioiilra inie espèce de cabriolet de louage (\u\ se croisait avec eux sur la route. Julien, i)âle et diTait, le sourcil froncé, l'air absorl)é, résolu, était dans ce véhicule et passait auprî's d'eux sans les voir. Il avait re(.u h) billet de Julie, il s'('lait arraché (h; son lit, et, voulauf (|ueslionner Marcel avant d'aller au

ANTON I A. .JII

rendez-vous, il se dirigeait sans se presser sur Paris. ' — Si c'est à lui que vous voulez parler, dit Marcel, retournons; je gage qu'il va clier moi !

— Ce n'est pas à lui que je veux parler, répondit M. Antoine d'un ton ironique, puisqu'il est mourant.

— Kst-ce que vous lui av»'z trouvé bonne mine? reprit Marcel.

L'oncle retomba dans son mutisme sournois. On continua à rouler vers Sèvres. Savait-il lui-même ce qu'il y allait faire? Avouons la vérité, il ri,:inorail absohnnt. 11 sentait un grand trouble dans ses idées, et sa mc'ditation n'avait pas d'autre objet (pi'une assez vive; in(juiétu(le sur le malaise (ju'il éprouvait.

— Avec tout cela, pensait-il, je suis le plus malade des trois, moi, si je n'y prends gardr. La colère est l)onne, ça l'ait vivre, (,a soutient la vieillesse, et un bonnne vieiiv (pii se laisse mener est un homme lini: mais il n'en faut pas une trop forle dose à la l'ois, e(je ferais bien de nie calmer un peu.

Sur ce, avec une puissance de volonlé (pii eut lait de lui un homme remanpiable s'il eut eu de meilleurs instincts ou une meilleure direction, il n'-solut de faire un somme, et il dormit paisiblement juxpi'au moment où la voiture roula sur le pavé «le Sèvres.

Marcel avait été tenté de Wx'wo retourner la voitu!*e sans (pi'il s'en aperçut ; mais le valet ile M. Antoine eût-il (ilx'-i? I.I d'ailleurs, puis4pur Julien était b(»rs d'atteinte, ne valait- il pa> mi«Mi\ s;ivoir ctunment M. Antoine entendait a^ir vis-à-visde nuulame Tbierrv?

. 'H 2 ANTOMA.

11 la craignait beaucoup. Oserai(-ii lui dire en face (ju'il lui reprenait ses dons?

Le soiiinieil avait rendu M. Antoine à lui-même, c'est-à-dire à son état chronique d'aversion raisonnée, d'amour-propre jaloux et de ressentiment qui couve. On trouva madame Thierry en face d'un beau portrait de son mari, qu'elle contemplait comme pour chercher dans la sérénité enjouée de ce fin visage la confiance en l'avenir (jui avait toujours soutenu l'heureux caractère de cet homme cliarmant. Marcel n'eut que le temps de se {T:lisser le premier jusqu'à elle pour lui dire à la liète :

— M. Antoine est sur mes talons; il est furieux. Vous pouvez tout sauver par beaucoup de patience et (h* fermeté.

— Mon Dieu! (pie lui dirai-je?

— Que vous renoncez à ses dons, mais (jue vous l'en remerciez. Julie adore Julien. Tout déj)end de l'oncle... Le voilà!

— Tu me laisses seule avec lui?

— Oui, il l'exige; mais je me tiens là, prêta int(;rvcnir s'il le faut...

Marcel passa lestement dans un cabinet voisin dont la porte resta cntr'ouverte, se jeta sur un fauteuil et attendit. M. Antoine entra dans le salon de madame Thierry par l'autre porte. Il était moins timide (piand il ne se sentait plus s(»us l'œil scrutateur de MarccL

— Votre serviteur, madame André, dil-il ru entrant; vous êtes seule?

Madame Thierry se leva, répondit affirmativement et lui montra poliment un siège.

Elle aussi avait le visage profondément altéré; elle avait passé plusieurs nuits à veiller son fils, et, en le voyant se lever et partir malgré ses instances, elle avait compris que la grande crise du drame de sa vie était arrivée.

— Votre fils est malade? reprit M. Antoine.

— Oui, monsieur.

— (Iravement?

— Dieu veuille que non!

— 11 garde le lit?

— 11 vient de se lever.

— Peut-on le voir?

— 11 est sorti, monsieur.

— Alors il n'est pas bien malade?

— 11 l'a été beaucoup jusqu'il la nuit (lcniï»*re, où il a eu un peu de mieux.

— Qu'est-ce (ju'il avait?

— La fit'vre et le délire.

— Tn coup de soleil?

— Non, monsieur.

— Du chagrin peut-<*tre?

— Oui, monsieur, beaucoup de chagrin.

— Parce qu'il est amoureux?

— Oui, monsieur.

— Mais c'est bête, d'être amoureux, quand on n'a rien à offrir à sa femme!

— Cela ne se raisonne pas, monsieur.

— Savez-vous une proposition que je venais vous faire?

— Non, monsieur.

— Si vous voulez envoyer votre fils en Amérique, je lui confie un capital sérieux, je dirige ses opérations, et, dans dix ans, il reviendra avec trente mille livres de rente.

— A quelles conditions, monsieur?

— A condition qu'il fera ses adieux à certaine dame de votre connaissance, voilà tout.

— Et s'il refuse?

— S'il refuse,... — c'est à quoi je m'attends bien on m'a prévenu, — certain accord fait entre moi et cette dame à propos de lui est non avenu.

— Bien, monsieur, je comprends! C'est votre droit et nous nous soumettons.

— Vous pourriez regretter pourtant; vous n'avez pas été consultés pour accepter mes présents, vous ne saviez pas les conditions entre madame d'Estrel et moi. Il y a là matière à pro-

cès, et je pourrais l'y perdre moyennant un peu de mauvaise foi de part de mes adversaires.

— Si c'est mon fils et moi que vous traitez d'adversaires, vous pouvez être tranquille, monsieur! nous renouvons à vos bienfaits, sans aucune espèce de situation.

— Ali! oui, mes bienfaits! ils vous pressent, vous « rougissez!

— Ne sachant pas ([u'ils enclinaient la liberté d'il

personne qui nous est chère, nous n'en rougissions pas,... et n'irons, ... tenez, monsieur, ajouta madame Thierry avec un grand et l'orl de dévouement pour son fils, votre nom eût été héritier chez nous, si nous eussions été assurés de devoir cette générosité à votre sollicitude pour nous. Quelle qu'en ait été la cause et quel qu'en soit le peu de durée, nous avons été heureux, au milieu de nos peines et de nos inquiétudes, de revoir cette maison, et de nous retrouver dans la douceur de nos plus chers souvenirs. Vous nous ordonnez de les quitter, nous obéissons; mais il me reste à vous remercier, moi...

— Vous, madame? dit Antoine en la regardant fixement.

— Oui, moi, pour les deux mois (que vous m'avez permis de passer* ici. L'idée de n'y plus l'entrer m'avait été bien cruelle ; elle me le sera moins désormais, et je me reporterai à ce court séjour comme il l'a le dernier beau rêve <[ui comptera dans ma vie, et (pour je vous aurai dû.

Madame Thierry parlait avec un charme de voix et une diction d'accent (qui l'avaient toujours rendue très-séduisante. Dans ses rancunes, M. l'entretenait avec aigreur (à brève paroleuse. Il sentait (pend même ramenant de celle l'oi\ toujours t'vaîche,

(pii caressait son oreilh' de paroles douces et pre.Mpie rt'spectueuses. 11 n'en comprenait pas Ihmucou|> la (h-licalessse sentimentale, mais il semblait y trou\er l'instinct de soumission dont il était avide.

niO ANTONIA.

— Voyons, madame André, lui dit-il de l'air grognon qu'il prenait quand sa mauvaise humeur commençait à battre en retraite, vous savez dire tout ce que vous voulez; mais, au fond, vous ne pouvez pas me souffrir, convenez-en !

— Je ne hais personne, monsieur; mais vous me contraignez à vous avouer que je vous crains.

Rien n'était plus habile que cette réponse. Inspirer la crainte était pour M. Antoine le plus bel attribut du pouvoir. Il se radoucissait comme par miracle, et dit d'un Ion presque bonhomme :

— Pourquoi diable me craignez-vous tant? Madame André avait la pénétration des femmes qui

ont beaucoup vécu dans le monde, et l'adresse des mères qui plaident les intérêts de leur enfimt. Klle vil le pas important (fu'olhî venait de faire; elle oublia, et cette fois fort à propos, fju'elle avait soixante ans, et se décida courageusement à être coquette, bien (pic M. Antoine fût l'homme avec qui cette ruse lui coûtait le plus.

— Mon frère, lui (lit-elle, il n'eût tenu qu'à vous de conserver ma confiance. Je ne vous reproche pas de l'avoir trahie; vosinlentionsétaient bonnes, et c'est moi qui vous ai mal compris. J'étais bien jeune alors, et dans une situation où tout me portait om-

brage. Je n'avais aucune expérience de la vie. J'ai cru fñue vous me doiMiie/ le conseil d'abandonner André*, tandis (pie...

— landis ([ue je vous disais tout bonnement : u Sauvez-le ! »

— Oui, c'est cela; c'est par atñection pour lui ([ue vous agissiez. Eh bien, j'ai été aveugle, obstinée, tout ce que vous voudrez; mais convenez que vous eussiez dû me pardonner cela, me traiter co-nunc une enfant que j'étais, et redevenir mon frère comme par le passé.

— Vous voulez que je convienne de ça?... Mais vous m'avez toujours fait mauvaise mine depuis...

— C'était à vous de vous mocñuer de ma mauvaise mine, de me premh'e par la main et de me dire : (i Ma so'ur, vous êtes une petite sotté; embrassonsnous, et oublions le passé. »

— Ali ! vous croyez fñue j'aurais dû...?

— Quand on est le plus raisonnable, il laut élre le plus généreux !

— Vous arrangez (.a comme ça à présent...

— Il n'est jamais ti'op lard)(Qiir voir clair ri pour remettre i^l leur place les choses d»"iani:é«'> mal à pro|)(Os.

— Alors... ;\ présencl. vcmis êtes làchèt; de m'.ivoir blessé?

— Je m'en repens; niais, si je nous en (Icinaiide pardon, raccordere/.-vons ?

— Ah! diantre! à présent, ce ii'e>l pUiN la luêníe choses ma belle dame ! Nous avez l)esoiii de moi !

— Oui, monsii'ur Antoine, j'ai besoin de vous. Mon lils est fou de clia^iiii, niarie/.-le nvec celle qii il aune.

— Ali! nous y voil;\! s'écria M. \iil«»ine repris ilo inaleraage.

•'M8 ANİ(J\1A.

— Nous y titions, répondit madame Thierry, je ne vous ai pas demandé autre chose depuis (pie vous êtes ici, la hherlé d'action de madame d'Estrelle.

— Oui, avec de l'arijent []Our tout le monde?

— Non, pas d'argent, rien ! le sacrifice en est fait. SouftVez-nous comme locataires de cette maison, nous payerons avec joie pour y rester. Et, si vous ne voulez pas,... eh bien, que vôtrq volonté soit faite; mais renvoyez-nous sans haine et pardonnez-nous d'être heureux, car nous le serons, même dans la gêne, si nos cœurs sont contents k's uns des autres, si nous pouvons nous dire (jue ce honneur ne vous allige []lus...

M. Antoine se sentit vaincu; il en eut honte, et se rattrapa à la dernière brandie.

— Voilà de vos tiertés, dit-il, c'est toujours la même chose, pour changer! L'argent du riche est l'objet de vos mé|)ris! Nous en faites bon marché! u Reprenez tout, nous ne voulons rien, nous n'avons pas de besoins, nous ! nous vivons de l'air du lt;mpsl (Ju'est-ce (pie c'est ([U(; v^, de l'argent? C'est des cailloux, pour les âmes sensibles!)> Kt pourtant, ma belle (l.iiiiie, de l'argent gagné honnêtement par un homme <pji n'avait pour lui (pie son gt-nie naturel, (;a devrait (•t>inj)tei" pour ([uehjue chose! C'est le miel de l'abeille uiilu6triclle, c'est la (leur des ti"opi(iues (jue la patience et le savoir d'un maître jardinier font

lleurir dans un climat (U'ùjkir.ax. Ah! ce n'est rien, vous croyez?
Avec tout son esprit, mon j)auvre frère n'a su que

A.NTDMA. ■•ÎH»

manger celui (|u'il gagnait en travaillant connue un nia-
nu'uvre. Et je sais faire un autre usage de l'argent, moi : je le
conserve, je l'augmente tous les jours, et ji' fais des heureux
({uand ra me plaît!

— Où voulez-vous en venir, monsieur Antoine? dit madame
Thierry, qui voyait, de la porte placée derri re M. Antoine, Mar-
cel lui faire des signes (ju'elle ne (oniprenait pas.

— Je veux en venir à ça, fjue vous n'êtes. pas une si bonne
mère (jue vous croyez. Vous voulez bien tout saci'itier à votre tils,
hoiniis votre mépris pour la fortunê (jui vous vient de moi. \ous
croyez donc (jue je l'ai volée, ma fortune, v\ (jue mon or sent
mauvais?

— Mais, au nom du ciel, pour(|uoi me dites-vous de pareilles
choses? pourcpioi supposez-vous ([ue je vous refuse l'estime (pii
vous e»l due?

— Parce (|ue, si vous étiez une bonne mère, au lieu de nu;
chanter ces sorneiles-là, vous me diriez. : u Mon frère, nou>
>oimnes malln'niux et nous êtes riche, vous pouvez nous sauver.
Nous sommes un peu fous, nous voulons firire la courir madame
d'Kslrelle, ça n'est pas une rai>on poui- nous laLs>er suis pain.
Pardonnez-nous tout à la fois, voyons! permett»'/-, nous Tamour
et le besoin de manger; (,\i nou> humilie, laiïi pis! Nous savouM-
pie \ousèles un liomme grand "1 magnilicjue, vous aurez pilie de

ih>un et \ousac- 1"! lierez tout!)>Oui, madame André', voilà ce
«pie \t»us iliriez, ce (|ue vous demanderiez à genoux, si, au

lion (l'être une grande dame, vous étiez une vraie bonne mère!

Madame Thierry était muette de surprise. Elle regarda Marcel, (jui, sans être vu de M. Antoine, lui lit énergiquement le geste et la pantomime de céder à la fiintaisie du vieux riche. La pauvre femme eut un serrement de cœur, mais elle n'hésitii |)as; elle se laissa glisser de son fauteuil sur son coussin, où elle posa les deux genoux, et, prenant les deux mains de M. Antoine :

— Vous avez raison, mon frère, lui dit-elle, vous m'enseignez mon devoir. Je m'y rends. Soyez le f)lus grand des hommes, pardonnez tout et accordez tout.

— Knlin! A la bonne heure! s'écria M. Antoine en la relevant, et, quand on se réconcilie, on s'embrasse, n'est-ce pas?

Madame Thierry embrassa M. Antoine, et Marcel entra pour applaudir.

— Eh bien, lui dit l'amateur de jardins, te; voilà bien sot, monsieur le cliicanous? Il était joli, ton plan de révolte! tout cjisser, tout briser! quoi ! réduire ta élienlc et ta lainillc à la niisrrc, tout (;a pour ne pas céder à l'homme riche, à l'honmie puissant, !(ii-nenii naturel de ceux (jui n'ont rien cl (pii ne savent rien accpiérir? \QiU\ un l)eau procureur, ma loi, (jui ne sait procurer à sa clientèle que l'amour et le pain bis! Heureusement, les femmes ont plus d'esprit que ça. Kn voilà deux qui me donnai<Mit au diable, cl qui, toutes lieux ce soii', ont pli»'* les genoux devant moi.

Allons, c'est fini, madame ma sœur! Je ne vous rappellerai jamais ça, car je suis généreux, moi, et, quand «iii me contente, je sais récompenser. Votre fils épousera la belle comtesse, que je dois déposséder pour le (lir«Mi (lini-t-on; mais l'hôtel d'Estrelle sera la dot de Julien et vint⁴-cinq mille livres de rente. Voilà comme je fais les choses, moi, et je sais qu'on m'en remer- (iera demain tout de bon, car je ne suis pas la dupe (le la politique d'aujourd'hui; mais on a fait ma volonté, on s'est soumis, je ne demandais (je ça.

— Vous aurez mieux, lui répondit madame Thierry, (Ous aurez l'atlectionii de c^hrurs sincères et cliauds, et vous connaîtrez un l)onheur que vous auriez pu connaître plus tôt, mais (pie nous vous ferons de nature à réparer le temps ju'rdu.

— Ça, c'est des mots, dit M. Viitoine. Le l)onheur, c'est d'être son maître, et je n'ai besoin de persoime pour être le mien. Je u'aiue pas la mainaille et la sensiblerie; : je n'étais pas né iour i'aire un père do famille, mais j'aurais très-bien ^houverné uif peuple, si j'("tais né roi. (.a toujours été mon idée de commandei", et je rèj^hne sur ce (jui est à ma port'e beau- Coup mieux (\\w l)ien des monai'(pie> (jiii ne savent ce qu'ils font!

Mali;ré riiri(|iitiitii(le (l)ie lui causai! l'absence d»- Julien el le (h'sii" ipi'elle avait d'euvovi'r Marcel à sa recherche, madame Thierry (lut devoir olVrir i\ souper à M. Antoine.

— Oh! moi, dit-il. je soupe d'une croule de pain

l)i(Mi dur t'I (l'un verre de petit vin. C'est mon liabilude : je n'ai jain;iis été sur ma l)ouclie.

On lui servit ce (ju'il demandait, et Marcel liûta le dé|)art.

— Je suis sûr que Julien est chez moi à m'attendre, dit-il à sa tante. Il s'ennuie de ne point me voir rentrer; mais ma femme est là, qui lui l'ait prendre patience, Juliet babille avec lui, et, s'il était plus malade, comptez qu'il serait fort bien soigné.

Julien s'impatientait mortellement, en effet, en dépit des attentions et des soins dont il était effectivement l'objet chez madame Marcel. Il s'était senti très-faible en arrivant. Il avait essayé de manger un peu, et de se distraire avec le gentil caquet de son fidèle; mais, Marcel n'arrivant pas, quand il entendit sonner onze heures, il n'y put tenir : il relendit chez sa mère serait inquiète, s'il ne rentrait pas à minuit. Il promit de prendre une voiture pour s'en retourner à Sèvres, et partit pour la rue de Babylone, où il se rendit à pied par des détours et avec mille précautions, pour n'être pas observé et suivi, comme autrefois, par le jeune agent de M. Antoine, il arriva sans encombre. Ses démarches n'étaient plus surveillées. Il y avait tout de même longtemps que M. Antoine espionnait Julie pour n'être pas certain qu'elle n'avait plus de relations avec Julien.

Quand minuit sonna, Julien, qui était à la porte depuis un quart d'heure, entra et trouva Julie, qui, depuis un quart d'heure, l'attendait aussi dans le salon.

Dans ce même moment, Marcel, M. Antoine et madame Thierry rentraient dans Paris par la barrière de Sèvres. Le sonnerie frugal et la lourde causerie de M. Antoine s'étaient un peu trop prolongés au gré de la veuve. Inquiète de son fils, elle avait demandé une place dans la carriole, pour aller rejoindre Julien chez Marcel.

Au moment de revoir Julie, Julien s'était armé de tout son courage. Il s'attendait à une explication pénible, il s'était juré de n'avoir ni colère, ni reproche, ni fail)less(; et pourtant," lorscju'il ouvrit la porte, sa main tren)bla, un vertige de fureur et de désespoir le lit hésiter vX reculer; mais, en l'apercevant, Julie eut mi profond cri de joie, jeta ses bras à son cou. et l'étreignit contre son cœur avec passion. Ils étaient dans les ténèbres, ils ne virent pas comme ils étaient changés tous les deux, lis sentirent (pie leurs baisers étaient brûlants, et ne se dirent pas (pu; ce pouvait être de lièvre. La seule liè\re était en ce moment-là celle de l'amour (|ui l'aïl vivre. !!> n'avaient plus souci de celle (jui fait mourir.

Mais ce moment il'ivresse ne dura pas chez. Julien. l")pouvaiile pliiN (pi'enisii' des caresses de Julie, il l.i repoussa vivement.

— PounpHM m'aimes-tu toujours, lui dit-il, si tu VCU\ toujours me (ju.l)ler .'

— r>ah ! n'pondit-elle, ce n'est |>eut-t*lrre pas pour longtemps!

— Tu m'as eeiil cpie celait un éternel ailieu !

— .lo ne sais pas ce que j'ai écrit, j'étais folle ; mais il n'y a pas d'élornel adieu, ce n'est pas [)Ossil)lo, quand on s'aime comme nous nous aimons.

— Alors tu pars?... Mais tu reviendras?

— Si je peux, oui ! Ne parlons pas de cela. Cette nuit nous appartient, aimons-nous!

Au milieu des transports de l'amour, Julien fut encore saisi d'extase. Julie s'échappait en paroles exaltées où se mêlait je ne sais quoi de sinistre qui le glaçait.

— Ah! tiens, s'écria-t-il tout à coup, tu me trompes! Tu t'en vas pour toujours, ou tu crois que tu vas mourir! Tu es malade, je le sais, condamnée par les médecins peut-être!*

— Non, je te jure que les médecins me promettent de me guérir.

— Je veux voir ta figure ; je ne te vois pas, sortons (ici. J'ai pu! ur! il me semble par moments que je rêve , et que c'est ton spectre que je tiens dans mes bras.

Il l'entraîna dans le jardin, il y faisait presque aussi sombre que dans le pavillon.

— Je ne te vois pas, mon Dieu ! je ne peux pas voir ta figure, disait Julien avec anxiété. Je sens bien que tes bras ont maigri, (que ta taille est plus frêle. Tu me semblés devenue si légère, que tes pieds ne touchent plus le sable. Es-tu un rêve», dis-moi? Suis-je là, près de toi, dans ce jardin où nous avons été si heureux? J'ai peur d'être fou !

Ils approchaient de la pièce d'eau : là, comme le ciel sans lune était limpide et se mirait dans le bassin avec toutes ses étoiles, Julien vit que madame d'Estrelle était pâle, et cette blancheur de l'eau, qui se reflétait sur elle, la lui faisait paraître encore plus blême qu'elle n'était. Il vit l'amaigrissement de son visage à l'agrandissement de ses yeux, qui brillaient d'un éclat vitreux dans la nuit.

— J'en étais sûr! s'écria-t-il ; tu te meurs, et c'est pour cela que tu m'as rappelé près de toi. Eh bien, Julie, je n'ai que te quitter plus: si

je dois te perdre, je veux recueillir ton dernier stiuille et en mourir aussi.

— Non, Julien, tu ne peux pas mourir! ta mère i

— Eh bien, ma mère mourra avec nous; que veuxtu que je te dise? Elle aurai! voulu mourir le jour où elle a perdu mon père; elle l'a dit malgré elle dans le [l'emier égarement, et , depuis, j'ai bien compris rpi'elle ne vivait jilii> (pic poui' nxii. Nous partirons tous les trois, j)uis(pi'à nous trois nous ne taisons qu'une âme , et nous irons dans un monde où l'amour le plus pur ne sera pas un crime. 11 doit y avoir un monde comme cela pour ceux (jui n'ont rien conq)ris aux préjugés ini(|iies de celui-ci. Mourons, Julie, n'ayons pas de remords ni île vains regrets. Donne-moi ton haleine, doime-moi ta lièvre, donnemoi ton mal, je jure (|ue je ne veux pas te survivre.

— Iléliis! dit Julie, (pii ne put retenir ce cri de la nature, j'aurais pu guérir!

— Que dis-lu donc là ! s'écria Julien bouleverse^. Tu as pris du poison! Dis! réponds, je veux savoir!

— Non, non, rien! dit-elle en l'entraînant d'un mouvement brusque et désespéré qui le frappa.

Elle s'était penchée sur l'eau, elle y avait vu le reflet vague de sa fi^^u'e et de sa robe blanche ; elle s'était rappelé que, dans une heure, il fallait qu'elle fût lii elle-même étendue, immobile, morte; elle se l'était juré. C'était le prix de s(>n serment violé, c'était le prix du bonheur de Julien ; une terreur ettroyable de la mort l'avait fait tressaillir et reculer.

— De quoi as-tu peur? lui dit-il; qu'as-tu vu dans cette eau? à quoi as-tu pensé? pourquoi as-tu fui? Tiens! je devine, tu veux mourir bientôt, tout ii l'heure, quand je serai parti! Eh l)ien, cela ne sera pas, lu es ma femme. Puisque tu m'aimes toujours, tu m'appartiens; je ne sais pas (juel serment tu as fait, je ne sais pas quelle contrainte tu subis; mais, moi, ton armant, ton mari et ton maître, je te délie de toul! le t'enlève, non, je l'emmène, c'est mon droit. Je ne veux pas que tu meures, moi, et je veux (juc ma mère vive poni* te bénir. J'ai de la force f)Our vous d('ii\ ; j<» ne sais pas quelle lutte j'aurai ;\ soutenir, je la soutiendrai. Viens, sortons d'ici! Si tu n'as pas la force de marcher, j'aurai celle de te porter. Vi«3ns, je le veux! l'heure est V(mhi<mI(; ne plus connaî-ti'e d'autre pouvoir sur la vie (|U(' le mien.

Et, comme, en l'entraînant vers le pavillon, il la ramenait vers la jnèco d'eau, le combat du remords

et de l'amour fut si violent chez elle, qu'elle tit un cri d'horreur, et, se pressant contre lui de toute sa force :

— J'ai donné ma parole d'honneur de te quitter, dit-elle, et j'y manque, et je jette ta mère dans la mière ! Peux-tu me relever de cela?

— Tu es folle! dit Julien; est-ce que ma m^re était si pauvre quand lu l'as connue? est-ce qu'on me couj)era le bras droit pour ni'empêcher de travailler? Eh bien, je travaillerai du bras gauche! Va, je comprenrls tout ii présent. Ceci est la ven?:eanco promise par M. Antoine: j'aurais dû deviner plus tôt pourquoi la maison de mon père nous était rendue. Pauvre Julie, tu te sacrifiais pour nous; mais tout cela est non avvenu : je n'ai pas consenti , moi ; je n'ai rien accepté. J'ai subi sans rien Siivoir. Voyons, ne tremble

plus, je te relève de ta parole, et malheur ii cpïi viendra te la rap-peler! Si tu hésites, si tu crains quelque chose, je croirai que c'est la fortune (juc tu regrettes, et (jue lu as moins de courage et d'amour que moi !

— Ah! voilà le sonpvon que je craignais tant! dit Julie. Par-tons, parlons; mais où irons-nous? Conunenl oserai-je me pré-senter li la mère en lui disant : <(Je vous apporte la douleur et la ruine? »

— Julie, lu doute de ma mère, lu ne nous aimes plus!

— Parlons! reprit-elle, allons la trouver, cl (|u*elle décide de moi. Knnnène-moi, emporte-moi d'ici!

Julie était brisée par tant d'émotions, (|ue ses forces

l'abandonnè^rent, et qu'en la recevant dans ses l)ras .liilien vit qu'elle était évanouie. Il n'y avait aucun secours à lui donner dans le pavillon; il la porta dans son appartement , dont une porte était restée ouverte sur le jardin, <•! où il trouva de la hniiièrè. il (l<'posa Julie sur un sofa, et elle reprit connaissance assez vite; mais, quand elle voulut se lever, elle retomba.

— Ali! mon ami, lui dit-elle, je ne peux pas me soutenir. Est-ce que je vais mourir ici? Est-ce qu'il est trop tard pour que tu me sauves? Écoute : on frappe à la porte de la rue, il me semi)l.^?

— Non, dit Julien, qui n'avait rien entendu.

Et, comme il chercliait à lui rendre la confiance qu'il commen-çait lui-même à perdre, un grand bruit de sonnette les fit tressaillir.

— On vient me chercher, m'enlever peut-être! s'écria Julie égarée, me jeter dans un couvent!... La marquise, M. Antoine, (que sais-je?... Et je ne peux pas fuir! Emporte-moi donc, cache-moi, Julien!...

— Attends, attends, dit Julien , qui avait ouvert une porte de l'intérieur pour écouter; c'est Marcel qui parle haut. et qui appelle Camille. Oui, c'est un avertissement pressé. Ouvre, montre-toi.

— Je ne peux pas! dit Julie d'«'sespérée après un dernier effort.

— Eh bien , j'irai, dit Julien avec résolution. Il faut bien qu'il me voie ici , puis-je ne veux pas en sortir sans toi.

Il courut à la porte du vestibule, où Marcel sonnait

à tout rompre, et, avant ((u'aucun domestique eût eu le temps de se lever pour voir de quoi il s'agissait , Julien ouvrit à Marcel et à madame Thierry; il les fit entrer et referma les portes.

— Ah! mon enfant, s'écria madame Thierry, j'étais bien sure, moi , de te trouver ici ! Victoire, mon Julien, mon pauvre Julien! Ah! je ne sais ce que je dis; tu vas être guéri, nous t'apportons le bonheur!

Quand Julie apprit ce (qui s'était passé à Sèvres, la vie revint en elle comme elle revient à une plante demi-morte qui reçoit la pluie. Ses nerfs se détendirent dans des larmes de joie. Quinuit à Julien, malade la veille presque dangereusement , brisé encore le matin même, il fut guéri comme ces paralytiques qu'un bienfaisant coup de tonnerre fait bondir et marcher.

Après une heure il'eirusionciui semblait intarissable, Marcel emmena madame Thierry chez lui |)Our ((u'elle |)rît un peu de

repos, et confia madame d'Estrelle à Camille, (lui se chargea d'inq)()ser silence aux domestiques sur cette visite nocturne. Julien s'était déjà évadé par le pavillon. Julie dormit comme elle n'avait pas dormi depuis longtemps.

Heureusement . M. Antoine, connue nous l'avons dit, ne taisait plus survillir l'iu'ur trKsIrcelle, et, lieureusement, les dom«»sti(|ues furent dévoués et discrets; car, s'il eût eu connaissant' d«»* r«Mitrevue, \\ eut pu se raviser et se fâcher dangereusement. Il avait signifié vouloir informKM' lui-même madame d'ïlsirello di' son p;u"(loii : mais il était f.iligué, lui aussi, dé-

tendu, satisfait, fier de lui : il dormit serré et se leva un (juart d'heure plus tard que de coutume. A peine debout, il se livra à un ivdoublment d'activité qui mit toute sa maison dans les transes; car il avait le commandement roide, la menace prompte et ja main plus prompte encore })our lever la canne sur les endormis. Le vieux hôtel de Melcy fut ouvert, balayé, iangé en un clin d'a^il. Des messaj^ers furent envoyés sur tous les points; à midi, un dîner somptueux était servi. Les convives, rassemblés dans le grand salon doré, attendaient un événement mystérieux , et Marcel amenait' madame Thierry et madanle d'Estrelle, invitées par lui de la part du patron. Julien, averti, arrivait de son coté. Julie fut reçue par madame d'Ancourt, madame des Morges, sa fdle et son gendre. Le duc de Quesnoy n'était pas de retour; mais l'abbé de Mvières était là, résolu à manger pour deux. La présidente ne " se tu pas attendre, et Marcel fut chargé de présenter aux dames une collection de botanistes, savants de profession et amateurs, (que M. Antoine rassemblait chez lui dans les grandes occasions. I

— \ oiiii qui est à mourir de rire, dit la baronne à Julie en l'attirant dans une embrasure de fenêtre. Le bonhomme m'a envoyé

un expr»'s à six heures du matin pour m'invitera voir U) l'ap-
tème d'une plante rare (qui doit porter son nom! Vous jugez le joli
réveil ! J'étais furieuse ! mais j'ai vu en post-scriptum cpio vous
deviez assister à la cérémonie, et j'ai décidé que j'y viendrais.
Vous voilà donc réconciliée avec votre

vieux voisin, ma trt's-ch^re? Eh bien, tant mieux: vous avez
suivi mon conseil, et vous y viendrez, allez! Il n'est pas agréable,
le jardinier; mais cinq millions! rappelez-vous!

Les autres amis de Julie pensaient autrement. Ils croyaient
que son créancier venait de terminer avec elle une liquidation à
l'amiable qui les satisfaisait mutuellement, et que, pour rendre
service à leur amie, ils devaient accepter l'invitation de M. An-
toine. Ils questionnaient Julie dans ce sens, et Julie ne les dé-
trompait point.

Quant aux savants, ils ne trouvaient pas trop puérile l'ostenta-
tion du baptême d'une nouvelle plante. M. Thierry avait eruchi
rhorliculture de plusieurs sujets intéressants. Il avait propagé
l'acclimatation d'arbres utiles, et son nom méritait bien de figu-
rer dans les annals de la science. L'n bon diner, en pareil cas, ne
gàto rien , et la présence de quehjues feniines aimables n'est pas
absolument contraire aux graves préoccupations de la botanique.

Lorsque tout le monde fut réuni, M. Antoine prit un air nux-
leste et bonhomme, qui «'tait chez lui le symptôme rare, mais
certain, d'un triomphe intérieur s;ms mélange de défiance. Il
pla^a tout son monde autour d'une grande table, au eentre de la-
quj^lle un objet assez élevé se dén^bait aux regards sous une
grande cloche de |>apier blanc. Alois il tii*a de sa poche un trai-

té manuscrit, très-courl heureusement, mais qu'il fut liitlicile d'écouter s;uis rire, car il écorcha

avec aplomb le franc lis aussi bien que le laliu. Ce manuscrit (Je sa façon, qui commençait par mesdames et messieurs, et qui traitait de l'importation et de la culture des plus belles liliacées connues, finissait ainsi : ((Ayant eu l'avantage, selon moi, d'acquérir, d'élever et d'amener à parfaite éclosion le spécimin unique en France d'une liliacée qui surpasse en grandeur, en odeur et en esplendear toutes les espèces su-mentionnés, j'appelle l'attention de l'honorable compagnie sur mon individu, et je l'invite à lui donner un nom. »

En achevant la lecture de son discours, .M. Antoine enleva lestement, avec la pointe d'un roseau, le chapiteau de papier blanc, et Julien fit un cri de surprise en voyant VAntonia Thisrri fraîche et fleurie dans toute sa gloire. 11 crut d'abord à »juelque supercherie, à une imitation artificielle parfaite; mais la plante, débarrassée de son enveloppe, exhalait un parfum qui lui rappelait, ainsi qu'i^ Julie, le premier jour de leur passion, et, quand la clameur d'une sincère ou complaisante admiration eut fait h» tour de la table, M. Antoine ajouta :

— Messieurs les savants, vous saurez que cette plante a poussé deux épis, le premier fin mai, assez joli, brisé par accident, et conservé en herbier cijoint ; le second en août, deux fois plus grand et plus chargé que l'autre, et fleuri comme vous voyez le dixième jour dudit mois.

— Baptisons, baptisons! s'écria madame d'Ancourt.

Je voudrais être la marraine fie ce beau lis; mais je pense qu'une autre...

Elle re;^'^^r(lait Julie avec un mélange d'ironie et de bienveillance. Les savants n'y prirent pas g^arde et proclamèrent unanimement le nom d'Antonin Thierrii.

— Vous êtes bien honnêtes, messieurs, dit M. Antoine, rouge de plaisir et bêfjayant d'émotion ; mais j'ai une modification ii vous proposer. Il est assez juste que cette plante porte mon nom; mais je désirerais y joindre h; prénom d'une personne qui... d'une dame que... enfin je demande qu'on l'appelle la Julin-Anlonia Thierrii.

— C'est un |)(U lonp:, dit .Marcel; mais la |)lante est si grande !

— Va pour Julia-Aiitonia Tliicrrii, répondirent les savants avec candeur.

— Ah! enfin! bravo! c'est donc décidé! s'écria à pleine voix la baronne d'Ancoinl, en désignant Julie et en faisant avec ses deux mains blanches et grasses le signe du conJun(jo.

Tous les regards se portèrent sur Julie, qui, en rougissant, reUouvail dt'-jà (ont rt'clat de sa beauté.

— I*ardoiHiez-mni, madame la baionne, dit l'oncle Antoine d'un aii* rusi'-. Je vous ai attrapée en allant chez V(^us pour vous prier de faire Ao ma part des olVres de mariage ;\ njad.ime la eomlesse d'I.strelle. Je voulais voir ce (pie vous diriez, et vous n'avez pas dit non : au contraire, vous avez conseillé à celte jeune dame de m'accepter; c'est ce qui m'a décidé ^

lui proposer celui que j'avais on vue pour elle, car je me suis dit : <(Si moi, vieux bonhomme, je suis proposable à cause de mes écus, mon neveu, ((ui est jeune et qui aura bonne part de

mes écus, peut bien être accepté. » C'est ce qui fait, mesdames et messieurs, qu'aujourd'hui, avec le consentement de madame d'Kstrelle, je termine les débats d'artaires que nous avons ensemble par un mariap:e entre elle et mon neveu Julien Thierry, lequel Je me fais l'honneur de vous présenter.

— Ah bah ! le jeune peintre ? s'écria madame d'Ancourl, irritée, sans savoir pourquoi, de la beauté et de l'air passionné de Julien.

— Un peintre? dit madame des Morges tout étourdie ; ah ! ma chère, c'était donc vrai?

— Oui, mes amis, c'était vrai, répondit hardiment Julie; nous nous aimions avant de savoir que M. Antoine nous arracherait i\ la pauvreté qui nous menaçait l'un et l'autre.

— Je déclare que M. Antoine est un grand homme et un vérital)le philosophe! s'('cria l'abbé de Nivières. Si l'on se mettait ;\ table !

— Allons dîner, mesdames et messieurs, répondit M. Antoine en ofVrant sa main i\ Julie. C'est une mésalliance, vous direz; mais trois millions pour chacun de mes neveux, ça dégrasse une famille, et mes petits-neveux auront le moyen d'acheter des litres.

Ce dernier ar^'ument changea en félicitations, un peu hésitantes, le blâme des amis de Julie. Elle dut se

AN ru NIA. J33

résigner à paraître sacrifier la gloriole à la richesse ; mais que lui importait après tout? Julien savait bien à quoi s'en tenir.

Julie, qui était encore en deuil de son beau-père, alla passer à Sèvres le reste de l'été. Sèvres est une oasis normande à deux lieues de Paris. Les pommiers y jettent une saveur champêtre, et les collines, gracieusement couvertes de jardins rustiques, avaient, à cette époque, autant de grâce avec plus de naïveté qu'aujourd'hui. 11 ne faut pourtant pas médire des riantes villas du Sèvres actuel, avec leurs ombrages ma- ;niti(pies et les piltoresques mouvements du sol raviné (jue découpe hardiment la rivière. Le chemin de ter n'a pas trop chassé la poésie de cette région bocagère, et il n'est pas désagréable d'aller trouver, en un quart d'heure, les sentiers herbus et les prairies Inclinaées au bord de l'eau. Du haut de la colline, on découvre Paris, silhouette imposante sur l'horizon bleu, ;\ travers les massifs d'arbres des premiers plans; l'i trois pas de là, au fond de la gorge, on peut peixlrre de vue la grande ville, se détourner des villas trop blanches, et s'égarer dans une vraie campagne encore naïve, bien (\u\iu pi'U rococo. el toujours atlmirablement fleurie.

Julie recouvra là sa santé, cpielque temps eomj)romise assez gravement, et, avant comme après le maringo, Julien fui tout pourellr. connue elle était tout pour lui. Ce que le monde dit et pensa ih» leur unitui, ils ne voulurent pas le savt>ir. Leurs vrais

amis leur sutliient, et madame Thierry lut la plus heureuse des mères. Ce bonheur tut troublé, il est vrai, par les tempêtes politiques, que Julien avait vues approcher sans les prévoir si rapides et si radicales. Esprit net et généreux, il se rendit très-utile dans son milieu par le soin qu'il prit de soulager la misère et de l'em- péclur, autant (ju'il le put, de se porter à des violences funestes. Longtemps il conserva une grande intluence sur les ouvriers de la manufacture de Sèvres et sur ceux du faubourg qui entouraient

riiùlel d'Estrelle. En certains jours, il se vit débordé ; mais rien ne put l'entraîner aux actes que réprouvait sa conscience , et à son tour il se vit menacé et tout près de devenir suspect. La fermeté qu'il opposa aux soupçons, la générosité de ses sacrifices personnels, la confiance qu'il montra au milieu du danger le sauvèrent. Julie fut aussi brave cjue lui. La femme timide s'était transformée; elle avait senti son ame se développer et se retremper dans cette fusion de l'amour avec une âme droite et courageuse. Elle éprouva de grands déchirements sans doute en voyant plusieurs de ses anciens amis saisis j)ar la Hévolution en dé|)it de tous les efforts de Julien pour les y soustraire. Elle réussit à en sauver quel([ues-uns par de sages conseils et d'utiles démarches. Elle en cacha deux dans sa propre maison; mais elle ne put préserver la baronne d'Ancourt, ((ui se perdit par l'excès de sa frayeur, et subit une captivité des plus dures. La malheureuse manjuise d'Ebtrelle ne sût pas

coiitenir sa fureur quand les emprunts forcés s'attaquèrent à ses économies. Elle périt sur l'échafaud. Le duc do Quesnoy émigra. L'abbé de Nivièros , plus prudent, se fit jacobm.

Après la terreur, la suppression du privilège des établissements royaux ayant permis à Julien de réaliser un vœu qu'il avait souvent formé, il travailla à propager les perfectionnements industriels et artistiques qu'il avait eu le loisir d'étudier et de faire essayer à Sèvres. Il n'y gagna point d'argent, tel n'était pas son but, il en perdit au contraire; mais il y trouva le moyen de relever l'existence de beaucoup de malheureux. Il ne lut donc pas riche, et sa femme le vit avec joie contiimer ses travaux d'art et s'occuper avec amour de l'éducation de ses enfants.

Mai'cel acheta à Sèvres une maisonnette voisine de la leiii'. et les deux familles passèrent ensend)le tous les jours de fête et de rept)s (|ue le digne procunnir, deverm avoue", put dérober au soin des atVaires. Il fit honnêtement une petite toitnne, et Julien sut melire <lans la gouverne de sa pi-opre aisance la sagesse qui aval! mMn<|ii(" à sou père. Hien lui en prit, car la IW'NoliUioii avait (■ onlis(pi(" les biens de M. \nt(»ine. M. Antoine avait continué à vi\ie seul, ii'épnuivaiU aucun besoin de la vie de la-mille, graci(»ux autant cpi'il pouvait l'être «'uvers des obligés dont la reciwwaissanci' llallait son orgueil, mais n»» (h'siranl pas entretenir des replat ions (pii eussiMil dt-rangé ses habitudes. Il avait promis à Marcel de n«» i>lus songer au ma-

riage, et il tint parole ; mais il lui vint une autre manie. H se fit frondeur politique de tous les événements, quels qu'ils fussent, de la Révolution. Tout le monde était fou, maladroit, stupido. Le roi était trop faible, le peuple trop doux, la guillotine tour à tour trop paresseuse et trop afiamée. Et j)uis, comme cotte succession de traiiédios troublait sa tête plus folle que méchante, il changeait d'avis et passait en paroles d'un sans-culottisme effréné ii un niuscadinisme ridicule. Tout cela était fort inoffensif, car il ne briguait aucun pouvoir et se contentait de déblatérer dans ses rares échappées à travers la société; mais il fut dénoncé par des ouvriers qu'il avait maltraités, et il faillit payer de sa tête son dévergondage d'obscur élocpience.

Julien et Marcel, à foi'ce d'insistance, réussirent à lui faire (|uitter l'hôtel de Melcy, où chaque jour il provoquait l'orage. Ils le tinrent caché à Sèvres, o-i il les lit beaucoup souffrir par sa méchante humeur et les compromit plus d'inu' lois par ses inqirudences. Ses biens étaient sous le sé(juesli'e, et il n'en recouvra

que des lambeaux. Il supporta ce coup terrible avec beaucoup de philosophie. Il était de ces pilotes qui maugréent dans la teupéte, mais (jui tiennent bon dans le sauvetage. 11 ne voulut rien reprendre de ce que Julien tenait de lui et lui offrait avec instances, «loinnu! on n'avait |)as toueli»" à son jardin et qu'il le H'couvrait i» peu près intact, il y reprit ses habiludes et sii bonne humeur relative. Il y vécut jus(iu'en 1802,

ANTOMA. 339

toujours actif et robuste. Un jour, on le trouva immobile, assis sur un banc au soleil, son arrosoir à demi plein à cùlé de lui, et sur ses genoux un manuscrit indt'cliiffable, dernière élucubration de son cerveau épuisé. Il était mort sans y prendre garde. Il avait dit la veille à Marcel :

— Sois tranrjuille , Ips millions que tu devais hériter de moi, tu les auras! Q)ue je vive seulement une dizaine d'années, et je ferai une fortune plus belle f)ue celle que j'avais faite. J'ai un projet de constitution qui sauvera la France du tlésordre ; après ça, je penserai un peu à moi, et je reprendrai mon commerce d'exportation.

vRis — iMnuMriue dk j ci.\tk, kuk s,\i tr-VLMoir,

La Bibliothèque

Université d'Ottawa

Echéance

The Library University of Ottawa

Dote jJue . .,VI

FEB 1 5'l

O'Jr: ^

5y\VR 1

CE PC 2399 .Aé 1663

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/antoniasandoosand>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.